

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

—

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

—

1841

LE

BOURGEOIS DE VITRÉ.

I.

C'était en 1803, à Vitré. Par une belle soirée du mois de juin, un vieillard, seul dans une étroite arrière-boutique, feuilletait un registre jauni par l'usage, et semblait profondément absorbé dans ses calculs. Un oblique rayon de soleil, perçant à grand'peine les losanges d'un verre épais et bleuâtre, reliées par de minces bandes de plomb, venait tomber sur une tenture aux nuances effacées, et mettait en lumière, chemin faisant, des myriades d'atomes dans l'atmosphère poudreuse de cette pièce. Là, tout était en harmonie ; les meubles plus flétris que la tenture, et le vieillard plus encore que les meubles, empruntaient à ce rayon de pourpre, affaibli et décomposé au passage, une teinte violacée uniforme. On eût dit un vieux tableau de maître, dont l'âge aurait pâli et délayé les couleurs.

Les membres du vieillard étaient d'une maigreur excessive. Ses vêtements, remarquables surtout par un défaut général d'ampleur, ressemblaient peu au costume de l'époque. C'était un pantalon, descendant à mi-jambe seulement, et fendu jusqu'au genou, une petite veste échancrée et un habit sans collet, rappelant, sauf les boutons de métal, le frac étriqué des élèves

des lycées. En sautoir, par-dessus l'habit, un large ruban de moire soutenait une médaille d'or.

Son visage digne et sévère gardait la trace d'une de ces lentes souffrances, d'autant plus cruelles, qu'elles doivent demeurer cachées aux yeux de tous. Ses traits n'offraient rien de saillant, si ce n'est son regard, qui, morne d'ordinaire, brillait tout à coup d'un feu presque juvénile, quand la médaille dont nous venons de parler attirait de quelque manière son attention. C'était comme un regard de désespoir et de tendresse jeté à l'être aimé qui va nous quitter pour jamais.

Le vieillard avait nom M. Gérard de Pelhédou. Il était maître des bourgeois de Vitré, et tenait boutique d'armurier-coutelier. Son père, avant lui, avait excercé cette profession, son aïeul de même, et ainsi de suite jusqu'à l'indéfini. Nonobstant, des titres de noblesse en bonne et due forme gisaient, avec d'autres papiers de famille, dans la poussière de son comptoir à double fond; mais ces titres étaient inutiles, et dédaignés par les Gérard depuis des siècles. Ils étaient *bourgeois de Vitré*, ce qui, en soi, comme nous pourrons le voir, vaut mieux que tous les titres du monde.

A mesure qu'il feuilletait son antique registre, le front de M. de Pelhédou se rembrunissait; des tressaillemts colériques agitaient sa bouche et les rides de ses joues. Arrivé à la dernière page, il fit une addition en trois traits de plume, et, repoussant rudement son bureau, croisa les mains sur ses genoux :

— Plus rien! dit-il enfin d'une voie sourde. Deux cent mille francs! que sais-je? davantage peut-être. Tout, jusqu'au dernier écu de six livres, englouti dans ce gouffre; ah! Vincent, Vincent, sans mon titre de bourgeois de Vitré!

La porte qui s'entr'ouvrit doucement l'interrompit.

— Puis-je entrer, mon père? dit une voix d'enfant.

Le vieillard sourit, et la porte, en s'ouvrant tout à fait, donna passage à une ravissante créature, blanche et blonde, mais dont le regard perçant et assuré sous ses longs cils noirs animait la suave physionomie.

— Que voulez-vous, Hélène? dit le bourgeois en déposant d'un air distrait un baiser sur le front de l'enfant.

— C'est une lettre, mon père. Dame Goton prétend la re-

mettre à vous seul, et, comme vous ne permettez pas qu'on entre dans cette pièce...

— Eh Dieu! une fois n'est pas coutume, interrompit au dehors une voix nasillarde.

Et Goton ou Marguerite Leveau, vieille femme à la figure ingrate, au corps étique et desséché, passa le seuil. C'était la servante de la maison. A peine entrée, elle fouilla d'un regard avide les recoins les plus obscurs de la chambre.

— Ce n'est que cela? grommela-t-elle en *aparte*.

— Sortez, s'écria l'armurier avec colère.

— Bien, bien, maître, dit Goton Leveau. On n'est pas sans savoir que vous êtes mal poli avec le pauvre monde. J'en ai connu d'aussi grands que vous qui sont tombés, oui; et d'aussi nobles, et d'aussi riches. Moi qui parle, j'ai eu des bourgeois dans ma famille, plus d'un.

L'armurier se croisa les bras sur la poitrine avec résignation.

— Et maintenant, je sers les autres, dit encore Goton. Mais vous aurez beau faire, maître, je ne vous manquerai point de respect. Tenez, voici une lettre du jeune monsieur.

— De François? interrompit Hélène en s'approchant.

La vieille retira méchamment la lettre.

— Donnez, dit M. Gérard.

— Ça pourrait bien être, dit Goton en répondant à Hélène; puis elle continua tranquillement: Je ne sais lire que dans le *moulé*, mais je reconnais bien. D'ailleurs, le port est toujours le même.

— Donnez, répéta l'armurier avec impatience, et sortez.

— Hélas! Dieu! soupira la vieille, c'est pourtant moi qu'on traite ainsi, moi qui ai eu des bourgeois dans ma famille. Maître, ça ne peut pas vous porter bonheur!

M. Gérard frappa du pied, et Goton Leveau, supposant qu'elle avait suffisamment éprouvé sa patience, sortit en murmurant quelque hargneuse menace. C'était la première fois qu'elle mettait le pied dans cette chambre, baptisée par elle *le sanctuaire*. De tout temps, cette exclusion l'avait vivement formalisée. A cause de cela et de plusieurs griefs de moindre importance, Goton Leveau haïssait M. Gérard autant que vieille servante peut détester son maître.

— C'est de lui, murmura M. Gérard en jetant un regard furtif sur la suscription de la lettre.

— M'en ferez-vous lecture, mon père? demanda Hélène après quelques instants.

Le vieillard avait penché sa tête sur sa poitrine. A cette question d'Hélène, il se redressa en sursaut, comme s'il eût oublié sa présence.

— Allez, mon enfant, dit-il avec douceur. Cette lettre n'est point de votre mari.

La jeune femme soupira et obéit aussitôt. M. Gérard fit sauter le cachet de la lettre, et la parcourut rapidement.

— Encore dix mille francs, s'écria-t-il en froissant le papier avec rage. Il resta quelques minutes atterré; puis, reprenant la lettre, il la relut en détail, non sans la ponctuer d'exclamations de colère ou de découragement.

Voici quel était le contenu :

« MONSIEUR MON CHER COUSIN,

« Votre dernière m'apprend la résolution où vous êtes de discontinuer les secours que vous me *devez*. Ceci vous regarde. De mon côté, rien ne m'empêche de retourner à Vitré pour reprendre mes anciennes *occupations*. Je sais qu'une telle démarche vous chagrinerait vivement, à cause de votre titre de bourgeois et de la tendresse que vous me portez; c'est pourquoi, monsieur mon cher parent, j'ai voulu vous prévenir.

» Voici ce qui me paraîtrait concilier nos intérêts mutuels. On dit qu'en Amérique un homme intelligent et résolu fait aisément fortune. Sans vanité, je suis cet homme-là. Envoyez-moi dix mille francs, et je pars pour l'Amérique.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» VINCENT GÉRARD DE LA FOLIAYS. »

— Le misérable! pensa M. Gérard. La tendresse que je lui porte! Et je pourrais l'envoyer en Amérique! Un pays où je n'entendrais plus parler de lui! Et, pour cela, il suffirait de

dix mille francs. Ah ! dussé-je dépouiller Pelhédou de fond en comble....

Le vieillard n'acheva pas. Il s'était levé convulsivement à ces derniers mots et parcourait la chambre à pas rapides. Tout à coup il s'arrêta :

— Je suis maître des bourgeois de Vitré, dit-il avec orgueil. Sa résolution était prise.

Deux ans avant la scène que nous venons de rapporter, M. Gérard était le plus riche marchand de la ville. Honnête jusqu'à la rigidité, bon chrétien et entouré de l'estime générale, on était obligé, pour lui trouver un défaut, de reprocher à ses actes certain caractère de parcimonie. Encore avait-il donné une fois à cette accusation le démenti le plus éclatant. Ce fut à l'occasion du mariage de son fils avec une jeune orpheline élevée sous les yeux de Mme Gérard. François Gérard avait alors dix-huit ans; Hélène sa fiancée, en comptait quinze à peine. La coutume des mariages précoces est répandue presque universellement dans ce pays où les hommes, constamment en évidence sous l'œil inquisiteur d'un public sans pitié, sont condamnés à ignorer les fautes et les joies de la jeunesse.

On devait se souvenir longtemps des magnificences étalées à Pelhédou dans cette circonstance solennelle. Le château, que vingt générations de Gérard s'étaient plu à orner avec amour, possédait de superbes tentures. Les Vitréens s'inclinèrent éblouis. Pendant deux jours entiers, le vin coula comme si c'eût été du cidre, le cidre comme si c'eût été de l'eau. Des tables étaient dressées, où le premier venu avait le droit de s'asseoir, et, chaque fois que les convives se renouvelaient, des nappes plus blanches que la neige étaient fastueusement étendues. A ce sujet, on avait entendu feu Mme Gérard dire avec une emphase bien naturelle : — Ce train-là durât-il quatre semaines, on n'aurait pas besoin de faire la lessive à Pelhédou ; — ce qui supposait un luxe de lingerie tout à fait exorbitant.

Mais personne ne s'étonnait de tant de splendeurs. M. Gérard était maître des bourgeois ; son fils épousait la fille unique d'un bourgeois ; il fallait bien que ce fût quelque chose comme les noces d'un prince épousant une princesse.

M. Gérard, indépendamment de son orgueil paternel, avait

ses raisons pour se montrer magnifique. Il est permis de croire que, spéculant sur la continuation d'un crédit dont les bases allaient déjà s'affaiblissant, l'armurier sentait le besoin d'éblouir une fois pour toutes ses compatriotes. Pour la dépense comme pour le résultat, mieux vaut un festin royal que trois douzaines de dîners sans façon.

François était un honnête jeune homme, au cœur naturellement bon, mais desséché, aplati quelque peu par l'étouffante pression de la tyrannie domestique. Pour Hélène, c'était bien la plus ravissante fille qu'on puisse imaginer. L'éducation de Vitré, minutieuse, inflexible, faite en un mot pour abrutir un esprit ordinaire, avait été, pour sa nature trop pétulante, un véritable bienfait. La tracassière surveillance de sa mère adoptive avait dompté son humeur sans entamer son caractère. Gaie, spirituelle, hardie, et n'ayant aucune inclination mauvaise qui pût la faire abuser de sa hardiesse, elle était incomparablement au-dessus de ses compagnes et savait se faire pardonner cette supériorité.

Avant son mariage, François servait de commis à son père, et s'initiait aux secrets du métier tout en prenant une connaissance exacte des affaires de la maison. Durant la lune de miel, tout entier au bonheur, il négligea l'atelier. Lorsqu'il voulut y revenir, son père l'en éloigna sous différents prétextes, et finit par manifester le désir de le voir étudier le droit à Rennes

Hélène et François s'aimaient. Hélène surtout, qui estimait son mari beaucoup au-dessus de sa valeur réelle, l'entourait d'une véritable adoration. Aussi fit-elle éclater son désespoir aux premiers mots de séparation ; mais, accoutumée à obéir, elle se résigna. François, aussi, eut une velléité de chagrin ; il n'était pas homme toutefois à se désoler beaucoup ni longtemps. En outre, sans se l'avouer peut-être, il était bien aise de voir si le monde s'étendait un peu au-delà de l'horizon vitréen.

Quant à M. Gérard, son mobile était sans doute bien puissant, car la rumeur que sa détermination souleva dans la ville le trouva inébranlable. C'était là, en effet, une chose bien étrange. Un bourgeois, un maître des bourgeois, envoyer son fils à Rennes, dans ce réceptacle de séductions inévitables et d'iniquités inconnues, dans cette terre hyperboréenne qui gisait

à dix lieues au moins de Vitré! Une députation de bourgeois vint lui soumettre des remontrances aigres-douces; tout fut inutile. Ces démonstrations le contrariaient vivement, car elles portaient atteinte à son autorité, fondée entièrement sur la confiance de ses collègues et de ses concitoyens; mais son fils était désormais de trop dans sa maison. M. Gérard se voyait dès-lors rapidement conduit à sa ruine, et voulait la dérober à tous. François partit. A l'insu du public, à l'insu même de sa femme, qui mourut sans se douter de la position du bourgeois, celui-ci épuisa ses dernières ressources. A l'époque où commence cette histoire, le crédit seul soutenait encore son commerce d'armurier-coutelier.

II.

Vitré, vers le milieu du XVe siècle, était un jolie petite ville de huit à dix mille habitants, pittoresquement assise sur la croupe d'une abrupte colline. Le château fort, au mystérieux aspect, tombait en ruines sous ses haillons de lierre. Mistress Anna Radcliff se fût pâmée d'aise à la vue des créneaux velus du vieux donjon. A l'instar de la mélancolique Anglaise, les hiboux affectionnaient vivement cette masse informe et noirâtre, penchée sur sa douve comme un vieillard sur son cercueil. De chaque côté des rues, des porches étroits et de bizarre architecture abritaient les marchands causant sur leurs portes avant le couvre-feu. Au midi de la ville, la Vilaine, coquette et gracieusement ondée, semblait protester, du fond de ses ombrages, contre le nom brutal infligé à sa modeste naïade.

Les Vitréens étaient d'honnêtes créatures, en arrière de quelques dix siècles, et, à cause de cela, incomparablement plus civilisés qu'on ne l'était alors. Leurs coutumes restaient à peu de chose près celles des anciens Rhedons, au temps de la domination romaine. Ils avaient peu ou point de communications avec leurs voisins. Fougères était pour eux le bout du monde, et Rennes une cité fabuleuse.

Un beau soir, dit une chronique locale, Vitré s'endormit,

hommes, vieilles tours et hiboux, de ce sommeil magique qui est l'œuvre des génies. La Vilaine seule continua de couler, mais c'était pur somnambulisme. Cela dura quatre cents ans, plus ou moins. A la fin du dernier siècle, la bonne ville s'étira longuement, engourdie par ce somme exagéré; puis chacun, hiboux, vieilles tours et citoyens, reprit sa vie au point où il l'avait laissée, en l'an 1400 et tant.

Ce conte est vraisemblable comme une foule de romans historiques. En effet, on se demande sérieusement si Vitré n'est pas une pétrification du moyen âge, une momie gothique, dans l'état de conservation le plus satisfaisant.

Aussi eussions-nous pu nous dispenser de mettre une date en tête de ce récit. A Vitré, les dates sont chose parfaitement oiseuse. Le drame qui se passait hier aurait pu se jouer, il y a cinq ou dix siècles, dans des conditions identiques. Les acteurs auraient eu mêmes mœurs et mêmes costumes; ils auraient parlé la même langue, habité les mêmes maisons, porté les mêmes titres. Là, rien ne change, les institutions pas plus que les hommes.

L'origine des *bourgeois* de Vitré se perd dans la nuit des temps. C'était primitivement un tribunal composé de cinq membres. Au commencement du XIVe siècle, l'agrandissement successif de la ville fit monter ce nombre jusqu'à dix. Le conseil se recrutait par élection, dans tous les corps de métiers indifféremment; les gentilshommes ayant *pignon sur rue* pouvaient en faire partie. Anne de Bretagne, Louis XII, Charles IX, Henri III, Louis XIII et Louis XV, reconnurent successivement, par lettres patentes, l'existence légale des bourgeois de Vitré.

Constitués en tribunal, au nombre de trois, ils connaissaient de toutes les affaires commerciales et municipales. Réunis en conseil, ils votaient les impôts communaux et tenaient le gouvernement effectif de la ville. Le président du conseil prenait le titre de maître-bourgeois, ou maître des bourgeois; cette dignité était à vie. L'élection des membres du conseil se faisait avec une solennité singulière. Tout ce qui se rattachait aux corps des métiers, maîtres, compagnons, aspirants, avait voix délibérative. L'élu prêtait serment entre les mains du curé de Vitré, chanoine titulaire du diocèse de Rennes. Il com-

muniait, s'il était en état de grâce, puis il était conduit triomphalement à la maison de ville. Le reste du jour se passait en fêtes. La marque distinctive était une médaille d'or ; le maître-bourgeois la portait suspendue à un long ruban de moire.

L'empire moral des bourgeois allait bien au-delà de leurs attributions légalement reconnues. Aucune comparaison ne saurait donner une idée du respect dont les entourait la population. Un Vitréen de la vieille roche n'eût jamais parlé du maître-bourgeois que chapeau bas et la main sur le cœur. Aussi, les règlements intérieurs de ce vénérable corps étaient-ils d'une excessive sévérité. Pour être et rester bourgeois, il ne suffisait point d'être honnête homme ; il fallait encore que tous les membres de la famille fussent sans reproches. Les cas de déchéance étaient innombrables et s'étendaient aux degrés les plus reculés de parenté. La moindre peccadille, minutieusement relatée sur les registres et qualifiée forfaiture, encourait cette peine principale. On citait avec un solennel effroi le seul cas d'expulsion qui eût jamais souillé l'histoire de ce sénat modèle. Sous la minorité de Louis XIV, Sébastien Morel, boulanger, fut *mis hors le conseil*, parce que son neveu, également boulanger, avait, en temps de disette, accaparé des grains. On le laissa vivre en paix après la sentence ; mais quand la honte et la douleur eurent mis fin à ses jours, sa maison fut démolie. Sur l'emplacement s'éleva un poteau de granit, signe néfaste, devant lequel un bourgeois ne passait point sans frissonner.

Comme on le voit par cet exemple de rigueur inouïe, la loi vitréenne ne transigeait pas. Un fils, un collatéral même pouvait faire peser sa faute sur la tête d'un père ou d'un parent.

Or, voici ce qui s'était passé dans la famille de M. Gérard.

Vincent Gérard de la Foliays, son cousin, était une manière de petit gentilhomme habitant une taupinière au milieu des taillis sur la route d'Ernée. Il blâmait fort son parent et ses ancêtres d'avoir dérogé à leur noble origine au point de se faire artisans, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir souvent et avec un plaisir toujours nouveau à la table de l'armurier. Sa cabane de la Foliays avait été de tout temps l'asile de mauvais sujets campagnards, sortes de brutes oraganisées spécialement pour boire et cuver leur cidre dans quelque fossé de bas-

chemin. Il se passait là d'ignobles débauches, et les convives, comme se plaisait à le répéter le maître du logis, étaient affranchis de toute étiquette. Les manants donnaient à cette consigne une portée que nous n'avons pas le courage d'expliquer.

Vincent, avec son chétif héritage, ne put résister longtemps à ce train de vie. Bientôt il assiéga la porte de son riche cousin et contracta envers lui nombre d'emprunts successifs. Mais le bourgeois n'était rien moins que prêteur de sa nature; le jour vint où sa bourse se ferma.

— Mon cousin de Pelhédou, dit le gentillâtre en se retirant, vous vous en repentirez!

M. Gérard haussa superbement les épaules et ne daigna pas même répondre à cette ridicule menace.

Vincent traîna pendant quelques mois une existence misérable, vendant un à un les pauvres meubles de sa maison; puis tout à coup on le vit reprendre ses habitudes; ses anciens amis furent de nouveau convoqués à La Foliays. Mais, cette fois, le régime avait changé; Vincent tenait table presque somptueuse, et, chez lui, maintenant, on s'enivrait avec du vin. Aussi, ceux qui étaient trop sensés pour croire qu'il eût découvert un trésor, pensèrent naturellement qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Ceci avait lieu peu de temps avant le mariage de François.

Vers la même époque, la voiture de Rennes à Paris, portant la recette du département d'Ille-et-Vilaine, fut dévalisée coup sur coup à plusieurs reprises. Chaque fois ce vol fut commis aux portes de Vitré avec une audace surprenante. M. Gérard, en sa qualité de maître-bourgeois, dirigeait la petite police soudoyée par la ville. Ses recherches, immédiatement commencées et poursuivies avec activité, furent couronnées d'un plein succès. Au bout d'une semaine, il savait le nom du bandit. Le soir même, on le vit monter dans une antique carriole attelée d'un petit cheval du pays, et prendre la route de La Foliays. Il faisait nuit quand il arriva en vue de la masure. A cent pas du seuil il entendait déjà les éclats d'une grossière et bruyante gaieté. Sur le point d'entrer dans la salle à manger, il s'arrêta; sa main fit involontairement un signe de croix, tant le sceau de la réprobation était énergiquement empreint sur le visage du maître et de ses convives.

Vincent n'était guère ivre qu'aux trois quarts. A la vue de son sévère parent, il sentit comme un frisson de peur ; ce fut l'affaire d'une seconde.

— Suivez-moi ! dit impérieusement le bourgeois.

Vincent imposa silence à ses amis, qui parlaient déjà d'assommer l'importun ; et, offrant à son cousin un verre plein jusqu'au bord, il proposa courtoisement sa santé.

M. Gérard repoussa le verre avec dégoût.

— Suivez-moi, Vincent, répéta-t-il plus doucement. Il s'agit d'affaire grave. Il s'agit....

Vincent l'interrompit par un irrévérencieux éclat de rire. Les convives, piqués d'émulation, poussèrent de véritables hurlements.

— De vie et de mort, continua le bourgeois en pressant avec force la main de son parent.

Celui-ci sembla réfléchir. Il y a des ivrognes prédestinés dont le cerveau s'emplit à mesure que se vident les bouteilles. Vincent avait deviné d'un coup d'œil le motif de cette visite extraordinaire ; il arrangeait tranquillement sa partie.

— Ah çà ! messieurs mes bons amis, dit-il après un court silence, mon vénérable cousin que voilà désire me parler tête-à-tête... Il faut vous en aller.

Un murmure accueillit cette proposition inattendue. Vincent se leva et ouvrit les deux battants de la porte.

— M. de La Foliays, dit le plus hardi des sauvages parasites, en posant son chapeau de paysan sur l'oreille, je suis gentilhomme, et...

— Chapeau bas ! s'écria Vincent ; chapeau bas devant mon respectable parent, messieurs !

Et, d'un revers de main, il fit voler le couvre-chef du manant.

Alors tous se levèrent en tumulte ; il se serait passé quelque tragique aventure, si Vincent, grossissant sa voix, n'eût dit :

— Ma foi de Dieu ! drôles que vous êtes, le premier qui bouge est exclu pour jamais de ma table !

Il se fit aussitôt un silence absolu. Vincent, qui était bon prince . ajouta en les poussant vers la porte :

— Sans rancune, mes braves, et à demain.

Les manants défilèrent le chapeau à la main. On les entendit

bientôt au dehors entonner à plein gosier un hymne bachique.

M. Gérard avait tourné le dos à cette scène ; Vincent s'approcha de lui, et passa doucement son bras sous le sien. Il y avait dans le regard du gentillâtre de l'audace et de l'ironie.

— Malheureux ! commença le bourgeois en essayant de se dégager.

— Trêve, monsieur de Pelhédou, s'il vous plaît ! interrompit Vincent avec aplomb ; je sais ce qui vous amène.

Le bourgeois le regarda stupéfait.

— Je sais qu'il est une chose au monde à laquelle vous sacrifieriez votre vie. C'est votre fortune, monsieur de Pelhédou.

— Mais il ne s'agit pas..., voulut dire le bourgeois.

— Si fait, interrompit encore Vincent. — Puis il ajouta, en avançant cérémonieusement un siége : Je sais aussi... Veuillez donc vous asseoir... Je sais aussi qu'il est une autre chose que vous préférez même à votre fortune ; votre présence en est la preuve.

En toute autre circonstance, M. Gérard se serait vivement offensé de ce ton leste que prenait avec lui son cousin. Celui-ci, en effet, d'ordinaire, gardait devant M. Gérard l'humble posture qui convient à l'obligé en face du protecteur ; mais ici le vieillard n'avait qu'une pensée, et cette pensée le rendait faible contre Vincent.

— Soyez franc, mon cher cousin, poursuivit ce dernier en se mettant de plus en plus à l'aise. S'il ne s'était agi que de me donner un bon conseil, auriez-vous pris la peine de visiter ma pauvre maison ?

— Vincent, dit le bourgeois d'un ton solennel, voulez-vous m'écouter ?

— Volontiers, mon cousin, volontiers ; mais laissez-moi finir. Vous avez réfléchi, vous vous êtes dit : Nous sommes menacés tous les deux ; lui dans sa liberté, dans sa vie peut-être, qu'importe ? moi dans ce que j'ai de plus cher au monde ; car cette chose que vous préférez même à votre fortune, c'est votre titre de bourgeois ; et si je m'asseois sur la sellette des accusés, adieu maîtrise, bourgeoisie, médaille ! Tout cela n'est-il pas vrai, mon cousin de Pelhédou ?

M. Gérard regardait avec effroi cet homme qui lui dérobait, comme en se jouant, sa pensée la plus intime. Jusque-là, il

n'avait vu que forfanterie dans ses paroles ; maintenant, il découvrait la cause de cette audace, et il tremblait. Vincent connaissait l'accusation qui pesait sur lui, et Vincent n'avait pas peur. Bien plus, il semblait vouloir exploiter cet attachement profond à son titre de bourgeois, que lui, M. Gérard, ne pouvait désavouer ? Qu'allait-on lui proposer ?

Vincent ne le laissa pas en suspens.

— Tout cela est vrai, continua-t-il ; tout cela même est audessous du vrai. Si j'ai parlé de vie et de fortune, c'est que je n'ai point trouvé d'autre terme de comparaison. Pour rester bourgeois, mon cousin, vous renieriez Dieu, vous qui êtes dévot.

Assez ! dit le vieillard avec impatience.

— Soit. A quoi bon vous dire, en effet, que vous commettriez un crime au besoin ? Vous savez cela mieux que moi.

— Il faut qu'il se sente bien fort, pensa le bourgeois avec terreur.

Et il ajouta tout haut :

— Où voulez-vous en venir ?

— A votre but, mon cousin de Pelhédou. Je suis bon parent, croyez-moi, et n'ai point oublié les petits services que vous avez pu me rendre à l'occasion. Vous êtes venu chez moi pour me faire un long discours, dont la conclusion eût été ceci : Votre crime est découvert, votre vie menacée ; partez.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis de votre avis.

Ici Vincent prit un air grave.

— Je suis de votre avis, répéta-t-il ; mais je ne veux pas vous laisser le masque hypocrite dont vous vous êtes affublé au seuil de ma porte. Ce que vous faites est pour vous, non pour moi.

M. Gérard voulut se récrier.

— Vous plaît-il discuter ce point ? dit Vincent avec froideur. D'abord, à cette heure même où nous sommes, vous n'êtes plus bourgeois que de fait. J'ai commis un vol, vous êtes mon parent ; de droit, vous êtes déchu. Ensuite...

— Misérable ! s'écria le vieillard pâle de colère.

— Vous voyez bien ? Concluons. Dans notre intérêt commun, je pars ; vous payerez mon voyage.

— A cela ne tienne !

— Dans notre intérêt commun, j'abandonne mon château, mes ressources...

— Votre château ! vos ressources ! dit amèrement le vieillard.

— Oui, mon cousin, répéta Vincent avec emphase, mes ressources, mon château ! Pour *nous*, je me voue à l'exil. Donc, vous devez me soutenir.

— Ah ! pour cela..., s'écria M. Gérard.

— Et vous me soutiendrez.

M. Gérard réfléchit une minute.

— Réellement, je n'y puis consentir, dit-il avec hésitation.

— Non ? Alors je me constitue demain prisonnier.

Le vieillard fit un bond sur son siége.

— Et après-demain, continua Vincent avec un calme imperturbable, il n'y aura plus que neuf bourgeois à Vitré.

— Je consens, dit M. de Pelhédou.

— A la bonne heure ! Je ne vous dis pas merci, mon cousin ; nous n'en sommes plus aux compliments. A propos, demain je prendrai cinq à six mille francs à votre caisse.

— Cinq mille francs.

— Cinq à six mille ; plutôt six que cinq. C'est pour éviter les frais d'envoi. Plus je prendrai, moins souvent je vous importunerai. Et maintenant, mon cousin, vous ferai-je préparer un lit dans ma pauvre maison ?

M. Gérard se leva. Il se croyait le jouet d'un rêve. Lui qui était venu la menace à la bouche, comptant imposer des lois, s'en retournait vaincu, dépouillé, sans pouvoir opposer la moindre résistance. Il remonta dans sa carriole sans prononcer un mot, et répondit par un triste signe de tête à l'adieu triomphant de Vincent.

— A demain, mon cousin de Pelhédou ! lui cria de loin ce dernier. J'irai vous demander à dîner et recevoir vos vœux de bon voyage.

Vincent partit et choisit Rennes pour résidence. Dans les quelques mois qui s'écoulèrent entre ce départ et le mariage de François, le gentilhomme fit plusieurs demandes d'argent, toutes accompagnées de la même menace. M. Gérard ne refusa jamais.

Voilà pourquoi un maître des bourgeois avait envoyé son fils étudier le droit à Rennes. La fortune de l'armurier était immense pour Vitré. Outre les fonds employés à son commerce, il avait une réserve de deux cent mille francs dont il ne tirait aucun bénéfice, mais qu'il contemplait avec satisfaction. Ces demandes exagérées mirent rapidement le trouble dans ses affaires Comme il ne pouvait avouer la cause de déficits aussi considérables sans rendre son sacrifice inutile, il aima mieux, au risque d'encourir le b'âme de ses confrères, éloigner de lui son fils que d'avoir à éluder sans cesse ses questions.

III.

Les environs de Vitré sont, pour les voleurs de grand chemin, un véritable pays de cocagne ; taillis, ravins, fossés profonds, haies gigantesques, tout est réuni pour les défendre ou les cacher. Aussi la place est-elle fort courue. A défaut des bandes nombreuses et organisées qui disparaissent peu à peu, les brigands isolés y abondent. Le souvenir des attaques dirigées contre la voiture de Paris à Rennes, et dont l'auteur n'avait jamais été connu, s'évanouit bientôt, étouffé par de nouvelles histoires du même genre.

M. Gérard, tranquille de ce côté, avait vu partir pour Rennes l'un après l'autre les sacs enflés de ses beaux écus de six livres. L'abandon était, il est vrai, volontaire ; entre deux malheurs, sa ruine et sa déchéance, il choisissait le moins affreux ; mais il songeait parfois avec un désespoir indicible que sa ruine elle-même ne le sauverait pas. Alors, il était prêt à tout abandonner ; il prenait la route de la maison de ville, résolu à déposer entre les mains du conseil son titre et son pouvoir ; puis il s'arrêtait. Après avoir été dictateur, pour ainsi dire, retomber au rang de citoyen! la force lui manquait.

Enfin, la crise lui apparut imminente. Après la lettre de Vincent, il n'y avait plus à balancer. M. Gérard voulut tenter un dernier effort.

Hélène et Goton Leveau le virent avec surprise partir tous les soirs à la nuit tombante. Lui-même attelait son cheval ; ce

qu'il plaçait près de lui dans sa carriole, nul ne le savait. Hélène, par deux fois, lui avait demandé la permission de le suivre ; le vieillard avait péremptoirement refusé.

— Hélas ! madame, disait Goton en levant les yeux au ciel, qui fait le bien ne se cache pas.

Et, malgré les sévères réprimandes de la jeune femme, Goton faisait mille suppositions bizarres, parlait de diable, de sabbat, et ne manquait pas de faire part au voisinage de ses soupçons sur le compte de maître Gérard.

C'était à Pelhédou que se rendait ainsi ce dernier. Pendant sept nuits, il fit ce voyage. La huitième, il prit la route de Fougères, et ramena un brocanteur escorté de charretiers et de domestiques; il lui fallait un étranger pour l'œuvre qu'il voulait accomplir.

Tandis qu'Hélène, étonnée de sa longue absence, comptait les heures et les minutes, le vieillard parcourait, avec le marchand, les salles de son château.

— Et combien voulez-vous de tout cela? lui disait l'usurier en fripant avec dédain ces tentures qui avaient fait l'admiration des ménagères vitréennes.

— Dix mille francs, répondait le vieillard.

Le marchand passait en haussant les épaules. Quand il eut tout vu, il offrit quatre mille francs.

M. Gérard poussa un profond soupir et ouvrit une porte basse communiquant avec son cabinet. L'usurier dut se croire dans un arsenal; M. Gérard avait employé huit jours à transporter son magasin de Vitré à Pelhédou; il n'avait plus dans sa boutique que les objets étalés en montre.

— Je donnerai huit mille francs du tout, dit l'usurier.

Les armes seules valaient plus du double de cette somme.

— Il me faut dix mille francs! répéta dolemment le malheureux bourgeois; et il soupira de nouveau en soulevant le couvercle d'un petit coffre à fermoirs de fer.

Là était son argenterie de famille; des plats, des soupières qui dataient des premiers Pelhédou.

— Vous n'avez pas autre chose? demanda l'impitoyable juif.

— Tout cela pour dix mille francs! murmurait le vieillard.

— Pas de montre, pas de...?

— Rien.

L'usurier porta la main au cordon de moire qui pendait au cou du vieillard :

— Qu'y a-t-il au bout de cela ? dit-il.

M. Gérard devint pâle d'indignation :

— Arrière, juif ! s'écria-t-il fièrement. Mais, le souvenir de sa détresse lui revenant aussitôt, il ajouta : Tout cela pour dix mille francs !

— Tout cela ! répéta l'usurier en grimaçant un sourire de dédain ; allons ! je donnerai neuf mille cinq cents francs.

— Dix mille. Qu'ai-je à faire de neuf mille cinq cents ?

— Dix mille, donc ! payables à trois mois.

M. Gérard avait la fièvre ; vingt fois par minute, il se sentait pris du désir de jeter cet homme à la porte.

— A l'instant ! dit-il avec fatigue ; et il s'assit sur le coffre qu'il avait bruyamment refermé.

Le juif fit semblant de réfléchir :

— Deux affaires comme celle-là me mettraient sur la paille, dit-il enfin. N'importe, je vous achète le tout.

Il compta dix mille francs sur un coin de table, non sans batailler pour l'appoint des pièces de six livres. Ensuite, ses aides se mirent en devoir de dépouiller le château. Le soir, il n'y avait plus rien.

Après le départ de cette nuée de vautours, M. Gérard se promena longtemps dans ces salles vides et rendues immenses par leur nudité. Il faisait nuit déjà ; la lune éclairait lugubrement cette scène ; on eût dit l'ombre d'un des vieux maîtres de Pelhédou, gémissant sur la ruine de son orgueil.

Le vieillard, l'œil sec, la poitrine oppressée de sanglots, gagna péniblement le seuil. Là, il jeta un dernier regard sur la demeure de ses pères. A ce moment, un éclair de fierté illumina son visage :

— La pauvreté n'est pas un cas de déchéance, dit-il. Je mourrai bourgeois de Vitré. Qu'importe le reste ?

Il remonta dans sa carriole. Le cheval, la bride sur le cou, marchait à son aise. M. Gérard était perdu dans ses réflexions. Tout à coup, sur son front brûlant, il sentit le contact d'un objet froid, et ces paroles retentirent à son oreille :

— Ta bourse !

A ce dernier malheur, le bourgeois retrouva l'énergie et,

pour ainsi dire, la force de sa jeunesse. L'assaillant était seul; il y eut une lutte longue, désespérée. Enfin, le vieillard épuisé lâcha prise et tomba sans mouvement au fond de sa carriole. Le lendemain, avant le jour, il revint à la vie. Son cheval l'avait conduit de lui-même à Vitré; il était devant la porte de sa maison. Mais, hélas! ces dix mille francs si chèrement achetés avaient disparu.

Au petit jour, Hélène entendit le cheval piétiner sous le porche. Elle descendit en hâte et trouva son père dans le plus triste état. Il avait reçu en se débattant plusieurs blessures. La fièvre faisait s'entre-choquer ses dents et trembler tous ses membres.

Ce fut matière à commérage pour Goton Leveau. Quand le bourgeois eût été transporté et couché dans son lit, la vieille s'empressa de faire le tour du quartier.

Tout n'est pas gain dans le commerce avec Satan, disait-elle invariablement en terminant son récit, qui s'embellissait à chaque nouvelle édition. Le pauvre maître est bien coupable, mais, ciel de Dieu, qu'il est sévèrement puni!

Ceux qui écoutaient Goton Leveau ne savaient trop que penser. Le vieux respect dû à la bourgeoisie luttait avec désavantage contre ces accusations vagues, absurdes, mais incessamment répétées.

Hélène restait nuit et jour assise au chevet de son père. Elle reportait sur lui une part de son amour, rendu plus vif par l'absence de François. La jeune femme faisait trêve maintenant aux regrets de la séparation. Un souci plus réel, plus accablant, pesait sur son cœur. Parfois, durant ses longues heures de veille, elle se levait avec effroi et demeurait immobile, penchée sur le lit du vieillard. Celui-ci avait parlé dans son délire, et son secret s'était échappé, non pas le secret de sa ruine: il ne disait rien du passé; mais un projet, dont la première idée germait depuis longtemps et presque à son insu dans son cerveau, lui revenait avec la fièvre. Et c'était effrayant sans doute, car Hélène frissonnait à l'écouter.

Ce fut pendant cette maladie que le crédit politique de M. Gérard subit sa première atteinte. Les récits de Goton Leveau arrivèrent, de porche en porche, jusqu'à la maison de ville. Le conseil s'émut; une députation de trois bourgeois fut chargée

de faire au maître d'humbles représentations, en lui demandant compte de ses absences nocturnes. M. Gérard était alors accablé par la souffrance ; Hélène n'eut qu'un mot à dire pour éloigner les bourgeois.

Goton était allée se poster sur le seuil. Quand sortit la députation :

— Mes bons maîtres, dit-elle, le pauvre homme est bien malade ; ayez pitié de lui, pour l'amour de Dieu !

— Si nous interrogions cette femme? dit un des membres du conseil.

Mais il y avait une dignité grande et véritable dans cette antique institution des bourgeois de Vitré. Les deux autres répondirent :

— C'est une servante. — Et ils passèrent.

Cependant Vincent attendait avec impatience le résultat de sa lettre. Le gentillâtre avait mené tambour battant les écus de son cousin. Dès son arrivé à Rennes, il avait loué dans la rue Saint-George, au-dessus d'un tripot fameux à cette époque, un logement selon son cœur. La rue Saint-George était alors et est encore une sorte de long et sale lupanar ; Vincent avait sous ses pieds un cabaret, sur sa tête un nid de filles de joie. Il était là dans son centre. Dès le matin il descendait pour jouer et boire ; le soir, on l'eût retrouvé buvant et jouant. Sans le jeu, Vincent eût été obligé de jeter ses louis par les fenêtres pour voir en deux ans, à Rennes, la fin des deux cent mille francs du bourgeois.

Un jour qu'il avait, par hasard, fait une excursion hors de la rue Saint-George, il rencontra François Gérard, son jeune cousin. Celui-ci était à Rennes depuis deux mois seulement. Il portait encore sur son visage la pudeur vitréenne, marchait à pas comptés, et ne regardait guère autre chose que le bout de ses larges souliers apportés du pays. Vincent trouva qu'il serait charmant de convertir ce jeune quaker à sa manière de vivre. Par malheur, la tâche n'était pas difficile. L'éducation de François, où il n'entrait que peu d'éléments intellectuels, se prêtait merveilleusement à cette existence brutale. Tandis qu'Hélène se souvenait et priait, François oubliait et faisait pis. Le remords venait, il est vrai, quelquefois, mais son cousin avait de souverains remèdes pour guérir ce mal passager.

Vincent se conduisait en généreux parent. Comme François n'avait qu'une pension assez modique, le gentilhomme lui prêtait sans compter. Il en était quitte pour demander un millier d'écus de plus, de temps à autre, à cette perle des cousins, le bon M. de Pelhédou. Mais les envois de l'armurier devinrent graduellement plus rares, et cessèrent enfin tout à coup comme nous l'avons dit. François dut s'exécuter à son tour. On savait la fortune de son père; il lui fut facile de contracter de petits emprunts. Ce faible crédit une fois éteint, les deux cousins restèrent en face de leurs dettes et du stérile souvenir de leurs orgies passées.

Telle était leur situation durant la maladie de M. Gérard. François ignorait complétement les rapports de son père avec Vincent. Il n'avait même pas songé à deviner la source de l'opulence passagère de ce dernier.

Un matin, Vincent entra chez François. Il était en costume de voyage.

— As-tu des commissions pour Vitré? dit-il en riant.

— Tu pars? demanda François avec surprise.

— Oui, je vais faire un tour... presser des fermiers en retard... régler un compte, enfin.

— Et moi? dit François effrayé de se trouver seul vis-à-vis de ses créanciers.

Toi, qui t'empêche de faire de même?

François baissa la tête en silence. Son père lui avait défendu de quitter Rennes, et il n'en était point venu encore à braver un ordre de son père. Il s'assit à une table et écrivit rapidement quelques mots qu'il remit à Vincent.

— Tu donneras ceci à mon père, dit-il, et tu tâcheras d'arranger la chose.

M. Gérard entrait à peine en convalescence, lorsqu'on lui annonça la visite de son parent, M. Vincent Gérard de la Foliays. Ce fut pour lui un coup de foudre. Hélène vit le trouble de son père. Rapprochant ce trouble des paroles échappées au vieillard dans son délire, elle voulut empêcher l'entrevue et ordonna de refuser la porte. Mais Goton obéissait quand il lui plaisait; bientôt on entendit du vacarme au dehors, et des talons de bottes résonnèrent dans la chambre voisine. Hélène se précipita.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous ne pouvez pas...

— Ma foi de Dieu! interrompit Vincent, c'est cette charmante petite cousine!

Et il lui passa cavalièrement la main sous le menton. Le gentilhomme s'était formé dans ses voyages.

Hélène se recula, offensée.

— Petite cousine, continua Vincent en joignant le geste à la parole, on m'a chargé de vous embrasser sur les deux joues... Hé! il ne faut pas vous fâcher. C'est ce cher François qui m'a chargé de cela, petite cousine.

— Vous avez vu François? s'écria Hélène, qui se rapprocha vivement.

— Sans doute, nous causerons de lui; mais j'ai un message...

Hélène était devenue rêveuse. Depuis bien longtemps François ne lui écrivait plus. Que faisait-il à Rennes?

— Peut-être pourra-t-il me dire s'il se souvient de moi, pensait-elle en baissant les yeux.

Vincent profita du moment et entra dans la chambre du maître-bourgeois. Hélène ne put que le suivre. M. Gérard s'était dressé sur son séant à la vue de Vincent. Il était d'une pâleur livide. Ses blessures et sa maladie l'avaient vieilli de dix ans. D'un geste, il ordonna à sa fille de sortir.

— Eh bien! cousin? commença gaillardement le gentilhomme.

M. Gérard l'arrêta en lui montrant la porte. Vincent comprit et tira le verrou.

— M. de la Foliays, dit alors le vieillard d'une voix creuse, vous êtes venu contempler votre ouvrage.

Vincent ne répondit pas d'abord. L'aspect de cet homme qui, penché sur sa tombe, lui reprochait sa mort, le déconcerta. Il tira machinalement la lettre de François et la posa sur la table de nuit.

— Lui aussi! s'écria douloureusement M. Gérard après avoir parcouru la lettre. Vincent, vous êtes le mauvais génie de ma maison!

Celui-ci baissait la tête avec embarras. Un instant il fut tenté de battre en retraite, mais le silence qui suivit lui donna le temps de se reconnaître. Ayant perdu plutôt que mangé les

sommes envoyées par son cousin, il n'en savait pas le compte. Pourtant la fortune de ce dernier n'était pas de celles qui se dissipent en deux années : M. de Pelhédou devait être en état de faire un dernier effort.

— Mon cousin, reprit Vincent, je n'ai rien proposé que de raisonnable.

— Vous m'avez ruiné, Vincent, dit le vieillard. Je vous demande pitié pour mon honneur !

— Son honneur ! pensa le gentilhomme. Sa médaille, je pense ! Toujours son idée fixe ! A moins qu'il n'y ait des bourgeois dans l'autre monde, il s'ennuiera déplorablement dans l'éternité.

Puis, la discussion lui rendant une partie de son impertinence, il poursuivit en se jetant dans une bergère :

— M. de Pelhédou, nous aurions dû songer plus tôt à ce voyage d'Amérique, peut-être ; mais mieux vaut tard que jamais... Vrai mon cousin, si je fais fortune, je vais vous rendre ce que vous m'avez... avancé.

Le bourgeois le regardait d'un œil morne.

— Je suis ruiné, dit-il.

— A d'autres ! mon cousin. Ce qui vous reste m'épargnerait une traversée d'outre-mer. Voyons ! comptez-moi ces 10,000 francs.

— Je suis ruiné... ruiné ! répétait la voix monotone du vieillard.

— Il faut frapper le grand coup, pensa Vincent. — Mon cousin de Pelhédou, ajouta-t-il tout haut, vous me navrez, sur ma parole ! moi qui avais fait serment de devenir honnête homme, je vais me voir contraint de recommencer...

— Quoi? demanda vivement le bourgeois.

— Hé ! ce que vous savez bien.

— Vous le feriez !

— Oui, sur ma foi de Dieu ! cousin de Pelhédou.

Le vieillard tira lentement ses jambes décharnées de son lit. Ainsi debout et demi-nu, il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme. Chancelant et s'appuyant aux meubles, il gagna une armoire en garde-robe située à l'extrémité de la chambre, et se mit en devoir de s'habiller.

Vincent le regardait faire avec stupéfaction.

— Veuillez vous remettre au lit, monsieur de Pelhédou, dit-il enfin. Au nom de Dieu...!

— Chut! dit le vieillard en étendant la main.

Quand il eut passé avec effort son étroit pantalon, il atteignit un flacon posé sur le rayon supérieur de l'armoire et but quelques gorgées. Après quoi il se redressa et fit un tour de chambre à pas plus fermes.

— Vincent, dit-il en serrant fortement le bras de celui-ci, n'avez-vous pas dit que vous recommenceriez?

— Je pense que je l'ai dit, balbutia le campagnard. Cependant...

— Ne vous rétractez pas! Ce soir, il part de Vitré une voiture...

— Monsieur de Pelhédou! disait Vincent qui craignait un piége.

— Avez-vous peur? continua le vieillard. Il n'y a pour gendarmes à Vitré que des recrues. Je sais cela, moi qui suis...

Il s'interrompit, et son regard, qui tout à l'heure brillait d'un feu extraordinaire, se baissa terne et glacé. Vincent respira; mais l'armurier reprit bientôt à voix basse et d'un ton plus calme :

— Écoutez! la voiture vient de Rennes et s'est arrêtée, je ne sais pourquoi, à Vitré. Elle porte la recette de tout le département. C'est un hasard unique, Vincent! 80,000 fr. en écus de six livres!

— Hum! fit le gentilhomme, c'est peu portatif.

— Et 50.000 francs en or, continua M. Gérard.

— 50,000 francs! répéta Vincent. En or!

Le vieillard suivait d'un œil avide l'effet de sa tentation. Vincent, la respiration haletante, les mains fortement serrées, baissait la tête et semblait combattu.

— Si vous avez peur, dit enfin le bourgeois, j'irai avec vous.

— Vous! s'écria Vincent reculant de surprise.

Le vieillard sourit imperceptiblement.

— Nous partagerons, dit-il; et, reprenant son ton lamentable, il ajouta : — Je suis ruiné, Vincent, ruiné!

Ce dernier l'observait avec inquiétude. La pensée lui était venue que le transport seul pouvait le faire parler ainsi; mais M. Gérard était debout à côté de lui, droit et ferme.

La fièvre semblait s'être évanouie comme par enchantement.

— Soit ! dit alors Vincent. Cousin, nous irons ensemble. A quelle heure ?

— Dès qu'il fera nuit; ma voiture vous attendra sous le château.

— J'y serai. A ce soir donc !

Vincent serra la main de son nouveau camarade et sortit en chantonnant un refrain rennais. En traversant l'antichambre, il crut entrevoir Hélène qui disparaissait par la porte opposée.

IV.

Ceci s'était passé dans la matinée. M. Gérard, après le départ de Vincent, tomba dans un profond abattement. Il se coucha, dormit tout le jour d'un sommeil de plomb, et s'éveilla en sursaut pour regarder précipitamment à sa montre. On était alors à la fin de juin; les soirées étaient longues. Le bourgeois, galvanisé par son inquiétude, reprit vie et ne put garder le lit plus longtemps. Dès sept heures, il ordonna d'atteler.

Jusque-là, Hélène n'avait rien dit. Quand Goton Leveau eut quitté la maison pour exécuter cet ordre étrange, la jeune femme se jeta aux genoux du bourgeois.

— Mon père, dit-elle, au nom du ciel, ne faites pas cela !

M. Gérard la regarda d'un œil étonné.

— J'étais là, reprit Hélène en montrant la porte. J'ai tout entendu.

— Tout? répéta le vieillard qui repassa le seuil aussitôt.

Il ferma la porte et ajouta :

— Et qu'avez-vous entendu, Hélène ?

— Il m'a semblé... ô mon père! Restez, pour que je voie que je me suis trompée.

— Répondez ! dit sévèrement M. Gérard.

— J'ai entendu. C'est une affreuse méprise peut-être. Vous allez sur la route attendre une voiture... la nuit... et vous avez parlé de 50,000 francs.

Le bourgeois sourit avec calme.

— Enfant, dit-il. Et vous avez conclu?... C'est là une leçon

sévère, Hélène. A l'avenir, modérez, croyez-moi, la curiosité de votre sexe.

— Hélas! mon père, reprit la jeune femme, il y a encore autre chose. Pendant votre maladie...

Elle allait parler sans doute de ces paroles mystérieuses qui revenaient si souvent à sa mémoire. Une honte respectueuse la retint.

— Écoutez, Hélène, dit le bourgeois en s'enveloppant dans son petit manteau pour sortir; je devrais par mon silence punir votre indiscrétion, mais j'ai pitié de vos folles inquiétudes. Il s'agit d'un dépôt de 50,000 fr. à moi confié par mon cousin de la Foliays et laissé à Pelhédou. Nous allons le chercher ensemble. De là nous regagnerons la route, afin d'atteindre la voiture. Vincent part ce soir pour un grand voyage.

Hélène n'eut rien à répondre, mais elle n'était point persuadée.

— Et maintenant, ma fille, continua le bourgeois, vous allez fermer la maison. Je serai de retour demain dans la matinée.

Ayant atteint le porche en parlant ainsi, il déposa un baiser sur le front d'Hélène et monta dans la carriole.

Vincent l'attendait au rendez-vous. M. Gérard céda les rênes, et la petite voiture descendit au grand trot la route de Brest. Une fois les dernières maisons dépassées, ils prirent un chemin de traverse, tournèrent la ville et se dirigèrent vers Pelhédou. Le château était distant d'une grande lieue. Pendant toute la route, les deux complices gardèrent le silence. Vincent songeait, pour se donner du cœur, que toute trahison était impossible; à quoi bon tendre un piége à l'homme qu'on a sauvé naguère au prix de sa fortune entière? Les lois vitréennes n'avaient point changé; sa prise serait le signal de la déchéance du maître bourgeois. Et pourtant il tremblait, le hardi hobereau; chaque buisson, projetant son ombre sur le grand chemin, lui semblait un émissaire du conseil. M. Gérard, au contraire, restait impassible sur son banc. Son visage était empreint d'une détermination calme et réfléchie.

Il descendit le premier dans la cour de Pelhédou, et, mettant le chapeau à la main, il dit avec une solennelle courtoisie :

— Soyez le bien-venu dans la maison de nos ancêtres communs, Vincent Gérard.

Celui-ci entra la tête basse. Le calme du vieillard lui ôtait son impertinence ; avec son impertinence s'évanouissait son audace accoutumée. M. Gérard alluma un flambeau. Vincent regarda autour de lui avec surprise. Tentures, meubles, tapis, ces magnificences qu'il avait admirées et enviées autrefois, tout avait disparu. Partout le vide, partout la nudité. Le bourgeois semblait ne pas prendre garde à l'étonnement de son cousin.

— Vincent Gérard, dit-il en passant le seuil de l'antichambre, voici la salle à manger. La table peut donner place à soixante-dix convives. J'espère que nous y viderons ensemble plus d'un verre avant notre mort.

Vincent ouvrit de grands yeux, cherchant la table et ne trouvant que le sol humide.

Le vieillard ne prenait pas garde. A mesure qu'il avançait dans le château, sa politesse devenait plus minutieuse, sa parole plus solennelle. Il décrivait et montrait du doigt les meubles absents avec une sorte d'ostentation lugubre.

— Voici maintenant le salon d'honneur, reprit-il. Les meubles furent achetés par Jean de Pelhédou, bourgeois de Vitré, votre bisaïeul et le mien.

Et il levait le flambeau comme pour mieux éclairer les splendeurs de cette pièce dont il ne restait que les quatre murs.

— Les tentures, continua-t-il, furent l'œuvre de Renée Bertin, femme Gérard, deuxième épouse de Jean de Pelhédou. On en trouverait difficilement de plus belles. C'est l'avis des connaisseurs.

Vincent se sentait frissonner. Son esprit n'était pas de trempe à braver la mystérieuse tristesse de cette scène. Il tâcha de se persuader que le vieillard était fou. Ce dernier poursuivit avec une lenteur glaciale en faisant le tour du salon.

— Ces portraits sont ceux de nos pères ; aucun d'eux n'a forfait à l'honneur ; dites comme moi : Paix à leur mémoire.

— Paix à leur mémoire, répéta docilement le gentilhomme.

Et il s'inclina devant les cadres imaginaires.

— Pelhédou, reprit complaisamment le vieillard, n'a pas été

meublé en un jour. Feu ma mère avait coutume de dire que les tentures seules valaient plus de vingt mille livres. C'était là une orgueilleuse pensée, et cependant elles ont leur prix. Voyez !

Ils s'étaient arrêtés dans une pièce carrée, autrefois seconde salle de réception. Les suppôts de l'usurier de Fougères, en arrachant brutalement la tapisserie, avaient écorché les murailles. La lumière tombait d'aplomb sur une longue crevasse déjà recouverte de toiles d'araignées.

— Voyez ! répéta le vieillard avec emphase.

Vincent le suivait de pièce en pièce. Tous deux marchaient lentement et chapeau bas. M. Gérard ne faisait grâce ni d'un fauteuil ni d'un portrait.

— Mon cousin, dit enfin le gentilhomme, que cette promenade fantastique fatiguait outre-mesure, ne nous reposerons-nous pas ?

Le vieillard désigna d'un geste plein d'orgueil une multitude de places vides.

— Dieu merci, dit-il, les siéges ne manquent point à Pelhédou; mais poursuivons, s'il vous plaît, nous nous arrêterons dans ma chambre à coucher que voici.

Ils étaient en effet dans cette pièce, dévastée comme les précédentes.

— C'est ici, dit le bourgeois avec un sourire de satisfaction profonde, c'est ici que je me repose de mes travaux, cousin. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut sous la main. J'y viens quand je veux trouver le bonheur.

Le contraste était déchirant entre les paroles du bourgeois et la réalité.

— Par grâce, monsieur de Pelhédou, s'écria Vincent sérieusement ému, finissons !

— Vous aurais-je offensé ? demanda le vieillard avec simplicité.

Vincent se mordit convulsivement la lèvre. Il était à la torture.

— S'il en est ainsi, ajouta gravement M. Gérard, je vous prie de recevoir mes excuses, mon cousin de la Foliays.

Il se tut, et Vincent n'eut garde d'ajouter une parole. Depuis son entrée au château, le gentilhomme pouvait mesurer la

profondeur de l'abîme où il avait poussé ce malheureux vieillard. Vincent était un vaurien, mais non pas tout à fait un méchant cœur. Il se repentait.

— Je lui donnerai les 50,000 francs, se disait-il, et je deviendrai ce que le diable voudra.

M. Gérard ouvrit une armoire enclavée dans le mur. Il en retira d'abord des bouteilles et des verres, puis deux fusils qu'il essuya soigneusement.

A la vue des bouteilles, Vincent, comme un coursier de bataille au son de la trompette, avait secoué toute tristesse. Il ouvrit la fenêtre, et se fit un siége au balcon.

M. Gérard s'était assis près de Vincent, et lui versait verre sur verre. Celui-ci, pour se remettre sans doute, avalait sans compter. Si les deux complices n'eussent pas été ainsi sérieusement occupés, l'un à verser, l'autre à boire, ils auraient pu remarquer une figure à demi cachée sous les lilas de la cour, et qui semblait les examiner curieusement.

Hélène n'avait pu maîtriser son inquiétude; prenant à pied la route directe de Pelhédou, elle était arrivée presque en même temps que la carriole. C'était chose hasardeuse qu'une course solitaire à travers les taillis, dans les environs de Vitré, les plus mal hantés qui soient en Bretagne, mais Hélène ne songeait point au danger. Il y avait dans cette jolie tête blonde aux contours enfantins une détermination virile. Elle soupçonnait un projet criminel, et la droiture de son cœur, augmentée encore par une éducation austère, lui commandait d'empêcher le crime; elle était venue pour cela. Si ses soupçons n'étaient pas fondés, elle resterait à l'écart, mais elle se jetterait entre le crime et son père si, par malheur elle avait deviné juste.

Le vin fit bientôt sur Vincent son effet accoutumé; l'audace et l'insolence lui revinrent à la fois. Choquant à chaque instant son verre plein contre le verre vide de M. Gérard, il osa bientôt railler ce qui l'épouvantait tout à l'heure.

— A la santé des meubles, tentures, tapis et autres fantômes de Pelhédou! s'écria-t-il enfin en riant à gorge déployée.

Son ivresse naissante l'empêcha seule d'apercevoir l'éclair haineux qui brilla subitement dans l'œil du maître-bourgeois. Ce dernier fit sur lui-même un violent effort. Se versant pour

la première fois pleine rasade, il s'inclina cérémonieusement et but.

— Pelhédou, dit alors Vincent avec effusion, si vous m'eussiez gardé rancune pour ces maudites vieilleries que je vous ai forcé de vendre, à ce qu'il paraît, ma foi de Dieu! j'aurais été contrarié on ne peut plus; car vous êtes un vertueux cousin, Pelhédou!

Et tous deux se serrèrent cordialement la main.

— A l'œuvre, maintenant! dit le vieillard.

Il y avait encore une demi-lieue de Pelhédou à la grande route; mais Vincent fouettait à tour de bras; le pauvre cheval galopait autant qu'il était en lui, et la carriole, menaçant ruine à chaque cahot, arriva en quelques minutes au lieu choisi.

C'était un de ces *bons endroits* si communs en Bretagne. La grande route passait, boueuse et défoncée, entre deux taillis impénétrables. En arrière, du côté de Vitré, une colline abrupte; en avant, une côte plus abrupte encore; entre les deux montées, un vallon juste assez large pour servir de lit à un mince filet d'eau. Dans ce ravin désert et profondément encaissé, tous les bruits devaient se perdre. Repercutés à l'infini, mais concentrés par les deux rampes symétriques, les cris de détresse s'en allaient tout droit au ciel. Aussi le pont de la Vresche faisait-il à lui seul presque tous les frais des lugubres récits des veillées vitréennes.

Quand arrivèrent les deux complices, un bruit lointain de chaînes et de roues annonçait l'approche de la voiture. Celle-ci, en effet, escortée de deux gendarmes, descendait la côte au galop. Vincent voulait se placer à la tête du pont, le vin de Pelhédou lui donnait une vaillance chevaleresque. M. Gérard, lui arrachant les rênes, fit rentrer la voiture dans le taillis. Tous deux alors sautèrent le fossé.

La lourde machine fit retentir les pavés du pont. Vincent s'était mis à l'affût derrière une souche; M. Gérard armait silencieusement son fusil. Tout à coup une idée vint à ce dernier; il toucha le bras de Vincent, qui déjà mettait en joue, et lui dit à voix basse :

— Combien me demande François?

— Au diable! grommela le gentilhomme en se dégageant brusquement, vous allez me faire manquer...

— Combien ?.. dites, dites ! répéta le vieillard.

— Ma foi de Dieu ! je n'en sais rien... mille écus, je pense.

— Merci.

Deux coups de feu partirent en même temps. Celui de Vincent, qui était un remarquable tireur, abattit le postillon. Celui de M. Gérard jeta Vincent mort à ses pieds.

En un instant la voiture fut vide, les voyageurs se dispersèrent. Les deux gendarmes d'escorte, recrues nouvelles, firent une décharge au hasard et tournèrent bride. M. Gérard alla ouvrir la caisse. Il prit mille écus, ni plus ni moins. François devait cette somme à Rennes, et les dettes non payées étaient un cas de déchéance. Jamais la pensée du maître-bourgeois n'était autre. Comme il retournait vers la carriole, il vit une forme blanche se dresser au dessus du corps de Vincent, puis s'affaisser à la même place. En approchant, il trouva Hélène évanouie.

La jeune femme était arrivée trop tard. Quand la carriole avait quitté Pelhédou, Hélène s'était hardiment élancée sur la saillie de l'arrière-train, et avait réussi à s'y cramponner. Mais la route était difficile ; Vincent faisait galoper le cheval quand même. Dans l'un de ces cahots qui disloquaient la pauvre charrette, Hélène, lâchant prise, était tombée sur le chemin. Quand elle se releva, étourdie par sa chute, la carriole était hors de vue. La jeune femme, désolée, se mit à courir au hasard. Les coups de fusil la guidèrent ; elle arriva sur le lieu de la scène pour heurter le cadavre de Vincent. Alors les paroles échappées au vieillard durant son délire résonnèrent aux oreilles d Hélène. La menace était accomplie ; François avait pour père un assassin.

M. Gérard traîna péniblement le corps de Vincent jusque sous la voiture, afin que son cousin, mort parmi les voyageurs, ne fût point considéré lui-même comme un assassin. Puis, sa force toute factice et résultat du désespoir commençant à l'abandonner, il plaça Hélène dans la carriole et se coucha près d'elle. Le cheval prit, suivant son habitude, le chemin de Vitré.

V.

Le lendemain, la ville était en émoi. On racontait tout haut le vol de la nuit précédente; et, tout bas, chose inouïe dans les fastes vitréens, on accusait un bourgeois de s'en être rendu coupable.

L'œuvre patiente de Goton Leveau avait enfin porté son fruit. Moitié par mauvais vouloir, moitié par intempérance de langue, imprudence et sottise, la vieille femme avait tant inventé, conjecturé, deviné, qu'elle avait fini par faire de M. Gérard un véritable machinateur de scélératesses. Que l'armurier fût ou non coupable, il était de la dignité du corps des bourgeois de mettre un terme au scandale public. En pleine assemblée, un membre demanda donc la mise en accusation immédiate de M. Gérard. Cette motion fut unanimement repoussée, mais le conseil décida qu'une députation serait envoyée au maître-bourgeois, afin qu'il eût à demander lui-même une enquête. C'était la même chose sous une autre forme; seulement cette pudeur pleine d'égards doit nous donner une haute idée de la délicatesse vitréenne.

M. Gérard déposa sa médaille de maître entre les mains de la députation. Redevenu simple bourgeois par sa volonté, il voulut être jugé dès le lendemain. Hélène et Goton Leveau devaient être appelées en témoignage.

Le vieillard avait prévu tout cela; ses mesures étaient prises en conséquence. Après qu'il eut quitté le pont de la Vresche avec Hélène, cette dernière reprit lentement ses sens. Pendant toute la route il ne fut pas dit une parole; le père et la fille avaient pourtant la même pensée. Hélène prévoyait la mise en accusation de son père. Une présomption vague, suspendue par la maladie du vieillard, pesait toujours sur lui. L'événement de cette nuit allait donner aux soupçons une force nouvelle. Quel devait être son rôle à elle dans cette solennelle enquête où son témoignage serait invoqué le premier? Sa droiture presque puritaine se révoltait à l'idée d'un mensonge, dût ce mensonge sauver l'honneur du père de François. Et

pourtant ce nom plaidait bien éloquemment dans son cœur.

M. Gérard songeait aussi à son jugement. Il mettait en balance l'austère droiture d'Hélène avec son amour pour François, et il mesurait froidement le danger. Après tant de sacrifices accomplis dans un but unique, après un meurtre auquel ne l'avait point poussé la vengeance, mais ce qu'il regardait comme la plus absolue des nécessités, le vieillard allait se trouver en face d'une crise suprême. Hélène seule pouvait le sauver, en éclaircissant par son témoignage le voile qui couvrait sa vie depuis quelques semaines. Il n'était question en effet, dans cette cause, ni de vol ni d'assassinat. Cette accusation était écartée d'avance par l'incompétence du conseil. Un bourgeois de Vitré était un homme public qui devait agir au grand jour; M. Gérard avait caché sa vie; il s'agissait d'expliquer une série d'actes en dehors des habitudes sénatoriales, actes pouvant donner matière à un soupçon de forfaiture. Une déchéance prononcée, les témoignages entendus pendant l'enquête, pouvaient donner l'éveil et entraîner la mise en accusation de l'armurier devant les tribunaux ordinaires; mais ceci est en dehors de l'institution et de notre sujet.

A peine arrivé, après avoir subi les regards insolemment curieux de Goton, M. Gérard prit Hélène par la main et la fit entrer dans son sanctuaire. La jeune femme tomba sur un siége. Le bourgois, qui avait eu le temps de méditer son rôle pendant la route, se plaça debout devant elle. Il resta ainsi quelques minutes, les bras croisés, absorbé en apparence par de douloureuses réflexions.

— Hélène, dit-il enfin avec effort, je suis un criminel.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de la jeune femme, qui joignit les mains en silence.

— Cet homme, continua le vieillard, m'avait fait tant de mal!

Et il raconta sa ruine, la dévastation de Pelhédou, qu'Hélène ignorait encore. — Tout cela n'était rien, reprit-il. Dieu m'est témoin qu'après avoir fait tout ce qu'il était en moi pour repousser cette déchéance, tache terrible à mon front de vieillard, ma fille! je l'eusse acceptée avec résignation, comme un châtiment du ciel pour mes fautes. Mais il fallait sauver François!

— François? s'écria Hélène avec surprise.

— François, que cet homme a guidé depuis deux ans dans les sentiers du vice, ma pauvre enfant; François, qu'il allait achever de perdre!

Hélène eut un mouvement d'invincible dégoût. Elle crut que ce père accusait faussement son fils pour se disculper lui-même.

— C'était pour le sauver? dit-elle avec lenteur.

Le moment était décisif; M. Gérard se sentait là devant son véritable juge. Baissant les yeux sous le regard d'Hélène, qui semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience, il répondit avec une feinte candeur :

— Et pour qui donc, ma fille?

Un sourire plein d'une douloureuse amertume erra sur les lèvres de la jeune femme.

— Monsieur, dit-elle, cet argent que vous avez pris, était-ce pour le sauver?

Le bourgeois souleva les trois sacs et les posa sur la table.

— Il y avait 50,000 francs en or dans la voiture, dit-il.

Et il tendit, ouverte, la lettre de François.

— Trois mille francs! s'écria Hélène avec agitation; il demande trois mille francs? Et vous n'avez pris que cette somme... et il parle de fautes, de mauvais conseils... Oh! c'était donc pour lui!

Elle regardait la lettre d'un air égaré; un violent combat se livrait dans son cœur. Tout à coup elle se leva.

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse mais ferme, que faudra-t-il dire à vos juges?

Le vieillard n'était pas préparé. Son masque faillit tomber à cette brusque réussite.

— Il faudra dire... s'écria-t-il vivement; mais, se reprenant aussitôt, il ajouta : — Ma pauvre enfant, je ne comptais point vous parler de cela. Après la sentence du conseil viendra sans doute celle des tribunaux, qui me délivrera d'une vie désormais bien amère. Et pourtant... je voudrais éviter à mon fils...

— Que faudra-t-il dire? demanda encore Hélène.

— Que vous m'avez suivi dans toutes mes excursions nocturnes, mon enfant. Ils vous croiront... Et qui soupçonnerait un père, gardé contre le mal par l'épouse de son fils?

Hélène s'inclina avec un morne respect et sortit.

Le vieillard, resté seul, s'agenouilla. Il mit la main sur son cœur comme pour en contenir les battements précipités.

— Mon Dieu! criait-il d'une voix étouffée, vous avez eu pitié de moi !

Bien que les formes et coutumes des bourgeois de Vitré, constitués en cour de justice pour juger un de leurs pairs, soient chose curieuse et bizarre, nous les passerons sous silence, pressé d'arriver à un dénoûment en partie prévu.

M. Gérard comparut le lendemain devant le conseil. L'immense majorité désirait le trouver innocent. L'institution, encore dans toute sa force, avait à redouter l'invasion des idées contemporaines; il fallait, pour qu'elle pût résister à ce choc, la conserver forte comme elle était, et pure de toute souillure.

Le vieillard répondit avec calme aux questions préliminaires; à celles qui entamèrent le fond il répondit avec une sorte de dédain.

Goton Leveau suivit dans sa déposition son naïf système de perfidie.

On fit venir Hélène; la jeune femme était pâle. Ce fut d'une voix brisée qu'elle répondit aux questions du bourgeois remplissant les fonctions de maître. Sa déposition fit courir un murmure de satisfaction parmi les membres du conseil. Elle déchargeait complétement M. Gérard de Pelhédou.

— Hé Dieu! s'écria Goton, la jeune maîtresse en a menti, sauf respect! Le bourgeois partait seul, toujours seul, et dame Hélène a souvent passé les nuits à répandre des larmes en l'attendant.

— Hélène de Pelhédou, demanda le président, avez-vous dit la vérité?

Hélène fit un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes fille de bourgeois; jurez sur la mémoire de votre père.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune femme, qui répondit pourtant d'une voix intelligible :

— Sur la mémoire de mon père, je le jure.

— Béni Dieu! s'écria Goton, mentir par la mémoire de son père mort!

— Messieurs mes frères, dit le président, Marguerite Leveau

est servante; Hélène Gérard est dame et fille de bourgeois. Choisissez, et jugez dans vos consciences.

Tous les bourgeois, sans exception, se levèrent et déclarèrent M. Gérard non coupable. Les uns quittèrent leurs places pour venir le saluer, tandis que d'autres débarrassaient le fau-fauteuil magistral du voile noir qui l'avait couvert durant la séance.

L'armurier, les écartant avec hauteur, alla prendre sa médaille d'or, déposée au pied d'un Christ qui s'élevait au-dessus de l'estrade.

De là, dominant ses collègues comme du haut d'une tribune :

— Je garde cet emblême, que le mauvais vouloir n'a pu m'ôter, dit-il, mais je ne m'asseoirai parmi vous que le jour où des excuses publiques me seront faites au nom de la ville de Vitré.

A ces mots, il quitta le conseil à pas lents et la tête haute.

Hélène s'était retirée de suite après sa déposition. Quand M. Gérard arriva près de sa maison, il trouva la jeune femme sous le porche; elle tenait un paquet à la main.

— Où allez-vous, ma fille? dit-il avec surprise.

— Je vais à Rennes, rejoindre mon mari.

M. Gérard poussa un profond soupir.

— Hélène, dit-il, je suis vieux; restez, je vous en prie.

— Je ne puis.

— Vous ne pouvez! dit le vieillard à voix basse. Vous ne voulez pas demeurer sous mon toit parce que... Allez, ma fille; je n'ai pas le droit de vous retenir, et je vous donne ma bénédiction.

Involontairement, Hélène fit un pas en arrière.

— Oh! mon Dieu! s'écria M. Gérard avec angoisse.

Et il courba la tête sous ce suprême affront.

La jeune femme eut compassion. Elle s'agenouilla et prit la main du vieillard qu'elle baisa en disant :

— Je prierai pour vous, mon père.

Puis elle s'éloigna rapidement.

Une fois dans son sanctuaire, M. Gérard s'enferma suivant son habitude. Longtemps il resta immobile et comme accablé. Enfin, il dit d'une voix sourde :

— Fortune, famille... jusqu'au repos de ma conscience! J'ai tout perdu !

Alors, il se dressa lentement de toute sa hauteur. Son œil brillait maintenant d'un enthousiasme extraordinaire.

— Mais tu me restes, toi! s'écria-t-il.

Et il tira de son sein un objet qu'il porta passionnément à ses lèvres.

C'était sa médaille de maître des bourgeois de Vitré.

Bien longtemps après, vers l'an 1825, une famille nombreuse débarquait à Lorient, de retour d'un voyage aux Indes. Le père était un homme de quarante ans; la femme à peu près du même âge, belle encore, portait sur sa physionomie le cachet d'une intelligence calme et pleine de fermeté.

C'était François Gérard de Pelhédou et sa femme Hélène. Cette dernière était arrivée à Rennes autrefois, comme elle était partie de Vitré : à pied, et son petit paquet à la main. Elle avait arraché François à la vie basse et misérable qu'il menait depuis le départ de Vincent, et tous deux, avec une faible somme, produit de la vente des modestes bijoux d'Hélène, étaient passés en Amérique. La jeune femme avait religieusement gardé le secret du bourgeois. En Amérique, son esprit hardi et fécond suppléa à l'insuffisance apathique du Vitréen. Ils revenaient en France avec une honnête fortune.

Dans l'intervalle, M. Gérard était mort, bourgeois et maître-bourgeois. Hélène put consentir à revoir sa ville natale.

Pour Goton Leveau, tout nous porte à croire qu'elle vit encore : à part certains oiseaux de proie, c'est parmi les vieilles femmes inutiles et méchantes qu'on remarque les exemples les plus effrayants de longévité.

PAUL FEVAL.

LES

FOUILLES DE POMPEÏ

ET LES MUSÉES DE NAPLES ET DE ROME.

LETTRES A M. DE SALVANDY,
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

III (1).

La ville des césars et des papes est toujours, monsieur, la ville privilégiée, la ville où des traditions de tous les temps, des monuments de tous les âges, des chefs-d'œuvre dans tous les genres, se disputent à chaque pas le respect du chrétien et du philosophe, l'étude de l'artiste et de l'antiquaire; et il semble qu'il soit en effet dans les conditions d'existence de la ville éternelle, d'agir incessamment sur la destinée de l'humanité, soit dans le domaine de la foi, soit dans celui de la science, par tout ce qu'elle porte dans son sein de grands enseignements et d'admirables modèles pour l'une et pour l'autre. Rome, d'abord

(1) Voyez tome IX, page 5.

cité étrusque, puis ville latine, puis capitale du monde romain ornée avec tout le génie de la Grèce, devait être un jour le siége du christianisme naissant, le centre de l'unité catholique; et elle possède encore tous les témoins de son histoire, toutes les preuves de sa mission. Les murs de Servius s'y voient à côté de la *Cloaca maxima* de Tarquin; le berceau de l'église s'y trouve près des substructions du Capitole; et l'on y marche sur la *voie sacrée*, depuis l'arène du Colisée jusqu'au pied de l'escalier d'*Aracœli*. Mais qui m'eût dit en 1827, lorsque je partais de Rome après avoir étudié ses monuments à sa surface et jusque dans son sein, qu'un immense trésor d'antiquités allait sortir de cette terre qu'on croyait si bien connue à toutes ses profondeurs, et que la science devait se renouveler à cette source, cachée encore dans les entrailles de Rome?

Un fermier du prince de Canino avait ouvert un sépulcre en labourant une pièce de terre. Ce tombeau renfermait plusieurs vases d'argile peints, de ces vases qu'on appelle improprement *étrusques*. Une coupe, du plus beau style, vendue secrètement à un marchand de Rome, était tombée entre les mains d'un amateur allemand, M. Dorow, pour qui cette révélation n'était pas restée stérile, et qui parvint à réunir un assez bon nombre de vases trouvés aux mêmes lieux. Je vis alors cette coupe et plusieurs de ces vases, j'avais eu occasion d'observer les pareils dans une excursion que je venais de faire à *Corneto*, l'ancienne *Tarquinie*, et je fus frappé de cette apparition de vases grecs sur un territoire étrusque si voisin de Rome. Mais ni moi, ni personne, ne pouvions soupçonner encore l'immensité du dépôt dont cette coupe, passée furtivement des mains d'un paysan de Canino dans celles d'un amateur de Berlin, devait amener la découverte. Du moment que l'attention publique fut éveillée sur ce sol, qui n'avait jusqu'alors produit que des moissons, et qui rendait des vases grecs, avec des bronzes étrusques, on se mit de toutes parts à le fouiller; et, de proche en proche, les tombeaux succédant aux tombeaux, et les nécropoles aux nécropoles, on vit sortir du sein de cette terre, où des villes même célèbres n'avaient pas laissé de traces ni de souvenirs, des milliers de ces vases, tous plus remarquables les uns que les autres, sous le rapport des sujets mythologiques, ou sous celui de l'art et de la fabrique, avec tout un mobilier antique,

où le bronze, sous les formes les plus élégantes et les plus variées, converti en armes de guerre, en ustensiles de ménage, en instruments de culte; où l'or, en feuilles minces et légères, en plaques, en filigrane, façonné en bijoux de toute sorte; où l'argile modelée de toutes proportions, depuis celles d'une statuette jusqu'à celles de la figure humaine, nous offraient le spectacle ou du moins l'ombre d'une société, qui avait voulu conserver, au sein même de la mort, une image de ses exercices et de ses jeux, de ses occupations et de ses plaisirs, et continuer ainsi, à l'aide d'une fiction naïve et touchante, son existence jusque dans sa sépulture.

Vous n'ignorez pas, monsieur, quel a été le résultat des fouilles qui se sont succédé avec tant d'activité, dans le cours de ces dix dernières années, sur tout le territoire qui s'étend du Tibre à la *Fiora*, et de Rome jusqu'à la mer. Plusieurs villes antiques ont reparu à la lumière et recouvré leur existence dans l'histoire, à la faveur de leurs nécropoles retrouvées sous la terre. Plus de dix mille vases peints, la plupart de travail grec, quelques-uns de fabrique étrusque, sont sortis des tombeaux de *Vulci*, de *Toscanella*, de *Bomarzo*, de *Cœre*, de *Corneto*, avec une quantité d'objets en bronze et en or, servant à la parure des hommes, à la toilette des femmes, ou à l'ornement de la tombe, avec une foule de meubles sacrés ou domestiques, de figures de bronze et d'argile, dont le dénombrement est désormais impossible, et dont la masse entière peut être considérée comme le plus riche trésor qui ait été acquis à la science, depuis la renaissance des lettres. Le fruit de ces découvertes s'est étendu à presque tous les musées de l'Europe; Londres, Berlin, Munich, en ont recueilli la plus belle part; une foule de particuliers se sont mis à rivaliser avec des princes, à qui formerait des collections de vases peints; et nous avons vu presque tous les États de l'Europe se disputer une de ces collections, la plus considérable et la plus belle de toutes, celle de M. Durand, dont il n'est guère resté que le souvenir à Paris, qui s'enorgueillissait de la posséder et qui se flattait de la conserver tout entière.

Rome, d'où provenaient toutes ces richesses, et qui avait pu en doter l'Europe sans paraître s'appauvrir, avait pourtant à craindre que le sol qui les produisait ne finît par s'épuiser, et

qu'après avoir formé ailleurs tant de musées, elle n'en restât elle-même dépossédée. Ce fut donc une haute et salutaire pensée que celle de fonder au Vatican un musée étrusque; et cette pensée, qui honore le caractère et le pontificat de Grégoire XVI, s'est trouvée exécutée presque aussitôt que conçue. Les monuments ne manquaient pas plus que la place dans ce Vatican qui semble avoir été construit dès le principe pour suffire à tous les besoins de la chrétienté, comme à tous ceux de la science. Le gouvernement romain avait usé du droit, dont il ne saurait en effet se montrer trop jaloux, de choisir parmi les objets d'antiquité qui se découvrent sur son territoire, ceux dont il se réserve la possession. Les principaux parmi ces monuments d'antiquité étrusque et grecque, provenant des fouilles de *Vulci*, de *Corneto*, de *Todi*, de *Bomarzo*, de *Cœre*, et d'autres villes étrusques, avaient donc été acquis pour le compte de l'État; et dès que l'intention du souverain pontife de les réunir dans un nouveau musée qui porterait son nom, se fut manifestée dans Rome, il s'y trouva plus d'un généreux amateur qui voulut s'associer à cette noble pensée en contribuant, par des dons volontaires, à accroître un trésor déjà si considérable par le nombre et l'importance des objets. On disposa, pour les placer avec la dignité convenable à ce genre de monuments, des appartements construits par Pie IV; et, de cette manière, on put ajouter un musée au Vatican sans avoir à y ajouter un palais. C'est, du reste, une observation qui se présente naturellement et qui ne saurait manquer de vous frapper, monsieur, que cette pacifique et magnanime retraite de la papauté, pour qui l'immensité du Vatican n'avait pas paru d'abord trop vaste, devant les chefs-d'œuvre de l'art et les monuments de la civilisation antique. C'est le palais d'Innocent VIII, agrandi et embelli par Clément XIV et Pie VI, qui a servi à former le musée Pie-Clémentin; plus tard, nous avons vu l'appartement des Borgia devenir un musée sous Pie VII, le même pontife qui ajoutait encore un autre musée à ceux de ses prédécesseurs; et voilà qu'une partie du palais de Pie IV reçoit le *Museo Gregoriano*. C'est ainsi que Rome, par ses pontifes, reste à la tête du mouvement qui ne cesse de s'opérer dans les études et dans les idées de l'humanité, et que les monuments de la science prennent dans la demeure des papes un espace qui s'agrandit

de jour en jour, à mesure que la science elle-même s'étend et s'enrichit.

Vous n'attendez pas, monsieur, que je vous donne le détail de tout ce que renferme de neuf et d'important pour la connaissance de l'art et de l'antiquité étrusques ce musée, dû à la libéralité de Grégoire XVI. Tout ce que je puis faire pour satisfaire votre curiosité, c'est de vous en tracer un aperçu général, en y joignant l'indication de quelques-uns des monuments, les plus rares et les plus précieux sous le rapport de l'art, ou du sujet, ou de la matière, qui attirent d'abord l'attention. Un premier vestibule offre, entre autres objets, trois figures en terre cuite, une femme et deux hommes, couchés sur le couvercle d'urnes sépulcrales, et représentés avec tout le luxe de vêtements et de bijoux qui s'étalait dans la pompe des funérailles, et qui se retrouve en nature sur le corps même des défunts déposés au sein de la tombe. Un second vestibule contient une riche collection de ces urnes cinéraires en albâtre de *Volterra*, qui offrent tant d'intérêt par les compositions mythologiques sculptées sur leur face antérieure, d'après des bas-reliefs grecs, et empruntées la plupart à des tragédies grecques qui avaient reçu le droit de bourgeoisie sur le théâtre de l'Étrurie et sur celui de Rome; en sorte que l'on peut faire, en présence de ces urnes de *Volterra*, un cours presque complet de mythologie, telle que l'avaient façonnée à leur usage les tragiques d'Athènes et leurs traducteurs toscans et romains. Dans la chambre qui suit, se trouve le magnifique sarcophage en pierre du pays nommée *nenfro*, qui offre une représentation, la plus authentique et la plus complète qu'on connaisse, des *rites funèbres* des anciens Étrusques, avec un choix de ces petites urnes trouvées il y a quelques années près d'*Albano*, qui ont la forme d'une cabane, agreste demeure des anciens Aborigènes, et qui renferment sous leur toit de chaume imité en argile le mobilier indigent d'une civilisation à peine ébauchée, comme l'était celle des habitants primitifs du Latium. Ce sont là les monuments les plus anciens sans doute qui aient été produits sur le sol italique, et qui, après avoir été couverts par une couche de matières volcaniques, en aient été exhumés de nos jours; et, maintenant, en voyant ces simples et grossiers monuments d'une civilisation primitive placés au milieu des splendeurs du

Vatican, parmi tous les chefs-d'œuvre des arts, il ne faut qu'un coup d'œil pour mesurer tout l'espace qu'a parcouru le génie de l'homme, de la vieille Albe à la moderne Rome, à travers une si longue suite de révolutions qui ont rempli tant de siècles.

On entre ensuite dans une salle à laquelle on a donné le nom de *Mercure*, à cause d'une belle statue de ce dieu, trouvée dernièrement à Tivoli. Là sont réunis un grand nombre de morceaux de plastique, tous de choix, et de style étrusque, grec ou romain, de manière à montrer, par un parallèle aussi intéressant que facile, les caractères de chaque école et le goût de chaque époque. Ceux qui savent à quel point sont rares dans nos cabinets et précieux pour la connaissance de l'art antique les travaux de plastique, apprécieront l'importance de cette salle, qui serait digne de former à elle seule tout un musée. Les morceaux de plastique romains avaient été recueillis par notre célèbre d'Agincourt, qui les a publiés; d'autres, d'un mérite encore supérieur, avaient été légués par Canova : tout ce qui est de travail grec ou étrusque vient des dernières fouilles des villes étrusques, et c'en est la partie la plus considérable et la plus précieuse à tous égards.

C'est dans la chambre suivante que commence la superbe collection des vases peints, dont il n'est pas un seul qui ne soit, dans son genre, un morceau du premier ordre, sous quelqu'un des rapports qui recommandent cette classe de monuments antiques. Ils remplissent une longue et belle galerie distribuée en plusieurs salles, où ils sont rangés par forme de vases et par fabriques, d'une manière qui constitue une sorte de classement chronologique et qui satisfait en même temps l'œil et le goût. Ainsi, dans la première pièce sont réunis les vases de la forme d'*amphore*, à figures noires sur fond jaune, qui sont généralement ceux du plus ancien style ou qui en offrent l'imitation. Les sujets peints sur cette classe de vases sont ordinairement puisés, pour le côté principal, dans les traditions héroïques, telles que celles qui ont rapport aux travaux d'Hercule, aux exploits de Thésée, ou aux événements de la guerre de Troie, et, pour le revers ou la face postérieure, dans les mystères ou orgies dionysiaques. Vous me permettrez de citer parmi ces sujets ceux qui m'ont paru les plus remarquables : *Thésée qui terrasse le Minotaure*, groupe placé

entre de jeunes Athéniens des deux sexes, et, sur le col même du vase, une scène d'orgie bachique; l'*Apothéose d'Hercule*, peinture qui orne le côté principal d'une belle amphore, de fabrique plus récente, à figures jaunes sur fond noir, et qui a pour pendant, au revers, deux groupes d'homme et de femme en attitude mimique et licencieuse; *Achille étendu mort par terre;* près de lui, *Thétis* éplorée, debout, s'arrachant les cheveux; sur le fond, trois arbres qui figurent sans doute les Champs-Élysées, et contre l'un desquels sont dressées les armes du héros; le revers de ce vase, d'une très-ancienne époque et d'une fabrique toute particulière, offre une femme, sans doute *Briséis*, entraînée par un *guerrier*, entre d'autres personnages armés; c'est le drame entier de l'Iliade réduit à ses deux circonstances extrêmes. Et, à cette occasion, je ne puis m'empêcher de remarquer le grand nombre et l'extrême mérite des représentations relatives à *Achille* sur les vases peints sortis des sépultures étrusques. Un de ces vases, de la forme de patère, du style le plus archaïque et de l'exécution la plus soignée, à figures noires sur fond jaune, avec des détails de costume blancs et violets, offre le corps d'*Achille mort porté sur les épaules d'Ajax*, avec le nom de chacun d'eux tracé en anciens caractères grecs, et, sur l'extérieur du vase, une inscription grecque qui est une invitation à *boire* et à *se réjouir*. Le même sujet se retrouve sur un autre vase, d'ancienne fabrique aussi, avec cette différence que ce groupe est placé entre un vieillard à cheveux blancs, *Pélée*, et une femme désolée, *Thétis*, et qu'il est suivi de deux guerriers qui se poursuivent, l'un desquels, en costume phrygien, se reconnaît pour *Pâris*. Une composition à peu près pareille se répète sur deux vases à trois anses, de style archaïque; nouvelle preuve du haut intérêt que ce sujet inspirait aux populations de l'Étrurie, voisines de Rome, à une époque qui doit s'éloigner bien peu de celle du règne du premier Tarquin. Sur une patère de la plus belle fabrique, du style le plus élégant et du dessin le plus pur qu'il y ait peut-être dans tout le musée, les trois sujets sont relatifs à *Achille*; c'est d'abord, à l'extérieur, *Achille* assis dans une attitude affligée et pensive, avec son vieux gouverneur *Phénix* assis en face de lui, dans une attitude à peu près pareille, et un autre de ses compagnons, hésitant à livrer ses armes à *Patrocle*,

debout devant lui ; l'autre composition qui fait face à celle-là, sur le côté opposé du vase, nous montre *Patrocle* entre ses compagnons, se revêtant des armes d'*Achille ;* et le tableau peint à l'intérieur de la patère représente *Achille* dans l'attitude d'attacher sa *cnémide,* devant un personnage debout qui tient la *lance* et le *bouclier :* trois circonstances de l'Iliade, en rapport intime l'une avec l'autre, qui résument ainsi sur un seul monument la grande épopée homérique. Mais, de tous ces vases consacrés à la mémoire d'*Achille,* le plus intéressant peut-être et le plus neuf dans son genre, c'est un vase de la forme de *diota,* avec des anses cordées, d'une belle fabrique, à figures jaunes sur fond noir, où le héros de l'Iliade, représenté debout, vêtu de la cuirasse et armé de la lance, mais avec la tête nue et les cheveux bouclés, offre un caractère de tête tellement individuel, des traits si bien étudiés, et jusqu'aux boucles de la chevelure rendues avec tant de soin et de finesse, qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver le mérite et l'intérêt d'un portrait. La figure est d'ailleurs de grande proportion, puisqu'elle remplit tout le champ du vase, et le nom d'Achille, tracé au-dessus du héros, ne laisse aucun doute sur l'intention de l'artiste.

Je continue à parcourir les salles du *Museo Gregoriano,* où sont placés les vases peints, en me bornant à indiquer, parmi ces vases, tous, comme je l'ai dit, du plus beau choix, ceux qui me frappent le plus par l'intérêt du sujet ou par le mérite de l'art. La chambre qui succède à la première, et qui porte le nom d'*Apollon,* renferme une collection de vases de la forme d'*hydrie,* de toutes les fabriques et de tous les styles, au milieu desquels se distingue, sur un beau cippe de marbre cipollin, le plus accompli, le mieux conservé de ces vases, où la beauté de la composition l'emporte peut-être encore sur le mérite de l'art et sur la perfection du style, une *hydrie* où se voit représenté *Apollon* assis sur son trépied, et rendant ses oracles inspirés, en s'accompagnant du son de sa lyre. Entre les vases qui se disputent ici l'admiration de l'antiquaire, j'ai remarqué un *préféricule* de la plus charmante fabrique, du dessin le plus élégant et du plus beau vernis, véritable chef-d'œuvre de céramographie grecque ; on y voit *Ménélas* couvert d'un bouclier et armé d'un glaive nu qui vient d'échapper de sa main, au mo-

ment où il est près d'atteindre *Hélène*, qui s'est réfugiée près de la *statue de Minerve;* entre ces deux personnages est placée *Vénus*, dont l'intervention est caractérisée à la fois par la présence de sa compagne *Pitho*, la déesse de la *persuasion*, et par celle d'un *Amour nu et ailé*, qui dirige son vol vers *Ménélas*. Tous ces personnages sont désignés par leurs noms grecs, en sorte qu'il ne manque rien à l'intelligence du sujet, qui s'explique d'ailleurs très-bien par lui-même, non plus qu'au mérite archéologique de ce monument. En fait d'*hydries* d'une ancienne fabrique et d'une forme toute particulière, j'en ai aussi distingué deux de la manufacture de *Nikosthénès*, sur l'une desquelles sont peints des *groupes gymnastiques*, sur l'autre un *sujet dionysiaque*, avec une figure de *Méduse* sous son type le plus archaïque et le plus hideux. Mais le vase le plus précieux du *Museo Gregoriano*, pour ne pas dire le plus beau qu'il y ait peut-être dans aucun musée du monde, mérite de vous être décrit avec un peu plus de détail. Ce vase, de la forme de *canthare*, avec les anses attachées au ventre, est peint *à fond blanc*, sur lequel se détachent des figures dessinées au pinceau et coloriées de manière à produire des ombres et des lumières. C'est jusqu'ici le seul exemple connu de ce genre de travail parmi tant de milliers de vases peints, de toute forme, de tout âge et de toute fabrique, que nous avons recueillis; et ce qui ajoute encore à la merveille de cette apparition, c'est que la perfection du dessin et le mérite du style s'y joignent à la rareté de la fabrique; c'est donc un monument véritablement inappréciable et unique, sous quelque rapport qu'on l'envisage (1). Le sujet est *Bacchus enfant* remis par *Mercure* entre les bras du vieux *Silène*, assisté de *trois Nymphes*, les nourrices du jeune dieu. Un autre vase d'une moindre importance sous le rapport du sujet et de la fabrique, se recommande néanmoins par une circonstance qui en fait aussi

(1) Il existe dans une collection particulière de Florence, celle du docteur Pizzati, un vase de la forme de patère, provenant aussi de Canino, où la figure d'*Endymion* est peinte dans le même système, mais non pas sur fond blanc; en sorte que ces deux vases peuvent passer pour uniques chacun dans son genre.

un monument unique; c'est un vase à deux anses, à figures jaunes sur fond noir. On y voit représenté un jeune artiste debout, appuyé contre un cippe élevé sur plusieurs gradins, et occupé à dessiner, d'un pinceau qu'il tient de la main droite, un ornement en forme de *palmette* qu'il a déjà exécuté vers le milieu du cippe, et qu'il répète dans le haut. Ce cippe est peint en *blanc*, et la palmette est de couleur *jaune* ou *dorée*. C'est donc ici un *peintre décorateur* dans l'exercice de sa profession, et je ne sache pas qu'il existe dans aucune collection un second exemple d'une représentation qui reçoit encore un nouveau prix de la finesse du dessin et du mérite de la fabrique.

C'est dans la *galerie* proprement dite, où l'on entre ordinairement en sortant de la *salle des bronzes* dont je parlerai tout à l'heure, que se trouvent les *patères,* réunies sur des tablettes, avec un grand nombre d'autres vases, de formes variées et de fabriques différentes. Les patères sont, vous le savez, monsieur, entre tout ce que nous possédons de vases peints, ceux qui se distinguent le plus par la finesse de l'argile et l'éclat du vernis, comme par l'élégance du style et la grâce du dessin. Sous tous ces rapports, il serait difficile de trouver un choix de patères plus remarquable que celui du *Museo Gregoriano.* Toutes les fabriques, depuis celle de l'époque la plus reculée, où l'on croit reconnaître l'influence d'une manière phénicienne, jusqu'à celles où l'art hellénique se montre dans toute sa perfection, sont représentées ici par quelques morceaux du premier ordre, et je ne serais embarrassé que de choisir, entre tant de charmantes productions de la céramographie grecque, celles qui méritent l'honneur d'être citées, quand toutes peuvent y prétendre à des titres divers et avec un droit égal. Mais comment ne pas signaler à votre intérêt la belle série des patères à sujet tirés de l'histoire des Argonautes, qui proviennent presque toutes de *Ceri*, l'ancienne *Cœre*, et qui constituent à elles seules toute une classe de monuments vraiment inappréciables par la rareté de la représentation et par l'originalité du style et de la fabrique? Ce qui ajoute à l'intérêt de ces compositions, c'est que leurs auteurs avaient puisé à d'autres sources poétiques que celles qui nous sont parvenues ; telle est, pour n'en citer qu'un seul exemple, la manière dont *Jason*, après avoir été englouti par le dragon, est retiré du gosier du monstre par

l'intervention de *Minerve :* peinture si curieuse et si neuve par son sujet, qui diffère de tout ce qu'on connaissait par les poëtes ou par les monuments, si archaïque par son style et si naïve par son exécution. Une autre patère, où *Médée* accomplit sur *Pélias,* avec l'assistance de ses trois filles, la vengeance du meurtre du vieil *OEson,* sujet d'une autre de ces patères, ne se recommande pas moins par la beauté de l'exécution et par le mérite de la composition, distribuée en deux scènes différentes, de chaque côté du vase, sur sa circonférence extérieure. Sur une patère de la plus ancienne fabrique qui soit connue, est représenté *Sisyphe* à demi courbé sous le poids du rocher qu'il soulève sans cesse et qui retombe toujours, en face de *Tityus,* attaché à une colonne et à qui un vautour déchire les entrailles (1) : c'est la représentation du style le plus archaïque que nous ayons encore recouvrée des supplices des enfers. Une autre patère, de belle fabrique, en figures jaunes sur fond noir, offre un sujet non moins extraordinaire par sa nouveauté : c'est le *roi Midas,* assis sur un trône, et vu de profil, avec l'oreille d'âne qui se dresse en dehors de son bonnet, ayant en face de lui un *paysan phrygien,* coiffé de la mitre et vêtu de la tunique courte, qui s'approche, tenant à la main un instrument de barbier. Cette fable, qui paraît avoir été très-populaire dans la dernière période de l'antiquité, n'est racontée que par des écrivains d'un âge assez récent, et elle ne s'était montrée sur aucun monument de l'art antique. C'est donc un fait archéologique bien remarquable à tous égards, que de la trouver sur un vase peint de la plus belle époque de l'art.

J'abuserais certainement, monsieur, de votre complaisance, si je m'arrêtais plus longtemps à l'énumération de ces vases, qui ne peuvent avoir pour vous, surtout dans une simple indication, l'intérêt qu'ils ont aux yeux de l'antiquaire. Je ne vous demande plus qu'un reste d'attention pour quelques-unes encore

(1) On pourrait peut-être voir ici *Atlas* courbé sous le poids de la voûte céleste, en face de *Prométhée* enchaîné sur le Caucase ; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette opinion. La patère du *Museo Gregoriano* vient d'être publiée par M. Ed. Gerhard, *Auserlesene Griechische Vasenbilder,* taf. 86.

de ces patères, toutes si variées de sujet, de style et de fabrique, qui offrent des particularités neuves ou singulières, jusqu'ici encore sans exemple sur les monuments de l'antiquité. Ainsi, à côté d'une patère représentant *OEdipe assis* en face du *Sphinx* dans une attitude pensive, peinture d'une grande noblesse de style, on en voit une autre où le même sujet est traité de la manière la plus burlesque, c'est à savoir *OEdipe* sous les traits d'un homme à la face énorme et monstrueuse placée sur un corps petit et contrefait, *assis* vis-à-vis d'un *singe* qui tient la place du *Sphinx;* c'est une *caricature antique* (1), exécutée du reste avec beaucoup de soin sur un vase d'une très-belle fabrique (2). Nous possédions déjà, sur un grand nombre de vases de toutes les époques, des peintures licencieuses, le plus souvent avec des sujets dionysiaques; et il en existe plusieurs même dans le *Museo Gregoriano,* où l'on n'a pourtant admis ces sortes de vases qu'avec beaucoup de réserve, en ne les laissant voir que du côté qui présente le sujet héroïque. Mais des scènes de crapule, suite trop naturelle et trop ordinaire de ces orgies bachiques où se commettaient tous les excès, on n'en avait encore que bien peu d'exemples sur les vases peints, et il s'en trouve deux sur des vases de la forme de patère, dans ce même musée; l'un représente un *homme barbu,* couché sur un lit, la tête penchée en avant, *en attitude de vomir* dans un vase qu'il tient de la main droite, tandis qu'une *femme,* debout à côté du lit, lui soutient la tête des deux mains; l'autre montre un *homme* de face à demi accroupi vers la terre, qui laisse aller des deux côtés à la fois les résultats de son intempérance. Voilà, sans contredit, deux sujets de

(1) On connaît, sur un vase du musée de Naples, *R. Mus. Borbon.*, tom. XII, tav. 9, une autre caricature d'*OEdipe,* où le héros est représenté sous les traits d'un vieux *Silène* gras et ventru, offrant une *oie* au *Sphinx*, placé sur une colonne.

(2) C'est cette circonstance d'une exécution soignée et d'une belle fabrique qui distingue la patère du *Museo Gregoriano*, provenant des fouilles de *Vulci,* de la plupart des vases qui offrent des scènes héroïques rendues en caricature, vases sortis en général des tombes de l'ancienne *Saliota,* près de *Sant' Agata de Goti,* dans le royaume de Naples.

rhyparographie, aussi neufs que curieux; et ce qui ajoute à la singularité qu'offre le choix de pareilles images, c'est que, dans ces deux peintures, le dessin est tout ce qu'on peut voir de plus élégant, l'exécution de plus soigné, et la fabrique de plus accompli. Les artistes les plus habiles ne se faisaient donc pas scrupule de peindre même ce qui révolte le goût; l'art était donc tout pour ce peuple, indépendamment de son objet, et, jusque dans ses écarts, le style était toujours sa condition essentielle. On s'explique ainsi comment les plus grands maîtres de la Grèce ne croyaient pas dégrader leurs talents en s'exerçant à des compositions où la licence du sujet s'alliait à l'élévation du style, et comment Parrhasius, le peintre des dieux et des héros, se délassait de ses travaux d'un ordre plus sérieux, par des images qui ne pouvaient avoir de plus digne témoin que Tibère, et de plus digne sanctuaire que Caprée.

Il est temps que je vous conduise, monsieur, dans la *salle des bronzes*, qui est à elle seule un musée tout entier, et qui offre un assemblage d'objets d'art en bronze, de travail et de provenance étrusques, certainement unique au monde. Le monument qui attire d'abord l'attention, dans cette vaste salle, toute remplie au-dessus de son pavé, sur les tables de marbre qui en garnissent l'enceinte, dans les armoires qui en couvrent les murailles, et jusque sur ses parois, à une très-grande hauteur, d'objets de toute espèce, armes, vases, miroirs, ustensiles divers, est cette fameuse statue de *guerrier étrusque*, vêtu de la cuirasse et du casque, trouvée à *Todi*, avec une inscription en caractères étrusques qui a fait jusqu'ici le tourment des antiquaires, et qui garde encore, malgré l'application qu'on y a faite de langues anciennes si différentes, le secret du personnage qu'elle accompagne. Si ce secret, qui irrite vainement notre curiosité, doit rester à jamais impénétrable pour nous, il n'en est pas ainsi de la statue même, où le mérite de l'art est si palpable, l'originalité du style si sensible, et le caractère national si fortement imprimé; monument de l'art étrusque qui nous en offre le type accompli, en attendant que nous puissions reconnaître le héros qu'il représente. Du reste, en parcourant l'un après l'autre les nombreux objets déposés dans cette immense salle, on se trouve, par une illusion facile à concevoir, même pour ceux qui se croiraient le moins disposés à l'éprouver,

on se trouve, dis-je, au milieu de la civilisation étrusque, dont on a ici presque tout le mobilier sous les yeux. Ce sont des *brasiers* de toutes grandeurs avec tous les ustensiles que comportait leur usage; des *candélabres* de toutes les formes, de toutes les dimensions et de tous les styles; d'autres meubles, auxquels on donne abusivement le nom de *candélabres*, et qui servaient plutôt à suspendre diverses sortes d'ustensiles sacrés employés dans les cérémonies religieuses ou dans les rites funéraires; des *vases*, d'usage sacré ou domestique, aussi variés de formes que de proportions; des *miroirs*, ornés de ces représentations mythologiques gravées en creux, le plus souvent avec des inscriptions qui en font une des classes les plus importantes des monuments de l'antiquité étrusque et latine; des instruments de diverses espèces employés à presque tous les besoins de la vie; beaucoup d'ornements en bronze, de *fibules*, de *boucles*, de *strigiles*, dont le nombre est presque infini, dont l'énumération est impossible. Parmi tous ces objets, curieux par l'usage, intéressants par la forme, précieux par le métal, on distingue la collection des *armes de guerre*, tant offensives que défensives, provenant presque toutes des sépulcres de *Bomarzo;* la belle *ciste*, ornée tout à l'entour de groupes athlétiques, donnée au saint père par l'académie de Saint-Luc; le *trépied* et le *coffre*, bronzes merveilleux de forme et de travail trouvés à *Vulci*, et le superbe *char étrusque*, complet dans tous ses éléments et garni de tous ses accessoires, où le mérite du style ajoute encore à la rareté du monument, qui n'a et n'aura peut-être jamais son pareil au monde.

Mais que dirai-je de la réunion des objets en or et en argent qui couvrent une grande table ronde placée au centre de cette salle? Nous possédions dans nos cabinets beaucoup de bijoux d'or appartenant à la toilette des femmes, et provenant la plupart des tombeaux des îles de la Grèce. Mais ce que les sépultures étrusques de *Vulci* et des autres villes voisines ont offert de bien plus intéressant, sans compter ces bijoux de femmes plus nombreux encore, plus variés de forme et d'usage, d'une dimension plus grande et d'un travail plus ancien, ce sont les objets de parure à l'usage des hommes, avec les insignes de leurs dignités, avec les prix de leurs belles actions civiques ou guerrières, monuments sacrés d'une existence honorable qui

ont survécu, dans le sein d'une tombe, à toute une société depuis si longtemps détruite sur la terre, et qu'on ne peut voir sans admiration ni toucher sans respect, en les retrouvant intacts sur un squelette qui se réduit en poussière dès qu'on y porte la main. Parmi tous ces objets du luxe militaire des anciens Étrusques, *colliers, agrafes, bulles, bâtons de commandement, insignes de sacerdoce,* curieux à la fois par la forme et le travail; *couronnes civiques, triomphales* ou *gymnastiques*, de *lierre*, de *myrte* ou de *laurier; phalères, plaques de harnais de chevaux,* on distingue particulièrement la collection d'objets d'or et d'argent trouvés dans un seul tombeau de *Ceri,* qui offrit, au moment de sa découverte, l'apparition la plus merveilleuse peut-être dont notre siècle ait pu être frappée, et en même temps l'énigme la plus difficile dont il soit réservé à la science de donner la solution. L'or y avait été tellement prodigué, que l'on put remplir plusieurs paniers des innombrables parcelles de ce métal qui avaient perdu leur forme primitive par suite de l'éboulement de la voûte. La plus grande partie de ces feuilles d'or avaient dû former le tissu d'un vêtement dont le mort avait été couvert, et le mobilier de la tombe répondait à la magnificence de cet habillement qui avait sans doute pour objet d'élever ce mort à la condition d'un demi-dieu; car c'est à l'aide de la richesse métallique qu'à cette haute époque des sociétés on exprimait une idée morale, et l'apparence d'un dieu ne pouvait mieux se produire que par l'éclat de d'or. Parmi les bijoux les plus précieux qui entraient dans l'expression matérielle de cette sorte d'apothéose, on distingue une espèce de demi-disque ovale travaillé tout en filigrane, d'une forme à peu près semblable à celle du *pectoral* des prêtres égyptiens, et qui avait sans doute la même destination chez les anciens Étrusques. On remarque aussi une grande *fibule* composée de deux disques d'inégale grandeur joints ensemble au moyen de deux traverses horizontales, avec la broche qui servait à l'attacher sur la poitrine (1);

(1) Un bijou de la même forme, trouvé pareillement dans un tombeau étrusque de Canino, mais d'une moindre richesse, appartenait à la princesse de Canino; il est publié dans le recueil de M. Micali, tav. 45, n° 3.

objet non moins remarquable par le travail des figures d'animaux dont il est décoré, que par la dimension et la richesse du métal. Je passe sous silence une foule de bijoux, *bagues, bracelets, chaînes, fibules,* qui faisaient partie de la toilette de ce mort, et qui rappellent, sur un autre point du domaine de la civilisation antique, la riche garde-robe du tombeau de Cyrus (1); j'aime mieux appeler votre attention sur les objets d'argent qui se trouvèrent mêlés à ces bijoux d'or, et qui, par la rareté du métal comme par le style des représentations, sont peut-être d'un intérêt supérieur à tout ce qu'on a découvert jusqu'ici dans ces tombeaux étrusques. Parmi ces objets d'argent se distingue en premier lieu une grande coupe sans anses ornée de bas-reliefs produits au moyen du repoussé, et représentant, en une suite de groupes, un *héros* occupé à combattre divers animaux sauvages. Le travail de ces bas-reliefs tient à la fois de l'Égypte par le style, de la Chaldée et de la Perse par le sujet du groupe répété plusieurs fois, chaque fois avec des animaux différents, de la Grèce enfin par le mythe d'Hercule, qu'on est tenté de voir dans ces représentations historiques. Mais ce qui assigne à ce monument une place tout à fait à part dans la science, c'est le style égyptien des figures, qui ne s'était encore montré d'une manière aussi sensible sur aucun monument étrusque, et qui ne permet plus de méconnaître le fait de certaines communications entre l'Égypte et l'Étrurie, qui eurent lieu sans doute par l'entremise des Phéniciens d'abord, et plus tard par celle des Tyrrhéniens. Une autre coupe d'argent offre des représentations semblables, mais d'un dessin un peu moins soigné. Ces deux vases, avec beaucoup d'autres du même métal et de formes variées, étaient attachés aux murs de la chambre sépulcrale, au moyen de clous de bronze, ainsi qu'un grand nombre de vases de bronze qui composaient tout un mobilier d'usage à la fois sacré et domestique, d'une richesse vraiment extraordinaire. Que devait donc être la vie de ces peuples, à cette haute époque de l'antiquité où atteignent à peine nos documents historiques, et où nous plaçons, faute de mieux, l'enfance de la civilisation de notre occident, si la mort, dans

(1) Arrian., l. VI, c. 29.

son asile inviolable, s'entourait de tant d'objets de luxe, d'art et de goût?

De cette *salle de bronzes*, où il y a pour le philosophe et pour l'antiquaire tant à étudier et à apprendre, on passe, en traversant un corridor rempli d'inscriptions étrusques, dans une immense pièce, où l'on a réuni, sur les quatre murailles, des copies des peintures qui ornaient l'intérieur de quelques tombeaux de *Corneto* et de *Vulci*. Ces copies, exécutées avec le plus grand soin, à une époque où les peintures originales étaient encore à peu près intactes, conserveront ainsi à la science des monuments voués à une destruction prochaine, et l'on ne saurait donner trop d'éloges au gouvernement pontifical, qui a eu cette heureuse et salutaire pensée. Le milieu de cette salle est rempli de vases et de sculptures étrusques en *nenfro*, ornés la plupart aussi d'inscriptions étrusques; et il y a là encore, pour le philologue et l'antiquaire, tout un trésor d'érudition étrusque. Enfin, près de l'extrémité de cette pièce, dans un espace réservé à cette intention, on a construit un *tombeau étrusque*, fidèlement imité d'après les plus beaux monuments de ce genre découverts en dernier lieu. En y entrant, l'on se voit tout à coup transporté au sein d'une de ces chambres sépulcrales remplies de tant d'objets curieux. La porte en est gardée par deux lions sculptés en *nenfro*, qui se voyaient placés précisément de même à l'entrée d'une tombe de *Vulci*. A l'intérieur, règnent ces lits funèbres sur lesquels reposaient les morts, avec tous les vases et ustensiles, placés sur le sol ou attachés aux parois, qui étaient censés servir à leur usage, dans un système d'illusions consolantes qui a tant profité de nos jours à la science; et l'on se trouve ainsi dans le sanctuaire même de l'antiquité étrusque, en présence d'objets qui ne procurent que des notions réelles, sans offrir à l'esprit aucune de ces tristes images de la destruction qui se pressent au sein de la tombe, et qui ne laissent pas de nuire à l'instruction qu'on y cherche.

Ce n'est là, monsieur, qu'un bien faible aperçu des trésors archéologiques recueillis dans le *Museo Gregoriano*. Vous pouvez cependant, d'après cette indication rapide, apprécier l'importance du service qu'a rendu à l'étude de l'antiquité le pape Grégoire XVI par la création de ce musée, qui ajoute un

nouvel éclat aux splendeurs du Vatican; car la science a toujours été au nombre des moyens d'influence employés par la papauté pour régner sur l'intelligence des peuples; et c'est par ses musées, autant que par ses doctrines, que Rome se maintient à la tête de la civilisation. On vient d'en acquérir une nouvelle preuve dans un second musée, dû aussi à la munificence de Grégoire XVI, le *Musée Égyptien,* auquel on travaillait encore à l'époque de mon séjour à Rome, et qui n'a été terminé qu'en 1839, ce qui fait que je n'ai pu alors en prendre connaissance, et que je n'en puis parler aujourd'hui que sur la foi d'autrui. Ce musée remplit quatre grandes salles, outre une galerie terminée en hémicycle, et cinq chambres latérales, toutes décorées dans le goût de l'architecture égyptienne, avec une intelligence qui fait honneur au Chevalier J. Fabris, principal ordonnateur de ces grands travaux. Rome, il est juste de le reconnaître, fut une des capitales de l'Europe où les premières découvertes de Champollion furent accueillies avec le plus de faveur, et où ce savant, qui comptait alors, dans sa patrie même, presque autant de contradicteurs que d'adeptes, trouva des disciples parmi les prélats et jusque chez les cardinaux; et il suffira d'en citer un, cet illustre Angelo Maï, qui honorait alors la science par ses heureuses découvertes de fragments d'auteurs grecs et latins, comme il honore aujourd'hui par la science la pourpre romaine qui le décore. Rome ne pouvait donc manquer d'avoir aussi un musée égyptien, et c'est encore au pape Grégoire XVI qu'il était réservé d'ouvrir, dans le Vatican, un sanctuaire à cette antiquité égyptienne, qui, sous le voile mystérieux qui la couvre encore en partie, pouvait être regardée comme une rivale ou une ennemie de la Bible, mais en qui un pontife éclairé, tel que Grégoire XVI, aima mieux voir une utile alliée de la vérité historique, et, à ce titre, une nouvelle auxiliaire de la cause de la religion. Rien ne prouve mieux peut-être que cette généreuse détermination du souverain pontife à quel point Rome est étrangère à ces préjugés étroits dont sont si loin encore d'être affranchis, chez les nations les plus instruites de l'Europe, beaucoup d'esprits prétendus philosophiques. Si j'ajoute que l'homme qui après le pape prit le plus de part à la création du *Musée Égyptien,* en présidant au placement des monuments anciens, en favorisant

l'acquisition des monuments nouveaux, fut le cardinal Lambruschini, secrétaire d'État, pro-camerlingue de l'église romaine, si zélé pour la science de l'antiquité égyptienne, qu'il semblait que la formation de ce musée fût pour lui une affaire d'État et presque de religion, vous ne douterez pas, monsieur, que l'intelligence suprême qui dirige aujourd'hui la chrétienté ne soit à la hauteur de ses devoirs, sous le rapport de la science aussi bien que sous celui de la foi. Le *Musée Égyptien* établi au Vatican est une de ces démonstrations auxquelles l'incrédulité même n'a rien à opposer.

Je regrette de ne pouvoir vous donner d'après mes propres observations une idée de ce nouveau musée, dans le local qu'il occupe et dans la disposition qu'il présente, et qui a, m'assure-t-on, ce caractère de grandeur inhérent, pour ainsi dire, à la majesté du Vatican. Je connais par moi-même quelques-uns des monuments dont il se compose; car je les avais vus en divers endroits de Rome, où ils étaient employés comme ornements, ainsi que d'autres qui étaient placés dans le musée du Capitole et dans le Vatican même. Les papyrus, au nombre de plus de trente-deux, en écriture hiéroglyphique, hiératique ou démotique, sans compter quelques fragments, avaient été brièvement décrits par Champollion lui-même, dont le catalogue, traduit en italien par son éminence le cardinal Angelo Maï, alors garde de la bibliothèque du Vatican, a été publié en 1825 (1). Une belle collection de caisses de momies peintes, et un choix de *stèles* pareillement ornées de peintures, remplissent toute une salle de ce musée, de manière à y représenter, aussi bien que dans aucun musée de l'Europe, les productions de cet art de peindre qui s'alliait si étroitement en Égypte à l'art d'écrire. Une salle, à laquelle on a donné le nom de *salle des lions,* renferme quelques-uns des chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne, tels que le colosse de la reine *Touea,* mère de Sésostris, une belle statue de *Menephtah Ier*, son mari, un magnifique fragment du trône de Rhamses III (Sésos-

(1) *Catalogo de' Papiri Egiziani della Biblioteca Vaticana,* etc.; Roma, 1825, in-4°.

tris), et un superbe torse de *Nectanebo* (1), où brille à un degré éminent le mérite de l'art, aussi bien que dans les deux beaux lions jadis placés à la fontaine de Termini, qui appartiennent à l'âge de ce monarque, le dernier des Pharaons, et qui prouvent si victorieusement avec quelle vigueur de principes, avec quelle supériorité d'exécution, se maintenait encore, vers le milieu du IVe siècle avant notre ère, l'art de l'antique Égypte, au moment même où la puissance politique de cet empire, brisée par la domination des Perses, allait succomber sous la fortune d'Alexandre. La série des monuments historiques déposés au *Musée égyptien* du Vatican ne comprend pas moins de vingt siècles, représentés par les noms de vingt-huit princes dont le premier, roi de la XVIe dynastie (2), est un contemporain d'Abraham, et dont le dernier, Ptolémée Philopator, régnait en l'an 219 avant notre ère. C'est donc dans cet espace de vingt siècles que trouve à s'exercer ici la sagacité des antiquaires sur une grande variété de monuments, statues et figurines, papyrus, stèles sculptées et peintes, caisses de momies, scarabées et pierres gravées, sans compter une foule d'objets, meubles et ustensiles, servant à presque tous les besoins de la vie ou à divers usages religieux, qui nous donnent des dates et des noms historiques d'une importance bien supérieure à la valeur de l'objet, en même temps qu'ils nous introduisent dans l'intimité de la civilisation égyptienne. On a joint enfin à ce musée, tout formé de monuments originaux, une

(1) Ce fragment d'une statue égyptienne se trouvait dans la ville de Nepi, qui en fit don à Sa Sainteté, le 5 février 1839.

(2) Ce roi inconnu de la seizième dynastie est appelé *Renoubka* par les antiquaires de Rome. Son nom se lit sur un cartouche d'émail qui faisait partie d'un précieux collier trouvé dans un tombeau de *Gournah*, et acquis par les soins de son éminence le cardinal Lambruschini; mais je ne cite ce nom qu'avec toute réserve et sur la foi du père Ungarelli; car personne n'ignore les difficultés qui entourent la composition de cette seizième dynastie égyptienne, contemporaine des rois pasteurs, le nombre et la succession de ses rois, et la durée de leur règne; et, dans la divergence d'opinions qui existe sur tous ces points, il est prudent d'attendre les renseignements qui ne peuvent résulter que de la publication des monuments.

grande et belle salle, où se trouvent réunies toutes les statues, en style égyptien d'imitation, qui ornaient dans l'antiquité le *canopon* de la *villa* d'Hadrien à Tivoli, et qui remplissaient jusqu'à ces derniers temps plusieurs pièces du rez-de-chaussée du musée du Capitole. C'est certainement une idée heureuse que d'avoir rapproché ainsi des monuments de l'art national de l'Égypte ceux que le goût de l'imitation produisit à Rome dans le siècle d'Hadrien, de manière à montrer du premier coup d'œil ce que cet art avait pu perdre ou gagner, en fait de style et de caractère, comme en fait d'exécution, en passant par des mains grecques, pour satisfaire des goûts romains. C'est aussi une leçon très-utile en toute chose et très-profitable en tout temps que celle qui résulte de ce rapprochement; car on y apprend que le génie même de la Grèce ne put rien ajouter au génie grave et sévère de l'Égypte, et que celui-ci perdit à ce mélange quelque chose de sa valeur. C'est que, dans les arts comme dans tout le reste, il n'y a de perfection possible qu'en se plaçant dans un principe; c'est que l'habileté de la main est impuissante à faire revivre ce qui n'a eu de vie que par le sentiment et la conviction; c'est qu'on ne ressuscite pas plus un art déchu en le copiant, qu'on ne reproduit une société défunte en se parant de ses dépouilles; c'est qu'enfin il n'y a qu'une seule manière d'être original, et qu'elle consiste précisément dans ce qui manque à l'imitation, la foi à un principe et la conscience dans l'exécution.

Il doit suffire de cet aperçu pour vous faire apprécier, monsieur, l'étendue du service qu'a rendu le pape Grégoire XVI à l'étude de l'antiquité égyptienne, si importante en tout temps et si cultivée de nos jours, en ajoutant ce nouveau musée à tous ceux que possédait déjà le Vatican. Il y a là une haute pensée qui n'a pas besoin de commentaires ni d'éloges. Pourquoi faut-il qu'il manque quelque chose à l'accomplissement de cette pensée, si vraiment digne du chef de l'Église? On se plaint de la difficulté avec laquelle on est admis dans les salles du *Museo Gregoriano*, des entraves qu'on y rencontre dès qu'on veut étudier de près les monuments, de l'interdiction d'écrire et de dessiner en face des objets mêmes qui rend presque illusoire la faculté de les voir, et dont il m'est pénible d'avouer que j'ai fait moi-même l'épreuve rigoureuse. Rome, qui s'est distinguée

de tout temps par la libéralité avec laquelle ses musées publics comme ses galeries particulières, ses églises comme ses palais, s'ouvraient indistinctement à tout le monde, aurait-elle changé de principes? Et cette politique généreuse qui s'accorde si bien avec le caractère du chef de l'Église, appelant à lui tous les chrétiens et tous ceux qui ne le sont pas, pour diriger les uns et pour convertir les autres, aurait-elle fait place, dans le Vatican, dans ce grand palais des nations, à ce système suranné d'exclusion qui ne répond plus nulle part au génie de notre siècle? Non, ce serait là une supposition aussi injuste qu'absurde. En créant un musée d'antiquités étrusques et un autre musée d'antiquités égyptiennes, le souverain pontife n'a eu en vue que les besoins de la science, plus encore que les intérêts de sa gloire; et ce bienfait serait perdu, pour l'une comme pour l'autre, s'il pouvait se faire qu'en se présentant au Vatican, on y lût sur la porte du *Museo Gregoriano* cette inscription accablante : *O vous qui entrez ici, renoncez à l'espérance d'y étudier.* L'auguste et indulgent Grégoire XVI ignore sans doute, dans la splendeur de son rang et dans la sainteté de ses devoirs, que les trésors de l'antiquité qu'il a réunis à si grands frais, dans un ordre si admirable, dans une intention si généreuse, ne peuvent qu'être entrevus à peine par l'artiste et par l'antiquaire, empressés de puiser à cette source nouvelle et féconde d'instruction et de goût; et voilà pourquoi je me hasarde, moi, humble et obscur antiquaire, mais fils dévoué de l'Église, à consigner ici un vœu, plus encore qu'une plainte, qui parviendra peut-être jusqu'au saint-père, grâce à l'homme éminent que j'ai choisi pour en être le confident.

Et dans quel temps, en effet, le gouvernement pontifical se montra-t-il animé de sentiments plus généreux, plus véritablement libéraux? N'est-ce pas ce gouvernement qui vient d'autoriser l'érection d'une statue en l'honneur d'Ennius Quirinus Visconti, et qui a décidé que ce monument serait placé, en vue de Rome entière, sur la superbe promenade du *Pincio?* On a donc oublié à Rome les torts du consul de la république romaine, pour ne se souvenir que des titres du prince des antiquaires? De graves erreurs politiques sont donc effacées devant de grands travaux scientifiques? Et la statue de Visconti, qui va s'élever sur le *Pincio,* sera tout à la fois un monument

d'amnistie et de gloire pour un grand antiquaire, qui honorera dans la postérité la plus reculée le pontificat de Grégoire XVI. La science, si magnanimement traitée dans la personne de Visconti, ne saurait donc rester interdite, dans son sanctuaire même, au *Museo Gregoriano,* sans qu'il y eût, dans une pensée auguste, une contradiction qu'on se refuse à supposer. L'œuvre de Grégoire XVI ne peut se séparer de l'usage auquel l'a destinée son auteur; et c'est surtout au Vatican qu'il convient que la science, comme la religion, puisse appartenir à tout le monde.

RAOUL ROCHETTE.

VICHY ET LE MONT-D'OR.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Assez d'autres vous diront ce qui se passe et ce qui ne se passe pas à Spa et à Bade. A coup sûr ces deux pays ont un grand mérite pour les Parisiens, tout simplement parce qu'ils sont hors de France. Ce n'est pas une bonne raison pour dédaigner Vichy et le Mont-d'Or, qui sont au beau milieu de la France. Du reste la gazette de Spa et de Bade n'est pas très-curieuse cette saison. Il pleut à Spa comme la veille du déluge. A Bade, la rouge et la noire sont toujours la plus belle distraction; Chabert et Benazet sont restés les vrais souverains du grand-duché; ils achèteront, quand ils n'auront plus rien à gagner, tout le gouvernement, les ministres, les chambres, et les deux électorats de Hesse par-dessus le marché. Mais mon voyage n'aboutit pas là. Je partis de Paris, ne sachant pas trop où j'allais, comme Lénore ou comme Sterne, mais ne voulant arriver, comme ces deux célèbres voyageurs, ni à l'amour ni à la mort. J'étais dans le coupé, en compagnie d'un sous-préfet et d'une sous-préfette. Le meilleur compagnon de voyage, c'était le sous-préfet : il dormait. Avant de s'endormir, il avait dit quelques paroles sur la pluie et le beau temps politiques, peu de chose, mais tout ce qu'il savait. En revanche sa femme avait

le plus joli babil du monde ; il est vrai qu'elle avait eu le temps d'en apprendre long : elle avait quarante ans à peu près. Je me résignai d'assez bonne grâce à son babil, ne dépensant que tout juste ce qu'il fallait d'esprit pour émerveiller une grande dame des départements : cet esprit consistait à ne rien dire, mais à bien écouter. Et ici j'inscris cet aphorisme des plus remarquables : « En certaines rencontres le silence est le séducteur ; la femme s'enivre et se perd plutôt par son babil que par les paroles les plus tendres. »

Elle se mit à jaser sur la poésie, et pour me prouver qu'elle possédait bien son sujet, elle me parla de cette phalange de petits poëtes qui parurent en France comme une fraîche aurore du XVIIe siècle. « On a beau dire, reprit-elle, vos poëtes romantiques ont passablement de souvenirs de Saint-Amand et de Maynard. Pour mon compte, j'aime autant la grâce de ces vieux poëtes que la sentimentalité nuageuse des modernes. » Peu à peu je pris plaisir au babil de ma voisine de coupé ; c'est un esprit sans façon, qui va naturellement à tort et à travers, cultivé çà et là par la méchanceté. — Où allez-vous, madame? demandai-je comme par distraction. — A Vichy ; mais vous, monsieur? — Je pense que j'y vais aussi ; j'ai là des amis qui aiment la promenade. — Elle me fit en peu de mots la chronique des buveurs d'eau de cette saison. Elle me raconta l'histoire de M. de M...., le *lion* des eaux, un des plus riches gentilshommes de S...., gentilhomme d'hier, mais qu'importe?

« M. de M.... est, je crois bien, du Club-Jockey ; c'est un beau garçon de trente ans, qui a presque de l'esprit. Il a les grandes allures et les belles façons. Il achève gaiement une jeunesse fort dissipée. Vous l'avez tous vu ce printemps, caracolant aux Champs-Élysées sur le plus joli cheval venu d'Arabie ; il faisait surtout l'admiration et l'enthousiasme de toutes les promeneuses. Vous comprenez qu'il devait être fort recherché parmi les mères qui ont des filles de vingt ans à marier. Il fuit le mariage à toutes jambes, mais le mariage le poursuit sans perdre haleine. On ne monte pas si bien à cheval pour rien. Or, au mois d'avril dernier, il fut pris au piége. Il avait rencontré cet hiver une jeune fille de grande famille mais de petite fortune. Il avait dansé avec elle au bal de l'ambassadeur de L.... A peine au bout de la contredanse, la femme d'un de

nos ministres en réserve, qui prenait en pitié les vingt ans et quelques mois de la jeune comtesse, imagina tout de suite un mariage d'inclination. Elle prit M. de M.... à part, lui fit entrevoir qu'elle arriverait au ministère pour servir ses amis, elle parvint à l'attendrir sur sa danseuse. Ce serait, selon elle, un glorieux mariage; grâce à ses droits de femme politique, elle le ferait nommer secrétaire d'ambassade, maître des requêtes, pair de France! Que ne peut, je vous le demande, la femme d'un député de l'opposition qui veut marier quelqu'un? Notre jeune gentilhomme vit tout d'un coup, d'un œil ébloui, la belle figure de la jeune comtesse encadrée dans ces brillantes espérances; huit jours après, il donna sa parole, se résignant au mariage de très-bon cœur. Tout s'arrange le mieux du monde, un grand personnage honore le contrat de son illustre seing, l'affiche est faite à la mairie de...; on s'en souvient encore. Les accessoires de la cérémonie amusent passablement M. de M....; il prépare une corbeille splendide, il dévaste tous les matins les plus célèbres marchandes de fleurs; en vérité, tout se passe aussi bien que dans les contes de fées. Je crois même qu'il rima un acrostiche et un madrigal. Enfin, le grand jour arrive; il est entendu que ce grand jour se passera au beau milieu de la nuit, comme en Orient : on ira par devant M. le maire à onze heures et demie, par devant M. le curé à minuit sonnant; mais avant tout, et comme prélude poétique, on commencera par danser pour se mettre au pas. Voilà le souper qui se prépare, un vrai souper de maréchal de Saxe; la future apparaît dans la salle du bal belle comme Égérie; il n'y a qu'une voix pour l'admirer. Le futur (c'est bien à dessein si je dis le futur et la future) s'incline devant tant de splendeur et de grâce; il lui prend la main et la baise en tremblant; il ne sait que lui dire, si ce n'est qu'elle est fort belle en mariée. Là-dessus un violoncelle joue *la Romanesca*, un quadrille se forme soudainement, la future jette en avant son joli pied. La pauvre fille ne sait guère où elle va! La contredanse s'achève en silence; on n'ose pas encore s'abandonner à la joie; il y a d'ailleurs dans tous les esprits je ne sais quel triste pressentiment que la fête sera triste. Après le *chassez huit*, la future cherche des yeux son danseur; elle tend la main avec une surprise muette. Où est-il? Il s'est évanoui comme une ombre; la

pauvre fille s'imagine qu'elle rêve. — Oui, ce n'est qu'un rêve, dit-elle. Elle tombe mourante dans les bras de ses amies. On appelle M. de M.... à grands cris, on court sur ses pas, tout le monde perd la tête. — C'est un jeu, dit une femme. — Un jeu cruel, dit la mère de la jeune fille. Un convive arrive tout effaré. — Il est parti, dit-il; c'est un fou qui s'est joué de tout le monde et de lui-même. Il vient de prendre des chevaux de poste; il fuit le mariage à bride abattue. — La jeune fille reprit soudain toutes ses forces; elle arracha ses parures et les jeta autour d'elle avec un noble mépris. Après cette action, elle retomba évanouie. Deux mois durant elle fut près de mourir, mais enfin elle se résigna à vivre avec ce triste souvenir. On dit qu'il ne se passe pas de nuit qu'elle ne retourne dans ses rêves à cette nuit des noces d'un nouveau genre. Mais ce qui fait un peu jaser autour d'elle à présent qu'elle ne court plus risque de mourir, c'est la royale corbeille des noces. Nul ne sait ce qu'elle est devenue. A coup sûr M. de M.... n'a jamais songé à en demander des nouvelles. Ce M. de M.... est un grand poëte ou un grand fou. »

Nous arrivâmes à Vichy sur le soir; mon premier coup d'œil fut pour le paysage. Vous vous souvenez mieux que moi des plaines infinies de la fertile Limagne, de ces horizons variés que bornent d'un côté les montagnes du Forez, de l'autre le Puy-de-Dôme. Voilà une ville bien heureuse, une des plus bruyantes et des plus silencieuses de la France. L'été c'est une fête sans fin, c'est Paris avec son esprit et sa grâce, Paris dans les champs sous un ciel plus beau, sous un soleil plus gai, Paris sur un fleuve qui a des rives fleuries, Paris avec un ruisseau qui n'est plus celui de la rue du Bac, le ruisseau tant regretté de Corinne, Paris avec des paysages à tout bout de champ, avec des promenades aux quatre points cardinaux. L'hiver, Vichy se repose des fêtes de l'été; elle regarde passer nonchalamment et avec dédain l'Auvergne laborieuse avec ses bateaux de blés, de fruits, de charbons et de bois. Vichy ne se sert du fleuve que pour l'agrément; on s'y promène en nacelle, on côtoie le rivage verdoyant, mais voilà tout; on s'y contenterait pareillement d'un lac et même d'un étang. Bienheureuse ville, qui ne gâte pas son doux ciel par la fumée des fabriques, qui ne gâte pas le concert de la vallée par le soufflet asthma-

tique d'une forge ou par le bruit de quelque machine à vapeur. Il ne tiendrait qu'à elle d'utiliser le *Sichon*, mais elle ne demande au *Sichon* rien autre chose que le spectacle poétique de ses bruyantes et folles cascades; non, elle a bien assez des gerbes de sa vallée et des grappes de sa colline, et d'ailleurs, après tout, n'a-t-elle pas une fabrique comme tant d'autres, une fabrique sans cheminée, un magnifique palais italien avec des galeries infinies, des salles vastes et sonores, où l'on vient de toutes parts sans marchander : c'est dans ce palais que jaillissent les sources bienfaisantes que vous savez. La France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, se rencontrent là tous les ans à divers titres et pour diverses raisons, mais surtout pour y retrouver la gaieté, car, à Vichy, l'eau a le privilége du vin, moins l'ivresse. Pourquoi voulez-vous que les habitants de Vichy se courbent vers la terre quand l'or leur vient tout monnayé, à toutes les effigies? Ils sont paresseux comme des lazzarone; ils se couchent au soleil, la sébile aux pieds; ils attendent paisiblement le tribut du riche. L'hiver, ils se reposent de n'avoir rien fait l'été; aux premières aurores de la belle saison, ils s'éveillent gaiement au bruit de la musique et des cris joyeux; là c'est Richelmi qui chante avec sa voix pénétrante, ici c'est Seligmann et George Haine qui chantent aussi sur leurs violoncelles. La ville se pare avec le printemps; elle se met en frais de séduction, elle reprend tous ses attraits. Quand le soleil retrouve son éclat, quand la verdure étend ses tapis émaillés, les gens du métier couvrent leurs boutiques de guirlandes, le palais thermal s'illumine. Ici c'est un bal, là on joue, plus loin c'est un concert ou un spectacle. M. Scribe prend à Vichy sa part du gâteau; M. Scribe est un percepteur fort actif sur les contributions directes ou indirectes du plaisir. Outre les danses, la musique, les jeux et les vaudevilles, il y a d'autres distractions à Vichy, par exemple les promenades agrestes sur des ânes magnifiquement harnachés; là est vraiment le plus joli et le plus curieux spectacle, car enfin les ânes de Vichy sont capricieux et entêtés comme en d'autres pays. Quand la promeneuse veut aller par-ci, ils vont par-là; c'est un combat à outrance; l'âne finit toujours par avoir le dessus, car il sait trébucher à propos. Il n'est pas d'après-midi qu'on ne voie tomber sur l'herbe touffue du sentier quelque char-

mante amazone. Tomber à bas d'un âne, c'est du reste une ordonnance des médecins de Vichy; on tombe plus ou moins bien; il y a là toute une science. On se promène aussi à pied; il y a plus d'une belle avenue faite pour les rêveurs et les amoureux, pour ceux qui lisent les romans et pour ceux qui lisent les gazettes, pour le lion du boulevart de Gand qui fume un cigare et cherche une aventure, pour l'amante délaissée qui poursuit un cher et triste souvenir, pour la jeune fille toute innocente qui consulte une marguerite sans savoir pourquoi. J'ai rencontré là des barons sans nombre, allemands, français et italiens, des grandes dames de tous les pays et de toutes les façons, barons et grandes dames affligés du mal d'ennui, d'oisiveté et d'orgueil. Au temps passé, le beau monde courait tous les pays, traversait les mers pour saluer quelque grande relique sanctifiée; autrefois c'était un pèlerinage en l'honneur de quelque faiseur de miracles; aujourd'hui il y a encore pèlerinage, mais pèlerinage en l'honneur de soi-même. Or Vichy est, comme on l'a dit, le *caravansérail européen ;* c'est le grand faiseur de miracles de toutes sortes, même de miracles amoureux. Ce pays n'a qu'un tort aux yeux des Français, c'est d'être en France. Le soleil y luit plus gaiement qu'ailleurs; il y a des promenades charmantes, à pied, à âne, en nacelle; des châteaux à visiter, comme Busset, d'Effiat et Randon. Pour mon compte, j'aime beaucoup Vichy, où je n'ai pas bu une seule goutte d'eau, non plus que mes amis.

Voici un échantillon de l'esprit des paysans de l'Allier. Un jour, en promenade, j'étais suivi de deux rustres qui venaient de Vichy appeler le médecin pour leur mère mourante. — Nous avons attendu un peu tard, disait l'un. — C'est vrai, dit l'autre; *mais, après tout, nous sommes bien assez grands pour être orphelins.* J'ai entendu une paysanne dire de son mari, homme de mauvaise vie : Le monstre! *S'il y avait une fontaine de passions, il irait y boire.* Vous voyez que là-bas le langage a beaucoup de tournure. Ce dernier mot, qui est plein de force, me remet en mémoire cette phrase célèbre d'un cabaretier bourguignon qui voulait peindre les hauts faits de deux ivrognes de ses amis : — Ils burent tant, que je m'enivrai en les voyant boire.

Je quittai Vichy avec quelque regret; c'était le matin. Je jetai

en m'éloignant un regard ravi sur le paysage, ce gracieux tableau noblement encadré par les montagnes superbes et capricieuses du Forez et de l'Auvergne.

Le chemin qui conduit au Mont-d'Or est des plus pittoresques. On arrive au village après avoir perdu l'espoir d'y arriver, c'est-à-dire après avoir gravi en tournoyant les plus hautes montagnes. Enfin on découvre deux lignes de jolies maisonnettes au fond d'une gorge profonde, de toutes parts dominée par des monts arides; d'un côté c'est le *pic du Capucin*, qui a bien l'air en effet d'un capucin austère et mélancolique, de l'autre côté c'est le *pic de Sancy*, qui dépasse tous les pics du monde, et qui semble dire au voyageur : Halte-là. Durant la route, le regard se repose avec charme sur la riche vallée de Sainte-Sauve, qui déploie mille tableaux diversement éclairés. Je descendis enfin; de loin, le Mont-d'Or m'avait semblé un village d'opéra-comique; mais, de près, ce n'était plus qu'une campagne des alentours de Paris. J'arrivai en plein midi; les buveurs allaient partir en promenade; nul ne savait où, mais on allait partir; les ânes venaient à petits pas, les chevaux levaient la tête. Un officier de marine prit la parole en caressant ses moustaches. — Allons au pic de Sancy. — Voir des nuages, dit une dame qui trouvait le chemin du pic trop découvert. — Allons plutôt au *salon de Mirabeau*, dit un grand monsieur qui regardait la dame de très-près; nous reviendrons par le *salon du Capucin;* à la bonne heure, voilà une promenade adorable; on se dirait en Suisse. Et puis, j'ai du soleil par-dessus la tête; au moins nous irons à l'ombre. — Allons au lac Parin, dit une autre dame qui avait ses raisons pour revenir tard. — Allez vous promener, dit gracieusement le mari de celle-ci; nous n'arriverons pas au lac Parin avant le coucher du soleil. Moi, quand je me promène, j'aime à y voir un peu. — Eh bien! dit une grand' mère, retournons à l'arc-en-ciel de la cascade de Queuneilh, il n'y a qu'un pas. — Oh! non, dit une grande fille en agitant son éventail; j'aime mieux la cascade de la Verrière. — Une cascade romantique, dit le jeune comte de P...., qui voulait dire quelque chose. Elle se cache si bien dans la verdure, qu'on ne la trouverait pas sans tout le bruit qu'elle fait. — Nous oublions, dit un savant, les ruines du château de Marolles. — Voir des pierres! le beau spectacle!

Ce n'est pas la peine d'aller si loin. — Or, dit un vieillard prévoyant qui riait sous cape de tous ces projets, pour une promenade il faut que le soleil soit de la partie, et vous ne voyez pas une averse qui vient. — Le vieillard avait raison; il fallut se résigner aux distractions de la musique, du jeu et des causeries. Dès ce premier jour je pus remarquer les diverses natures des buveurs d'eau. Ne croyez pas que les étrangers ne fassent là qu'une seule famille, comme il arrive en d'autres lieux. Au Mont-d'Or, chaque hôtel a son caractère : la noblesse séjourne chez Chaboury, la finance chez Boyer, la bourgeoisie chez Bellon; la rue de Grenelle, la rue Laffite, la province, ont chacune leur enseigne. Moi, qui ne suis ni noble, ni bourgeois, ni financier, je ne savais où aller. Heureusement je trouvai parmi les financiers Seligmann, que les deux autres hôtels enviaient; je pris son violoncelle pour abri. Nous nous amusâmes beaucoup d'une guerre intestine qui venait d'éclater entre la finance et la noblesse pour les beaux yeux d'une vicomtesse quelque peu célèbre : *Amour, tu perdis Troie.* Comme le jour de mon arrivée était un jeudi, j'allai à la salle de danse, où l'on danse fort lugubrement, comme partout où l'on danse avec gravité. Ce spectacle m'ennuya comme un vrai bal de province; mais le dimanche d'après je pris ma revanche. Nous allâmes avec Seligmann et Richelmi à quelques lieues de là, voir danser la bourrée. Voilà, dis-je en voyant cette fière danse, voilà ce qui s'appelle secouer sa misère. La musique était digne des danseurs : cornemuse, chalumeau, fifre, et autres accessoires.

Nous retrouvâmes enfin dans ces monts sauvages cette douce et joyeuse muse qui n'était pas dans la mythologie, la *chanson des campagnes*. Il faut faire bien du chemin pour la retrouver, à cette heure que la *Parisienne* a envahi tous les beaux esprits du village, depuis le maître d'école jusqu'au garde champêtre. *La Parisienne* a été pour les campagnes le fruit de la révolution de juillet. Hélas! à la première révolution, nous n'aurons pas même un couplet, tant nous allons en déchantant. Il n'y a donc plus que les vieilles femmes et les jeunes filles qui se hasardent dans la solitude, au bord d'un bois, au fond d'une vallée silencieuse, quand les ténèbres descendent de la montagne, à chanter les anciennes chansons. Elles y trouvent des

charmes infinis : en chantant, les bonnes vieilles se souviennent, les jeunes espèrent. Pour elles la plus douce poésie, après l'amour, c'est la vieille chanson sur cette musique sans date qui semble venir de Dieu. Cette poésie s'en va tous les jours, comme tant d'autres; bientôt c'est en vain qu'on écoutera les jeunes filles et les vieilles femmes : les derniers échos seront morts. Nous nous arrêtâmes le soir dans le sentier, pour écouter la voix un peu perçante d'une moissonneuse qui chantait, dans le patois de l'Auvergne, je ne sais plus quelles amours malencontreuses. Elle s'en revenait la faucille sur le bras, fière de sa journée, heureuse de sa chanson. A la fin de chaque couplet, elle respirait un bouquet fraîchement cueilli dans un pré. Comme nous l'entendions au travers des rumeurs allanguies de la vallée, l'air, la chanson et la voix nous charmèrent infiniment; nous nous regardions en silence, avec un sourire heureux. — Je voudrais bien noter cela, dit Seligmann. Pour moi, rien ne m'a détaché plus vite des petites idées prosaïques qui nous suivent partout; j'ai été soudainement, comme par magie, transporté dans un autre monde. Je revoyais ces vieux châteaux si bien peuplés qui ne se rencontrent plus que dans les romans de Walter Scott; je revoyais les trouvères vagabonds, les chevaliers amoureux, les belles châtelaines à la fenêtre gothique, les fiers capitaines bardés de fer agitant leur épée d'*or fin*, les grand'mères agitant au coin du feu leur quenouille enrubannée et racontant de lugubres histoires de morts qui reviennent pour faire peur aux vivants, c'est-à-dire aux veuves et aux héritiers, les jeunes Agnès errant au bord des bois et rencontrant des chevaliers qui les ensorcèlent; enfin le monde des fées et des magiciens, des anges et des démons, les grivoiseries de Téniers et les rêveries d'Ossian. Et tout en m'égarant dans ce monde du vieux temps, je me demandais comme Shakspeare : « Est-ce que je n'ai pas vécu dans ce temps-là ? » Il y a beaucoup à rêver sur cette pensée du grand poëte anglais : « La vie est un conte de fée qu'on écoute pour la seconde fois. »

Les plus grandes curiosités du paysage sont une cascade et un pic, la *grande cascade* et le pic de Sancy. La grande cascade est aux portes de la ville; on y arrive en côtoyant un petit ruisseau limpide. C'est une magnifique surprise que l'apparition

soudaine de ce flot mugissant qui se précipite de rocher en rocher, qui jette une pluie d'argent sur la mousse et le lichen bordant son lit dévasté, qui disparaît comme par magie sous quelque roche chancelante. Jamais naïade favorisée de Neptune ne versa une si belle cruche d'eau. En allant au grand pic de Sancy, qui s'appelait aussi le pic de la Croix, on rencontre dans un bois une autre cascade, moins bruyante et non moins romantique; c'est la cascade du Serpent. Ici l'eau ne tombe pas, elle coule; seulement elle coule fort vite. C'est bien la cascade du serpent; on dirait un serpent qui glisse sur la mousse et les herbes flottantes. Il y a mille ondulations gracieuses à travers les buissons, mille sifflements bizarres dans les grands souchets dont les belles fleurs semblent braver le torrent. Le tableau s'anime encore mieux quand on descend là où quelques arbres déracinés flottent avec la cascade et la cachent à demi par leurs feuilles et leurs fruits sauvages. Pour le pic de Sancy, je me souviens que je l'ai gravi à pied et à cheval, espérant voir le ciel d'un peu plus près. On nous avait promis un orage, mais la représentation foudroyante fut ajournée, à notre grand dépit. Il fallut bien nous contenter du spectacle de la terre: une prairie par-ci, un lac par-là; enfin, rien de nouveau sous le soleil.

Je ne vous dirai rien des célébrités de toutes sortes qui se pavanaient au Mont-d'Or comme à Vichy; il n'y a rien de neuf à dire sur les célébrités. J'ai vu qu'elles savaient bien se mettre à leur place. La comédienne coudoie la financière, l'homme de génie passe en avant du grand seigneur. Une fois hors des hôtels, tout le monde est libre comme le vent. La noblesse a beau lever le front, la finance a beau secouer sa bourse, la bourgeoisie et la province ont beau se tenir sur la réserve, au bout d'un instant tous les fronts sont au même niveau: le soleil luit et l'eau coule pour tout le monde; tous les cœurs sont égaux devant l'amour.

J'oubliais de vous dire qu'en quittant Vichy, je m'étais arrêté dans un hameau curieux, digne de l'étude d'un philosophe. Fourier et Saint-Simon ont dû passer par ce hameau. Il y avait autrefois en Auvergne grand nombre de communautés villageoises et agricoles qui s'étaient formées d'après des coutumes puisées dans l'ancienne constitution féodale. Ces communautés

étaient presque toujours composées d'une même famille ou de plusieurs familles de même origine. Les terres dépendant de la communauté n'étaient jamais partagées; on les cultivait au profit de tous. Un chef était élu à chaque moisson nouvelle; il avait l'œil du père et l'œil du maître; on le couronnait d'épis mûrs à la Saint-Jean, qui était la fête du pays; le premier jour de la vendange, il fallait, suivant la coutume, qu'il s'enivrât un peu. Jamais on n'eut plus joyeuse moisson et plus riante vendange. Une ménagère était élue tous les ans pour faire la soupe à la communauté, pour veiller sur le linge et sur la vertu des filles (jamais la même ménagère ne voulut demeurer deux ans dans cet emploi). Les décrets de la constituante et les lois de l'empire renversèrent ces communautés toutes patriarcales, mais quelques villages ont gardé jusqu'aujourd'hui quelques vestiges du bon temps. Les terres sont divisées comme ailleurs, mais au moins l'ancienne fraternité dure encore, les vertus de la famille y ont conservé toute leur grandeur un peu sauvage. Les habitants sont hospitaliers comme Philémon et Baucis; ils n'ont qu'une écuelle de bois, mais elle est au premier venu : — Frère, disent-ils au passant, *biez* un coup. — Ils n'ont qu'un pauvre lit; mais, si un voyageur leur demande à coucher, ils abandonnent gaiement le grabat et s'en vont dormir sur le foin. Leur femme, ils l'appellent *notre femme*, tant ils veulent n'avoir rien qui ne soit à leur voisin. J'ai vu ces braves gens au sortir de la messe; en passant devant le bénitier, tous prenaient de l'eau bénite, hommes et femmes, les hommes sur le bord de leurs grands chapeaux, les femmes dans le creux de la main; de l'église ils descendaient au cimetière, secouer des gouttes d'eau bénite sur la cendre de leurs *vieux frères*. Pas une tombe, pas une pierre, pas une croix, pas une enseigne dans tout le cimetière : communauté des morts et communauté des vivants; l'eau bénite tombait sur le premier *vieux frère* venu; seulement une larme qui tombait çà et là avec l'eau bénite allait trouver une âme plus aimée.

A. H.

UNE

MUSE OUBLIÉE.

Dans la littérature comme dans le monde, il est de ces existences mi-closes qui ne semblent point faites pour les épanouissements radieux. Une sorte de voile nuageux enveloppe à perpétuité ces figures discrètes. Artistes ou poëtes, quels qu'ils soient, ceux-là ne sauraient sacrifier à l'idole des vanités vulgaires. Loin d'appeler à grands cris sur leur tête toutes les splendeurs du *fiat lux*, ils se plaisent au contraire dans les teintes mystérieuses du demi-jour. L'éclat d'une lumière trop vive offenserait leurs yeux. Sensitives frémissantes, ils se contractent douloureusement au contact le plus léger de la main des hommes. Ce qu'il leur faut, c'est de tisser en paix, loin du bruit de la multitude, la trame d'un labeur ignoré. L'isolement et le silence sont nécessaires à leurs pudiques enfantements. D'ailleurs l'écho de leur conscience, le suffrage de quelques voix amies d'alentour suffisent à leur besoin modéré de se communiquer et de se répandre. S'ils chantent, c'est d'une voix contenue, pour se faire ouïr seulement de quelques ames d'élite, et non pour grouper autour d'eux, comme des bateleurs, les admirations béantes. Leur lyre n'est point cet appareil retentissant qui résonne sur tous les modes et qu'on promène par tous les carrefours : c'est un luth timide appendu aux murs du foyer, et auquel, de temps à autre, le souffle

d'une émotion vraie arrache de doux accents. Leur gloire même, lorsque par fortune la gloire pénètre dans leur ombre, a je ne sais quel éclat tempéré, quel rayonnement amorti. Dans ces cryptes de l'art où parfois des hommes ont noblement enfoui une force et une grandeur réelles, on aime surtout à rencontrer les femmes, dont la nature s'adapte avec tant de bonheur aux conditions obscures de la vie.

Voici une de ces muses au front voilé, à la démarche craintive, à l'accent gémissant, dont la voix se mêle peu au bruit des concerts contemporains; timides violettes cachées sous l'herbe et qui ne se trahissent que par leurs parfums. Voici une de ces âmes nées pour les calmes et douloureuses contemplations; vases sans cesse ouverts à l'émotion humaine, dont l'emploi est de contenir toute liqueur amère et de l'épancher. C'est un de ces poëtes qui écrivent non pour écrire, mais pour traduire le texte authentique de sentiments éprouvés, pour prononcer, quand l'heure est venue, l'oracle intérieur, pour donner issue aux cris que la conscience ne saurait étouffer et aux larmes que le cœur ne peut plus contenir. Comme la souffrance a fait éclore et a mûri leur champ poétique, ils n'auraient garde d'en prodiguer follement les gerbes, moins encore de les étaler avec orgueil. C'est une femme en un mot dont le cœur seul a dicté les accents, et qui, enfermée dans sa douleur comme dans un sanctuaire inviolable, ne se laissa jamais tenter par les rôles brillants du dehors. Rarement descendez-vous au fond de ces natures si intimement convaincues, sans en rapporter quelque trésor vrai d'inspiration.

Le nom que nous allons dire, ignoré sans doute de la multitude profane, est bien connu des sectateurs pieux du vrai culte littéraire. Peut-être la tourbe des indifférents l'accueillera-t-il d'un sourire d'incrédulité ou sera même choquée de sa nouveauté posthume. Ce nom pourtant désigne un caractère poétique d'une noblesse rare, chose assurément préférable à tant de célébrités banales ou vulgaires de nos jours. Ici, d'ailleurs, la personnalité incontestable se rehausse d'un talent réel. Ce talent eut autrefois d'importantes révélations pour ceux qui furent à même d'en suivre les traces aimées. Il a régné doucement sur un certain monde avec lequel il eut des affinités

étroites. Il a brillé d'un assez vif éclat dans le cercle de quelques écrivains honorables, de goût et de génie, qui surent le comprendre. Ginguené, Le Brun, Fontanes, Marie Chénier, l'admirèrent avec une pleine conviction; l'irascible Geoffroy sentit pour lui sa fibre s'attendrir. La simple femme qui en reçut le dépôt a personnifié mieux que nul autre en France, peut-être, ce génie élégiaque qui, depuis, a inspiré tant d'accents moins vrais et moins légitimes. Son nom demeura inséparable des noms des Cowper, des Kirke-White, des Foscolo, ces types langoureux et souffrants qui, ailleurs, ont exprimé avec tant de naïveté et d'amer abandon les sentiments les plus douloureux de l'âme humaine. On a déjà reconnu la mère éplorée dont une génération précédente a pu recueillir les chants plaintifs, et, pour tout dire enfin, avec un critique de grand talent, Mme Babois aujourd'hui trop oubliée.

Du reste, comme tous les écrivains intimes qui ont vécu isolés, Mme Victoire Babois n'accuse dans son inspiration ni l'influence d'une époque déterminée, ni la trace d'une école littéraire. Son lot est d'exprimer des émotions personnelles en dehors de l'espace et du temps. Un motif de plus détermine encore cette position spéciale, c'est qu'ayant beaucoup senti, longuement vécu et très-peu composé, alors seulement que l'expression la maîtrisait, un laps de temps considérable sépare l'une de l'autre ses diverses publications. Les régimes politiques, les milieux sociaux, les phases de mœurs et d'opinions changent si souvent, passent si vite devant elle, qu'ils glissent en quelque sorte sur son œuvre sans pouvoir l'empeindre. Des constellations littéraires différentes président à l'apparition de chacun de ses recueils. Ainsi la voyons-nous naître dans la seconde moitié du dernier siècle (vers 1760), écrire pendant la terreur ses premiers vers qu'elle publie seulement sous l'empire, dater ses dernières pièces de la restauration, et enfin s'éclipser aux rayons déjà pâlis du soleil de juillet.

L'éducation de Mme Marguerite Victoire Babois, ainsi qu'elle nous l'apprend elle-même, avait été d'une simplicité toute bourgeoise et même un peu rustique. Dans le couvent où elle fut élevée, — vrai couvent du XVIIIe siècle, — on s'était borné à lui apprendre à lire sans principes, à écrire sans orthographe, et, outre le catéchisme obligé, à faire, je crois, la révé-

rence. Joignez à cela une enfance très-délicate, des parents timorés à l'excès qui, par prudence, la sevraient de lectures et croyaient sa santé attachée à son ignorance. A sept ans on lui ôtait un Racine des mains, afin de la préserver d'impressions trop vives qui, en allumant son imagination, pouvaient tarir les sources de la vie. Une timidité excessive, insurmontable, paralysait en outre l'essor de toutes ses facultés. Par bonheur, elle eut pour mère une femme dont, malgré la faiblesse, l'âme était aussi noble que saine et judicieuse. Le cœur de cette mère fut en quelque sorte le livre où la jeune fille apprit à lire et à méditer. Mais pendant longtemps le maître fut seul à jouir de son ouvrage. Après sa mort, les germes que l'œil maternel avait entrevus et admirés restèrent de nouveau enfouis pour tous les regards. Le jeune arbuste crut lentement à l'écart, sans même sentir en lui la sève généreuse qui circulait déjà sous l'écorce.

Tels furent les commencements négatifs, les rudiments premiers de Mme Victoire Babois. De l'amour pour les travaux de son sexe et l'ambition d'y exceller, voilà à peu près tout. Cependant un mariage sur lequel plane une ombre néfaste, était survenu, un enfant en était né. Dès-lors toutes les lectures de Mme Babois furent dirigées uniquement en vue de sa fille. Elle s'appliquait à fortifier son esprit et son âme, afin de se rendre plus apte au rôle d'institutrice, n'ambitionnant toutefois pour son enfant que cette instruction et ces talents qui rendent le bon sens aimable et assurent le bonheur sans exciter l'envie. Jusqu'ici, nulle préoccupation de vers et de métier d'auteur, comme on voit. La morale assaisonnée, une douce raison philosophique semblent même l'emporter sur les poétiques aspirations. Le Racine d'autrefois est délaissé pour Montaigne, qui devient l'oracle favori, le dieu lare de l'humble foyer. Mme Babois ne gardait alors, de son premier commerce avec le poëte divin, qu'un sentiment de l'harmonie très-prononcé, qu'une sorte de divination du rhythme, rare et étrange. Des vers mal lus lui causaient une impatience nerveuse et une sorte de malaise impossible à dissimuler. Mais ce n'était là qu'un indice, une trace, et point encore une vocation poétique déterminée.

La source longtemps contenue ne devait pas tarder à jaillir.

Des peines journalières, de cruels chagrins, avaient insensiblement refoulé toutes les idées, tous les sentiments de Mme Babois au-dedans d'elle-même, et l'avaient dotée, pour ainsi dire, d'une existence contemplative. Les trésors de sa nature si aimante, qui eussent fait la joie et l'orgueil d'un homme sensible, n'avaient pas été appréciés; son cœur était resté veuf avec un époux. Le temps ainsi passé dans les dures épreuves double les produits de l'expérience, et mûrit vite tout à la fois l'esprit et le cœur. Une douleur plus amère que toutes les autres vint combler la mesure : les larmes maternelles distillèrent cette goutte qui fait irrésistiblement déborder le vase. Mme Babois perdit, à l'âge de cinq ans, sa fille, ce frêle rameau où s'était appuyée toute sa tendresse, qu'elle s'était plu à caresser de son haleine, sur lequel avaient fleuri jusqu'alors toutes les consolations, toutes les espérances, tout le bonheur de sa vie. Bien avant même que la mort la lui ôtât sans retour, le cruel pronostic de la science lui avait dit de la pleurer. Ce que Mme Babois dut souffrir pendant six semaines passées à secourir une pauvre enfant condamnée, à adoucir des maux sans espoir, à recueillir des soupirs qui retentissaient à son cœur comme autant de glas funèbres, les mères le savent. La certitude de ne pas survivre longtemps à sa fille suffit seule pour la sauver d'un premier désespoir. Plus tard, les soins d'un frère excellent, d'une sœur aussi tendre qu'aimable, d'une amie, compagne de son enfance, sans doute aussi la sève toute-puissante de la jeunesse, achevèrent de vaincre le mal. Forcée de vivre, et devenue peu de temps après maîtresse absolue de sa position, elle se nourrit à loisir d'une sensibilité énergique, que ravivaient sans cesse de trop cuisants souvenirs.

Quand le temps a passé sur nos chagrins et les a amortis du coup répété de son aile, quand l'aiguillon de la peine, d'abord si tranchant, s'est émoussé, notre douleur, sans rien perdre de son essence, se modifie pourtant; elle change d'aspect et de ton, pour ainsi dire. Elle passe de l'état exaspéré, du paroxisme aigu, à une sorte de souffrance chronique plus tolérable, et qui ne manque même pas d'un certain charme. Déjà elle ne repousse plus le remède; elle écoute, d'une oreille encore distraite, mais sensible, la voix de la consolation. Alors nous vivons sans effort avec une situation qui, auparavant,

semblait impossible; nous nous entretenons avec la douleur ainsi qu'avec un de ces êtres tourmentants dont la présence nous est toutefois nécessaire. Peu à peu elle devient une habitude, et presque une occupation chère à notre âme. Ce sentiment, que nous avons tous plus ou moins éprouvé, Mme Babois en fit aussi l'expérience. Involontairement elle se mit à vivre du passé, à se nourrir de ses regrets, et, une fois captivée par ces préoccupations, à leur consacrer tout ce qu'elle pouvait distraire de son temps. Cette douloureuse habitude devint bientôt l'unique bien, le dernier charme, et en quelque sorte l'étude entière de sa vie. Par une pente insensible qui est dans la nature, la résignation succédait au désespoir. La douleur en était venue à cette période salutaire de raisonnement et d'analyse sur soi-même. Elle s'épanchait volontiers dans la correspondance et les entretiens. Toutefois, comme la timide femme craignait de lasser les oreilles amies par la voix importune de regrets toujours renaissants, elle imagina d'en consigner l'expression par écrit, pour ne point cesser de s'en entretenir. C'est au milieu de semblables exercices qu'un jour, à sa grande surprise, elle s'aperçut qu'au lieu de prose, le rhythme de la douleur aidant, des vers avaient jailli sous sa plume.

Ce mode d'inspiration inattendu, cette forme et ce moule jusque-là ignorés, lui offrirent, comme par enchantement, une source de consolations nouvelles. Jusque-là elle s'était crue propre seulement à écrire une de ces lettres d'utilité ou d'épanchement qui trouvent leur place dans le commerce de la vie, mais rien de plus. Quant à la poésie, la grande et vraie poésie s'entend, elle apercevait cet art dans une sorte de région supérieure placée bien au-dessus de ses faibles atteintes. Les compositions des poëtes dignes de ce nom lui apparaissaient non seulement comme le fruit des dons naturels les plus sublimes, mais aussi comme le résultat d'une éducation savante et de persévérantes études. La révélation subite qui venait de lui être faite remplit donc son cœur de joie, sans qu'elle voulût toutefois attacher l'idée du talent aux productions dont elle fut le signal. Elle n'avait d'abord écrit que trois couplets pendant une intermittence de la maladie de son enfant, fugitive lueur que son cœur avait prise pour une convalescence. C'était une chanson de fête, gardée pieusement en mémoire de l'objet qui

la lui avait inspirée. Ce qui vint ensuite fut également composé sans aucune arrière-pensée de publication, pour le seul apaisement de son cœur et le petit jour de l'intimité. « Je venais, dit Mme Babois, de trouver une autre langue, d'autres accents, d'autres larmes pour pleurer ma fille; je ne vis que cela, et sans projet, sans idée d'avenir, je me livrai à ce charme nouveau avec toute l'affection que je portais à mes souvenirs. Mon âme se replongea tout entière dans cette première année de douleur et d'angoisse, dont mes élégies sont la peinture, sinon entière, du moins fidèle. Je ne sais par quelle douceur l'harmonie du langage émoussait le retour de ces cruelles impressions : je pleurais, j'écrivais, et j'étais soulagée. La douleur occupait mon âme, mais elle ne la déchirait plus, elle ne la possédait plus tout entière et toujours. »

Au bout de six mois à peine cependant, l'émotion de l'amour maternel avait porté ses fruits. Ce talent ignorant de lui-même se fécondait de plus en plus. Les vers naissaient de jour en jour plus nombreux et plus faciles sous la plume de cette mère improvisée poëte. Déjà elle commençait à les goûter pour eux-mêmes et à les travailler sérieusement. Au temps où elle songeait à faire bonne provision pour l'instruction de sa fille, elle avait suivi un cours de langue française. Le petit traité de versification qui est à la suite de la grammaire de Restaut lui enseigna les différentes règles, les mètres, les coupes, les rhythmes, tout le métier poétique en un mot. « J'appris cela si vite, dit-elle, que je crus l'avoir deviné. » Fidèle en tout aux habitudes constantes de sa vie, elle n'apprit rien que par elle-même. L'*Art poétique* de Boileau devint son guide, au moins en ce qui a trait à l'art des vers; car, selon Mme Babois, l'aristarque poëte, dans sa délimitation des genres, avait trop circirconscrit le domaine de l'élégie. Ce fut en lisant et relisant sans cesse les préceptes du maître qu'elle apprit ce qui lui manquait essentiellement, à savoir élaguer, polir, dessiner avec précision, peindre sobrement, et à trouver dans un amas confus de tableaux sans suite, sortis en ébauche de son âme, les cadres définitifs qu'elle nous a légués. Les difficultés croissantes qui surgissaient à chaque pas, au lieu de la rebuter, l'attachaient. La répugnance si commune à revenir sur un premier jet, à remanier l'œuvre sans relâche, n'existait point pour elle. Le bon-

heur de son sujet tout filial et si profondément sympathique lui rendait les lenteurs même attrayantes, il allégeait et paraît singulièrement la tâche.

A l'époque où Mme Babois composa ses premiers vers, elle vivait retirée chez son frère, au milieu d'un petit cercle d'amis, dans ce Versailles qui, depuis 89, est tombé au rang de simple ville de province, plus déserte même et plus inanimée que bien des sépulcres préfectoraux. Elle n'avait de liaison suivie avec aucun homme de lettres. Ses élégies étaient à peu près achevées, lorsque, par suite d'une alliance de famille, Ducis la rencontra au milieu de ses nouvelles nièces, l'y distingua, et lui en donna le titre avec affection. Ducis ouït parler de ses vers, qu'elle avait plus de peur que d'envie de montrer, les lut, et, après les avoir chaudement loués, lui en conseilla l'impression, ce qu'elle ne fit qu'en tremblant et après des instances réitérées. A cela seul se borna à peu près tout le rôle littéraire de Ducis vis-à-vis de Mme Babois. Sans doute la conversation de l'auteur tragique, par sa noble simplicité et son originalité pleine de mouvement et de force, était très-capable d'étendre les idées, d'élever l'âme, d'électriser l'imagination; mais son génie fourvoyé était peu propre, on le sent, à donner à autrui des conseils dont il manquait pour lui-même. La jeune femme resta donc livrée à ses seules forces, et sans autre guide que son instinct.

Mme Babois a dû très-certainement à cette absence de leçons, à cette indépendance d'essor, et jusqu'à son ignorance même, l'expression naïve et vraie qui constitue le mérite principal de ses poésies. Son talent s'était formé en silence, loin des hommes et des livres; la nature seule la guidait, et son cœur l'inspira. Douée de la faculté des impressions profondes et durables, elle éprouva en outre cet attrait de la solitude qui les nourrit, et le besoin de les communiquer et de les peindre. Elle sentait avec franchise ce qu'elle exprimait, l'émotion qui se laissait voir était bien réellement en elle. Ce sont là sans contredit les signes avérés, les dispositions essentielles, qui dénotent et confirment le vrai poëte. C'est dans l'imagination, le sentiment intime, dans la faculté rêveuse surtout, que gît la poésie, et non dans tel ou tel vêtement extérieur, dans telle ou telle forme spéciale et convenue. Il est des proses extrêmement

poétiques, de même que des poésies fort prosaïques. Le talent du vers, même à un degré remarquable, peut s'obtenir à l'aide de certaines élaborations patientes; la pratique crée aussi, épure et développe un certain goût délicat, un certain tact exquis, qui font discerner le mauvais du bon, rejeter le faux et s'approprier le vrai. Mais ce que tous les efforts unis de la volonté ne sauraient produire, c'est la sensibilité innée, le coloris naturel, la flamme intérieure, *mens divinior*. Or combien, s'intitulant poëtes, ne sont, par l'absence de cette naïveté essentielle, et faute d'une âme vraiment aimante, que des versificateurs spirituels, ou même que de froids et insipides rimeurs !

Mme Babois ne saurait être rangée dans la catégorie des poëtes factices dont nous parlons. Elle échappait mieux que personne à l'objection souvent émise par le bon sens contre l'abus de l'élégie. Mme Babois ne s'est jamais apitoyée sur elle-même. Elle a mis toutes les forces de son âme inspirée à pleurer dignement sa fille, alors que le temps l'eut conduite sur cette pente des regrets affaiblis qui permet de regarder en arrière sans trop de vive amertume. C'est là un rôle sacré, et qui n'a rien que de très-légitime. Le talent de cette femme, vrai avant tout, puisait sa source dans une sensibilité profonde, et vivement portée vers toutes les affections qui honorent la nature humaine. Aussi, quand les *Élégies maternelles* parurent, firent-elles couler les larmes de tous ceux qui savent compâtir aux sincères douleurs noblement exprimées. Les gémissements du poëte retentirent surtout dans le cœur des mères malheureuses, et y éveillèrent de sympathiques échos. Ce public restreint, mais dont le suffrage avait tant de prix, fit cortége à la nouvelle muse, en voyant quel symbole flottait au devant d'elle. Il sut admirer tout à la fois la mère dans le poëte et le poëte dans la mère. Encouragée par un si loyal succès, l'auteur des *Élégies* publia successivement, toujours d'ailleurs avec réserve, et même avec une lente maturité, les portions diverses du recueil complet que nous possédons aujourd'hui.

Les *Élégies maternelles*, début poétique de Mme Babois, composées au nombre de sept en 1792 et 93, ne furent réunies et publiées sous forme de volume qu'en 1805. Ce qui frappe tout

d'abord dans ces poésies, c'est l'accent vrai, la sincérité d'émotion, la mélancolie réelle et fort touchante qui y respirent. Les vers sont en général pleins de naturel et de force; parfois le sentiment s'élève à une grande énergie, sans que l'expression perde rien de sa simplicité. Le poëte commence par déplorer l'abandon où l'a plongée la mort de tout ce qui lui fut cher : sa mère en premier lieu, et puis sa fille, ce dernier lien qui la rattachait à la vie.

Hélas ! il est donc vrai, je suis seule ici bas !
Dans tout ce que j'aimais, j'ai subi le trépas.
Amie, épouse, fille et mère infortunée,
Par tous les sentiments à souffrir condamnée,
A peine je quittais les jeux de mon berceau,
Que déjà de mes pleurs j'arrosais un tombeau.

Cette pensée douloureuse semble la poursuivre comme un spectre, et ne cesse de se faire jour sous des formes différentes. L'expression d'un égarement qui obsède perpétuellement son esprit, constitue le début de la deuxième élégie.

En vain toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite.
Ici pour mes yeux seuls la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas ! de ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante.

Alors reparaissent tristement à ses yeux les derniers moments, les étreintes suprêmes, l'agonie pleine d'angoisses de son enfant chéri. Remontant encore au delà, elle revoit, ainsi que dans un mirage trompeur, les premières années de bonheur maternel éclairées de tant de caresses et de tant de sourires, puis les fraîches espérances bientôt détruites, les soins prodigués, les veilles, les alarmes. Ces souvenirs occupent tout le commencement de l'élégie troisième :

Toi qui fis de mes jours le charme et le tourment,
Toi que tant de soupirs rappellent vainement,

Ma fille! cher objet d'amour et de souffrance,
Ah! laisse mes regrets errer sur ton enfance.
Rends à mon cœur trompé ces jours remplis d'appas,
Où mes plus tendres soins ne me rassuraient pas.

Tu croissais sous mes yeux quand tu me fus ravie.
En naissant, sur ton front la rose s'est flétrie;
Et la mort s'apprêtait à tromper mon espoir,
Quand mes yeux s'enivraient du plaisir de te voir.
Dans l'ombre de la nuit, ma craintive tendresse
Auprès de ton berceau me ramenait sans cesse.
Combien de fois, hélas! le retour du soleil
Me vit pâle et tremblante attendre ton réveil,
Et mon âme, attachée à ta paisible couche,
S'ouvrir au doux souris qui naissait sur ta bouche!
Tes baisers innocents faisaient passer mon cœur
Des pleurs de la tristesse aux larmes du bonheur.
Sur mon sein ranimé quand tu puisais la vie,
Quand tes yeux se fixaient sur ta mère attendrie,
Quand ton front me peignait le naïf enjoûment,
Ah! qu'alors mes ennuis s'oubliaient aisément!

Dans les vers de la même pièce qui suivent immédiatement, la mère poëte se plaît à tromper sa douleur par des tableaux plus riants et plus gracieux; elle s'adresse toujours à son enfant :

Dans ton cœur ingénu je me plaisais à lire.
Souvent je t'écoutais pour apprendre à t'instruire.
Tes caresses, ta voix, tes regards si touchants,
A ta mère attentive annonçaient tes penchants.
Conduite par mes soins, la raison, pour te plaire,
Se mêlant à tes jeux, perdait son air austère,
Et si tous les talents venaient m'environner,
Je ne les cultivais que pour te les donner.
De toute fausse idée éloignant l'imposture,
J'aimais à conserver ton âme libre et pure;
Mais, pour la vérité laissant mûrir ton cœur,
Je croyais assez faire en faisant ton bonheur,
Et dans mes yeux charmés ton aimable innocence
En cherchant sa leçon trouvait sa récompense.

Surviennent à leur tour des idées ingénieuses, exprimées d'une façon aussi heureuse que charmante, et tout à fait exemptes de recherche.

Celui qui sait de Flore enchaîner la faveur,
Dans le bouton qui naît prévoit déjà la fleur :
Ainsi, dans ton esprit avide de culture,
Mes désirs inquiets devinaient la nature ;
Et dans ces doux travaux, conduite par l'amour,
J'amassais en secret pour t'enrichir un jour.
En soins ingénieux la tendresse est fertile,
Et le cœur à l'esprit sait rendre tout facile.

Dans l'élégie sixième, M[me] Babois, s'adressant à son frère, lui lègue les tableaux si touchants de sa douleur maternelle ; par une de ces défiances instinctives qui assiégent les âmes souffrantes, elle lui demande de les soustraire aux regards de la joyeuse indifférence. Il y a un cri vraiment arraché de l'âme et comme prophétique dans ces deux vers :

Ah ! tout lecteur heureux est un lecteur sévère :
Mais livre-moi sans crainte aux regards d'une mère.

Enfin, dans la dernière élégie, intitulée *le Saule des Regrets*, datée de 1793, règnent du commencement à la fin, à quelques strophes insignifiantes près, une mélancolie et une douceur de sentiment, une pureté et une harmonie d'expression bien rares. Nous ne résistons pas à citer la pièce presque tout entière :

Saule cher à l'amour et cher à la sagesse (1),
Tu vis, l'autre printemps, sous ton heureux rameau
Un chantre aimé des dieux moduler sa tristesse,
Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau.

(1) Ducis avait fait *le Saule du Sage*, *le Saule de l'Amant* et *le Saule du Malheureux*.

Sur le feuillage ému, sur le flot qui murmure,
L'amour a conservé ses soupirs douloureux.
Moi, je te viens offrir les pleurs de la nature :
Ne dois-tu pas ton ombre à tous les malheureux?

Dans ce même vallon, doux saule, j'étais mère!
Mon âme s'enivrait d'orgueil et de bonheur.
Dans ce même vallon, seule avec ma misère,
Je n'ai que ton abri, mes regrets et mon cœur.

Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage,
Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus;
Ses charmes innocents, les grâces de son âge,
Ont embelli ces lieux : doux saule, elle n'est plus!

J'aimais à contempler sa touchante figure
Dans le cristal mouvant de ce faible ruisseau;
J'y trouvais son souris, sa blonde chevelure...
Hélas! je cherche encore, et n'y vois qu'un tombeau!

Cesse de protéger la tranquille sagesse;
A l'amour étonné retire tes bienfaits.
Je viens loin des heureux t'apporter ma détresse;
Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets.

. . . .

Dieux! tu m'entends: déjà sur ta tige flétrie
La fleur perd son éclat, la feuille sa fraîcheur.
Doux saule, tu me peins le terme de la vie :
Hélas! tu veux aussi mourir de ma douleur.

. . . .

Ah! rends-moi du printemps la fraîcheur renaissante!
Rends à mon cœur flétri ses dons trop tôt perdus!
Rends-moi les arts, la paix, l'amitié plus touchante...
Mais non, ne me rends rien, doux saule, elle n'est plus!

La muse de Mme Babois a, du reste, plus d'un ton. Aux cordes habituellement plaintives de sa lyre succèdent parfois des ac-

cents énergiqueset vibrants. Si la douleur a développé le germe d'abord inaperçu de son talent, si la tendresse maternelle l'a inauguré, si le besoin d'exprimer les regrets, les souvenirs, le désespoir, la mélancolie, qui tour à tour emplissaient son âme, lui a révélé les notes tristes et dolentes ; plus tard, l'étude, le travail, les efforts persistants, durent naturellement la rendre apte à embrasser des sujets d'un ordre supérieur. Une circonstance grave lui fournit l'occasion de mettre en relief ce côté nouveau de son individualité poétique. En 1815, lors de la seconde invasion, Mme Babois, du fond de sa retraite champêtre, s'émut à la nouvelle des désastres qui affligeant son pays. L'humiliation des armes françaises, l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, navrèrent son âme, et lui dictèrent les trois pièces qui, sous le titre d'*Élégies nationales*, composent le deuxième livre du recueil, vers brûlants où respire la verve indignée d'Archiloque et de Juvénal. Au premier abord, ces dithyrambes paraissent sortir des limites prescrites au tendre génie de la femme, et Mme Babois, dans sa modestie mal rassurée, s'excuse de les avoir mis au jour; mais on devine sans peine, à leur allure et à leur accent, qu'ils ne durent point être prémédités. Mme Babois avait pour aimer son pays le même cœur que pour aimer sa fille. Si l'on se reporte par la pensée aux tristes émotions de l'époque, et spécialement au milieu dans lequel vivait le poëte, on se rendra compte de l'ardeur généreuse qui l'embrasa tout à coup, et fit, pour ainsi dire malgré lui, jaillir l'étincelle. « J'étais retirée chez un ami à la campagne, dit Mme Babois. La maison que j'habitais était souvent pleine d'étrangers auxquels on pouvait alors donner un autre nom. La chambre la plus voisine de la mienne etait occupée par un Anglais. Je n'entendais parler que de notre honte et de nos misères. Mon âme, déchirée, aigrie, soulevée, était agitée par une indignation doulouréuse qui avait besoin de se répandre, et ces élégies en sont le résultat. »

En lisant attentivement les *Élégies nationales*, celle entre autres qui a pour objet l'enlèvement des tableaux et des statues du Musée, on est frappé de la ressemblance qu'elles accusent avec les pièces composées par l'auteur des *Mésséniennes* sur des sujets pareils. De part et d'autre, ce sont les mêmes formes d'enthousiasme et d'imprécation, les mêmes élans, les mêmes

rhythmes, presque les mêmes images. M[me] Babois ne saurait être pourtant accusée de plagiat, ses poésies étant entièrement achevées lorsque les pièces analogues qu'elles rappellent parvinrent à sa connaissance. Les *Élégies nationales* sont inférieures assurément aux *Messéniennes ;* elles dénotent moins d'art et d'habileté de versification, moins de bonheur d'expression et d'éclat poétique; mais chose bien singulière, venant d'une femme, elles sont empreintes, sans contredit, de plus de véhémence et de force. La deuxième et la troisième, la deuxième surtout qui a pour titre *le Gouvernement anglais,* renferferment de violents anathèmes lancés à la face de l'Angleterre qui dirigeait alors la coalition armée contre la France.

L'implacable Albion, éternelle ennemie
De la gloire et du nom français,
De l'Europe sur nous appelle la furie,
Et l'Europe trompée obéit aux Anglais.
Par le nombre accablée, ô France, ô ma patrie!
Pour venger tes guerriers, trahis et non vaincus,
Tes beaux-arts désolés, tes enfants éperdus,
Oui, du sein même des détresses
Il naîtra parmi nous des muses vengeresses.
Elles sauront armer et faire retentir
L'auguste vérité, dont la mâle éloquence
De ces fiers dictateurs poursuivra l'insolence.
Ses accents, son flambeau, portés dans l'avenir,
Sur leurs iniquités répandront la lumière ;
Des enfants d'Apollon nous aurons la colère :
Elle ira dénoncer l'art terrible et profond,
L'art affreux de troubler la terre,
Qu'apprennent en naissant ces fils de l'Angleterre,
Et que leur perfidie a rendu si fécond.

L'auteur se défend d'attaquer la nation anglaise qu'honorent tant de génies illustres, que rehaussent tant de belles et utiles institutions, et déclare ne prendre à partie que ses ambitieux gouvernants de 1815; mais les coups n'en portent pas moins avec une violence rare. Les accusations d'égoïsme, de perfidie,

d'insolence, ne sont épargnées. La généreuse Française est sans pitié pour

> Ce cabinet fameux, ligue de froids penseurs,

pour

> Ces politiques ténébreux
> Qu'aux bords de la Tamise a vomi le Tenare.

Si la patrie des Milton, des Erskine, des Fox, des Bentham, des Wilson, reçoit un juste tribut d'hommages, en revanche les Castlereagh et les Wellington, ce dernier entre autres, dans une tirade personnelle, à bout portant, sont rudement malmenés. Toute réserve faite pour nombre de vers que l'amplification noie et déborde, pour mainte page enflée jusqu'à la déclamation, on ne peut s'empêcher d'admirer ce qu'il y a de mouvement, de chaleur, d'énergie, dans ces trois pièces qu'une âme brûlante et patriotique a seule pu produire.

Toutefois l'inspiration qui a créé les *Élégies nationales* n'a été et ne pouvait être qu'un accident dans la manifestation du talent poétique de Mme Babois. Dans la solitude profonde où elle vivait habituellement, les sentiments de famille devaient nécessairement absorber la plus grande part de sa vie, et fournir les thèmes ordinaires de ses chants. Déshéritée dans sa jeunesse des doux fruits de l'amour, sevrée plus tard des caresses fidiales, il ne lui restait plus qu'à placer l'énergie de son âme dans l'amitié, qui s'enrichissait ainsi de l'aliment ôté à des affections plus vives. A l'affliction maternelle succédera donc un douloureux et perpétuel écho de son cœur pour ces mille accidents journaliers qui ont plus ou moins de prise sur notre faculté sensitive. La perte d'autres objets chéris arrache de nouveaux accents à sa lyre élégiaque. Après sa fille, c'est un neveu mort dans la fleur de ses vingt ans, c'est une parente, une amie, son médecin, d'autres encore, dont le sort l'intéresse et l'émeut. Le bonheur comme la mauvaise fortune, la joie comme la tristesse de ceux qui l'entourent, lui inspirent aussitôt des épîtres, des élégies, des vers de société.

On peut affirmer que Mme Babois a parcouru à peu près tous

les divers genres de l'élégie, sauf néanmoins l'élégie érotique et passionnée, qui semble lui être demeurée étrangère. D'abord, dans ses chants maternels, nous la voyons reproduire le caractère primitif et essentiel de l'élégie, qui, *les cheveux épars, gémit sur un cercueil.* Ensuite, à l'exemple des poëtes anciens qui avaient consacré ce genre aux récits des infortunes publiques, elle trouve des accents pathétiques et vigoureux pour déplorer les malheurs de la patrie. Puis encore sa muse sait nous dire les peines et les caprices de l'amour comme dans *la Rancune, l'Absence, Délie, Emma*, etc. Enfin sa sensibilité, tantôt rêveuse et repliée sur elle-même, tantôt éveillée pour le sujet le plus léger en apparence, qui la remuait profondément, s'est répandue avec abondance dans l'élégie sentimentale et philosophique, dont on peut voir des exemples dans les pièces intitulées : *à la Douleur, la Forêt, au Rossignol, sur la Mort d'un Rossignol, Remercîment des Moutons à M. Voisin.* Ces divers morceaux, pour la plupart, était insérés au fur et à mesure dans le *Mercure*, la *Décade* et l'*Almanach des Muses.* — La douleur dans laquelle s'était flétrie la jeunesse de Mme Babois, imprima sur ses idées et ses sentiments une teinte générale de mélancolie qui pénètre presque tous les sujets qu'elle a traités. Naturellement elle affectionnait l'élégie comme la forme de ses premiers chants, comme la consolatrice première de ses maux, et la source originelle de sa renommée. Par suite de son affection instinctive pour ce genre de poésie, elle en donna le nom, dont la signification lui paraissait d'ailleurs trop restreinte, à tous ceux de ses ouvrages qui exprimaient des sentiments tendres et mélancoliques. De là ont été comprises sous la désignation d'*élégies* des pièces qui ne sont pas autre chose que des épîtres ou des romances.

Dans plusieurs épîtres de Mme Babois, on découvre, outre le caractère de son talent et les qualités de ses autres écrits, l'empreinte d'une philosophie agréablement sensée. Maintes fois le poëte s'avise de rattacher des idées générales aux peintures individuelles et aux détails domestiques. Ainsi, dans l'épître à Mme B*** sa nièce, qui débute sur un ton gracieusement badin, et semble ne devoir point sortir du cercle étroit des affections privées, l'auteur arrive bientôt, et sans effort, à prendre un accent plus grave. Elle aboutit fort naturellement à traiter la

question de l'influence des femmes, du rôle social qu'elles sont appelées à remplir, de leurs devoirs d'épouse et de mère. Elle se plaint ensuite des soins frivoles et des ta'ents superficiels qui occupent trop souvent un sexe dont l'enfance attend des secours, la vieillesse des consolations, l'humanité entière ses suprêmes félicités. Elle finit par réclamer des femmes, dans l'avenir, une éducation plus forte, et l'entier accomplissement de leur mission glorieuse.

O femmes! que d'attraits, de tendresse et de flamme,
Que de trésors sont dans votre âme!...

Et le reste sur le même ton. — Dans l'éloquente *Épître à Clotilde de Surville*, qui vient ensuite, Mme Babois admire avec une vive effusion le gracieux et sensible auteur des *Verselets à mon premier-né*, cette *Marguerite d'Hélicon*, comme l'appelait si bien la reine Marguerite d'Écosse, pour tout dire, le premier vrai poëte français avant Louis XIV. Elle retrace, en les déplorant, les vicissitudes de ses écrits oubliés ou méconnus pendant un laps de trois cents années, et à grand'peine sauvés de la poussière des archives féodales durant la tourmente révolutionnaire. Mais ce n'est pas tout. Le poëte prend texte de ce nom inscrit au frontispice de ses vers pour signaler sa résurrection comme le terme de ce long sommeil, une fois à peine interrompu, où avait langui le génie poétique des femmes en France :

Des muses, après toi, négligé trop longtemps,
Ton sexe perdit les accents,
Et ta voix si douce et si tendre,
Dans la langue des dieux ne se fit plus entendre.
Pour le talent perdu ce triste et long sommeil,
A peine a-t-il compté quelques jours de réveil.
Avec un charme vrai, la seule Deshoulière,
Aux rives de la Seine, après deux fois cent ans,
De l'idylle enchanta la muse bocagère.

Un touchant souvenir est jeté incidemment aux Verdier, aux

Bourdic-Viot, aux Constance Salm, aux Desroches, contemporaines de la renaissance de Clotilde, et que la fin du dernier siècle réclame. Après quoi survient un hommage aussi impartial que délicat à cette couvée poétique, dont le berceau remonte à la restauration, et où elle distingue, en les caractérisant avec justesse, les Tastu, les Valmore, sans omettre la jeune et belle Delphine Gay, dont, *alors*,

La muse héroïque
Se livrait sans contrainte à tout l'essor lyrique.

Le trait général et distinctif des poésies de Mme Babois s'explique par la tendre énergie d'une âme forte et sensible, par cet accord si rare du talent et du caractère que trahit partout son inspiration. Le mouvement de la pensée, la chaleur de l'expression, qui dominent dans les morceaux les plus importants que nous avons cités, n'excluent nullement la finesse, la délicatesse et la grâce, attributs ordinaires des femmes, que Mme Babois savait aussi déployer dans l'occasion, comme le témoignent une foule de pièces légères, romances, chansons, idylles, stances, reléguées négligemment et gracieusement pressées vers la fin de l'ouvrage. Ses écueils les plus fréquents sont les longueurs, les répétitions, la monotonie, et parfois une sorte d'exagération de sensibilité.—Dans tous ses écrits, d'ailleurs, quelle que soit leur diversité de ton, Mme Babois se montre invariablement fidèle à sa simple nature. Elle ne cherche point à copier tels ou tels modèles qui peuvent frapper ses regards ; jamais elle ne laisse percer, soit à travers ses qualités, soit à travers ses vices, des effets de calcul ou de système. La solitaire indépendance de sa vie privée garantit naturellement son indépendance littéraire. Mme Babois, d'abord ouverte aux idées de liberté, enthousiaste pour ce grand avenir que promettait l'ère nouvelle, fut tour à tour cruellement déçue dans son généreux espoir par les crimes et les malheurs de la révolution, par les essais infructueux d'organisation sociale qui succédèrent à la terreur, et par l'oppression du despotisme impérial. Née pour être amante, épouse, mère et citoyenne passionnée, autant que fille pieuse et amie fidèle, elle avait beaucoup souffert des la-

cunes et des avortements de sa destinée. Elle avait ce malheur des nobles âmes, de ressentir vivement toutes les impressions. Vers le commencement de ce siècle, elle s'était résolue, pour prévenir des émotions trop pénibles, à fuir toute préoccupation politique, tout contact de gazette, tout bavardage importun des ambitions et des intrigues en lutte. Dès-lors le bruit des événements qui agitaient le monde ne lui parvint plus, dans sa paisible solitude, que comme un son vague et lointain, impuissant à troubler son âme, que comme un écho affaibli, sans action sur sa pensée.

Mme Victoire Babois n'était pas de ces esprits trop nombreux, surtout à présent, qui écrivent en vers, par impuissance et faute d'idées ou de style pour écrire en prose. Sans parler de ses notes et de ses préfaces remarquables en plus d'un point, divers opuscules sous forme de lettres, insérés à la suite de ses poésies, témoignent de quelque aptitude à s'exprimer en prose avec éloquence. Dans les deux premières de ces lettres, qui sont toute une dissertation, l'auteur, répondant à Mme B***, *sa belle cousine,* qui l'interroge sur quelques particularités et quelques phénomènes de l'amour récemment observés, entreprend d'éclairer ces dédales tant de fois vainement parcourus. Elle commence par séparer l'amour vrai de ce qui n'est qu'appétit des sens, instinct de vanité, et enfin goût éphémère et frivole. L'origine de chacun de ces modes de la passion, ses mobiles, ses formes, ses caractères, ses effets dans l'un et l'autre sexe, leurs rapports mutuels avec l'estime sociale et le pur bonheur, comparaissent successivement dans une espèce d'enquête. Toutes ces nuances, ces modifications, ces influences diverses sont analysées avec les subtiles distinctions, les aperçus pénétrants d'une femme, et la fermeté de style d'un homme. Elle conclut à la réunion nécessaire et si rare de certaines affinités chez les vrais amants, contrairement à Bernardin de Saint-Pierre, qui avait formulé la loi des contrastes dans l'amour. « On pourrait peut-être, dit Mme Babois, accuser l'état de civilisation où nous sommes qui perfectionne trop quelques êtres supérieurs, tandis que tout le reste est livré au luxe, à l'intrigue, à l'ambition. L'amitié est inconnue; l'amour n'a que la volupté pour objet, et la vanité pour mobile. La nature est oubliée. Un vernis de grâce, de politesse et d'esprit couvre

cette dépravation ; et c'est là où l'élite du genre humain vit comme étrangère, etc. » — « Au surplus, observe-t-elle à sa cousine en terminant, ne montre pas ma lettre; il y a tant de gens qui nient ce qu'ils ne peuvent sentir, que je serais accusée par eux d'être romanesque. On aurait beau leur répondre que ce sont les fausses délicatesses d'un esprit de travers qui sont romanesques, mais que le cœur est toujours vrai : leur arrêt prononcé, ils n'en rabattraient rien.... Est-ce ma faute à moi si l'histoire des âmes tendres est un roman pour toutes les autres? » Viennent ensuite quatre lettres d'un ton très-différent, où Mme Babois, avec autant de bon sens que de fermeté et d'esprit, défend le génie de l'auteur d'*OEdipe,* et les grandes beautés dont son œuvre est parsemée, contre les critiques tranchantes d'un jeune écervelé qui n'avait vu partout que taches et que fêlures. Dans ces semonces littéraires, où de temps à autre la férule est maniée vertement, on n'est pas peu surpris de voir les droits et les devoirs de la critique, ses limites et ses convenances, aussi judicieusement que noblement tracés par la faible main d'une femme.

Le tout, enfin, est couronné par trente-trois lettres de l'excellent, du noble, du patriarcal Ducis lui-même, écrites avec cette effusion, cette cordialité, et en même temps cette originalité un peu abrupte d'expression qui distinguent le vieil auteur d'*Abufar*. Ces lettres, dont le cercle embrasse une période de quatorze années, de 1794 à 1807, furent adressées à Mme Babois, soit de Paris où Ducis allait souvent, soit d'Éragny (1), près Pontoise, soit encore de Versailles, alors que Mme Babois se trouvait elle-même en voyage ou accidentellement à Paris. En laissant de côté tout ce qui est purement relatif à l'auteur des lettres, tout ce qui concerne le détail des représentations de ses pièces, ses chagrins domestiques, son habitation si aimée de la rue Satory, ses relations littéraires, ses goûts, ses habitudes, ses mœurs, ses sentiments intimes, et en ne prenant que ce qui a trait à notre sujet, cette correspondance offre une source infiniment précieuse de documents peu connus. Si Ducis, dans ces causeries familières, met à nu à

(1) Maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre.

tout instant l'honnête franchise de son âme, une bonhomie pleine de candeur unie à une grande vivacité d'imagination, un amour ardent et naïf de la solitude, un sentiment profond de la vertu, traits distinctifs de sa nature que les contemporains ont chéris et que la postérité admirera, il nous révèle bien mieux encore, et avec un plus libre abandon, toutes les rares qualités de l'auteur des *Élégies maternelles*. Ducis se complaît, avec une sollicitude vraiment admirable, à faire valoir ce qu'il y a d'excellent, de tendre, de fier et de charmant dans le cœur de cette mère, et à lui suggérer à elle-même la conscience de mérites qu'elle ignore. Avec la brusquerie habituelle de son caractère, il gourmande la modestie trop rétive de *sa chère, intéressante et très-aimante nièce, de sa rare et sensible amie.* Il n'a de repos qu'il ne l'ait informée de tout ce qu'il pense, de tout ce qu'il sait, de tout ce qu'il entend dire autour de lui sur l'esprit, les talents, les productions poétiques de *son aimable muse.* C'est tantôt un article élogieux du *Mercure*, tantôt un mot expressif de Mme Dufrénoy; un sentiment de Bernardin de Saint-Pierre, une opinion d'Andrieux, un *satisfecit* d'Écouchard Lebrun, des politesses de MM. Reveillère-Lépeaux et Odogarthy de La Tour qu'il recueille et lui transmet. Ducis, plus véritablement jaloux de la gloire de sa nièce que de la sienne propre, lui recrute partout des votes; il la prend en quelque sorte par la main et la fait asseoir à ses côtés sur le Parnasse. Puis, à travers ces admirations purement littéraires, ce sont de continuels transports pour des vertus plus humbles et privées, des craintes sur une santé bien chère, des vœux pour un bonheur ardemment désiré, et toujours et partout des formules d'une excessive tendresse qui témoignent combien furent vives, combien durent être sincères l'estime et l'amitié du vénérable poëte pour l'auteur des *Élégies maternelles*. Une lettre même semblerait contenir l'expression d'un sentiment plus tendre; mais ce n'était là apparemment qu'une étincelle fugitive sous la cendre amortie : Ducis avait alors passé soixante-dix ans; et toute vigoureuse que fût sa vieillesse, la flamme n'en pouvait être bien véhémente. De nombreuses allusions aux réponses de Mme Babois, en indiquant leur objet, en rappelant leur grâce touchante et leur bonté sympathique, mettent en quelque sorte ces lettres absentes sous nos yeux. Ainsi devons-nous à ces ré-

vélations intimes, spontanées et toutes de cœur, bien plus qu'à un récit froid et méthodique, de sûrs renseignements sur la femme poëte dont nous avons pris à cœur la mémoire.

Il y a quelques années, les journaux annoncèrent, en des termes d'une briève sécheresse, que l'auteur des *Élégies maternelles* venait de s'éteindre, au fond de sa retraite, dans un âge avancé. Ce fut là tout, si j'ai bon souvenir. De regrets, d'hommages, de cortége biographique à la suite d'un caractère et d'un talent disparus, de fleurs littéraires jetées sur une tombe, il n'en fut pas question. Au reste, lorsque chaque jour de méchants auteurs abusent effrontément de la réclame pour prôner leurs ridicules vers, il est tout simple qu'une noble femme, vrai poëte par la tendresse, par les larmes, par la sérénité de l'esprit, la candeur de l'imagination, la touchante simplicité du langage, meure au loin, oubliée, inconnue, sans apologie, sans honneur, sans épitaphe peut-être. Les trompettes de la renommée, enrouées à crier par tous les carrefours, les qualités feintes et les vertus hypocrites des audacieux, n'ont plus une seule note à donner au talent modeste, au cœur sincère, au poëte pudique et discret qui vit à l'écart, sans supplique ni plainte importunes, et meurt résigné quand Dieu l'appelle. Comme la mémoire du mort ne peut rapporter cette fois ni les bénéfices d'une piété d'emprunt, ni l'intérêt d'une ténébreuse vengeance, elle ne rencontre partout que mutisme insensible. Son nom, qui ne saurait être exploité ni comme annonce industrielle, ni comme cri de guerre, disparait silencieusement dans les ombres de l'oubli.

Mme Babois ne pressentait que trop l'obscurité qui pèse aujourd'hui sur son œuvre et sur son nom. La renommée, que longtemps elle n'espéra point, que jamais auparavant elle n'avait invoquée, lui était apparue, sur ses derniers jours, entourée de quelques séductions désirables. Dans une pièce qui sert d'épilogue et qui est comme son testament poétique, elle s'interroge avec anxiété, elle cherche à savoir ce qui subsistera d'elle; puis le découragement s'empare de son esprit. Sans doute la muse plaintive du *Saule* n'a pas de ces titres immortels qui se gravent de droit dans toutes les mémoires; elle n'a pas érigé le monument dont le faîte radieux attire bon gré mal gré les regards de l'avenir; mais elle méritait mieux, je crois, que

ces limbes obscures qui semblent être devenues son définitif séjour. Espérons toutefois qu'elle ne sera pas entièrement déshéritée, sinon des rayons mêmes de la gloire, du moins de quelqu'un de leurs plus doux reflets. Les souffrances de son cœur si maternel ne sauraient s'être épanchées en vain comme une semence aride sur le sable. Si nul bruit ne s'élève autour de son œuvre, les sympathies choisies, les hommages pieux et discrets ne lui failliront pas. La foule ne répètera point son nom, mais elle vivra dans le souvenir de tous ceux que charme une tendresse constante unie à la plus sincère douleur, et pour qui les nobles inspirations de l'âme sont préférables mille fois à l'éclat même du talent. Déjà elle a reçu de l'amitié un titre non moins juste que glorieux, et que la postérité impartiale ratifiera : celui de Sapho des mères.

DESSALLES-RÉGIS.

LES

THÉATRES DE SOCIÉTÉ

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Parmi toutes les manies du XVIIIe siècle, — et quel siècle eut jamais plus de manies? — ce fut celle des théâtres de société qui se fit adopter avec le plus de rapidité et le plus de fureur. On improvise des pièces partout, et à propos de tout. La comédie a passé de la scène dans le monde, et du monde dans la famille. Point de naissance, point de départ, point d'arrivée qui ne fournisse matière à quelque acte mêlé de couplets. Est-on à la campagne, vite une toile, des coulisses, des tréteaux! On ravit au parc ses belles fleurs et ses feuilles vertes pour décorer la scène, on fait mille perquisitions indiscrètes et joyeuses dans les garde-robes des vieilles tantes pour en tirer tout ce qu'elles renferment d'extraordinaire et d'oublié. Vertugadins gigantesques, robes traînantes, coiffures étranges, on n'épargne aucun des antiques atours. Est-on à la ville, qu'on réserve un coin du salon pour en former un théâtre. Mais on n'a pas étudié la pièce, nul ne sait ce qu'il doit dire : eh bien! que chacun joue avec ses ridicules, on s'amusera encore assez! C'est un goût poussé jusqu'à la folie. Un seul mot donnera l'idée de toute la vogue dont a joui la comédie de société au

XVIIIe siècle; elle a rivalisé avec les soupers : que peut-on dire de plus pour sa gloire?

Quand on aborde le XVIIIe siècle par le côté de ses adorables mignardises, quel nom mettre à sa tête, si ce n'est celui de Mme de Pompadour? C'est par elle que je commencerai. Louis XV lui donna presque une couronne; Voltaire, presque une auréole. Les vaudevillistes ne nous l'ont pas encore assez gâtée, Dieu merci! pour qu'il soit devenu impossible d'en parler. Mme de Pompadour fut une des premières qui mit à la mode les spectacles d'amateurs. La marquise du Deffant, qui la connut quand elle s'appelait Mme d'Étiolles, écrivait sur elle au président Hénault : « Elle sait la musique parfaitement, chante avec toute la gaieté et tout le goût possibles, et joue à Étiolles sur un théâtre aussi beau que celui de l'Opéra, où il y a des machines et des changements. » Il paraît qu'on se disputait déjà la faveur d'être admis aux soirées d'Étiolles. Celle qui leur donnait tant de charme devait plus tard initier quelques rares élus à des réunions encore plus élégantes et plus choisies. Tout le monde connaît le théâtre des petits cabinets de Louis XV. Duclos en a parlé dans ses mémoires secrets. Suivant lui, Mme de Pompadour cherchait à retenir un amant déjà blasé en se montrant tous les soirs sous une face toujours nouvelle, dans des rôles toujours nouveaux. On rapporte un mot bizarre de la favorite qui me ferait croire que Duclos a dit vrai. « Ah! s'écriait-elle un jour, en fondant en larmes, au sortir d'une de ces soirées où le roi s'était encore montré plus ennuyé que de coutume, ma vie est comme celle du chrétien, c'est un perpétuel combat. » Pauvre femme! ne se sent-on pas touché malgré soi de cette exclamation si naïvement profane? Qui n'aurait pas le cœur serré, en pensant que le fard qui animait ces jolies joues était mouillé de pleurs? En vérité, pour garder un front soucieux pendant que cette charmante fée se métamorphosait tantôt en reine, tantôt en bergère, chantait, parlait, dansait, la bouche toujours souriante, l'œil toujours brillant du désir de plaire, il fallait être Louis XV, c'est-à-dire ce qu'on peut imaginer de plus capricieux, de plus insatiable, de plus cruellement porté à l'ennui, un roi de France vivant en sultan.

Mais si celui qu'on essayait de distraire bâillait superbement dans sa loge royale, il y avait parfois dans un coin de la salle

un poëte qui attachait des regards reconnaissants sur la gracieuse interprête de ses pensées, ou s'isolait dans une jouissance délicieuse. C'est après avoir vu Mme de Pompadour jouer le rôle de Lise dans son *Enfant Prodigue,* que Voltaire composa pour elle ce madrigal, qui lui attira la haine du parti opposé à la favorite :

Que tous vos jours soient marqués par des fêtes,
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis;
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

Puisque nous avons dit qu'on jouait *l'Enfant Prodigue,* pourquoi ne parlerions-nous pas un instant de cette pièce? C'est à peine si tout le monde en sait le titre, et bien peu de personnes l'ont lue. Beaucoup d'écrivains de notre temps se mettent en frais de travail et d'études pour aller déterrer dans les littératures étrangères des trésors qui ne valent pas ceux qu'ils abandonnent dans la nôtre. Tel fait de laborieuses excursions chez les poëtes du Nord, en trébuchant à chaque mot de leurs rudes idiomes, qui ne connaît pas tous les faciles détours, toutes les allées riantes et unies où l'on peut s'égarer avec Voltaire. Tandis que les touristes ambitieux gravissent à cent lieues de leur pays les montagnes bordées de précipices, quelques modestes amis de la nature s'en vont, *le pied poudreux, la main fleurie,* comme dit Béranger, visiter les riants aspects de Montmorency et de Meudon. Nous avons imité ceux-là. Un matin nous avons formé le projet de faire une excursion dans Voltaire, et nous avons lu *l'Enfant Prodigue.* Je ne sais pas dans quel tome du volumineux recueil de ses œuvres cette bluette est enfouie; mais, à coup sûr, c'est une des plus charmantes fantaisies qui se soit jamais échappée de cet esprit si poétique, quoi qu'on en dise. Euphémon père a deux fils. L'un est le président Fierenfat, qui ne marche jamais qu'avec des huissiers, et veut tout soumettre aux règles de la procédure; l'autre est le chevalier d'Entremonde, qui est mousquetaire, et le plus enragé de tous les mousquetaires. Le chevalier est ruiné; voilà longtemps déjà qu'il a disparu, et quand la pièce com-

mence, Fierenfat va peut-être épouser la fiancée de son frère.

Il aura Lise, et certes, c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

Heureusement aussi que l'amour ne l'abandonne pas, ce chevalier si bien fait pour plaire! Il revient avec le costume d'un enfant prodigue du XVIIIe siècle, c'est-à-dire sans épée et sans galons; mais il a dit à Lise qu'il l'aime, Lise aussi l'aime toujours; Euphémon père les unit, et Fierenfat est obligé d'épouser je ne sais quelle comtesse extravagante calquée sur la comtesse des *Plaideurs*, et presque aussi amusante que son modèle. Voilà quelle est cette petite pièce. On prétend que Voltaire l'aimait, quoiqu'il n'ait jamais essayé de la faire jouer sur un autre théâtre que celui du cercle intime de Louis XV. Pour moi, j'avoue que j'ai été ému à la scène où l'enfant prodigue dit à sa maîtresse :

Si je vous aime! hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour qui m'a seul soutenu.

Il y a là tout un passage plein de grâce et de tendresse, d'où M. de Musset, esprit assez heureux pour comprendre en même temps *le Songe d'une nuit d'été* et *l'Enfant prodigue*, a tiré l'épigraphe d'un de ses plus jolis contes :

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Ah! si M. le duc de Nivernais mettait à rendre le rôle du chevalier dont on l'avait chargé, autant de sentiment qu'il en mit quelquefois dans ses vers à Mme la marquise de Boufflers, nul doute que Voltaire n'ait passé au théâtre de Louis XV quelques-unes des soirées les plus heureuses de sa vie.

Ce fut aussi dans les petits cabinets de Louis XV qu'on re-

présenta pour la première fois le chef-d'œuvre de Gresset : *le Méchant*. M. de Nivernais, qui remplissait le rôle de Valère, mit tant de perfection dans son jeu, que l'acteur Rosali de la Comédie Française vint, avec la permission de Mme de Pompadour, profiter de cet excellent modèle. Mais les gens de cour goûtent assez peu ce qui fait le bonheur des poëtes et des artistes : voir des pièces bien faites et bien jouées, c'était presque un passe-temps sérieux. Louis XV proscrivit la comédie, et ne voulut plus entendre parler que de l'opéra. Les pirouettes des danseurs remplacèrent les vers de Voltaire. C'était un divertissement bien moins fatigant à suivre pour un prince qui avait passé la journée à la chasse. L'opéra de *Bacchus et Érigone*, celui d'*Ismène et Églé* exercèrent tour à tour la voix du duc d'Agen, le premier chanteur de la troupe, et les jambes du marquis de Courtenvaux, qui avait sollicité et obtenu le privilége d'en être le premier danseur. Au reste, puisqu'on met la comédie à la porte comme une pédante, quittons avec elle une enceinte envahie désormais par les nymphes, les zéphirs et les amours. Un mot pourtant sur l'organisation de ce théâtre, qui après tout ne doit pas être traité avec trop de dédain, puisque Mme de Pompadour y a joué une pièce de Voltaire. Les acteurs étaient le duc d'Orléans et les ducs d'Agen, de Nivernais, de Duras, de Coigny, etc. Le prince de Dombes jouait de la basse, le marquis de Sourches jouait de la viole, le marquis de Courtenvaux, le comte de Melfort et le duc de Beuvron dansaient. Et il ne faut pas croire que ces rejetons des vieilles familles de notre pays fissent comme je ne sais quel chevalier romain, qui pleurait en montant sur les planches par ordre de César. On y montait de fort bonne grâce, on faisait même force démarches pour être admis à déployer devant Louis XV les richesses de sa taille ou de sa voix. S'il faut en croire les mémoires de Mme du Hausset, un succès de théâtre devenait un titre pour obtenir un régiment. On a besoin, pour pardonner à tous ces gentilshommes comédiens, de se rappeler la bataille de Fontenoy, où messieurs de la maison-rouge firent aussi bien que les plus vieux soldats de notre armée. Et puis il y avait dans les statuts du théâtre quelque chose de galant et de chevaleresque qui porte aussi à l'indulgence. Les actrices seules avaient le droit de choisir les pièces, d'arrêter les jours de répétitions et d'imposer des

amendes aux retardataires. C'étaient, avec Mme de Pompadour, la duchesse de Brancas et les comtesses d'Estrades et de Marchais qui jouissaient de ces beaux priviléges. Quant aux spectateurs, ils étaient peu nombreux ; la seule femme qui fût constamment invitée, était cette maréchale de Mirepoix, qu'on appelait la petite maréchale, la complaisante et l'amie de toutes les maîtresses de Louis XV.

Si nous avions suivi un ordre chronologique, mais je crois que la chronologie n'a rien à démêler avec l'histoire que nous avons entreprise, il y a un théâtre dont nous aurions parlé avant celui de la marquise de Pompadour : c'est le théâtre d'Anet. Anet était un beau château où la duchesse du Maine tâchait d'amuser sa vie sous les ombrages de ses arbres séculaires et sous les voûtes dorées de ses grands salons. Mlle de Launay nous a donné une description piquante des passe-temps de la petite cour que la duchesse avait rassemblée autour d'elle. Chaque jour amenait un hôte nouveau. Malheureusement, parmi ces arrivants, beaucoup n'étaient bons qu'à ceindre le couteau de chasse, et à s'enfoncer dans les profondeurs des bois, sur les traces du cerf, au milieu des fanfares du cor. Il y avait des instants où Mlle de Launay se décourageait : « Mon Dieu ! écrivait-elle à Mme du Deffant, il ne nous est encore arrivé qu'une Riberac, trois Castellane, deux Calderousse, un Villeneuve et sa femme : vous tireriez peut-être parti de tout cela ; pour moi, les bras m'en tombent. » Mais Voltaire venait avec Mme du Châtelet, et alors les spectacles s'organisaient. Tout changeait d'aspect : les ennuyeux eux-mêmes s'utilisaient, les soirées étaient joyeusement remplies. Et le lendemain, quel texte inépuisable pour les conservations ! « Comme M. de Vanture était naturel dans le rôle du comte de Boursouflé ! comme Mme du Châtelet était bien faite pour jouer Mlle de La Cochonière ! » (Mlle de Launay, *Lettre* à Mme la marquise du Deffant.)

Le théâtre du château d'Anet faisait les frais d'un grand nombre de correspondances ; mais il y en eut un plus brillant encore, ce fut celui du prince de Conti. Ceux qui, en visitant le Musée de Versailles, ont laissé bien vite les grandes salles où sont entassés des tableaux de bataille aussi récréatifs que les bulletins du *Moniteur,* pour aller rêver dans ces galeries d'en haut où mille amusantes vieilleries, mille souvenirs des temps

passés nous sourient de toutes parts, ceux-là, dis-je, doivent avoir contemplé deux petits tableaux qui représentent les fêtes de l'Ile-Adam. Sur le dernier plan on voit un beau château construit dans le goût à la fois simple et magnifique de Versailles; sur le devant, de grands arbres qui ombragent des tables entourées de convives, partout des hommes en habits galonnés, des femmes en costume d'amazone, et des levriers aux formes élégantes et sveltes, retenus à grand'peine par des piqueurs. Eh bien! c'est dans cette campagne, où chaque route était sillonnée par les roues d'une calèche, chaque sentier des bois marqué par les pas d'un étalon, qu'une troupe heureuse et bruyante se rassemblait pour jouer des comédies. C'était la comtesse de Genlis qui était chargée de tous les premiers rôles. Dans un proverbe improvisé, suivant le goût de l'époque, sur une fable de La Fontaine, elle fut si ravissante en savetière, que M. le prince de Conti fit venir un peintre pour faire son portrait dans ce costume excentrique. Ce fut aussi de ce théâtre que Mme de Montesson décocha au duc d'Orléans un trait si dangereux, qu'il fallut avoir recours à l'hymen pour guérir la blessure. Elle avait paru en Pomone, avec une garniture de pommes d'api à une robe retroussée de la façon la plus galante, dans une pièce où le marquis de Clermont faisait Pan et Mme de Genlis Vertumne.

Mme de Montesson nous amène tout naturellement à parler du théâtre de Villers-Cotteret : ce fut là qu'elle acheva la conquête commencée à l'Ile-Adam. M. le duc d'Orléans y recevait grande compagnie. Jadis le petit théâtre de Bagnolet, où Collé mettait en action les romans de Crébillon fils, pour faire briller le jeu fripon et libertin de Mlle Marquise, suffisait aux plaisirs du prince; mais, depuis qu'il avait un amour romanesque pour une femme du monde, Marquise, Collé et le théâtre de Bagnolet avaient été abandonnés. Mme de Montesson était alors dans toute l'ardeur de ses projets ambitieux. Pour être plus libre, elle avait fait donner l'exil d'une ambassade à son amant en titre, ce comte de Guines qui jouait si bien de la flûte, que le grand Frédéric, fort habile aussi sur cet instrument, à ce que dit l'histoire, en fut longtemps jaloux. Ce n'était pas assez pour elle de chanter, de danser, de rendre par ses attitudes et par sa voix la pensée des autres; elle voulut se faire une réputation d'esprit égale à celle de Mmes de Grammont et de Beauveau, et

elle imagina de créer une pièce. Alors on puisait beaucoup dans Marivaux; Mme de Montesson mit *Marianne* en dialogue, et fit, à ce que rapporte Mme de Genlis, qui ne pouvait pas la souffrir, une comédie longue, ennuyeuse et plate, *mais encore étonnante pour elle.* Un ingénieux stratagème, que trop de mémoires ont raconté pour que nous le racontions de nouveau, fit réussir son œuvre au grand dépit de cent jalouses. Plus tard le duc d'Orléans crut, en l'épousant, s'attacher une femme aussi spirituelle que la marquise de Boufflers.

Mais quittons un instant les résidences royales et princières, nous y reviendrons plus tard. Ce n'était pas là seulement qu'on jouait la comédie au XVIIIe siècle, nous l'avons dit; on la jouait partout. S'il y avait pour la comédie de société une muse à part, ce serait Mme de Genlis qui devrait la représenter. Mme de Genlis, qui diffère de Mme d'Épinay parce que sa haine pour les philosophes lui donne quelque chose de plus roide et de plus austère, a, du reste, comme la maîtresse de Grimm, tous les travers et toutes les qualités de son siècle, c'est-à-dire ce singulier mélange de frivolité et de pédantisme, de goût effréné pour les plaisirs du monde et d'enthousiasme naïf pour ce qu'on appelait la vertu. Nul ne chercha plus qu'elle cette union de l'utile et de l'agréable poursuivie avec tant de candeur par des esprits si spirituellement sceptiques. A force de prendre au sérieux la vieille devise de Thalie, elle avait fini par considérer le théâtre comme un véritable moyen d'éducation. Cependant, malgré la froideur de ses petites pièces morales, elle trouvait de si divines interprètes dans sa Pulchérie et dans la seconde de ses filles, celle qui mourut plus tard, jeune, vertueuse, et pleurée de M. le chevalier de Florian, qu'on se montrait plein d'indulgence. M. de Chastellux lui adressait des vers d'homme du monde, et M. de La Harpe des vers d'académicien. Tout brillants que fussent en ce temps-là des succès constatés par le secrétaire perpétuel de l'Académie française, Mme de Genlis, quelques années auparavant, ne s'en serait pas contentée. Il y avait eu, je crois, dans sa vie, un moment où elle avait aimé la comédie pour la comédie, sans aucune arrière-pensée d'utilité et d'enseignement. Elle nous raconte que, dans sa jeunesse, elle s'était tellement attachée à un habit d'Amour qu'on lui avait fait faire pour une pièce de circonstance, qu'elle l'avait adopté

pour costume habituel. Elle avait sa tenue d'Amour de tous les jours, et sa tenue d'Amour des dimanches. Dans tous les châteaux où elle arrivait, un théâtre s'élevait comme par enchantement, et s'il venait à se présenter un jour de fête ou de naissance, aussitôt elle mettait en réquisition tout le monde, maîtres, valets, jardiniers, gardes-chasse. Qu'on lise la relation des réjouissances dramatiques qu'elle inventa, à Sillery, en l'honneur du marquis de Puisieux : on la verra forcer son mari lui-même, ancien officier de marine criblé de blessures dans je ne sais combien de combats contre les Anglais, à se travestir en berger pour l'accompagner sur le hautbois. Que ceux qui rêvent devant les tableaux de Watteau s'amusent à se représenter ces fêtes pour lesquelles on tendait de guirlandes les arbres du parc, devenus des coulisses. Un poëte a dit :

J'aime à voir ce bizarre et charmant assemblage,
Les tapis de velours sur les tapis des prés,
Le luxe qui se glisse à travers le feuillage,
Et transforme en bosquet l'antre des bois sacrés.

Voilà peut-être le sentiment que leur inspireront les comédies jouées par Mme de Genlis sur les gazons du parc de Sillery.

A présent, parlons de Mme d'Épinay. C'est dans le château de son beau-père, M. de Bellegarde, qu'elle organisa une troupe dont Duclos avait bien voulu se faire le directeur. Là au moins nous avons la consolation de trouver, comme tout à l'heure dans les spectacles des petits cabinets, un de ces noms qui jettent leur éclat sur tout ce qui les entoure. Rousseau joua dans une de ses pièces, *l'Engagement téméraire*, sur cette scène où figurait aussi la comtesse d'Houdetot. C'était l'époque où le philosophe n'avait pas encore abandonné pour toujours les manchettes et l'épée; déjà pourtant ses manières avaient quelque chose de bizarre et de sauvage, mais c'était une bizarrerie dont la médisance prétend qu'il se parait pour plaire. Mme d'Épinay disait de lui : « Il a le teint brun, et des yeux pleins de feu animent sa physionomie; lorsqu'il a parlé et qu'on le regarde, il paraît joli. » Rousseau joli! Rousseau s'étudiant à remplir un rôle de comédie! quelles étranges images pour tous

ceux qui ont recueilli dans les *Confessions* les plaintes de cette âme si profondément froissée de toutes les futilités du monde! Je regrette que Jean-Jacques ait joué sur un pareil théâtre, et dans des pièces si indignes de lui, quoiqu'il en fût l'auteur. Ce qu'il lui eût fallu, c'est une scène comme celle que Gœthe nous dépeint dans son *Wilhelm Meister*. Le poëte allemand jouait aussi, mais c'était du monde de Shakspeare qu'il s'environnait. Ce n'est pas Mme d'Épinay qui eût dû inspirer des pièces à Jean-Jacques et partager avec lui les émotions de l'art dramatique; c'est cette Corinne passionnée qui faisait sangloter Oswald dans le fond de sa loge, en paraissant sous les traits de Juliette. Ah! cette comédie de société, d'ordinaire si mesquine, ces théâtres d'opéras-comiques et de vaudevilles, où mille petits talents rivaux se disputent une place sous le lustre, peuvent avoir leur côté poétique et même sublime. Mme de Staël et Gœthe l'ont prouvé. Représentez-vous Jean-Jacques comme Wilhelm et comme Corinne, confondant son génie avec celui de Corneille ou de Shakspeare, remplissant pour ainsi dire sa poitrine du souffle de ces grands maîtres, et, les yeux étincelants et humides, s'abandonnant à tous les élans de la vraie poésie : vous aurez Rousseau comme je voudrais pouvoir le peindre; je ne comprends pas celui que me décrit Mme d'Épinay.

Voltaire aussi se livra au goût de l'époque, et appela la comédie à venir égayer les soirées du château de Fernay. Mais Voltaire, au lieu de faire servir les richesses de son esprit à bien rendre ses rôles, abusait des priviléges du génie, comme une belle et gracieuse souveraine abusait des priviléges du rang. On aurait pu lui appliquer un mot qui courut sur Marie-Antoinette : « Voilà ce qui s'appelle royalement mal jouer. » Du reste, il n'épargnait ni la verve, ni l'entrain, ni la gaieté; on prétend au contraire que, s'il n'amusait pas les spectateurs, c'est que lui-même s'amusait trop. Le prince de Ligne nous l'a représenté, dans quelques pages pleines de mouvement et de vie, entraînant tous les hôtes de son château dans la salle du spectacle, et là se mettant à déclamer les morceaux les plus comiques de Molière avec de grands éclats de rire. Nul homme ne devait aimer plus que Voltaire les travestissements, les jeux, tout ce qui vous sort de vous-même, car, on peut le dire, en transportant à la partie spirituelle de notre être une vieille expres-

sion appliquée souvent par Brantôme aux appétits ardents et capricieux de la matière, nul homme n'aima jamais plus que lui à *faire folie de son âme*.

Jusqu'à présent, nous n'avons encore parcouru dans le XVIIIe siècle que des régions explorées bien des fois. Au château d'Anet, à l'Ile-Adam, à Villers-Cotteret, ce sont toujours les mêmes tableaux et les mêmes personnages. Rien de frappant, rien d'imprévu. S'il se détache quelques figures, comme celles de Rousseau et de Voltaire, point de liberté, point d'originalité dans leurs allures; ces pauvres grands hommes me font l'effet, au milieu de toutes les influences d'une société affadissante, de ces dieux qu'on voit au frontispice des poésies de Dorat, entravés dans tous leurs mouvements par des légions de petits amours qui les tiraillent dans tous les sens. Mais bien loin de Paris, bien loin même de Ferney, il existe un monde où l'on peut, sans travail, sans effort, sans demander à l'imagination de vous fournir toujours de nouveaux prismes pour changer la forme des objets à contempler et à reproduire, découvrir des aspects presque inconnus, pénétrer dans des pays presque ignorés.

Catherine II revenait de cette fameuse expédition sur les rives de la mer Noire et dans les déserts de la Crimée, qui se fit avec une si prodigieuse magnificence, et donna lieu à des fêtes si bizarres. Elle rencontra en son chemin le château du comte de Schérémeloff; tout était préparé pour l'y recevoir avec toute sa cour. Le soir, le comte voulut donner à l'impératrice le divertissement d'un opéra. Il la mena dans une salle splendidement illuminée. L'orchestre était composé d'un grand nombre de musiciens qui exécutaient avec ensemble de délicieuses symphonies; les acteurs jouaient avec intelligence et même avec feu. Quant aux actrices, elles auraient rendu jalouses toutes les cantatrices et toutes les danseuses de Vienne, de Paris et de Londres. Il ne leur manquait ni la beauté, ni la distinction, ni la parure, ni la grâce. Le spectacle terminé, on demanda au seigneur boyard d'où venait la troupe qu'on avait entendue. Il répondit simplement : « Les musiciens, les acteurs, les actrices, et même le poëte, sont mes esclaves : vous voyez qu'ils sont bien dressés. »

Voilà, j'espère, une façon d'entendre les théâtres de société

qui ne ressemble en rien à celle dont les comprenaient Mme d'Épinay et Mme de Pompadour. Cependant nous sommes toujours au XVIIIe siècle; mais nous avons quitté la France, et nous sommes en pleine Russie.

C'était une chose curieuse que la Russie à cette époque, et surtout que la cour de Catherine II. Les grenadiers qui montaient la garde à la porte du palais de l'impératrice étaient encore de véritables barbares, n'ayant emprunté à la civilisation que l'arme de mort, qui servait entre leurs mains à protéger le sommeil ou les plaisirs de leurs maîtres. Les courtisans qui encombraient ce palais avaient déjà, presque tous, foulé les tapis de Versailles, devisé dans la salle de l'Œil-de-Bœuf, assisté aux petits soupers de Paris. En dehors, la neige sur les toits, le givre sur les dalles, le vent du nord dans les cours immenses, en un mot, l'atmosphère glacée de Saint-Pétersbourg; au dedans, les parfums dans les cassolettes, les feuilles de rose sur les parquets, les ventilateurs dans les boudoirs, en un mot, la tiède atmosphère de Trianon. Mais, quoique au premier coup d'œil un attaché d'ambassade, arrivant de la cour de France, eût pu se croire encore aux réceptions de Marie-Antoinette, il y avait pourtant de profondes différences entre cette société et celle qui jusqu'à présent a passé sous nos yeux. On a beau dire que le monde véritablement élégant est un, offrant partout le même aspect, passant de palais en palais dans toutes les capitales de l'Europe, comme les convives d'une même fête vont de galerie en galerie : il est cependant impossible, même aux élus du luxe et de la mode, d'éviter entièrement à leurs mœurs le contact des mœurs d'une nation qui entoure les châteaux enchantés où ils cherchent vainement à s'isoler. Ce caractère de Potemkin, à la fois voluptueux et barbare, élégant et grossier, offrant un mélange singulier des vices d'un courtisan et des vices d'un sauvage, appartient tout entier à la cour de Catherine, aussi bien que d'autres caractères également curieux à étudier. Sans cela, tout le charme du théâtre de l'Ermitage n'existerait pas; or, le théâtre de l'Ermitage est certainement le plus piquant de tous ceux que le XVIIIe siècle puisse présenter.

A l'Ermitage, on ne jouait pas la comédie, mais on avait une manie encore plus prétentieuse; on composait les pièces que l'on faisait jouer. Ce n'est pas cependant que Catherine II fût

un bas-bleu sur le trône, quoiqu'elle tînt au suffrage des gens d'esprit, et se vantât souvent d'avoir été *mise à la mode par Voltaire.* Elle n'aurait pas renoncé à la couronne qu'elle avait si hardiment conquise, pour passer ses jours, comme la reine de Suède, dans de studieux loisirs. Si elle fit jamais à ses doigts quelque tache malséante, ce fut plutôt avec du sang qu'avec de l'encre. Rien certainement ne devait être plus opposé à sa nature que la fadeur d'un théâtre de société. « Je suis une Gauloise du Nord, disait-elle à M. de Ségur; parmi vos auteurs, c'est Molière que j'aime le mieux. » D'où vient donc qu'avec cette humeur elle encouragea les faiseurs de proverbes, et s'amusa elle-même à en composer? C'est qu'elle avait besoin pardessus tout de ce relâchement d'esprit si nécessaire aux conquérants et aux politiques, à tous ceux qui traversent la vie avec une pensée fixe sous le front. Quand je me la représente avec ses traits réguliers et virils, sa taille élancée et ses vêtements larges, faisant asseoir à ses côtés à la table du festin quelque frêle et délicat officier comme le favori Momonof, serré dans un élégant uniforme, paré, musqué, et jouant, par un honteux renversement des choses humaines, le rôle de courtisane vis-à-vis de cette femme qui jouait le rôle de roi; quand je l'entends, à la fin d'un repas qui se prolonge, s'écrier, dans le brusque accès d'une gaieté presque bruyante, qu'elle veut tutoyer tout le monde et que tout le monde la tutoie, ce n'est pas une reine bel-esprit que je crois voir, c'est plutôt quelque chef d'armée comme Alexandre, cherchant au fond des amphores l'oubli des champs de bataille. Mais, à la table que préside cette mâle héroïne, M. de Cobentzel déploie toutes les grâces de la politesse diplomatique, M. de Ségur répète les madrigaux qu'il a composés pour la maréchale de Luxembourg, et enfin le prince de Ligne, ce courtisan cosmopolite qu'on cherchait partout à retenir, met en jeu toutes les ressources de cet esprit divin que la patrie des Sévigné ne se consolera jamais de ne pas avoir produit. Voilà pourquoi Catherine, qui ne cherchait qu'un délassement, mais qui, je crois, l'aurait trouvé plus volontiers à voir lutter des gladiateurs qu'à écouter le babil des Lisette et des Frontin, se laissa entraîner aux divertissements en vogue à la cour de France; voilà pourquoi il s'éleva sous ses auspices un théâtre où l'on rencontre tantôt des observations

fines et délicates sur des travers faciles à reconnaître, tantôt des quolibets incompréhensibles et des peintures presque sauvages.

Commençons d'abord par ce qu'il y eut de plus barbare dans les pièces jouées à l'Ermitage, par le drame de *Rurick.* Ce Rurick fut le fondateur de l'empire russe. Il régnait aux temps fabuleux de ces terribles hommes du Nord, qui, vainqueurs ou vaincus, trouvaient toujours moyen de faire subir à leurs ennemis le supplice de leurs éternelles ballades. La liste des personnages qui figurent dans la tragédie de l'impératrice peut suffire seule à remplir d'épouvante tous les ennemis littéraires d'Odin, d'Hella et de leurs adorateurs. Malgré tout mon respect pour Gœthe, qui aimait tant les poésies d'Ossian, je me range dans ce nombre. Lise qui voudra les exploits des héros varégo-russes et novogorodiens ; je n'hésite pas à déclarer leurs noms *impertinents,* comme on disait au temps du cardinal de Retz et du prince de Marsillac. Le *Coriolan* de M. de Ségur, qu'on représenta aussi sur le théâtre particulier de Catherine, était la seule pièce qui pût disputer à *Rurick* l'honneur d'évoquer l'ennui armé de toute sa puissance. *Rurick* et *Coriolan*, ce sont deux routes opposées qui arrivent au même but ; l'impératrice sur le manche à balai de la muse romantique, et l'ambassadeur sur l'hyppogriffe des classiques, parviennent aux mêmes régions de l'insipide et du ridicule. Mais M. de Ségur a parlé avec tant de simplicité et de convenance de cette pièce, qu'il avait composée, dit-il, dans les loisirs d'une longue traversée ; il a si bien su se moquer des lauriers du *poëte-diplomate,* que nous lui accorderons ce qu'il a demandé dans ses Mémoires, peut-être avec une fausse modestie, mais à coup sûr avec un enjouement et une grâce véritables, le silence et l'oubli sur une tentative dont ne souffrit pas sa réputation d'ambassadeur, ni même sa réputation d'homme d'esprit. L'impératrice de Russie et le ministre de France réussirent mieux dans des sujets plus légers. Il y a quelques proverbes de Catherine qui ne manquent ni de verve ni de gaieté, et le Crispin-duègue de M. de Ségur a presque des traits du Crispin de Lesage et du Figaro de Beaumarchais. Lafleur et Crispin se rencontrent :

CRISPIN.

Mon ami, tu me vois couvert de honte.

LAFLEUR.

Est-ce que tu serais, par malheur, devenu honnête homme?

CRISPIN.

Non, pas encore tout à fait, mais l'équivalent de cela.

LAFLEUR.

L'équivalent d'honnête homme?

CRISPIN.

Oui, mon cher Lafleur; en un mot, je suis une pauvre dupe.

Il n'y avait pas à Saint-Pétersbourg qu'un seul auteur dans le corps diplomatique. Le comte de Cobentzel, lui aussi, abandonnait parfois les chiffres des correspondances secrètes pour griffonner des rôles, et, selon l'expression d'un écrivain de qualité, pour *se compromettre avec Thalie*. Cependant je soupçonne l'ambassadeur d'Autriche de n'avoir jamais obéi qu'à une pensée intéressée, même dans ces velléités littéraires. La pièce que nous avons vue de lui est écrite tout entière à la louange de l'impératrice. C'est un élégant et perpétuel persifflage sur un pauvre diable d'économiste désigné sous le nom de M. de la Régimanie, dont Catherine avait fort mal accueilli les prétentions réformatrices. M. de la Régimanie, qui arrive avec son valet la Famine, et une grande malle où il n'y a jamais eu qu'un pourpoint percé, vent mettre la Russie en république. Chacun de ses projets novateurs donne l'occasion à l'auteur de la comédie de vanter les sages institutions maintenues par la tzarine, et toute la morale de la pièce se résume dans cette charmante phrase du prince de Ligne : « Il faut, pour faire vivre tout le monde, nos abus de bonnes et vraies monarchies. »

Puisque le nom du prince de Ligne vient sous notre plume

une seconde fois, comment ne pas dire encore quelques mots de lui? C'était son esprit surtout qui faisait le charme de ces soirées intimes de Saint-Pétersbourg. Tous les termes employés cent fois pour décrire l'esprit du monde et pour l'exalter, sont impuissants à caractériser cette nature en même temps si extravagante et si sérieuse, si prompte à concevoir les plus grandes choses, et si adorablement préoccupée des objets les plus futiles. Les éclairs de cette belle et folle imagination sont comme ceux du ciel : ils nous découvrent tout à coup d'éblouissantes profondeurs. M. de Ségur a dit du prince de Ligne : « Il était courtisan par habitude, flatteur par système, bon par caractère, et philosophe par goût. » M. de Ségur, en disant du prince de Ligne qu'il était flatteur, n'entendait certes pas médire de lui. Mais c'était un de ces hommes d'esprit qui savent qu'en dépit des lieux communs des moralistes, rien ne se trouve plus souvent ensemble que la flatterie et la bonté.

M. de Ligne en a cent fois donné des preuves; aujourd'hui il n'est question que du courtisan, même à propos des pièces qu'il faisait pour l'Ermitage, car je ne pense pas qu'en les composant il songeât à leur donner une autre valeur que celle du plaisir éphémère qu'elles devaient causer. *L'Amant ridicule* a été écrit par le grand seigneur autrichien, en courant, à la façon de l'impératrice. Sans doute il composa cette bluette sur les coussins d'une chaise de poste, entre quelques-unes de ces merveilleuses *songeries* que ses lettres nous ont si éloquemment racontées. L'amant ridicule est un prince polonais que tout le monde devait connaître; voilà qui nous conduit à ces types bizarres qu'offrait, disions-nous tout à l'heure, la société de Saint-Pétersbourg.

Quel homme du monde, au XVIII siècle, eût pu se représenter le grand écuyer Narischkin, sans avoir quitté Paris ! Narischkin avait une maison toujours ouverte et partant toujours bruyante, où l'on buvait, chantait et dansait du matin au soir. Les amants s'y donnaient des rendez-vous, les amis y traitaient leurs amis. Personne n'était invité, tout le monde était reçu. On pense que l'on devait s'amuser beaucoup, à la cour de la reine Catherine, des mœurs étranges du grand écuyer, d'autant plus que ces mœurs ne se renfermaient pas dans sa mai-

son. Narischkin apportait ses façons d'agir dans le cercle de l'impératrice. Un jour, dans ses éternels accès de gaieté, il blessa plusieurs courtisans, et faillit atteindre l'impératrice elle-même, en lançant tout à coup au milieu d'un groupe dont elle était environnée une énorme toupie allemande. Alexandre Momonof le mit sur la scène dans *l'insouciant*. M. Sans-Souci, le principal personnage de cette pièce, toute moscovite par les ridicules qu'elle fronde, a. entre autres manies insolites, celle de faire partir des pièces d'artillerie pendant des journées entières, et d'employer ainsi une partie de ses revenus en poudre à canon.

Je crois qu'à présent en voilà assez sur le théâtre de l'Ermitage. Qu'était-ce que l'Ermitage lui-même? Laissons parler M. de Ségur : « Sa vue, dit-il, répondait assez mal à son nom, car en y arrivant on était frappé de la grandeur des pièces et des galeries qui le composaient, du grand nombre des tableaux des plus grands maîtres, et d'un agréable jardin d'hiver où la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux semblaient transporter le printemps de l'Italie au milieu des glaces du pôle. »

C'était là que se rassemblaient ceux que nous avons nommés, et quelques autres élus, en bien petit nombre, tels que la comtesse Skawronski, la nièce de Potemkin, et Mlle Protasoff. Quelquefois on faisait succéder à la prose et aux vers des amateurs une vraie et suave musique. Aufrène, Paesiello, Cimarosa, Mme Todi, furent appelés à grands frais par l'impératrice. La musique avait, dit-on, peu de puissance sur l'organisation toute positive de Catherine, tandis qu'elle agissait fortement sur le prince Potemkin, ce fantasque et poétique barbare, qui s'acquit presqu'autant de célébrité par ses caprices que par son génie.

Il paraît que ce qu'il y avait de plus frappant et de plus splendide dans ces fêtes de l'Ermitage, c'était le contraste de la magnificence des spectacles avec le nombre si restreint des spectateurs. Rien ne pouvait présenter un caractère plus superbement aristocratique que cette assemblée de dix ou douze personnes royalement vêtues, ayant réuni autour d'elles, et pour elles seules, dans des salles immenses, tous les trésors des beaux-arts, tous les prodiges du luxe. Figurez-vous des lustres étincelants se multipliant de toute part dans les glaces

des profondes galeries, des tableaux de Titien, de Raphaël, de Rubens et de Murillo, rappelant des souvenirs de tous les temps et de tous les lieux; des vases pleins de fleurs, des draperies, des colonnes, des dorures, et tout cela formant un désert éblouissant où sont répandus seulement quelques grands de ce monde, dieux solitaires et dédaigneux de cette merveilleuse création.

Notre excursion en Russie est terminée, revenons en France. Pendant que Catherine II donnait à la comédie cette magnifique hospitalité sur son théâtre de l'Ermitage, Marie-Antoinette faisait préparer pour les jeux de la scène sa délicieuse résidence de Trianon. Quelle différence entre la reine de France et l'impératrice de Russie? Un ambassadeur courtisan comparait le large front de Catherine à un cabinet diplomatique tout rempli de notes et de dépêches classées, rangées, étiquetées dans un ordre laborieux et savant; si l'on se sert de cette comparaison, quel aimable boudoir était alors la tête de Marie-Antoinette! Comme tout y était dans un gracieux désordre, le roman, l'éventail et la guitare! Autant la tzarine avait l'oreille et le cœur fermés au charme de la musique, autant la princesse allemande aimait le doux langage des opéras. Aussi, à Trianon, ce fut une troupe chantante que l'on songea d'abord à organiser. Mais la reine de France ne voulait pas, comme la pesante Catherine, se borner à un plaisir passif, en écoutant paisiblement du fond de sa loge des virtuoses gagés; elle voulait connaître par elle-même la gaieté des répétitions, les émotions de la scène, enfin toute l'activité de la vie dramatique. Plus l'étiquette la forçait, le jour, à allonger la queue de ses robes royales, plus elle aimait, le soir, à raccourcir ses jupes de laitière. Elle avait choisi le rôle de Colette dans *le Devin de Village,* et celui de Gotte dans *la Gageure imprévue*. La plus grande difficulté était de trouver des acteurs pour une semblable actrice. D'abord les représentations de Trianon avaient eu quelque chose de patriarcal; le roi Louis XVI y assistait presque seul, armé d'une grosse clef dont il s'amusait à faire un usage irrévérencieux. Dans ces premiers temps du théâtre intime, on n'avait osé mettre auprès de la jeune reine que le vieux comte d'Adhémar, qui chantait avec une voix chevrotante le rôle de Colin dans l'opéra de Rousseau. Plus tard, Marie-

Antoinette se lassa un peu d'un divertissement où elle retrouvait presque le tête-à-tête conjugal, et avec des spectateurs nouveaux de nouveaux acteurs furent admis. On reçut tour à tour le baron de Bezenval et ce comte de Vaudreuil qui inspira à Mme d'Hénin un mot cité dans un grand nombre de mémoires : « Les deux hommes qui savent le mieux parler aux femmes, c'est Lekain sur la scène, et M. de Vaudreuil dans le monde. » Monsieur et le comte d'Artois figurèrent aussi sur ce théâtre. Leur caractère à tous deux se dessine déjà dans leur manière différente d'entendre la comédie. Monsieur étudiait avec soin ses rôles, et les rendait d'une façon prétentieuse et maniérée. Le comte d'Artois ne savait jamais les siens, mais il les jouait avec son esprit, son entrain, sa bonne grâce; dès qu'il paraissait, tous les spectateurs étaient pour lui. Bientôt la salle de Trianon fut trop petite pour contenir tous ceux qui obtenaient la faveur d'y venir applaudir la reine. Les dames du palais, les officiers des gardes du corps, les écuyers du roi et de ses frères, eurent leurs entrées de droit. Les exclusions firent des ennemis. On blâma sévèrement chez les princes un passe-temps que l'usage sanctionnait dans les intérieurs les plus vertueusement bourgeois. On reprochait au roi sa faiblesse pour les fantaisies de la reine; on parlait d'intrigues favorisées par la licence de la comédie ; enfin, on entassait sur Marie-Antoinette ces médisances et ces calomnies qui n'empêcheront pas son portrait de rester dans l'histoire tel que le prince de Ligne l'a tracé dans une phrase : « Sa figure et son âme, écrivait-il en 89, sont aussi blanches l'une que l'autre. »

Au reste, ce n'est pas à notre sujet qu'appartient une apologie dont, il faut le reconnaître d'ailleurs, cette sainte et charmante mémoire n'a plus besoin à présent. Toutes les fois qu'il s'agit de Marie-Antoinette, l'enthousiasme est fort à la mode; c'est tout au plus si le dénigrement n'entraînerait point péril en présence de certains preux. Le seul hommage que nous lui rendrons, c'est de ne plus parler d'aucun théâtre, après celui où elle répandait tant d'éclat. Et puis, n'existe-t-il pas pour nous une raison moins chevaleresque, mais plus impérieuse encore, de déclarer notre carrière terminée? Nous devons être bien près de 89, c'est le moment ou finit le XVIIIe siècle tel qu'on peut le comprendre en parlant des théâtres de société. Un

poëte patriote dirait que le soleil de la république fait évanouir à son lever tous les pâles fantômes qui s'agitaient dans la nuit de la monarchie. Il est certain que bien des ombres gracieuses, bien des formes attrayantes disparaissent au fur et à mesure qu'on voit avancer cet ours sanguinaire dont parle M. de Maistre, qui arrive tout à coup au milieu d'une fête, en mettant en fuite sur son passage les musiciens et les danseurs. On est parvenu à découvrir dans ce temps-ci que Robespierre, Danton et Saint-Just avaient des mœurs domestiques fort douces, qu'ils n'étaient pas ennemis du plaisir, et mettaient même de la recherche dans leur toilette; peut-être demandaient-ils un délassement à la comédie bourgeoise, au sortir des drames sanglants qu'ils jouaient sur les tréteaux populaires; peut-être avaient-ils des maisons de campagne où l'on célébrait, par des impromptus de famille, leurs jours de naissance et de fête : s'occupe qui voudra des monstrueuses bizarreries que présentent ces existences souillées. S'il fallait suivre la comédie intime dans ces temps de malheur, j'aimerais encore mieux la chercher, malgré ce qu'il y a là d'affreusement pénible, dans ses curieuses scènes de prison, si éloquemment racontées par M. Alfred de Vigny, où l'on retrouve au moins d'aimables seigneurs, de nobles jeunes femmes, tout un beau monde vainement proscrit, dont l'élégance et l'éclat rejaillissent jusque sur les murs sordides de la geôle révolutionnaire.

Heureusement, ni les unes ni les autres de ces peintures ne sont nécessaires à notre sujet. 89 le termine. Assez d'autres en font une date heureuse et triomphante, qu'il nous soit permis d'en faire une date funèbre pour le monde brillant et léger où l'histoire que nous avons entreprise avait tous ses événements. Nous avons commencé par Mme de Pompadour, nous finissons par Marie-Antoinette : la faute et l'expiation. N'est-ce pas déjà un cadre trop grand et trop beau? Ne devrions-nous pas être confus d'y avoir placé un tableau d'aussi peu de prix?

GASCHON DE MOLÈNES.

LE SPERONARE.

III (1).

GAETANO SFERRA.

Bientôt nous fûmes de nouveau surpris par le calme. Après nous avoir fait faire huit à dix milles, la brise tomba, démentant le proverbe qui dit que c'est en mer qu'on trouve le vent. Nos matelots alors reprirent leurs avirons, et nous nous remîmes à marcher à la rame.

En tout autre lieu du monde, cette manière de voyager nous eût paru insupportable; mais, sur cette magnifique mer Tyrrhénienne, sous ce ciel éclatant, en vue de toutes ces îles, de tous ces promontoires, de tous ces caps aux doux noms, la traversée, au contraire, devenait une longue et douce rêverie. Quoique nous fussions au 24 août, la chaleur était tempérée par cette brise délicieuse et pleine de saveur marine, qui semble porter la vie avec elle. De temps en temps nos matelots, pour se dissimuler à eux-mêmes la fatigue de l'exercice auquel le calme les contraignait, chantaient en chœur une chanson en patois sicilien, dont la mesure, comme réglée sur le mouvement de la rame, semblait s'incliner et se relever avec eux. Ce chant avait quelque chose de doux et de monotone, qui s'ac-

(1) Voyez tome IX, page 52.

cordait admirablement avec le léger ennui que, dans son impatience d'atteindre l'avenir et de franchir l'espace, l'homme éprouve chaque fois que le mouvement qui l'emporte n'est point en harmonie avec la rapidité de sa pensée. Aussi ce chant avait-il un charme tout particulier pour moi. C'est qu'il était parfaitement d'accord avec la situation ; c'est qu'il allait au paysage, aux hommes, aux choses; c'est qu'il était pour ainsi dire une émanation mélodieuse de l'âme, dans laquelle l'art n'entrait pour rien ; quelque chose comme un parfum ou comme une vapeur qui, flottant au-dessus d'une vallée ou s'élevant aux flancs d'une montagne, complète le paysage au milieu duquel on se trouve, et va éveiller un sens endormi, qui croyait n'avoir rien à faire dans tout cela, et se trouve au contraire tout à coup charmé au point de croire que cette fête de la nature est pour lui seul et de s'en regarder comme le roi.

La journée s'écoula ainsi sans que nous eussions fait plus de douze ou quinze milles, et sans que nous puissions perdre de vue ni les côtes de l'ancienne Campanie, ni l'île de Caprée ; puis vint le soir, amenant quelques souffles de brise, dont nous profitâmes pour faire à la voile un mille ou deux, mais qui, en tombant bientôt, nous laissèrent dans le calme le plus complet. L'air était si pur, la nuit si transparente, les étoiles avaient tant de lumière, que nous traînâmes nos matelas hors de notre cabine et que nous nous étendîmes sur le pont. Quant à nos matelots, ils ramaient toujours, et de temps en temps, comme pour nous bercer, ils reprenaient leur mélancolique et interminable chanson.

La nuit passa sans amener aucun changement dans la température; les matelots s'étaient partagé la besogne; quatre ramèrent constamment, tandis que les quatres autres se reposaient. Enfin le jour vint, et nous réveilla avec ce petit sentiment de fraîcheur et de malaise qu'il apporte avec lui. A peine si nous avions fait dix autres milles dans la nuit. Nous étions toujours en vue de Caprée, toujours en vue des côtes. Si ce temps-là continuait, la traversée promettait de durer quinze jours. C'était un peu long. Aussi, ce que la veille nous avions trouvé admirable commençait à nous paraître tant soit peu monotone. Nous voulûmes nous mettre à travailler; mais, sans être indisposés nullement par la mer, nous avions l'esprit assez

brouillé pour comprendre que nous ne ferions que de médiocre besogne. En mer, il n'y a pas de milieu; il faut une occupation matérielle et active qui vous aide à passer le temps, ou quelque douce rêverie qui vous le fasse oublier.

Comme nous nous rappelions avec délices notre bain de la veille, et que la mer était presque aussi calme, presque aussi transparente et presque aussi bleue que celle de la grotte d'azur, nous demandâmes au capitaine s'il n'y aurait pas d'inconvénient à nous baigner tandis que Giovanni pêcherait notre déjeuner. Comme il était évident que nous irions en nageant aussi vite que le spéronare, et que le plaisir que nous prendrions ne retarderait en rien notre marche, le capitaine nous répondit qu'il n'y voyait d'autre inconvénient que la rencontre possible des requins, assez communs à cette époque dans les parages où nous nous trouvions, à cause du passage du *pesce spado* (1), dont ils sont fort friands, quoique celui-ci, à l'aide de l'épée dont la nature l'a armé, leur oppose une rude défense. Comme la nature n'avait pas pris à notre endroit les mêmes précautions qu'elle a prises pour le *pesce spado,* nous hésitions fort à donner suite à notre proposition, lorsque le capitaine nous assura qu'en nageant autour du canot, et en plaçant deux hommes en sentinelle, l'un à là poupe et l'autre à la proue du bâtiment, nous ne courions aucun danger, attendu que l'eau était si transparente, que l'on pouvait apercevoir les requins à une grande profondeur, et que, prévenus aussitôt qu'il en paraîtrait un, nous serions dans la barque avant qu'il ne fût à nous.

Ce n'était pas fort rassurant; aussi étions-nous plus disposés que jamais à sacrifier notre amusement à notre sûreté, lorsque le capitaine, qui vit que nous attachions à la chose plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, nous offrit de se mettre à l'eau avec Filippo en même temps que nous. Cette proposition eut un double effet : d'abord elle nous rassura, ensuite elle piqua notre amour-propre. Comme nous avions à faire avec notre équipage un voyage qui n'était pas sans offrir quelques dangers de différentes espèces, nous ne voulions pas débuter en lui donnant une mauvaise idée de notre courage. Nous

(1) Espadon.

ne répondîmes donc à la proposition qu'en donnant l'ordre aux sentinelles de prendre leur poste, et à Pietro de mettre le canot à la mer. Lorsque toutes ces précautions furent prises, nous descendîmes par l'escalier. Quant au capitaine et à Filippo, ils ne firent pas tant de façons, et sautèrent tout bonnement par-dessus le bord ; mais, à notre grand étonnement, nous ne vîmes reparaître que le capitaine ; Filippo était passé par-dessous le bâtiment, afin d'explorer les environs, à ce qu'il paraît. Un instant après, nous l'aperçûmes qui revenait par la proue, en nous annonçant qu'il n'avait absolument rien découvert qui pût nous inquiéter. Le capitaine, sans être de sa force, nageait aussi admirablement bien. Je fis remarquer à Jadin qu'il avait au côté droit de la poitrine une blessure qui ressemblait fort à un coup de couteau. Comme le capitaine était beau garçon, et qu'en Sicile et en Calabre les coups de couteau s'adressent plus particulièrement aux beaux garçons qu'aux autres, nous pensâmes que c'était le résultat de la vengeance de quelque frère ou de quelque mari, et je me promis d'interroger à la première occasion le capitaine là-dessus.

Au bout de dix minutes, nous entendîmes de grands cris ; mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient des cris de joie. En effet, Giovanni venait de piquer une magnifique dorade, et s'avançait de l'arrière à babord, la portant triomphalement au bout de son harpon, pour nous demander à quelle sauce nous désirions la manger. La chose était trop importante pour être résolue ainsi sans discussion ; nous remontâmes donc immédiatement à bord pour examiner l'animal de plus près et pour arrêter une sauce digne de lui. Le capitaine et Filippo nous suivirent ; on amarra de nouveau la chaloupe à son poste, et nous entrâmes en délibération. Quelques observations qui nous parurent assez savantes, émises par le capitaine, nous déterminèrent pour une espèce de matelote. Ce n'était pas sans motifs que j'avais appelé le capitaine au conseil ; je ne perdais pas de vue la cicatrice de sa poitrine, et je voulais en connaître l'histoire. Je l'invitai donc à déjeuner avec nous, sous prétexte que, si son avis à l'endroit de la dorade était erroné, je voulais le punir en le forçant de la manger tout entière. Le capitaine se défendit d'abord de ce trop grand honneur que nous voulions lui faire ; mais, voyant que nous insistions, il finit par

accepter. Aussitôt il disparut dans l'écoutille, et Pietro s'occupa des préparatifs du déjeuner.

Le couvert était bientôt dressé. On posait une longue planche sur deux chaises, c'était la table; on tirait nos matelas de cuir sur le pont, c'étaient nos siéges. Nous nous couchions, comme des chevaliers romains, dans notre *triclinium* en plein air, et sur le moindre signe que nous faisions, tout l'équipage s'empressait de nous servir.

Au bout de dix minutes, le capitaine reparut, orné de ses plus beaux habits et portant à la main une bouteille de muscat de Lipari, qu'après force circonlocutions il se hasarda à nous offrir. Nous acceptâmes sans aucune difficulté, et il parut on ne peut plus touché de notre condescendance.

C'était un excellent homme que le capitaine Arena, et qui n'avait à notre avis qu'un seul défaut, c'était de garder pour Jadin et pour moi une trop respectueuse obséquiosité. Cela empêchait entre lui et nous cette communication rapide et familière de pensées à l'aide de laquelle j'espérais descendre un peu dans la vie sicilienne. Je ne faisais aucun doute que tous ces hommes endurcis aux fatigues, habitués aux tempêtes, parcourant la Méditerranée en tous sens depuis leur enfance, n'eussent force récits de traditions nationales ou d'aventures personnelles à nous faire, et j'avais compté sur la causerie du pont pour défrayer ces belles nuits orientales, où la veille est plus douce que le sommeil; mais avant d'en arriver là, nous voyions bien qu'il y avait encore du chemin à faire, et nous commençions par le capitaine, afin d'arriver plus tard et par degrés jusqu'aux simples matelots.

Notre dorade ne se fit pas attendre. Du plus loin que nous l'aperçûmes, l'odeur qu'elle répandait autour d'elle nous prévint en sa faveur; et bientôt, à notre satisfaction, son goût justifia son parfum. Dès lors, nous reconnûmes que le capitaine était doublement à cultiver, et nous redoublâmes d'attentions.

Nous avions pris le soin, en partant de Naples, de faire une certaine provision de vin de Bordeaux. Quoique le capitaine fût d'une sobriété extrême, nous parvînmes à lui en faire boire deux ou trois verres. Le vin de Bordeaux a, comme on le sait, des qualités essentiellement conciliantes. A la fin du déjeuner,

nous étions parvenus à lui faire à peu près oublier la distance qu'il avait mise lui-même entre nous : une dernière attention finit par nous le livrer pieds et poings liés ; Jadin lui offrit de faire pour sa femme le portrait de son petit garçon. Le capitaine devint fou de joie ; il appela M. Peppino, qui se roulait à l'avant au milieu des tonneaux et des cordages avec son ami Milord. L'enfant accourut sans se douter de ce qui l'attendait ; son père lui expliqua la chose en italien, et soit curiosité, soit obéissance, il s'y prêta de meilleure grâce que nous ne nous y attendions.

J'envoyai à l'équipage, qui continuait de ramer de toute sa force, deux bouteilles de vin de Bordeaux : nous débouchâmes le cruchon de muscat, nous allumâmes les cigarres, et Jadin se mit à la besogne.

Ce n'était pas tout, il fallait diriger la conversation du côté de la fameuse cicatrice qui avait attiré mes regards. J'en trouvai l'occasion en parlant de notre bain et en félicitant le capitaine sur la manière dont il nageait.

— Oh ! quant à cela, excellence, ce n'est point un grand mérite, me répondit-il. Nous sommes de père en fils, depuis deux cents ans, de véritables chiens de mer, et, étant jeune homme, j'ai traversé plus d'une fois à la nage le détroit de Messine, du village de la Pace au village de San Giovanni, d'où est ma femme.

— Et combien y a-t-il? demandai-je.

— Il y a cinq milles, dit le capitaine ; mais cinq milles qui en valent bien huit à cause du courant.

— Et depuis que vous êtes marié, repris-je en riant, vous ne vous hasardez plus à faire de pareilles folies.

— Oh? ce n'est point depuis que je suis marié, répondit le capitaine ; c'est depuis que j'ai été blessé à la poitrine : comme le fer a traversé le poumon, au bout d'une heure que je suis à l'eau, je perds mon haleine, et je ne peux plus nager.

— En effet, j'ai remarqué que vous aviez une cicatrice. Vous vient-elle d'un duel, ou d'un accident?

— Ni de l'un ni de l'autre, excellence. Elle vient tout bonnement d'un assassinat.

— Et un drôle d'assassinat, encore, dit Pietro, profitant de

ses priviléges, et se mêlant de la conversation sans cesser de ramer.

L'exclamation, comme on le comprend bien, n'était point de nature à diminuer ma curiosité.

— Capitaine, continuai-je, est-ce qu'il y a de l'indiscrétion à vous demander quelques détails sur cet événement?

— Non, plus maintenant, répondit le capitaine, attendu qu'il n'y a que moi de vivant encore des quatre personnages qui y étaient intéressés; car, quant à la femme, elle est religieuse, et c'est comme si elle était morte. Je vais vous raconter la chose, quoique ce ne soit pas sans un certain remords que j'y pense.

— Un remords! Allons donc, capitaine, dit Pietro, vous n'avez, pardieu, rien à vous reprocher là-dedans; vous vous êtes conduit en bon et brave Sicilien.

— Je crois que j'aurais cependant mieux fait, reprit le capitaine en soupirant, de laisser le pauvre diable tranquille.

— Tranquille! Un gaillard qui vous avait fourré trois pouces de fer dans l'estomac. Vous avez bien fait, capitaine, vous avez bien fait!

— Capitaine, repris-je à mon tour, vous doublez notre curiosité; et maintenant, je vous en préviens, je ne vous laisse pas de repos que vous ne m'ayez tout raconté.

— Allons, jeune enfant, dit Jadin à Peppino, ne bouge pas. Nous en sommes aux yeux, capitaine.

Je traduisis l'invitation à Peppino, et le capitaine reprit :

C'était en 1825, au mois de mai, il y a de cela un peu plus de dix ans, comme vous voyez; nous étions allés à Malte pour y conduire un Anglais qui voyageait pour son plaisir, comme vous. C'était le deuxième ou troisième voyage que nous faisions avec ce petit bâtiment-ci, que je venais d'acheter; l'équipage était le même à peu près, n'est-ce pas, Pietro?

— Oui, capitaine, à l'exception de Sieni; vous savez bien que nous étions entrés à votre service après la mort de votre oncle, de sorte que ça n'a quasi pas changé.

— C'est bien cela, reprit le capitaine; mon pauvre oncle est mort en 1823.

— Oh! mon Dieu, oui, le 15 septembre 1823, reprit Pietro

avec une expression de tristesse dont je n'aurais pas cru son visage joyeux susceptible.

— Enfin, la mort de mon pauvre oncle n'a rien à faire dans tout ceci, continua le capitaine en soupirant. Nous étions à Malte depuis deux jours; nous devions y rester huit jours encore, de sorte qu'au lieu de me tenir sur mon bâtiment comme je devais le faire, j'étais allé renouveler connaissance avec de vieux amis que j'avais à la Cité-Villette. Les vieux amis m'avaient donné à dîner, et après le dîner nous étions allés prendre une demi-tasse au café Grec. Si vous allez jamais à Malte, allez prendre votre café là, voyez-vous; ce n'est pas le plus beau, mais c'est le meilleur établissement de toute la ville, rue des Anglais, à cent pas de la prison.

— Bien, capitaine, je m'en souviendrai.

— Nous venions donc de prendre notre tasse de café; il était sept heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait tout grand jour. Nous causions à la porte, quand tout à coup je vois déboucher, au coin d'une petite ruelle dont le café fait l'angle, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, pâle, effaré, sans chapeau, hors de lui-même enfin. J'allais frapper sur l'épaule de mon voisin pour lui faire remarquer cette singulière apparition, quand tout à coup le jeune homme vient droit à moi, et avant que j'aie eu le temps de me défendre, me donne un coup de couteau dans la poitrine, laisse le couteau dans la blessure, repart comme il était venu, tourne l'angle de la rue, et disparaît.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Personne n'avait vu que j'étais frappé, moi-même je le savais à peine. Chacun se regardait avec stupéfaction, et répétait le nom de Gaëtano Sferra. Moi, pendant ce temps-là, je sentais mes forces qui s'en allaient.

— Qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce farceur-là, Giuseppe? me dit mon voisin; comme tu es pâle.

— Ce qu'il m'a fait? répondis-je; tiens. — Je pris le couteau par le manche, et je le tirai de la blessure. — Tiens, voilà ce qu'il m'a fait. — Puis, comme mes forces s'en allaient tout à fait, je m'assis sur une chaise, car je sentais que j'allais tomber de ma hauteur.

— A l'assassin! à l'assassin! cria tout le monde. C'est

Gaëtano Sferra; nous l'avons reconnu, c'est lui. A l'assassin!

— Oui, oui, murmurai-je machinalement; oui, c'est Gaëtano Sferra. A l'assassin! à l'assas.... Ma foi, c'était fini, j'avais tourné l'œil.

— C'est pas étonnant, dit Pietro, il avait trois pouces de fer dans la poitrine; on tournerait l'œil à moins.

— Je restai deux ou trois jours sans connaissance, je ne sais pas au juste. En revenant à moi, je trouvai Nunzio, le pilote, celui qui est là, à mon chevet; il ne m'avait pas quitté, le vieux cormoran. Aussi, il le sait bien; entre nous c'est à la vie, à la mort. — N'est-ce pas, Nunzio?

— Oui, capitaine, répondit le pilote en levant son bonnet comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il répondait à quelqu'une de nos questions.

— Tiens, lui dis-je, pilote, c'est vous?

— Oh! il me reconnaît, cria le pilote; il me reconnaît. Alors ça va bien.—Vous le voyez, Nunzio: il n'est pas bien gai, n'est-ce pas?

— Non, le fait est qu'il n'en a pas l'air.

— Eh bien, le voilà qui se met à danser comme un fou autour de mon lit.

— C'est que j'étais content, dit le pilote.

— Oui, reprit le capitaine, tu étais content, mon vieux, çà se voyait. Mais d'où est-ce que je reviens donc? lui demandai-je. — Ah! vous revenez de loin, me répondit-il. En effet, je commençais à me rappeler. Oui, oui, c'est juste, dis-je. Je me souviens, c'est un farceur qui m'a donné un coup de couteau; eh bien! au moins est-il arrêté, l'assassin?

— Ah bien oui, arrêté! dit le pilote; il court encore.

— Cependant on savait qui, repris-je. C'était, c'était, attends donc, ils l'ont nommé; c'était Gaëtona Sferra, je me rappelle bien.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, capitaine, c'est que ce n'était pas lui. Tout cela, c'est une drôle d'histoire, allez.

— Comment, ce n'était pas lui?

— Ah! non, ça ne pouvait pas être lui, puisque Gaëtano Sferra avait été condamné le matin à mort, pour avoir donné un coup de couteau; qu'il était en prison, où il attendait le prêtre, et qu'il devait être exécuté le lendemain. C'en est un

autre qui lui ressemble, à ce qu'il paraît, quelque frère jumeau, peut-être.

— Ah ! dis-je. Moi, au fait, je ne sais pas si c'est lui, je ne le connais pas.

— Comment, pas du tout ?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pas pour quelque petite affaire d'amour, hein ?

— Non, parole d'honneur, vieux, je ne connais personne à Malte.

— Et vous ne savez pas pourquoi il vous en voulait, cet enragé-là ?

— Je n'en sais rien.

— Alors n'en parlons plus.

— C'est égal, repris-je, c'est embêtant tout de même d'avoir un coup de couteau dans la poitrine, et de ne pas savoir pourquoi on l'a reçu ni qui vous l'a donné. Mais, si jamais je le rencontre, il aura affaire à moi, Nunzio ; je ne te dis que cela.

— Et vous aurez raison, capitaine. En ce moment Pietro ouvrit la porte de ma chambre. Eh? pilote, dit-il, c'est le juge.

— Tiens, tu es là aussi, Pietro, m'écriai-je.

— Un peu, capitaine, que je suis là, et que je n'en ai pas quitté, encore.

C'est vrai tout de même; il était dans l'antichambre pour empêcher qu'on ne fît du bruit ; et comme il entendait que nous devisions, Nunzio et moi, il avait ouvert la porte.

— Ça va donc mieux, dit Vicenzo en passant la tête à son tour.

— Ah çà ! mais, repris-je, vous y êtes donc tous?

— Non, il n'y a que nous trois, capitaine, les autres sont au speronare ; seulement ils viennent voir deux fois par jour comment vous allez.

— Et comme je vous le disais, capitaine, reprit Pietro, c'est le juge.

— Eh bien? fais-le entrer, le juge.

— Capitaine, c'est qu'il n'est pas seul.

— Et avec qui est-il ?

— Il est avec celui qu'on prenait pour votre assassin.

— Ah ! ah ! dis-je.

— Je vous demande pardon, monsieur le juge, dit Nunzio,

c'est que le capitaine n'est pas encore bien crâne, attendu qu'il n'y a qu'un quart d'heure qu'il a ouvert les yeux, et qu'il n'y a que dix minutes qu'il parle, et nous avons peur.

— Alors nous reviendrons demain, dit une voix.

— Non, non, répondis-je; puisque vous voilà, entrez tout de suite, allez.

— Entrez, puisque le capitaine le veut, reprit Pietro en ouvrant la porte.

Le juge entra; il était suivi d'un jeune homme qui avait les mains liées et qui était conduit par les soldats; derrière le jeune homme marchaient deux individus habillés de noir : c'étaient les greffiers.

— Capitaine Arena, dit le juge, c'est bien vous qui avez été frappé d'un coup de couteau à la porte du café Grec?

— Pardieu oui, c'est bien moi, et la preuve (je relevai le drap et je montrai ma poitrine), c'est que voilà le coup.

— Reconnaissez-vous, continua-t-il en me montrant le prisonnier, ce jeune homme pour celui qui vous a frappé?

Mes yeux se rencontrèrent en ce moment avec ceux du jeune homme, et je reconnus son regard comme j'avais déjà reconnu son visage; seulement, comme je savais que ma déclaration le tuait du coup, j'hésitais à la faire.

Le juge vit ce qui se passait en moi, alla au crucifix suspendu à la muraille, le prit, et me l'apportant : — Capitaine, me dit-il, jurez sur le Christ de dire toute la vérité, rien que la vérité.

J'hésitais.

— Faites le serment qu'on vous demande, dit le prisonnier, et parlez en conscience.

— Eh bien! ma foi, repris-je, puisque c'est vous qui le voulez...

— Oui, je vous en prie.

— En ce cas-là, repris-je en étendant la main sur le crucifix, je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Bien, dit le juge. Maintenant répondez. Reconnaissez-vous ce jeune homme pour être celui qui vous a frappé d'un coup de couteau?

— Parfaitement.

— Alors vous affirmez que c'est lui?

— Je l'affirme.

Il se retourna vers les deux greffiers. — Vous le voyez, dit-il, le blessé lui-même est trompé par cette étrange ressemblance.

Quant au jeune homme, un éclair de joie passa sur son visage. Je trouvai cela un peu étrange, attendu qu'il me semblait que ce que je venais de déposer ne devait pas le faire rire.

— Ainsi, vous persistez, reprit le juge, à affirmer que ce jeune homme est bien celui qui vous a frappé?

Je sentis que le sang me montait à la tête; car, vous comprenez, il avait l'air de dire que je mentais.

— Si je persiste? je le crois, pardieu! bien; et à telle enseigne qu'il était nu-tête, qu'il avait une redingote noire, un pantalon gris, et qu'il venait par la petite ruelle qui conduit à la prison.

— Gaëtano Sferra, dit le juge, qu'avez-vous à répondre à cette déposition?

— Que cet homme se trompe, répondit le prisonnier, comme se sont trompés tous ceux qui étaient au café.

— C'est évident, dit le juge en se retournant une seconde fois vers les greffiers.

— Je me trompe? m'écriai-je en me soulevant malgré ma faiblesse; ah bien! par exemple, en voilà une sévère! Ah! je me trompe!

— Capitaine, s'écria Nunzio, capitaine! O mon Dieu! mon Dieu!

— Ah! je me trompe! repris-je. Eh bien, je vous dis, moi, que je ne me trompe pas.

— Le médecin, le médecin! cria Pietro.

En effet, l'effort que j'avais fait en me levant avait dérangé l'appareil, et ma blessure s'était rouverte, de sorte qu'elle saignait de plus belle. Je sentis que je m'en allais de nouveau; toute la chambre valsait autour de moi, et, au milieu de tout cela, je voyais les yeux du prisonnier fixés sur moi avec une expression de joie si étrange, que je fis un dernier mouvement pour lui sauter au cou et l'étrangler. Ce mouvement épuisa ce qu'il me restait de force; un nuage sanglant passa devant mes yeux; je sentis que j'étouffais, je me renversai en arrière, puis je ne sentis plus rien: j'étais retombé dans mon évanouissement.

Celui-là ne dura que sept ou huit heures, et j'en revins comme du premier. Cette fois, le médecin était auprès de moi; Pietro l'avait amené, et Nunzio n'avait pas voulu le laisser partir. J'essayai de parler; mais il me mit un doigt sur la bouche en faisant signe de me taire. J'étais si faible, que j'obéis comme un enfant.

— Allons, ça va mieux, dit le médecin. Du silence, la diète la plus absolue, et humectez-lui de temps en temps la blessure avec de l'eau de guimauve. Tout ira bien. Surtout ne lui laissez voir personne.

— Ah! quant à cela, vous pouvez être tranquille. Quand ce serait le père éternel lui-même qui frapperait à la porte, je lui répondrais : Vous demandez le capitaine? — Oui. — Eh bien! père éternel, il n'y est pas.

— Et puis d'ailleurs, dit Pietro, nous étions là, nous autres, pour veiller à la porte et envoyer promener les juges et les greffiers, s'ils se représentaient.

— Si bien, pour en finir, reprit le capitaine, que personne ne vint que le médecin, que je ne parlai que quand il m'en donna la permission, et que tout alla bien, comme il l'avait dit. Au bout d'un mois je fus sur mes jambes; au bout de six semaines je pus regagner le bâtiment. Quant à l'Anglais, il était parti; mais c'était un brave homme tout de même. Il avait payé à Nunzio le prix convenu, comme s'il avait fait tout le voyage, et il avait encore laissé une gratification à l'équipage.

— Oui, oui, dit Pietro, qui n'était pas fâché sans doute de me donner la mesure de la générosité de l'Anglais, trois piastres par homme. Aussi nous avons joliment bu à sa santé, n'est-ce pas, les autres?

— Dam! il l'avait bien mérité, répondit en chœur l'équipage.

— Et vous, capitaine, que fîtes-vous?

— Moi? Eh bien! la mer me remit. Je respirais à pleine poitrine, j'ouvrais la bouche que l'on aurait cru que je voulais avaler tout le vent qui venait de la Grèce; un fameux vent, allez. Si nous l'avions seulement pour nous conduire à Palerme, nous y serions bientôt; mais nous ne l'avons pas.

— Peut-être bien que nous ne tarderons pas à en avoir un autre, dit le pilote; mais celui-là, ce ne sera pas la même chose.

— Un peu de sirocco, hein? n'est-ce pas, vieux? demanda le capitaine.

Nunzio fit un signe de tête affirmatif.

— Et puis? repris-je, voulant la suite de mon histoire.

— Eh bien ! je revins au village de la Pace, où ma femme, que j'avais laissée grosse de Peppino, avait eu une si grande peur, qu'elle en était accouchée avant terme. Heureusement que ça n'avait fait de mal ni à la mère ni à l'enfant; et depuis ce temps-là je me porte bien, à l'exception, comme je vous le disais, que, quand je nage trop longtemps, la respiration me manque.

— Mais ce n'est pas tout, dis-je au capitaine, et vous avez fini par avoir l'explication de ce singulier quiproquo?

— Attendez donc, reprit-il, nous ne sommes qu'à la moitié de l'histoire, et encore c'est le plus beau qui me reste à vous raconter; malheureusement, je crois que c'est là que j'ai eu tort.

— Mais non, mais non, dit Pietro ; mais je vous dis que non.

— Heu ! heu ! dit le capitaine.

— Je vous écoute, repris-je.

— Il y avait déjà un an que l'aventure était arrivée, lorsque je retrouvai l'occasion de retourner à Malte. Ma femme ne voulait pas m'y laisser aller; pauvre femme! elle croyait que cette fois-là j'y laisserais mes os, mais je la rassurai de mon mieux. D'ailleurs c'était justement une raison, puisqu'il m'était arrivé du mal à un premier voyage, pour qu'il m'arrivât du bien au second; tant il y a que j'acceptai le chargement. Cette fois il n'était pas question de voyageurs, mais de marchandises.

En effet, la traversée fut excellente ; c'était de bon augure. Cependant, je l'avoue, je n'avais pas grand plaisir à rentrer à Malte; aussi, mes petites affaires faites, je revenais bien vite sur le speronare. Bref, j'allais partir le lendemain, et j'étais en train de faire un somme dans la cabine, quand Pietro entra.

— Capitaine, me dit-il, pardon de vous réveiller; mais c'est une femme qui dit qu'elle a besoin de vous parler pour affaires.

— Une femme! et où est-elle, cette femme? demandai-je en me frottant les yeux.

— Elle est en bas, dans un petit canot.

— Toute seule?

— Avec un rameur.

— Et quelle est-elle, cette femme?

— Je lui ai demandé son nom; mais elle m'a répondu que cela ne me regardait pas, qu'elle avait affaire à vous, et non pas à moi.

— Est-elle jeune? est-elle jolie?

— Ah! ceci, c'est autre chose; je ne peux pas dire, car elle a un voile, et il est impossible de rien voir au travers.

— C'est vrai ça, elle avait l'air d'une religieuse, interrompit Pietro.

— Alors fais-la monter, repris-je.

Pietro sortit. Je me mis derrière une table, et j'ouvris tout doucement mon couteau. J'étais devenu défiant en diable depuis mon aventure, et comme je ne connaissais pas de femmes, je pensais que ça pourrait bien être un homme déguisé. Mais, une fois prévenu, c'est bon. Un homme prévenu, comme on dit, en vaut deux. Puis, sans me vanter, je manie assez proprement le couteau, moi aussi.

— Je crois bien, dit Pietro; vous êtes modeste, capitaine. Voyez-vous, excellence, le capitaine, c'est le plus fort que je connaisse. A un pouce, à deux pouces, à toute la lame, il se bat comme on veut; cela lui est égal, à lui.

— Mais au premier coup d'œil, continua le capitaine, je vis bien que je m'étais trompé, et que c'était bien une femme; et une pauvre petite femme qui avait grand'peur encore, car on voyait sous son voile qu'elle tremblait de tous ses membres. Je remis mon couteau dans ma poche, et je m'approchai d'elle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame? lui demandai-je.

— Vous êtes le capitaine de ce petit bâtiment? répondit-elle.

— Oui, madame.

— Avez-vous quelque affaire qui vous retienne dans le port?

— Je comptais partir demain matin.

— Avez-vous des passagers maltais?

— Aucun.

— Faites-vous voile plus particulièrement pour un point de la Sicile que pour l'autre?

— Je comptais rentrer dans le port de Messine.

— Voulez-vous gagner cent ducats?

— Belle demande! Je crois, pardieu! bien que je le veux. Si

toutefois, vous le comprenez bien, la chose ne peut pas me compromettre.

— En aucune façon.

— Que faut-il faire?

— Il faut venir cette nuit avec votre speronare à la pointe Saint-Jean, à une heure du matin. Vous enverrez votre canot à terre. Un passager attendra sur le rivage; il vous dira *Sicile*, vous lui répondrez *Malte*. Vous le ramènerez à bord, et vous le déposerez dans l'endroit de la Sicile qui vous conviendra le mieux. Voilà tout.

— Dam! c'est faisable, répondis-je; et vous dites que pour cela...

— Il y a une prime de quatre cents ducats, deux cents ducats comptant; les voilà (l'inconnue tira une bourse et la jeta sur la table); deux cents ducats qui vous seront remis par le passager lui-même en touchant la terre.

— Eh! mais, dites donc, repris-je, il faut au moins que je vous fasse une obligation, moi, une reconnaissance, quelque chose, un petit papier enfin.

— A quoi bon? Vous êtes honnête homme ou vous ne l'êtes pas; si vous êtes honnête homme, votre parole suffit; si vous ne l'êtes pas, vous comprenez, aux précautions que je prends, au secret que je vous demande, que votre papier ne peut me servir à rien, et que je ne suis pas en mesure de le faire valoir devant les tribunaux.

— Par quel hasard vous êtes-vous adressée à moi, alors?

— Je me promenais aujourd'hui sur le port, ne sachant à qui m'adresser pour le service que je réclame de vous. Je vous ai vu passer, votre figure ouverte m'a plu, vous avez monté dans votre canot, vous êtes venu droit au petit bâtiment où nous sommes, j'ai deviné que vous en étiez le capitaine; j'ai attendu la nuit; la nuit venue, je m'y suis fait conduire à mon tour; j'ai demandé à vous parler, et me voilà.

— Oh! quant à ce qui est d'être franc et honnête, répondis-je, vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

— Eh bien! c'est tout ce qu'il me faut, répondit l'inconnue en me tendant la main; une jolie petite main, ma foi, que j'avais même grande envie de la prendre et de la baiser; c'est chose convenue.

— Vous avez ma parole.

— Vous n'oublierez pas le mot d'ordre?

— Sicile et Malte.

— C'est bien : à une heure, à la pointe Saint-Jean.

— A une heure.

L'inconnue redescendit dans le bateau et regagna la terre ; à dix heures nous levâmes l'ancre. La pointe Saint-Jean est une espèce de cap qui s'avance dans la mer vers la partie méridionale de Malte, à une lieue et demie de la ville, ce qui, par mer, faisait une distance de cinq ou six milles à peu près. Mais comme le vent était mauvais, il fallait franchir cette distance à la rame ; comme vous comprenez, il n'y avait pas de temps à perdre.

A minuit et demi, nous étions à un demi mille de la pointe Saint-Jean. Ne voulant pas m'approcher davantage, de peur d'être vu, je mis en panne, et j'envoyai Pietro à terre avec le canot. Je le vis s'enfoncer dans l'obscurité, se confondre avec la côte et disparaître ; un quart d'heure après il reparut. Le passager était assis à l'arrière du canot, tout s'était donc bien passé.

J'avais fait préparer la cabine de mon mieux ; j'y avais fait transporter mon propre matelas ; d'ailleurs, comme avec le vent qui soufflait nous devions être le lendemain à Messine, je pensais que, si difficile que fût notre hôte, une nuit est bientôt passée. Puis, il y a des circonstances où les gens les plus délicats passent volontiers sur certaines choses, et, il faut le dire, notre passager me paraissait être dans une de ces circonstances-là.

Ces réflexions firent que, par délicatesse, et pour ne point paraître trop curieux, je descendis dans l'entrepont, tandis qu'il montait à bord. De son côté, le passager alla droit à la cabine sans regarder personne et sans dire une seule parole ; seulement il laissa deux onces (1) dans la main que Pietro lui tendit pour l'aider à monter l'escalier. Au bout de cinq minutes, quand le canot fut amarré, Pietro vint me rejoindre.

— Tenez, capitaine, me dit-il, voici deux onces à ajouter à la masse.

(1) L'once est une monnaie sicilienne qui vaut 12 francs.

— Ils n'ont, voyez-vous, interrompit le capitaine, qu'une bourse pour eux tous; seulement je suis le caissier : à la fin du voyage je fais les comptes de chacun, et tout est dit.

— Eh bien! demandai-je à Pietro, comment cela s'est-il passé?

— Mais à merveille, répondit-il; il était là qui attendait avec la femme voilée qui était venue à bord, et il parait même qu'il était impatient de me voir; car, à peine m'eut-il aperçu, qu'il embrassa l'autre, et qu'il vint au devant de moi, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; alors nous avons échangé le mot d'ordre, et il est monté à bord. Tant que la femme a pu le voir, elle est restée sur la côte à nous regarder et à nous faire des signes avec son mouchoir. Puis, quand nous avons été trop loin, nous avons entendu une voix qui nous criait bon voyage; c'était encore elle, la pauvre femme.

— Et as-tu vu notre passager?

— Non, il s'est caché la figure dans son manteau; seulement, à sa voix et à sa tournure, ç'a m'a l'air d'un jeune homme, l'amant de l'autre probablement.

— C'est bien; va dire aux camarades de déployer la voile, et à Nunzio de gouverner sur Messine.

Pietro remonta sur le pont, transmit l'ordre que j'avais donné, et dix minutes après nous marchions que c'était plaisir. Je ne tardai pas à le suivre sur le pont : je ne sais pourquoi je ne pouvais pas dormir. D'ailleurs, le temps était si beau, il ventait un si bon vent, il faisait un si magnifique clair de lune, que c'était péché que de s'enfermer dans un entrepont avec une pareille nuit.

Je trouvai le pont solitaire; tous les camarades étaient rentrés dans leur écoutille et dormaient à qui mieux mieux; il n'y avait que Nunzio qui veillait comme d'habitude; mais, attendu qu'il était caché derrière la cabine, on ne le voyait pas, si bien qu'on aurait cru que le bâtiment marchait tout seul.

Il était deux heures et demie du matin à peu près, nous avions déjà laissé Malte bien loin derrière nous, et je me promenais de long en large sur le pont, pensant à ma petite femme et aux amis que nous allions retrouver, quand tout à coup je vis s'ouvrir la cabine et paraître le passager. Son pre-

mier coup d'œil fut pour s'assurer de l'endroit où nous étions. Il vit Malte qui ne paraissait plus que comme un point noir, et il me sembla qu'à cette vue il respirait plus librement. Cela me rappela les précautions qu'il avait prises en montant à bord ; et craignant de le contrarier en restant sur le pont, je m'acheminai vers l'écoutille de l'avant pour pénétrer dans l'entrepont, lorsque, faisant deux ou trois pas de mon côté :

— Capitaine, me dit-il.

Je tressaillis : il me sembla que j'avais déjà entendu cette voix quelque part comme dans un rêve. Je me retournai vivement.

— Capitaine, reprit-il en continuant de s'avancer vers moi, pensez-vous, si ce vent-là continue, que nous soyons demain soir à Messine ?

Et à mesure qu'il s'approchait, je croyais reconnaître son visage, comme j'avais cru reconnaître sa voix. A mon tour, je fis quelques pas vers lui ; alors il s'arrêta en me regardant fixement et comme pétrifié. A mesure que la distance devenait moindre entre nous, mes souvenirs me revenaient, et mes soupçons se changeaient en certitude. Quant à lui, il était visible qu'il aurait mieux aimé être partout ailleurs qu'où il était ; mais il n'y avait pas moyen de fuir, nous avions de l'eau tout autour de nous, et la terre était déjà à plus de trois lieues. Néanmoins, il recula devant moi jusqu'au moment où la cabine l'empêcha d'aller plus loin. Je continuai de m'avancer jusqu'à ce que nous nous trouvassions face à face. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire, lui pâle et hagard, moi avec le sourire sur les lèvres, et cependant je sentais que moi aussi je pâlissais, et que tout mon sang se portait à mon cœur ; enfin, il rompit le premier le silence.

— Vous êtes le capitaine Giuseppe Arena, me dit-il d'une voix sourde.

— Et vous l'assassin Gaëtano Sferra, répondis-je.

— Capitaine, reprit-il, vous êtes honnête homme, ayez pitié de moi, ne me perdez pas.

— Que je ne vous ne perde pas ! comment l'entendez-vous ?

— J'entends que vous ne me livriez point ; en arrivant en Sicile, je doublerai la somme qui vous a été promise.

— J'ai reçu deux cents ducats pour vous conduire à Messine ;

vous devez m'en donner deux cents autres en débarquant ; je toucherai ce qui est promis, pas un grain de plus.

— Et vous remplirez l'obligation que vous avez prise, n'est-ce pas, de me mettre à terre sain et sauf ?

— Je vous mettrai à terre sans qu'il soit tombé un cheveu de votre tête ; mais, une fois à terre, nous avons un petit compte à régler : je vous redois un coup de couteau pour que nous soyons quittes.

— Vous m'assassinerez, capitaine ?

— Misérable ! lui dis-je ; c'est bon pour toi et pour tes pareils, d'assassiner.

— Eh bien ! alors, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, puisque vous jouez si bien du couteau, nous en jouerons emsemble ; toutes les chances sont pour vous, vous avez déjà la première manche.

— Mais je ne sais pas me battre au couteau, moi.

— Bah ! laissez donc, répondis-je en écartant ma chemise et en lui montrant ma poitrine, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ; d'ailleurs, ce n'est pas si difficile : on se met chacun dans un tonneau, on se fait lier le bras gauche autour du corps, on convient de se battre à un pouce, à deux pouces ou à toute la lame, et on gesticule. Quant à ce dernier point, c'est déjà réglé ; et sauf votre plaisir, nous nous battrons à toute la lame, car vous avez si bien frappé, qu'il n'en était pas resté une ligne hors de la blessure.

— Et si je refuse ?

— Ah ! si vous refusez, c'est autre chose : je vous mettrai à terre comme j'ai dit, je vous donnerai une heure pour gagner la montagne, et puis je préviendrai le juge ; alors c'est à vous de vous bien tenir, parce que, si vous êtes pris, voyez-vous, vous serez pendu.

— Et si j'accepte le duel et que je vous tue ?

— Si vous me tuez, eh bien ! tout sera dit.

— Ne me poursuivra-t-on pas ?

— Qui cela ? mes amis ?

— Non, la justice ?

— Allons donc ! est-ce qu'il y a un seul Sicilien qui déposerait contre vous parce que vous m'auriez tué loyalement ? Pour m'avoir assassiné, à la bonne heure.

— Eh bien ! je me battrai ; c'est dit.

— Alors, dormez tranquille, nous recauserons de cela à Contessi ou à la Scaletta. Jusque-là, le bâtiment est à vous, puisque vous le payez; promenez-vous-y en long et en large ; moi, je rentre chez moi.

Je descendis dans l'écoutille, je réveillai Pietro, et je lui racontai tout ce qui venait de se passer. Quant à Nunzio, c'était inutile de lui rien raconter à lui ; il avait tout entendu.

— C'est bon, capitaine, dit Pietro, soyez tranquille, nous ne le perdrons pas de vue.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la Scaletta ; je consignai l'équipage sur le bâtiment, et nous descendîmes dans le canot, Gaëtano Sferra, Pietro, Nunzio et moi.

En mettant pied à terre, Nunzio et Pietro se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de notre homme, de peur qu'il ne lui prît envie de s'échapper; il s'en aperçut :

— Vos précautions sont inutiles, capitaine, me dit-il ; du moment où il s'agit d'un duel, que ce soit au pistolet, à l'épée ou au couteau, cela ne fait rien ; je suis votre homme.

— Ainsi, repris-je, vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper ?

— Je vous la donne.

Je fis un signe à Nunzio et à Pietro, et ils le laissèrent marcher seul.

— C'est égal, dit Pietro se mêlant de nouveau à la conversation, nous ne le perdions pas de vue, tout de même.

— N'importe. Tant il y a, reprit le capitaine, qu'à partir de ce moment-là il n'y a rien à dire sur lui.

— Aussi, je ne dis rien, reprit Pietro.

— Nous continuâmes de suivre le chemin, et au bout de dix minutes nous étions chez le père Matteo, un bon vieux Sicilien dans l'âme, celui-là, et qui tient une petite auberge à l'*Ancre d'or*. — Bonjour, père Matteo, lui dis-je. Voilà ce que c'est : nous avons eu des mots ensemble, monsieur et moi, nous voudrions nous régaler d'un petit coup de couteau ; vous avez bien une chambre à nous prêter pour cela, n'est-ce pas ?

— Deux, mes enfants, deux, dit le père Matteo.

— Non pas ; deux, ce serait de trop, mon brave, une seule suffira. Puis, s'il s'ensuivait quelque chose (nous sommes tous mortels, et un malheur est bien vite arrivé), enfin, s'ils s'ensuivait quelque chose, vous savez ce qu'il y a à dire. Nous étions à dîner, monsieur et moi, nous nous sommes pris de dispute, nous avons joué des couteaux, et voilà ; bien entendu que, s'il y en a un de tué, c'est celui-là qui aura eu tous les torts.

— Tiens, cela va sans dire, répondit le père Matteo.

— Si je tue monsieur, je n'ai pas de recommandations à vous faire, on l'enterrera décemment et comme un bourgeois doit être enterré ; c'est moi qui paie. Si monsieur me tue, il y a de quoi faire face aux frais dans le speronare. D'ailleurs, vous me feriez bien crédit, n'est-ce pas, père Matteo.

— Sans reproche, ça ne serait pas le première fois, capitaine.

— Non, mais ça serait la dernière. Dans ce cas-là, père Matteo, comprenez bien ceci : moi tué, monsieur est libre comme l'air, entendez-vous bien ? il va où il veut et comme il veut ; et si on l'arrète, c'est moi qui lui ai cherché noise ; j'étais en train, j'avais bu un coup de trop, et il ne m'a donné que ce que je méritais : vous entendez ?

— Parfaitement.

— Maintenant, prépare le dîner, vieux. — Toi, Pietro, va-t'en acheter deux couteaux exactement pareils ; tu sais comme il les faut.

— Toi, Nunzio, tu t'en iras trouver le curé. — A propos, repris-je en me retournant vers Gaëtano qui avait écouté tous ces détails avec une grande indifférence, je dois vous prévenir que je commande une messe ; elle ne sera dite que demain matin, mais c'est égal, l'intention y est. Si vous voulez en commander une de votre côté pour que je n'aie pas d'avantage sur vous, et que Dieu ne soit ni pour l'un ni pour l'autre, vous en êtes le maître ; c'est fra Girolamo qui dit les meilleures.

— Merci, me répondit Gaëtano ; vous ne pensez pas, j'espère, que je croie à toutes ces bêtises.

— Vous n'y croyez pas ! vous n'y croyez pas, dites-vous ? tant pis : moi j'y crois, monsieur. Nunzio, tu iras com-

mander la messe chez fra Girolamo, entends-tu? pas chez un autre.

— Soyez tranquille, capitaine.

Pietro et Nunzio sortirent pour s'acquitter chacun de la commission dont il était chargé. Je restai seul avec Gaëtano Sferra et le vieux Matteo.

— Maintenant, monsieur, dis-je en m'approchant de Gaëtano, si, au moment où nous sommes arrivés, vous n'avez rien à faire avec Dieu, vous avez sans doute quelque chose à faire avec le monde. Vous avez un père, une mère, une maîtresse, quelqu'un enfin qui s'intéresse à vous et que vous aimez. Matteo, du papier et de l'encre. Faites comme moi, monsieur, écrivez à cette personne, et si je vous tue, foi d'Arena, la lettre sera fidèlement remise.

— Ceci, c'est autre chose, et vous avez raison, dit Gaëtano en prenant le papier et l'encre des mains du vieux Matteo et en se mettant à écrire.

Je m'assis à la table qui était en face de la sienne, et je me mis à écrire de mon côté. Il va sans dire que la lettre que j'écrivais était pour ma pauvre femme.

Comme nous finissions, Nunzio et Pietro rentrèrent.

— La messe est commandée, dit Nunzio.

— A fra Girolamo?

— A lui-même.

— Voici les deux couteaux, dit Pietro, c'est une piastre les deux.

— Chut! dis-je.

— Non, non, dit Gaëtano; il est juste que je paye le mien et vous le vôtre. D'ailleurs, nous avons un compte à régler, capitaine. Je vous redois deux cents ducats, car vous m'avez, selon nos conventions, fidèlement remis à terre.

— Que cela ne vous inquiète pas, rien ne presse.

— Cela presse fort, au contraire, capitaine. Voici les deux cents ducats. Quant à vous, mon ami, continua-t-il en s'adressant à Pietro, voici deux onces pour l'achat du couteau.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Pietro; le couteau coûte cinq carlins, et non pas deux onces. Je ne reçois pas de bonne main pour une pareille chose.

— Je crois bien ! dit Pietro, interrompant encore; un couteau qui pouvait tuer le capitaine !

— Maintenant, reprit Gaëtano Sferra, quand vous voudrez, je vous attends.

— Vous êtes servis, dit le vieux Matteo en rentrant de sa cuisine.

— Montons donc, dis-je à Gaëtano.

Nous montâmes. Je suivais Gaëtano par derrière ; il marchait d'un pas ferme : je demeurai convaincu que cet homme était brave. C'était à n'y plus rien comprendre.

Comme l'avait dit Matteo, nous étions servis. Un bout de la table, couvert d'une nappe et de tout l'accompagnement nécessaire, supportait le dîner. L'autre bout était resté vide, et un tonneau défoncé par un bout était disposé de chaque côté, pour nous recevoir quand il nous plairait de commencer.

Pietro déposa un couteau de chaque côté de la table.

— Si vous connaissez ici quelqu'un, et que vous désiriez l'avoir pour témoin, dis-je à Gaëtano, vous pouvez l'envoyer chercher, nous attendrons.

— Je ne connais personne, capitaine. D'ailleurs ces deux braves gens sont là, continua Gaëtano en montrant Pietro et le pilote; ils serviront en même temps pour vous et pour moi.

Ce sang-froid m'étonna. Depuis que j'avais vu cet homme de près, j'avais perdu une partie de mon désir de me venger. Je résolus donc de faire une espèce de tentative de conciliation.

— Écoutez, lui dis-je au moment où il venait de passer de l'autre coté de la table, il est évident qu'il y a dans tout ceci quelque mystère que je ne connais pas et que je ne puis deviner. Vous n'êtes point un assassin. Pourquoi m'avez-vous frappé? dans quel but moi plutôt qu'un autre? Soyez franc, dites-moi tout; et si je reconnais que vous avez été poussé par une nécessité quelconque, par une de ces fatalités plus fortes que l'homme, et à laquelle il faut que l'homme obéisse, eh bien, tout sera dit, et nous en resterons là.

Gaëtano réfléchit un instant; puis, d'un air sombre :

— Je ne puis rien vous dire, reprit-il, le secret n'est pas à moi seul ; puis, voyez-vous, ce n'est point le hasard qui nous a conduits face à face. Ce qui est écrit est écrit, et il faut que les choses s'accomplissent : battons-nous.

— Réfléchissez, repris-je, il en est encore temps. Si c'est la présence de ces hommes qui vous gêne, ils s'en iront, et je resterai seul avec vous, et ce que vous m'aurez dit, je vous le jure, ce sera comme si vous l'aviez dit à un confesseur.

— J'ai été près de mourir, j'ai fait venir un prêtre, je me suis confessé à lui, croyant que cette confession serait la dernière, et au risque de paraître devant Dieu, chargé d'un péché mortel, je ne lui ai pas révélé le secret que vous voulez savoir.

— Cependant, monsieur, repris-je, insistant d'autant plus qu'il se défendait davantage.

— Ah ! interrompit-il insolemment, est-ce que c'est vous qui après m'avoir fait venir ici ne voudriez plus vous battre? est-ce que vous auriez peur, par hasard !

— Peur ! m'écriai-je; et d'un bond je fus dans le tonneau et le couteau à la main.

— N'est-ce pas, Pietro, continua le capitaine en s'interrompant, n'est-ce pas que je fis tout cela pour l'amener à me dire la cause de sa conduite envers moi ?

— Oui, vous l'avez fait, répondit Pietro, et j'en étais même bien étonné, car vous le savez bien, capitaine, ce n'est pas votre habitude, et quand nous avions de ces choses-là avec les Calabrais, ça allait comme sur des roulettes.

— Enfin, reprit le capitaine, il ne voulut rien entendre, il entra à son tour dans son tonneau. Seulement, quand on voulut lui lier le bras gauche derrière le dos comme on venait de me le faire à moi, il prétendit que cela le gênait, et demanda qu'on lui laissât le bras libre. On le lui délia aussitôt.

Alors nous commençâmes à nous escrimer, comme malgré lui, et naturellement, il parait les coups que je lui portais avec le bras gauche; cela retarda un peu la fin du combat. Il me déchira même un tant soit peu l'épaule avant que je l'eusse touché, car je regardais comme au-dessous de moi de le frapper dans les membres. Mais, ma foi, quand je vis mon sang couler, et Pietro qui se mangeait les poings jusqu'au coude, je lui allongeai une si rude botte, que, du coup de poing encore plus que du coup de couteau, il s'en alla rouler, lui et son tonneau, jusqu'auprès de la fenêtre. Quand je vis qu'il ne se relevait pas, je pensai qu'il avait son compte. En effet, en regardant la

lame du couteau, je vis qu'elle était rouge jusqu'au manche. Nunzio courut à lui.

— Eh bien ! eh bien! lui dit-il, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que nous demanderons un prêtre, ou un médecin?

— Un prêtre, répondit Gaëtano d'une voix sourde, le médecin serait inutile.

— Va donc pour le prêtre, dit Nunzio, Eh! vieux, continua-t-il en appelant.

Une porte s'ouvrit, et Matteo parut.

— Une chambre et un lit pour monsieur qui se trouve mal !

— C'est prêt, dit Matteo.

— Alors, aidez-moi à le porter pendant qu'ils vont casser quelques bouteilles, eux autres, pour faire croire que ça est venu comme ça petit à petit.

— Un prêtre ! un prêtre! murmura Gaëtano plus sourdement encore que la première fois; vous voyez bien que, si vous tardez, je serai mort avant qu'il vienne. — En effet, le sang coulait de sa poitrine comme d'une fontaine.

— Vous, mort! ah! bien oui, dit Matteo en le prenant par-dessous les épaules, tandis que Nunzio le prenait par les jambes; vous avez encore pour plus de quatre ou cinq heures à vivre, allez, je vois ça dans vos yeux; je vais vous mettre là-dessus une bonne compresse, et vous aurez le temps de faire une fameuse confession.

La porte se referma, et je me retrouvai seul avec Pietro.

— Eh bien ! me dit-il, que diable avez-vous donc, capitaine? est-ce que vous allez vous trouver mal pour cette écorchure que vous avez là à l'épaule?

— Ah ! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, lui répondis-je, mais j'aimerais mieux ne pas avoir rencontré cet homme, j'étais payé pour le mener sain et sauf ici.

— Eh bien ! mais il me semble, répondit Pietro, que, quand nous l'avons débarqué, il se portait comme un charme.

— Cet argent me portera malheur, Pietro; et s'il meurt, je n'en veux pas garder un sou, et je l'emploierai à faire dire des messes.

— Des messes! c'est toujours bon, dit Pietro; et la preuve, c'est que celle que vous avez commandée tout à l'heure ne vous a pas mal réussi; mais l'argent n'est pas méprisable non plus.

— Et cette pauvre femme, Pietro, cette pauvre femme qui est venue me trouver à mon bâtiment et qui l'a conduit jusque sur le rivage! Hein! quand elle va savoir cela.

— Ah dam! il y aura des larmes, ça c'est sûr; mais, au bout du compte, il vaut mieux que ce soit elle qui pleure que la patronne. D'ailleurs, vous n'avez fait que lui rendre ce qu'il vous avait donné il y a un an, voilà tout; avec les intérêts, c'est vrai: mais, écoutez donc, il n'y a que les banqueroutiers qui ne payent pas leurs dettes.

— C'est égal, repris-je, je voudrais bien savoir pourquoi il m'a donné ce coup de couteau.

En ce moment, la porte de la chambre où l'on avait porté Gaëtano Sferra s'ouvrit.

— Capitaine Arena, dit une voix, le moribond vous demande.

Je me retournai, et je reconnus fra Girolamo.

— Me voilà, mon père, répondis-je en tressaillant.

— Allons, dit Pietro, vous allez probablement savoir la chose; si cela peut se dire, vous nous la raconterez.

Je lui fis signe de la tête que oui, et j'entrai.

— Mon frère, dit fra Girolamo en me montrant Gaëtano Sferra pâle comme les draps dans lesquels il était couché, voici un chrétien qui va mourir, et qui désire que vous entendiez sa confession.

— Oui, venez, capitaine, dit Gaëtano d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on l'entendre; et puisse Dieu me donner la force d'aller jusqu'au bout!

— Tenez, tenez, dit le père Matteo en entrant et en posant une fiole, remplie d'une liqueur rouge comme du sang, sur la table qui était près du lit du mourant; tenez, voilà qui va vous remettre le cœur; buvez-moi deux cuillerées de cela, et vous m'en direz des nouvelles. Vous savez, capitaine, continua-t-il en s'adressant à moi, c'est le même élixir que faisait cette pauvre Julia, qu'on appelait la sorcière, et qui a fait tant de bien à votre oncle.

— Oh! alors, dis-je en versant la liqueur dans une cuillère et en approchant la cuillère des lèvres du blessé, buvez; Matteo a raison, cela vous fera du bien.

Gaëtano avala la cuillerée d'élixir, tandis que fra Girolamo refermait la porte derrière Matteo, qui ne pouvait rester plus

longtemps, le moribond allant se confesser. A peine l'eut-il bue, que ses yeux brillèrent, et qu'une vive rougeur passa sur son visage.

— Que m'avez-vous donné là, capitaine? s'écria-t-il en me saisissant la main; encore une cuillerée, encore une, je veux avoir la force de tout vous raconter.

Je lui donnai une seconde gorgée de l'élixir; il se souleva alors sur une main et appuya l'autre sur sa poitrine.

— Ah! voilà la première fois que je respire depuis que j'ai reçu votre coup de couteau, capitaine; cela fait du bien, de respirer.

— Mon fils, dit fra Girolamo, profitez de ce que Dieu vous secourt pour nous dire ce secret qui vous étouffe plus encore que votre blessure.

— Mais si j'allais ne pas mourir, mon père, s'écria Gaëtano; si j'allais ne pas mourir, il serait inutile que je me confessasse. J'ai déjà vu la mort d'aussi près qu'en ce moment-ci, et cependant j'en suis revenu.

— Mon fils, dit fra Girolamo, c'est une tentation du démon qui, à cette heure, dispute votre âme à Dieu. Ne croyez pas les conseils du maudit. Dieu seul sait si vous devez vivre ou mourir; mais agissez toujours comme si votre mort était sûre.

— Vous avez raison, mon père, dit Gaëtano en essuyant avec son mouchoir une écume rougeâtre qui humectait ses lèvres; vous avez raison : écoutez, et vous aussi, capitaine.

Je m'assis au pied du lit, fra Girolamo s'assit au chevet, prit dans ses deux mains les mains du moribond, et commença :

« J'aimais une femme; c'est celle à laquelle est adressée la lettre que je vous ai donnée, mon père, pour qu'elle lui fût remise en cas de mort. Cette femme, je l'avais aimée jeune fille; mais je n'étais pas assez riche pour être agréé par ses parents : on la donna à un marchand grec, jeune encore, mais qu'elle n'aimait pas. Nous fûmes séparés. Dieu sait que je fis tout ce que je pus pour l'oublier. Pendant un an je voyageai, et peut-être ne fussé-je jamais revenu à Malte, si je n'eusse reçu la nouvelle que mon père était mourant.

Trois jours après mon retour, mon père était mort. En suivant son convoi, je passai devant la maison de Lena. Malgré moi je levai la tête, et à travers la jalousie j'aperçus ses yeux.

De ce moment, il me sembla ne l'avoir pas quittée un instant, et je sentis que je l'aimais plus que jamais.

Le soir, je revins sous cette fenêtre. J'y étais à peine, que j'entendis le petit cri que faisaient en s'écartant les planchettes des persiennes ; au même moment une lettre tomba à mes pieds. Cette lettre me disait que dans deux jours son mari partait pour Candie, et qu'elle restait seule avec sa vieille nourrice. J'aurais dû partir, je le sais bien, mon père, j'aurais dû fuir aussi loin que la terre eût pu me porter; ou bien entrer dans quelque couvent, faire raser mes cheveux, et m'abriter sous quelque saint habit qui eût étouffé mon amour; mais j'étais jeune, j'étais amoureux : je restai.

Mon père, je n'ose pas vous parler de notre bonheur, c'était un crime. Pendant trois mois nous fûmes, Léna et moi, les êtres les plus heureux de la création. Ces trois mois passèrent comme un jour, comme une heure, ou plutôt ils n'existèrent pas : ce fut un rêve.

Un matin Lena reçut une lettre de son mari. J'étais près d'elle quand sa vieille nourrice l'apporta. Nous nous regardâmes en tremblant; ni l'un ni l'autre de nous n'osait l'ouvrir. Elle était là sur la table. Deux ou trois fois, et chacun à son tour, nous avançâmes la main. Enfin, Lena la prit, et me regardant fixement :

— Gaëtano, dit-elle, m'aimes-tu ?

— Plus que ma vie, répondis-je.

— Serais-tu prêt à tout quitter pour moi, comme je serais prête à tout quitter pour toi ?

— Je n'ai que toi au monde : où tu iras, je te suivrai.

— Eh bien, convenons d'une chose : si cette lettre m'annonce son retour, convenons que nous partirons ensemble, à l'instant même, sans hésiter, avec ce que tu auras d'argent et moi de bijoux.

— A l'instant même, sans hésiter; Lena, je suis prêt.

Elle me tendit la main, et nous ouvrîmes la lettre en souriant. Il annoncait que, ses affaires n'étant point terminées, il ne serait de retour que dans trois mois. Nous respirâmes. Quoique notre résolution fût bien prise, nous n'étions pas fâchés d'avoir encore ce délai avant de le mettre à exécution.

En sortant de chez Lena, je rencontrai un mendiant que de-

puis trois jours je retrouvais constamment à la même place. Cette assiduité me surprit, et tout en lui faisant l'aumône, je l'interrogeai; mais à peine s'il parlait l'italien, et tout ce que j'en pus tirer, c'est que c'était un matelot épirote dont le vaisseau avait fait naufrage, et qui attendait une occasion de s'engager sur un autre bâtiment.

Je revins le soir. Le temps nous était mesuré d'une main trop avare pour que nous en perdissions la moindre parcelle. Je trouvai Lena triste. Pendant quelques instants je l'interrogeai inutilement sur la cause de cette tristesse; enfin elle m'avoua qu'en faisant sa prière du matin devant une madone du Pérugin, qui était dans sa famille depuis trois cents ans et à laquelle elle avait une dévotion toute particulière, elle avait vu distinctement couler deux larmes des yeux de l'image sainte. Elle avait cru d'abord être le jouet de quelque illusion, et elle s'en était approchée, afin de regarder de plus près. C'étaient bien deux larmes qui roulaient sur ses joues, deux larmes réelles, deux larmes vivantes, deux larmes de femme! Elle les avait essuyées alors avec son mouchoir, et le mouchoir était resté mouillé. Il n'y avait pas de doute pour elle, la madone avait pleuré, et ces larmes, elle en était certaine, présageaient quelque grand malheur.

Je voulus la rassurer, mais l'impression était trop profonde. Je voulus lui faire oublier par un bonheur réel cette crainte imaginaire; mais pour la première fois je la trouvai froide et presque insensible, et elle finit par me supplier de me retirer, et de lui laisser passer la nuit en prières. J'insistai un instant, mais Lena joignit les mains en me suppliant, et à mon tour je vis deux grosses larmes qui tremblaient à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres; puis, moitié ravi, moitié boudant, je m'apprêtai à lui obéir.

Alors nous soufflâmes la lumière; nous allâmes à la fenêtre pour nous assurer si la rue était solitaire, et nous soulevâmes le volet. Un homme, enveloppé dans son manteau, était appuyé au mur. Au bruit que nous fîmes, il releva la tête; mais nous vîmes à temps le mouvement qu'il allait faire; nous laissâmes retomber le volet, et il ne put nous apercevoir.

Nous restâmes un instant muets et immobiles, écoutant le battement de nos cœurs qui se répondaient en bondissant et qui

troublaient seuls le silence de la nuit. Cette terreur superstitieuse de Lena avait fini par me gagner, et si je ne croyais pas à un malheur, je croyais au moins à un danger. Je soulevai le volet de nouveau ; l'homme avait disparu.

Je voulus profiter de son absence pour m'éloigner; j'embrassai une dernière fois Lena, et je m'approchai de la porte. En ce moment il me sembla entendre dans le corridor qui y conduisait le bruit d'un pas. Sans doute Lena crut l'entendre comme moi, car elle me serra les mains.

— As-tu une arme? me dit-elle si bas qu'à peine je compris.

— Aucune, répondis-je.

— Attends. — Et elle me quitta. Quelques secondes après, je l'entendis ou plutôt je la sentis revenir. Tiens, me dit-elle ; et elle me mit dans la main le manche d'un petit yatagan qui appartenait à son mari.

— Je crois que nous nous sommes trompés, lui dis-je, car on n'entend plus rien.

— N'importe, me dit-elle, garde ce poignard, et désormais ne viens jamais sans être armé. Je le veux, entends-tu. — Et je rencontrai ses lèvres qui cherchaient les miennes pour faire de son commandement une prière.

— Tu exiges donc toujours que je te quitte?

— Je ne l'exige pas, je t'en prie.

— Mais à demain, au moins.

— Oui, à demain.

Je serrai Lena une dernière fois dans mes bras, puis j'ouvris la porte. Tout était silencieux et paraissait calme.

— Folle que tu es! lui dis-je.

— Folle tant que tu voudras, mais la madone a pleuré.

— C'est de la jalousie, Lena, lui dis-je en l'enlaçant une dernière fois dans mes bras et en approchant sa tête de la mienne.

— Prends garde, s'écria Lena avec un cri terrible et en faisant un mouvement pour se jeter en avant. Le voilà, le voilà!

En effet, un homme s'élançait de l'autre bout de l'appartement. Je bondis au-devant de lui, et nous nous trouvâmes face à face. C'était Morelli, le mari de Lena. Nous ne dîmes pas un mot, nous nous jetâmes l'un sur l'autre en rugissant. Il tenait d'une main un poignard et de l'autre un pistolet. Le pistolet

partit dans la lutte, mais sans me toucher. Je ripostai par un coup terrible, et j'entendis mon adversaire pousser un cri. Je venais de lui enfoncer le yatagan dans la poitrine. En ce moment le mot de halte retentit en anglais : une patrouille qui passait dans la rue, prévenue par le coup de pistolet, s'arrêtait sous les fenêtres Je me précipitai vers la porte pour sortir; Lena me saisit par le bras, me fit traverser sa chambre, m'ouvrit une petite croisée qui donnait sur le jardin; je sentis que ma présence ne pouvait que la perdre.

— Écoute, lui dis-je, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, tu es accourue au bruit, et tu as trouvé ton mari mort.

— Sois tranquille.

— Où te reverrai-je?

— Partout où tu seras.

— Adieu.

— Au revoir.

Je m'élançai comme un fou à travers le jardin, j'escaladai le mur, je me trouvai dans une ruelle. Je n'y voyais plus, je ne savais pas où j'étais, je courus ainsi devant moi jusqu'à ce que je me trouvasse sur la place d'Armes; là je m'orientai, et rappelant à mon aide un peu de sang-froid, je me consultai sur ce que j'avais de mieux à faire. C'était de fuir; mais à Malte on ne fuit pas facilement; d'ailleurs j'avais sur moi quelques sequins à peine : tout ce que je possédais était chez moi, chez moi aussi étaient les lettres de Lena, qui pouvaient être saisies et dénoncer notre amour. La première chose que j'eusse à faire était donc de rentrer chez moi.

Je repris en courant le chemin de la maison. A quelques pas de la porte était un homme accroupi, la tête entre ses genoux : je crus qu'il dormait, comme cela arrive parfois aux mendiants dans les rues de Malte; je n'y fis point attention, et je rentrai.

En deux bonds je fus dans ma chambre; je courus d'abord au secrétaire dans lequel étaient les lettres de Lena, et je les brûlai jusqu'à la dernière; puis, quand je vis qu'elles n'étaient plus que cendres, j'ouvris le tiroir où était l'argent, je pris tout ce que j'avais. Mon intention était de courir au port, de me jeter dans une barque, de troquer mes habits contre ceux d'un matelot, et le lendemain de sortir de la rade avec tous les pêcheurs qui sortent chaque matin. Cela m'était d'autant plus fa-

cile que vingt fois j'avais fait des parties de pêche avec chacun d'eux, et que je les connaissais tous. L'important était donc de gagner le port.

Je redescendis vivement dans cette intention; mais, au moment où je rouvrais la porte de la rue pour sortir, quatre soldats anglais se jetèrent sur moi; en même temps un homme s'approcha, et m'éclairant le visage avec une lanterne sourde :

— C'est lui, dit-il.

De mon côté, je reconnus le mendiant épirote à qui j'avais fait l'aumône le matin même. Je compris que j'étais perdu si je ne surveillais pas chacune de mes paroles. Je demandai, de la voix la plus calme que je pus prendre, ce qu'on me voulait et où l'on me conduisait; on me répondit en prenant le chemin de la prison, et arrivé à la prison, en m'enfermant dans un cachot.

A peine fus-je seul que je réfléchis à ma situation. Personne ne m'avait vu frapper Morelli, j'étais sûr de Lena comme de moi-même. Je n'avais point été pris sur le fait, je résolus de me renfermer dans la dénégation la plus absolue.

J'aurais bien pu dire qu'en sortant de chez Lena j'avais été attaqué et que je n'avais fait que me défendre. Ainsi peut-être je changeais la peine de mort en prison, mais je perdais Lena. Je n'y songeai même point.

Le lendemain, un juge et deux greffiers vinrent m'interroger dans ma prison. Morelli n'était pas mort sur le coup, c'était lui qui avait dit mon nom au chef de la patrouille survenue pendant notre lutte; il avait affirmé sur le crucifix m'avoir parfaitement reconnu, et il avait rendu le dernier soupir.

Je niai tout; j'affirmai que je ne connaissais Lena que pour l'avoir rencontrée comme on rencontre tout le monde, au spectacle, à la promenade, chez le gouverneur; j'étais resté chez moi toute la soirée, et je n'en étais sorti qu'au moment où j'avais été arrêté. Comme nos maisons ont rarement des concierges, et que chacun entre et sort avec sa clé, personne sur ce point ne put me donner de démenti.

Le juge donna l'ordre de me confronter avec le cadavre. Je sortis de mon cachot, et l'on me conduisit chez Lena. Je sentis que c'était là où j'aurais besoin de toute ma force : je me fis un

front de marbre, et je résolus de ne me laisser émouvoir par rien.

En traversant le corridor, je vis la place de la lutte : une petite glace était cassée par la balle du pistolet, le tapis avait conservé une large tache de sang ; elle se trouvait sur mon chemin, je ne cherchai point à l'éviter, je marchai dessus comme si j'ignorais ce que c'était.

On me fit entrer dans la chambre de Lena : le cadavre était couché sur le lit, la figure et la poitrine découvertes ; une dernière convulsion de rage crispait sa figure ; sa poitrine était traversée par la blessure qui l'avait tué. Je m'approchai du lit d'un pas ferme. On renouvela l'interrogatoire ; je ne m'écartai en rien de mes premières réponses. On fit venir Lena.

Elle s'approcha pâle, mais calme ; deux grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et pouvaient aussi bien venir de la douleur qu'elle éprouvait d'avoir perdu son mari, que de la situation où elle voyait son amant.

— Que me voulez-vous encore ? dit-elle ; je vous ai déjà dit que je ne sais rien, que je n'ai rien vu ; j'étais couchée, j'ai entendu du bruit dans le corridor, j'ai couru, et j'ai entendu mon mari crier à l'assassin. Voilà tout.

On fit monter l'Épirote, et on nous confronta avec lui. Lena dit qu'elle ne le connaissait point. Je répondis que je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu.

Je n'avais donc réellement contre moi que la déclaration du mort. Le procès se poursuivit avec activité : le juge accomplissait son devoir en homme qui veut absolument avoir une tête. A toute heure du jour et de la nuit il entrait dans mon cachot pour me surprendre et m'interroger. Cela lui était d'autant plus facile que mon cachot avait une porte qui donnait dans la chapelle des condamnés, et qu'il avait la clef de cette porte ; mais je tins bon, je niai constamment.

On mit dans ma prison un espion qui se présenta comme un compagnon d'infortune, et qui m'avoua tout. Comme moi il avait tué un homme, et comme moi il attendait son jugement. Je plaignis le sort qui lui était réservé, mais je lui dis que, quant à moi, j'étais parfaitement tranquille, étant innocent. L'espion, un matin, passa dans un autre cachot.

Cependant, à l'accusation du mort, à la déposition de l'Épi-

rote, s'était jointe une circonstance terrible : on avait retrouvé dans le jardin la trace de mes pas ; on avait mesuré la semelle de mes bottes avec les empreintes laissées, et l'on avait reconnu que les unes s'adaptaient parfaitement aux autres. Quelques-uns de mes cheveux aussi étaient restés dans les mains du moribond : ces cheveux, comparés aux miens, ne laissaient aucun doute sur l'identité.

Mon avocat prouva clairement que j'étais innocent, mais le juge prouva plus clairement encore que j'étais coupable, et je fus condamné à mort.

J'écoutai l'arrêt sans sourciller ; quelques murmures se firent entendre dans l'auditoire : je vis que beaucoup doutaient de la justice de la condamnation. J'étendis la main vers le Christ :

— Les hommes peuvent me condamner ! m'écriai-je ; mais voilà celui qui m'a déjà absous.

— Vous avez fait cela, mon fils ? s'écria fra Girolamo, qui n'avait pas sourcillé à l'assassinat, mais qui frissonnait au blasphème.

— Ce n'était pas pour moi, mon père, c'était pour Lena. Je n'avais pas peur de la mort ; et vous le verrez bien, puisque vous allez me voir mourir ; mais ma condamnation la déshonorait, mon supplice en faisait une femme perdue. Puis, je ne sais quelle vague espérance me criait au fond du cœur que je sortirais de tout cela. D'ailleurs, en vous avouant tout comme je le fais, à vous et au capitaine, est-ce que Dieu ne me pardonnera pas, mon père ? Vous m'avez dit qu'il me pardonnerait ? Mentiez-vous aussi, vous ?

Fra Girolamo ne répondit au moribond que par une prière mentale. Gaëtano regarda en pâlissant ce moine qui s'agenouillait sur les péchés d'autrui, et je vis la fièvre de ses yeux qui commençait à s'éteindre ; il sentit lui-même qu'il faiblissait.

— Encore une cuillerée de cet élixir, capitaine, dit-il. Et vous, mon père, écoutez-moi d'abord : nous n'avons pas de temps à perdre ; vous prierez après.

Je lui fis avaler une gorgée de l'élixir, qui produisit le même effet que la première fois. Je vis reparaître le sang sur ses joues, et ses yeux brillèrent de nouveau.

— Où en étions-nous ? demanda Gaëtano.

— Vous veniez d'être condamné, lui dis-je.

— Oui. — On me conduisit dans mon cachot ; trois jours me restaient : trois jours séparent, comme vous le savez, la condamnation du supplice.

Le premier jour, le greffier vint me lire l'arrêt, et me pressa d'avouer mon crime, m'assurant que, comme il y avait des circonstances atténuantes, peut-être obtiendrai-je une commutation de peine. Je lui répondis que je ne pouvais avouer un crime que je n'avais pas commis, et je vis qu'il sortait du cachot, ébranlé lui-même de la fermeté de mes dénégations.

Le lendemain ce fut le tour du confesseur. C'était un crime plus grand que le premier peut-être, mais je niai tout, même au confesseur. — Fra Girolamo fit un mouvement. — Mon père, reprit Gaëtano, Lena m'avait toujours dit que, si je mourais avant elle, elle entrerait dans un couvent et prierait pour moi pendant tout le reste de sa vie. Je comptais sur ses prières.

Le confesseur sortit convaincu que je n'étais pas coupable, et sa bouche, en me donnant le baiser de paix, laissa échapper le mot *martyr*. Je lui demandai si je ne le reverrais pas ; il promit de revenir passer avec moi la journée et la nuit du lendemain.

A quatre heures du soir, la porte de ma prison, celle qui donnait dans la chapelle des condamnés, s'ouvrit, et je vis paraître le juge.

— Eh bien ? lui dis-je en l'apercevant, êtes-vous enfin convaincu que vous avez condamné un innocent ?

— Non, me répondit-il ; je sais que vous êtes coupable, mais je viens pour vous sauver.

Je présumai que c'était quelque nouvelle ruse pour m'arracher mon secret, et je me pris à rire dédaigneusement.

Le juge s'avança vers moi, et me tendit un papier ; je lus :

« Crois à tout ce que te dira le juge, et fais tout ce qu'il t'ordonnera de faire.

» Ta Lena. »

— Vous lui avez arraché ce billet par quelque ruse infâme ou par quelque atroce torture, répondis-je en secouant la tête. Lena n'a point écrit ces paroles volontairement.

— Lena a écrit ces paroles librement ; Lena est venue me trouver ; Lena a obtenu de moi que je te sauvasse. et je viens te sauver. Veux-tu m'obéir et vivre? veux-tu t'obstiner et mourir?

— Eh bien! que faut-il faire? repris-je.

— Ecoute, dit le juge en se rapprochant de moi et en me parlant d'une voix si basse, qu'à peine je pouvais l'entendre; suis aveuglément les instructions que je vais te donner; ne réfléchis pas, obéis, et ta vie est sauvée, et l'honneur de ta maîtresse est sauvé.

— Parlez.

Il détacha mes fers.

— Voici un poignard, prends-le; sors par cette porte, dont j'ai seul la clef; cours au café le plus proche; laisse-toi hardiment reconnaître par tous ceux qui seront là; enfonce ton couteau dans la poitrine du premier venu; laisse-le dans la blessure; fuis, et reviens. Je t'attends ici, et Lena, enfermée chez moi, me répond de ton retour.

Je compris tout. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je sentis une sueur froide poindre à leur racine et ruisseler sur mon visage. Le juge, cet homme nommé par la loi pour protéger la société, s'était laissé séduire à prix d'argent, et n'avait rien trouvé de mieux que de m'absoudre d'un premier meurtre par un second.

Un instant j'hésitai; mais je pensai à la liberté, à Lena, au bonheur. Je lui pris le couteau des mains, je sortis comme un fou; je courus au café Grec; il était plein de gens de ma connaissance : il n'y avait que vous dont la figure me fût étrangère, capitaine. J'allai à vous, je vous frappai. Selon les instructions du juge, je laissai le couteau dans la blessure, et je m'enfuis. Quelques secondes après, j'étais rentré dans mon cachot; le juge rattacha mes fers, referma la porte de la prison, et disparut. Dix minutes avaient suffi pour ce terrible drame. J'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais vu ma main pleine de sang. Je la frottai contre la terre humide du cachot; le sang disparut, et j'attendis.

Le reste de la journée et de la nuit s'écoulèrent sans que, comme vous le comprenez bien, je fermasse l'œil un seul instant. Je vis le jour s'éteindre et le jour revenir, ce jour qui devait être mon dernier jour. J'entendis l'horloge de la chapelle sonner les quarts d'heures, les demi-heures, les heures. Enfin, à six heures du matin, au moment où je songeais que j'avais juste encore vingt-quatre heures à vivre, la porte s'ouvrit, et je vis entrer le confesseur.

— Mon fils, me dit le brave homme en entrant vivement dans mon cachot, ayez bon espoir, car je viens vous apporter une étrange nouvelle. Hier, à quatre heures du soir, un homme mis comme vous, de votre âge, de votre taille, et vous ressemblant tellement que chacun l'a pris pour vous, a commis un assassinat, au café Grec, sur un capitaine sicilien, et a fui sans qu'on pût l'arrêter.

— Eh bien! repris-je, comme si j'ignorais le parti que le juge pourrait tirer du fait; mon père, je ne vois là qu'un meurtre de plus, et je ne comprends pas comment ce meurtre peut m'être utile.

— Vous ne comprenez pas, mon fils, que tout le monde est convaincu maintenant que ce n'est pas vous qui avez assassiné Morelli? que vous êtes victime de votre ressemblance avec son meurtrier, et que déjà le juge a ordonné de surseoir à votre exécution?

— Dieu soit loué! répondis-je; mais j'aurais préféré que mon innocence fût reconnue par un autre moyen.

Toute cette journée se passa en interrogatoires nouveaux. Je n'avais qu'une chose à répondre; c'est que je n'avais pas quitté mon cachot. Mes gardiens le savaient mieux que personne. Le confesseur déposa m'avoir quitté à quatre heures moins quelques minutes; le geôlier affirma n'avoir pas même détaché mes fers. Le juge me quitta le soir, avouant devant tous ceux qui étaient là qu'il devait y avoir dans cet événement quelque fatale méprise, et déclarant que son impartialité ne lui permettait pas de laisser exécuter le jugement.

Le lendemain, on vint me chercher pour me confronter avec vous. Vous vous rappelez cette scène, capitaine? Vous me reconnûtes: rien ne pouvait m'être plus favorable que l'assurance avec laquelle vous affirmiez que c'était moi qui vous avait

frappé. Plus votre déposition me chargeait, plus elle me faisait innocent.

Cependant on ne pouvait me mettre en liberté ainsi ; il fallait une nouvelle enquête, et quoiqu'il fût pressé chaque jour par Lena, chaque jour le juge hésitait à la faire. L'important, disait-il, était que je vécusse ; le reste viendrait à son temps.

Une année s'écoula ainsi, une année éternelle. Au bout de cette année, le juge tomba malade, et le bruit se répandit bientôt que sa maladie était mortelle.

Lena alla le trouver au lit d'agonie, et lui demanda impérieusement ma liberté. Le juge voulut encore éluder sa promesse. Lena le menaça de tout révéler. Il avait un fils pour lequel il sollicitait la survivance de sa place ; il eut peur, il donna à Lena la clef de la chapelle.

Au milieu de la nuit je la vis paraître. Je crus que c'était un rêve ; depuis un an je ne l'avais pas vue. La réalité faillit me tuer de joie.

Elle me dit tout en deux mots, et comment nous n'avions pas un instant à perdre ; puis elle marcha devant moi, et je la suivis : elle me conduisit chez elle. Je repassai par le corridor où j'avais vu une tache de sang, je rentrai dans cette chambre où j'avais été confronté avec le cadavre. Le lendemain, elle me cacha toute la journée dans l'oratoire où était la madone du Pérugin. Les domestiques allèrent et vinrent comme d'habitude dans la maison, et nul ne se douta de rien. Lena passa une partie de la journée avec moi ; mais, comme elle avait habitude de s'enfermer dans son oratoire et qu'elle se retirait là ordinairement pour prier, personne n'eut le plus petit soupçon.

Le soir venu, elle me quitta ; vers les dix heures je la vis rentrer.

— Tout est arrangé, me dit-elle ; j'ai trouvé un patron de barque qui se charge de te conduire en Sicile. Je ne puis partir avec toi ; en nous voyant disparaître à la fois, ce que nous avans pris tant de peine à cacher serait révélé aux yeux de tous. Pars le premier ; dans quinze jours je serai à Messine. Ma tante est supérieure aux Carmélites, tu me retrouveras dans son couvent.

J'insistai pour qu'elle partît avec moi, j'avais je ne sais quel

pressentiment. Cependant elle insista avec tant de fermeté, m'assura avec des promesses si solennelles qu'avant trois semaines nous serions réunis, que je cédai.

Il faisait nuit sombre ; nous sortîmes sans être vus, et nous nous acheminâmes vers la pointe Saint-Jean. Là, selon la promesse qu'on lui avait faite, une chaloupe vint me prendre. Nous nous embrassâmes encore. Je ne pouvais la quitter, je voulais l'emporter avec moi, je pleurais comme un enfant. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus ; c'était la vengeance divine qui me parlait ainsi.

Je m'embarquai sur votre bâtiment ; mais, comme vous le comprenez bien, je ne pouvais dormir. Je sortis de la cabine pour prendre l'air sur le pont, et je vous rencontrai.

A partir de ce moment vous savez tout. J'ai mieux aimé me battre que de vous faire alors l'aveu que je vous fais maintenant. Vous auriez cru que je faisais cet aveu parce que j'avais peur, et puis, cet aveu fait, vous aviez mon secret, c'est-à-dire ma vie. Je ne risquais pas davantage en acceptant le duel que vous me proposiez. Dieu vous a choisi pour l'exécuteur de sa justice. Il n'a pas voulu qu'une fois adultère et deux fois assassin, je jouisse en paix de l'impunité légale que ma maîtresse avait achetée pour moi à prix d'or. Venez ici, capitaine, voici ma main. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

Il me donna la main et s'évanouit.

Je lui fis avaler deux autres cuillerées d'élixir, et il rouvrit les yeux, mais avec le délire. A partir de ce moment, il ne prononça plus que des paroles sans suite entremêlées de prières et de blasphèmes, et le soir à neuf heures il expira, laissant à fra Girolamo la lettre destinée à Lena Morelli.

— Et qu'est devenue cette jeune femme? demandai-je au capitaine.

— Elle n'a survécu que trois ans à Gaëtano Sferra, me répondit-il, et elle est morte religieuse au couvent des Carmélites de Messine.

— Et combien y a-t-il de temps, demandai-je au capitaine, que cet événement a eu lieu?

Il y a, dit le capitaine en cherchant dans sa mémoire...

— Il y a aujourd'hui neuf ans, jour pour jour, répondit Pietro.

— Aussi, ajouta le pilote, voilà notre tempête qui nous arrive.

— Comment, notre tempête?

— Oui. Je ne sais pas comment cela s'est fait, dit Pietro; mais depuis ce temps-là, toutes les fois que nous sommes en mer, l'anniversaire de ce jour-là, nous avons eu un temps de chien.

— C'est juste, dit le capitaine en regardant un gros nuage noir qui s'avançait vers nous venant du midi; c'est pardieu vrai! Nous n'aurions dû partir de Naples que demain.

IV.

L'ANNIVERSAIRE.

Pendant le récit que nous venions d'entendre, le temps s'était pris peu à peu, et le ciel paraissait couvert comme d'une immense tenture grise sur laquelle se détachait par une teinte brune plus foncée le nuage qui avait attiré l'attention du capitaine. De temps en temps de légères bouffées de vent passaient, et l'on avait ouvert notre grande voile pour en profiter, car le vent, venant de l'est, eût été excellent pour nous conduire à Palerme s'il avait pu se régler. Mais bientôt, soit que ces bouffées cessassent d'être fixes, soit que déjà les premières haleines d'un vent contraire nous arrivassent de Sicile, la voile commença à battre contre le mât de telle façon, que le pilote ordonna de la carguer. Lorsque le temps menaçait, le capitaine résignait aussitôt, je crois l'avoir dit, ses pouvoirs entre les mains du vieux Nunzio, et redevenait lui-même le premier et le plus docile des matelots. Aussi, à l'injonction faite par le pilote de débarrasser le pont, le capitaine fut-il le plus actif à enterrer notre table, et à aider Jadin à rentrer dans sa cabine son tabouret et ses cartons. Du reste, le portrait était fini, et de la plus exacte ressemblance, ce qui avait combattu chez le capitaine, par un sentiment de plaisir, l'impression douloureuse que lui avait causée le souvenir sur lequel nous l'avions forcé de s'arrêter.

Cependant le temps se couvrait de plus en plus, et l'atmosphère offrait tous les signes d'une tempête prochaine. Sans qu'ils eussent été prévenus le moins du monde du danger qui nous menaçait, nos matelots, pour qui l'heure de dormir était venue, s'étaient réveillés comme par instinct, et sortaient les uns après les autres, et le nez en l'air, par l'écoutille de l'avant; puis ils se rangeaient silencieusement sur le pont, clignant de l'œil, et faisant un signe de la tête qui voulait certainement dire : — Bon, ça chauffe; — puis, toujours silencieux, les uns retroussaient leurs manches, les autres jetaient bas leurs chemises. Filippo seul était assis sur le rebord de l'écoutille, les jambes pendantes dans l'entrepont, la tête appuyée sur sa main, regardant le ciel avec sa figure impassible, et sifflotant par habitude l'air de la tarentelle. Mais cette fois Pietro était sourd à l'air provocateur, et il paraît même que cette mélodie monotone parut quelque peu intempestive au vieux Nunzio; car, montant sur le bastingage du bâtiment sans lâcher le timon du gouvernail, il passa la tête par-dessus la cabine, et s'adressant à l'équipage comme s'il ne voyait pas le musicien :

— Avec la permission de ces messieurs, dit-il en ôtant son bonnet, qui est-ce donc qui siffle, ici?

— Je crois que c'est moi, vieux, répondit Filippo; mais c'est sans y faire attention, en vérité de Dieu.

— A la bonne heure! dit Nunzio; et il disparut derrière la cabine. Filippo se tut.

La mer, quoique calme encore, changeait déjà visiblement de couleur. De bleu d'azur qu'elle était une heure auparavant, elle devenait gris de cendres. Sur son miroir terni venaient éclore de larges bulles d'air qui semblaient monter des profondeurs de l'eau à la surface. De temps en temps ces légères raffales que les marins appellent des pattes de chats, égratignaient sa nappe sombre, et laissaient briller trois ou quatre raies d'écume, comme si une main invisible l'eût battue d'un coup de verges. Notre speronare, qui n'avait plus de vent, et que nos matelots ne poussaient plus à la rame, était sinon immobile, du moins stationnaire, et roulait balancé par une large houle qui commençait à se faire sentir; il y eut alors un quart d'heure de silence d'autant plus solennel, que la brume qui s'étendait autour de nous nous avait peu à peu dérobé toute terre, et que nous

nous trouvions sur le point de faire face à une tempête qui s'annonçait sérieusement, non pas avec un vaisseau, mais avec une véritable barque de pêcheurs. Je regardai nos hommes; ils étaient tous sur le pont, prêts à la manœuvre et calmes, mais de ce calme qui naît de la résolution et non de la sécurité.

— Capitaine, dis-je au patron en m'approchant de lui, n'oubliez pas que nous sommes des hommes; et si le danger devient réel, dites-nous-le.

— Soyez tranquille, répondit le capitaine.

— Eh bien! ce pauvre Milord! dit Jadin en donnant à son bouledogue une claque d'amitié qui aurait tué un chien ordinaire; nous allons donc voir une petite tempête : ça vous fera-t-il plaisir, hein?

Milord répondit par un hurlement sourd et prolongé, qui prouva qu'il n'était pas tout à fait indifférent à la scène qui se passait, et qu'instinctivement lui aussi pressentait le danger.

— Le mistral! cria le pilote en levant sa tête au-dessus de la cabine.

Aussitôt chacun tourna les yeux vers l'arrière : on voyait pour ainsi dire venir le vent; une ligne d'écume courait devant lui, et derrière cette ligne d'écume on voyait la mer qui commençait à s'élever en vagues. Les matelots s'élancèrent, les uns au beaupré et les autres au petit mât du milieu, et déployèrent la voile de foc et une voile triangulaire dont j'ignore le nom, mais qui me parut correspondre à la voile de grand hunier d'un vaisseau. Pendant ce temps le mistral arrivait sur nous comme un cheval de course, précédé d'un sifflement qui n'était pas sans quelque majesté. Nous le sentîmes passer : presque aussitôt notre petite barque frémit, ses voiles se gonflèrent comme si elles allaient rompre; le bâtiment enfonça sa proue dans la mer, la creusant comme un vaste soc de charrue, et nous nous sentîmes emportés comme une plume au vent.

— Mais, dis-je au capitaine, il me semble que, dans les gros temps, au lieu de donner prise à la tempête, comme nous le faisons, on abaisse toutes les voiles. D'où vient que nous n'agissons pas comme on agit d'habitude?

— Oh! nous n'en sommes pas encore là, me répondit le capitaine; le vent qui souffle maintenant est bon, et, si nous l'avions seulement pendant douze heures, à la treizième, nous

ne serions pas loin, je ne dis pas de Palerme, mais de Messine. Tenez-vous beaucoup à aller à Palerme plutôt qu'à Messine?

— Non, je tiens à aller en Sicile, voilà tout. Et vous dites donc que le vent que nous avons à cette heure est bon?

— Excellent; mais c'est que par malheur il a un ennemi mortel, c'est le sirocco; et que, comme le sirocco vient du sud-est et le mistral du nord-ouest, quand ils vont se rencontrer tout à l'heure, ça va être une jolie bataille. En attendant, il faut toujours profiter de celui que Dieu nous envoie pour faire le plus de chemin possible.

En effet, notre speronare allait comme une flèche, faisant voler sur ses deux flancs de larges flocons d'écume; le temps s'assombrissait de plus en plus, les nuages semblaient se détacher du ciel et s'abaisser sur la mer, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

Nous fîmes ainsi, en moins d'une heure, huit à dix milles à peu près; puis la pluie devint si violente, que, quelque envie que nous eussions de rester sur le pont, nous fûmes forcés de rentrer dans la cabine. En repassant près de l'écoutille de l'arrière, nous aperçûmes notre cuisinier qui roulait au milieu d'une douzaine de tonneaux ou de barriques, aussi parfaitement insensible que s'il était mort. Depuis le moment où nous avions mis le pied à bord, le mal de mer l'avait pris, et nous n'avions pu, à l'heure des repas, en tirer autre chose que des plaintes déchirantes sur le malheur qu'il avait eu de s'embarquer.

Nous rentrâmes dans la cabine, et nous nous jetâmes sur nos matelas. Milord, devenu doux comme un agneau, suivait son maître la queue et la tête entre les jambes. A peine étions-nous dans la cabine, que nous entendîmes un grand remue-ménage sur le pont, et que les mots : *Burrasca! burrasca!* prononcés à haute voix par le pilote, attirèrent notre attention. Au même moment, notre petit bâtiment se mit à danser de si étrange sorte, que je compris que le sirocco et le mistral s'étaient enfin rejoints, et que ces deux vieux ennemis se battaient sur notre dos. En même temps, le tonnerre se mit de la partie, et nous entendîmes ses roulements au-dessus du tapage infernal que faisaient les vagues, le vent et nos hommes. Tout à coup et au-dessus du bruit de nos hommes, du vent, des vagues et du

tonnerre, nous entendîmes la voix du pilote criant, avec cet accent qui veut l'obéissance immédiate : *Tutto a basso!* Tout à bas!

Le pont retentit des pas de nos matelots et de leurs cris pour s'exciter l'un l'autre ; mais, malgré cette bonne volonté qu'ils montraient, le speronare s'inclina tellement à babord, que, ne pouvant me maintenir sur une pente de 40 à 45 degrés, je roulai sur Jadin. Nous comprîmes alors qu'il se passait quelque chose d'insolide, et nous nous précipitâmes vers la porte de la cabine ; une vague qui venait pour y entrer comme nous allions pour en sortir, nous confirma dans notre opinion ; nous nous accrochâmes à la porte, et nous nous maintînmes malgré la secousse. Quoiqu'il ne fût que cinq à six heures du soir à peu près, on ne voyait absolument rien, tant la nuit était noire, et tant la pluie était épaisse. Nous appelâmes le capitaine pour savoir ce qui se passait ; on nous répondit par des cris confus ; en même temps un roulement de tonnerre effroyable se fit entendre, le ciel parut s'enflammer et se fendre, et nous vîmes tous nos hommes, depuis le capitaine jusqu'aux mousses, occupés à tirer la grande voile dont les cordes mouillées ne voulaient pas rouler dans les poulies. Pendant ce temps, le bâtiment s'inclinait toujours davantage ; nous marchions littéralement sur le flanc, et le bout de la vergue trempait dans la mer.

— Tout à bas! — Tout à bas! continuait de crier le pilote, d'une voix qui indiquait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. — Tout à bas, — au nom de Dieu!

— Taillez, coupez! criait le capitaine. — Il y a de la toile à Messine, pardieu!

En ce moment nous vîmes pour ainsi dire voler un homme au-dessus de notre tête ; cet homme, ou plutôt cette ombre, sauta du toit de la cabine sur le bastingage, du bastingage sur la vergue. Au même instant on entendit le petit cri d'une corde qui se rompt. La voile, de tendue et de gonflée qu'elle était, devint flottante, et s'arracha elle-même aux liens qui la retenaient tout le long de la vergue ; un instant encore arrêtée par le dernier lien, elle flotta comme un énorme étendard au bout de la vergue. Enfin ce dernier obstacle se rompit à son tour, et la voile disparut comme un nuage blanc emporté par le vent

dans les profondeurs du ciel. Le speronare se releva. Tout l'équipage jeta un cri de joie.

Quant au pilote, il était déjà retourné à son poste et assis à son gouvernail.

— Ma foi, dit le capitaine en s'approchant de nous, nous l'avons échappé belle, et j'ai cru un instant que nous allions tourner cap dessus cap dessous, et, sans le vieux qui s'est trouvé là à point nommé, je ne sais pas comment ça allait se passer.

— Dites donc, capitaine, demandai-je, il me semble qu'il a bien mérité une bouteille de vin de Bordeaux : si nous la lui faisions monter ?

— Demain, pas ce soir ; ce soir pas un seul verre, nous avons besoin qu'il ait toute sa tête, voyez-vous ; c'est Dieu qui nous pousse et c'est lui qui nous conduit.

Pietro s'approcha de nous.

— Que veux-tu? lui demanda le capitaine.

— Moi, rien capitaine, rien ; seulement, sans indiscrétion, est-ce que vous avez oublié de lui faire dire sa messe, à cet animal-là ?

— Silence ! dit le capitaine ; ce qui devait être fait à été fait, soyez tranquille.

— Mais alors de quoi se plaint-il?

— Tiens, Pietro, veux-tu que je te dise, reprit le capitaine, tant qu'il me restera un sou de son maudit argent, je crois que ce sera comme cela. Aussi, en arrivant à la Pace, je porte le reste à l'église des Jésuites, et je fais une fondation annuelle, parole d'honneur.

— Ils y tiennent, dit Jadin.

— Que diable voulez-vous, mon cher? repris-je. Le moyen de ne pas être superstitieux, quand on se trouve sur une pareille coquille de noix, entre un ciel qui flambe, une mer qui rugit, et un tas de vents qui viennent on ne sait d'où. J'avoue que je suis, comme le capitaine, tout prêt à faire dire aussi une messe pour l'âme de ce bon M. Gaëtano.

— Ne vous engagez pas trop, me dit Jadin, il me semble que voilà le calme qui revient.

En effet, il y avait en ce moment entre le sirocco et le mistral une espèce de trêve, de sorte que le bâtiment était redevenu un peu tranquille, quoiqu'il eût encore l'air de frémir comme un

cheval effrayé. Le capitaine alors monta sur un banc, et par-dessus le toit de la cabine échangea quelques paroles avec le pilote :

— Oui, oui, dit celui-ci, il n'y aura pas de mal, quoique nous n'ayons pas pour bien longtemps à être tranquilles. Oui, cela nous fera toujours gagner un mille ou deux.

— Qu'allons-nous faire? demandai-je.

— Profiter de ce moment de bonace pour marcher un peu à la rame. Ohé! les enfants, continua-t-il, aux rames! aux rames!

Les matelots s'élancèrent sur les avirons, qui s'allongèrent par-dessus les bastingages, comme les pattes de quelque animal gigantesque, et qui commencèrent à battre la mer; au premier coup, le chant habituel de nos matelots commença; mais à cette heure, après le danger que nous venions de courir, il me sembla plus doux et plus mélancolique que d'habitude. Il faut avoir entendu cette mélodie en circonstance pareille, et dans une nuit semblable, pour se faire une idée de l'effet qu'elle produisit sur nous. Ces hommes qui chantaient ainsi entre le danger passé et le danger à venir, étaient une sainte et vivante image de la foi.

Cette trêve dura une demi-heure à peu près. Puis la pluie commença à retomber plus épaisse, le tonnerre à gronder plus fort, le ciel à s'ouvrir plus enflammé, et le cri déjà si connu : *La burrasca! la burrasca!* retentit de nouveau derrière la cabine. Aussitôt les matelots tirèrent les avirons, les rangèrent le long du bord, et se tinrent de nouveau prêts à la manœuvre.

Nous eûmes alors une nouvelle répétition de la scène que j'ai racontée, moins l'épisode de la voile, plus un événement qui le remplaça avec un certain succès.

Nous étions au plus fort de la bourrasque, bondissant, virant, tournant au bon plaisir du vent et de la vague, lorsque tout à coup une tête monstrueuse, inconnue, fantastique, apparut à l'écoutille de l'arrière, absolument à la manière dont sort un diable par une trappe de l'Opéra, et après avoir crié deux ou trois fois : *Aqua! aqua! aqua!* s'abîma de nouveau dans les profondeurs de la cale. Je crus reconnaître Giovanni.

Cette apparition n'avait pas été vue seulement de nous seuls, mais de tout l'équipage. Le capitaine dit deux mots à Pietro,

qui disparut à son tour par l'écoutille. Une seconde après il remonta avec une émotion visible, et s'approchant du capitaine :

— C'est vrai, murmura-t-il.

Le capitaine vint aussitôt à nous.

— Écoutez, dit-il, il paraît qu'il vient de se faire une voie d'eau dans la cale ; si la voie est forte, comme nous n'avons pas de pompes, nous sommes en danger : ne gardez donc, de tout ce que vous avez sur vous, que vos pantalons pour être plus à votre aise, au cas où il vous faudrait sauter à la mer. Alors, saisissez une planche, un tonneau, une rame, la première chose venue. Nous sommes sur la grande route de Naples à Palerme, quelque bâtiment passera, et nous en serons quittes, je l'espère, pour un bain de douze ou quinze heures.

Et le capitaine, pensant que ces mots n'avaient pas besoin de commentaire, et que le danger réclamait sa présence, descendit à son tour dans l'écoutille, tandis que Jadin et moi, nous rentrions dans la cabine, et, nous munissant chacun d'une ceinture contenant tout ce que nous avions d'or, nous mettions bas habits, gilets, bottes et chemises.

Lorsque nous reparûmes sur le pont dans notre costume de nageurs, chacun attendait silencieusement le retour du capitaine, et l'on voyait la tête du pilote qui dépassait le toit de la cabine, ce qui prouvait qu'il n'attachait pas moins d'importance que les autres à la nouvelle que le capitaine allait rapporter.

Il remonta en éclatant de rire.

La voie d'eau était tout bonnement occasionnée par un tonneau de glace que nous avions emporté de Naples, afin de boire frais tout le long de la route, et que nous avions mis au plus profond de la cale ; une secousse l'avait renversé, la glace avait fondu, et c'était cette eau gelée qui, envahissant le matelas de notre pauvre cuisinier, l'avait un instant tiré de sa torpeur, et lui avait fait pousser les cris qui avaient effrayé tout l'équipage.

Cette bourrasque passa comme la première. Un peu de calme reparut, et avec le calme le chant de nos matelots. Nous étions écrasés de fatigue. Il devait être à peu près onze heures ou minuit. Nous n'avions rien pris depuis le matin, ce n'était pas le moment de parler de cuisine. Nous rentrâmes dans notre cabine, et nous nous jetâmes sur nos matelas. Je ne sais pas

ce que devint Jadin ; mais, quant à moi, au bout de dix minutes j'étais endormi.

Je fus éveillé par le plus effroyable sabbat que j'eusse jamais entendu de ma vie. Tous nos matelots criaient en même temps et couraient comme des fous de l'avant à l'arrière, passant sur le toit de la cabine qui craquait sous leurs pieds comme s'il allait se défoncer. Je voulus sortir, mais le mouvement était si violent que je ne pus tenir sur mes pieds, et que j'arrivai à la porte en roulant plutôt qu'en marchant ; là, je me cramponnai si bien, que je parvins à me mettre debout.

— Que diable y a-t-il donc encore? demandai-je à Jadin qui regardait tranquillement tout cela les mains dans ses poches et en fumant sa pipe.

— Oh ! mon Dieu, me répondit-il, rien, ou presque rien ; c'est un vaisseau à trois ponts qui, sous prétexte qu'il ne nous voit pas, veut nous passer sur le corps, à ce qu'il paraît.

— Et où est-il?

— Tenez, me dit Jadin en étendant la main à l'arrière, là, tenez.

En effet, je vis à l'instant même grandir, du milieu de la mer où il semblait plongé, le géant marin qui nous poursuivait. Il monta au plus haut d'une vague, de sorte qu'il nous dominait, comme de sa montagne un vieux château domine la plaine. Presqu'au même instant, par un jeu de bascule immense, nous montâmes et lui descendit, au point que nous nous trouvâmes de niveau avec ses mâts de perroquet. Alors seulement il nous aperçut sans doute, car il fit à son tour un mouvement pour s'écarter à droite, tandis que nous faisions un mouvement pour nous écarter à gauche. Nous le vîmes passer comme un fantôme, et de son bord ces mots nous arrivèrent lancés par le porte-voix : — Bon voyage ! — Puis le vaisseau s'élança comme un cheval de course, s'enfonça dans l'obscurité, et disparut.

— C'est l'amiral Mollo, dit le capitaine, qui va sans doute à Palerme avec *le Ferdinand;* ma foi, il était temps qu'il nous vît ; sans cela, nous passions un mauvais quart d'heure.

— Où donc sommes-nous maintenant, capitaine?

— Oh ! nous avons fait du chemin, allez ; nous sommes au

milieu des îles. Regardez de ce côté, et d'ici à cinq minutes vous verrez la flamme de Stromboli.

Je me tournai du côté indiqué, et, en effet, le temps fixé par le capitaine n'était pas écoulé, que je vis tout l'horizon se teindre d'une lueur rougeâtre, tandis que j'entendis un bruit assez pareil à celui que ferait une batterie de dix ou douze pièces de canon éclatant les unes après les autres. C'était le volcan de Stromboli.

Ce fut pour nous un phare, et il pouvait nous indiquer avec quelle rapidité nous marchions. La première fois que je l'avais entendu, il était à l'avant du bâtiment, bientôt nous l'eûmes à notre droite, bientôt enfin derrière nous. Sur ces entrefaites, nous atteignîmes trois heures du matin, et le jour commença à se lever.

Je n'ai vu de ma vie plus splendide spectacle. Peu à peu, la tempête avait cessé, quoique le mistral continuât toujours de se faire sentir. La mer était redevenue d'un bleu d'azur, et offrait l'image d'alpes mouvantes, avec leurs vallées sombres, avec leurs montagnes nues et couronnées d'une écume blanche comme la neige. Notre speronare, léger comme la feuille, était balayé à cette surface, montant, descendant, remontant encore pour redescendre avec une rapidité effrayante, et en même temps une intelligence suprême. C'est que le vieux Nunzio n'avait pas quitté le gouvernail, c'est qu'au moment où quelqu'une de ces montagnes liquides se gonflait derrière nous, et se précipitait pour nous engloutir, d'un léger mouvement il jetait le speronare de côté, et nous sentions alors la montagne, momentanément affaissée, bouillonner au-dessous de nous, puis nous prendre sur ses robustes épaules, nous élever à son plus haut sommet, de sorte qu'à deux ou trois lieues autour de nous, nous revoyions tous ces pics et toutes ces vallées. Tout à coup la montagne s'affaissait en gémissant sous notre carène, nous redescendions précipités par un mouvement presque vertical, puis nous nous trouvions au fond d'une gorge, où nous ne voyions plus rien que de nouvelles vagues prêtes à nous engloutir, et qui au contraire, comme si elles eussent été aux ordres de notre vieux pilote, nous reprenaient de nouveau sur leur dos frémissant pour nous reporter au ciel.

Deux ou trois heures se passèrent à contempler ce magni-

fique spectacle au milieu duquel nous cherchions toujours les côtes de la Sicile dont nous devions cependant approcher, puisque nous venions de laisser derrière nous Lipari, l'ancienne Méliganis, et Stromboli, l'ancienne Strongyle; mais devant nous un immense voile s'étendait comme si toute la vapeur chassée par le mistral s'était épaissie pour nous cacher les côtes de l'antique Trinacrie. Nous demandâmes alors au pilote, si nous naviguions vers une île invisible, et s'il n'y avait pas espérance de voir tomber le nuage qui nous cachait la déesse. Nunzio se tourna vers l'ouest, étendit la main au-dessus de sa tête, puis se tournant de notre côté :

— Est-ce que vous n'avez pas faim? dit-il.

— Si fait, répondîmes-nous d'une seule voix. Il y avait vingt heures que n'avions mangé.

— Eh bien! déjeunez, je vous promets la Sicile pour le dessert.

— Vent de Sardaigne? demanda le patron.

— Oui, capitaine, répondit Nunzio.

— Alors nous serons à Messine aujourd'hui?

— Ce soir, deux heures après l'*Ave Maria*.

— C'est sûr? demandai-je.

— Aussi sûr que l'Évangile, dit Pietro en dressant notre table. Le vieux l'a dit.

Ce jour-là, il n'y avait pas moyen de faire la pêche. En revanche on tordit le cou à deux ou trois poulets, on nous servit une douzaine d'œufs, on nous monta deux bouteilles de vin de Bordeaux, et nous invitâmes le capitaine à prendre sa part de notre déjeuner. Comme il avait grand'faim, il se fit moins prier que la veille. Au reste, quand je dis que Pietro mit la table, je parle métaphoriquement. La table, à peine dressée, avait été renversée, et nous étions forcés de manger debout en nous adossant à quelque appui, tandis que Giovanni et Pietro tenaient les plats. Le reste de l'équipage, entraîné par notre exemple, commença à en faire autant. Il n'y avait que le vieux Nunzio qui, toujours à son gouvernail, paraissait insensible à la fatigue, à la faim et à la soif.

— Dites donc, capitaine, demandai-je à notre convive, est-ce qu'il y aurait encore du danger à envoyer une bouteille de vin au pilote?

— Hum ! dit le capitaine en regardant autour de lui, la mer est encore bien grosse, une vague est bientôt embarquée.

— Mais un verre, au moins ?

— Oh ! un verre, il n'y a pas d'inconvénient. Tiens, dit le capitaine à Peppino qui venait de reparaître, tiens, prends ce verre-là, et porte-le au vieux, sans en répandre, entends-tu ?

Peppino disparut dans la cabine, et un instant après nous vîmes au-dessus du toit la tête du pilote qui s'essuyait la bouche avec sa manche, tandis que l'enfant rapportait le verre vide.

— Merci, excellences, dit Nunzio. Hum ! hum ! merci. Ça ne fait pas de mal, n'est-ce pas, Vicenzo ?

Une seconde tête apparut. — Le fait est qu'il est bon, dit Vicenzo en ôtant son bonnet ; et il disparut.

— Comment ! ils sont deux? demandai-je.

— Oh ! dans le gros temps ils ne se quittent jamais, ce sont de vieux amis.

— Alors un second verre?

— Un second verre, soit, mais ce sera le dernier.

Peppino porta à l'arrière notre seconde offrande, et nous vîmes bientôt une main qui tendait à Nunzio le verre scrupuleusement vidé jusqu'à la moitié. Nunzio ôta son bonnet, nous salua et but.

— Maintenant, excellences, dit-il en rendant le verre vide à Vicenzo, je crois que, si vous voulez vous retourner du côté de la Sicile, vous ne tarderez pas à voir quelque chose.

Effectivement, depuis quelques minutes nous commencions à sentir des bouffées de vent qui venaient du côté de la Sardaigne, et dont nous avions profité en ouvrant une petite voile latine qui se hissait au haut du mât placé à l'avant. Au premier souffle de ce vent, les vapeurs qui pesaient sur la mer se soulevèrent comme une fumée détachée de son foyer, puis découvrirent graduellement les côtes de Sicile et les montagnes de Calabre, qui semblèrent d'abord ne faire, depuis le cap Blanc jusqu'à la pointe du Pizzo, qu'un même continent dominé par la tête gigantesque de l'Etna. La terre fabuleuse et mythologique d'Ovide, de Théocrite et de Virgile, était enfin devant nos yeux, et notre navire, comme celui d'Énée, voguait vers elle à pleines voiles, non plus protégé par Neptune, l'antique

dieu de la mer, mais sous les auspices de la madone, étoile moderne des matelots.

V.

MESSINE-LA-NOBLE.

Nous approchions rapidement, dévorant des yeux l'horizon circulaire qui s'ouvrait devant nous comme un vaste amphithéâtre. A midi, nous étions à la hauteur du cap Pelore, ainsi appelé du nom du pilote d'Annibal. Le général africain fuyait en Asie les Romains qui l'avaient poursuivi en Afrique, lorsqu'arrivé au point où nous étions, et d'où il est impossible de distinguer le détroit, il se crut trahi et acculé dans une anse où les ennemis allaient le bloquer et le prendre. Annibal était l'homme des résolutions rapides et extrêmes; il regarda sa main, l'anneau empoisonné qu'il portait toujours n'avait pas quitté son doigt. Sûr alors d'échapper à la honte de l'esclavage par la rapidité de la mort, il voulut que celui qui l'avait trahi allât annoncer son arrivée à Pluton; et sans lui accorder les deux heures qu'il demandait pour se justifier, il le fit jeter à la mer; deux heures plus tard, il s'aperçut de son erreur, et nomma du nom de sa victime le cap qui, en se prolongeant, lui avait dérobé la vue du détroit; tardive expiation qui, consacrée par les historiens, s'est conservée jusqu'à nos jours.

De moment en moment, au reste, tous les accidents de la côte nous apparaissaient plus visibles : les villages se détachaient en blanc sur le fond verdâtre du terrain; nous commencions à apercevoir l'antique Scylla, ce monstre au buste de femme et à la ceinture entourée de chiens dévorants, si redoutée des anciens matelots, et que le devin Helenus avait tant recommandé à Énée de fuir. Quant à nous, nous fûmes moins prudents que le héros troyen, quoique nous vinssions comme lui d'échapper à une tempête. La mer était redevenue tout à fait calme, les aboiements des chiens avaient cessé pour faire place au bruit de la mer, qui se brisait contre le rivage; la Scylla moderne nous apparaissait dans son pittoresque déve-

loppement avec ses roches antiques surmontées d'une forteresse bâtie par Murat, et sa cascade de maisons qui descend du haut de la montagne jusqu'à la mer, comme un troupeau qui court à l'abreuvoir. Je demandai alors au capitaine si l'on ne pourrait pas diminuer la rapidité de notre course pour me laisser le temps de reconnaître, ma carte à la main, toutes ces villes aux noms sonores et poétiques; ma demande cadrait à merveille avec ses intentions. Notre speronare, trop fier et trop coquet pour entrer à Messine tout endolori qu'il était encore par l'orage, avait besoin de s'arrêter lui-même un instant pour qu'on rajustât son antenne brisée et qu'on le couvrît de voiles neuves. On mit en panne pour que les matelots fissent plus tranquillement leur besogne. Je pris mon album et jetai mes notes; Jadin prit son carton et se mit à croquer la côte. Deux ou trois heures se passèrent ainsi, rapides et occupées; puis, chacun ayant fini son affaire, on remit le cap sur Messine, et le petit bâtiment fendit de nouveau la mer avec la rapidité d'un oiseau qui regagne son nid.

La journée s'était écoulée au milieu de tous ces soins, et le soir commençait à descendre. Nous nous approchions de Messine, et je me souvenais de la prophétie du pilote, qui nous avait annoncé que deux heures après l'*Ave Maria* nous serions arrivés à notre destination. Cela me rappela que depuis notre départ je n'avais vu aucun de nos matelots remplir ostensiblement les devoirs de la religion, que ces enfants de la mer regardent cependant comme sacrés. Il y avait plus : une petite croix de bois d'olivier incrusté de nacre, pareille à celles que fabriquent les moines du Saint-Sépulcre et que les pèlerins rapportent de Jérusalem, avait disparu de notre cabine, et je l'avais retrouvée à la proue du bâtiment, au-dessous d'une image de la *Madone du pied de la grotte*, sous l'invocation de laquelle notre petit bâtiment était placé. Après m'être informé s'il y avait eu un motif particulier pour changer cette croix de place et avoir appris que non, je l'avais reprise où elle était, et l'avais rapportée dans la cabine, où elle était restée depuis lors; on a vu comment la madone, reconnaissante sans doute, nous avait protégés à l'heure du danger.

En ce moment je me retournai, et j'aperçus le capitaine près de nous.

— Capitaine, lui dis-je, il me semble que, sur tous les bâtiments napolitains, génois ou siciliens, lorsque vient l'heure de l'*Ave Maria*, on fait une prière commune ; est-ce que ce n'est pas votre habitude, à bord du speronare ?

— Si fait, excellence, si fait, reprit vivement le capitaine ; et s'il faut vous le dire, cela nous gêne même, de ne pas la faire.

— Eh! qui diable vous en empêche?

— Excusez, excellence, reprit le capitaine; mais comme nous conduisons souvent des Anglais qui sont protestants, des Grecs qui sont schismatiques, et des Français qui ne sont rien du tout, nous avons toujours peur de blesser la croyance ou d'exciter l'incrédulité de nos passagers, par la vue de pratiques religieuses qui ne seraient pas les leurs. Mais quand les passagers nous autorisent à agir chrétiennement, nous leur en avons une grande reconnaissance ; de sorte que, si vous le permettez...

— Comment donc, capitaine? je vous en prie; et si vous voulez commencer tout de suite, il me semble que, comme il est près de huit heures....

Le capitaine regarda sa montre ; puis, voyant qu'il n'y avait effectivement pas de temps à perdre :

— L'*Ave Maria*, dit-il à haute voix.

A ces mots, chacun sortit des écoutilles, et s'élança sur le pont. Plus d'un sans doute avait déjà commencé mentalement la salutation angélique, mais chacun s'interrompit aussitôt pour venir prendre sa part de la prière générale.

D'un bout à l'autre de l'Italie, cette prière, qui tombe à une heure solennelle, clot la journée et ouvre la nuit. Ce moment de crépuscule, plein de poésie partout, s'augmente encore sur la mer d'une sainteté infinie. Cette mystérieuse immensité de l'air et des flots, ce sentiment profond de la faiblesse humaine comparée au pouvoir omnipotent de Dieu, cette obscurité qui s'avance et pendant laquelle le danger, présent toujours, va grandir encore, tout cela prédispose le cœur à une mélancolie religieuse, à une confiance sainte qui soulève l'âme sur les ailes de la foi. Ce soir-là surtout, le péril auquel nous venions d'échapper, et que nous rappelaient de temps en temps une vague houleuse ou des mugissements lointains, tout inspirait

à l'équipage et à nous-mêmes un recueillement profond. Au moment où nous nous rassemblions sur le pont, la nuit commençait à s'épaissir à l'orient ; les montagnes de la Calabre et la pointe du cap de Pelore perdaient leur belle couleur bleue pour se confondre dans une teinte grisâtre qui semblait descendre du ciel comme s'il en fût tombé une fine pluie de cendres, tandis qu'à l'occident, un peu à droite de l'archipel de Lipari, dont les îles aux formes bizarres se détachaient avec vigueur sur un horizon de feu, le soleil élargi et barré de longues bandes violettes commençait à tremper le bord de son disque dans la mer Tyrrhénienne, qui, étincelante et mobile, semblait rouler des flots d'or fondu. En ce moment le pilote se leva derrière la cabine, prit dans ses bras le fils du capitaine qu'il posa à genoux sur l'estrade qu'elle formait, et abandonnant le gouvernail comme si le bâtiment était suffisamment guidé par la prière, il soutint l'enfant afin que le roulis ne lui fît pas perdre l'équilibre. Ce groupe singulier se détacha aussitôt sur un fond doré, pareil à une peinture de Giovanni Fiesole, ou de Benozzo Gozzoli ; et une voix si faible, qu'elle arrivait à peine jusqu'à nous, et qui cependant devait monter jusqu'à Dieu, commença de réciter la prière virginale que les matelots écoutaient à genoux, et nous inclinés.

Voilà de ces souvenirs pour lesquels le pinceau est inhabile et la plume insuffisante ; voilà de ces scènes qu'aucun récit ne peut rendre, qu'aucun tableau ne peut reproduire, parce que leur grandeur est tout entière dans le sentiment intime des acteurs qui l'accomplissent. Pour le lecteur de voyages ou l'amateur de marines, ce ne sera jamais qu'un enfant qui prie, des hommes qui répondent et un navire qui flotte ; mais pour quiconque aura assisté à une pareille scène, ce sera un des plus magnifiques spectacles qu'il aura vus, un des plus magnifiques souvenirs qu'il aura gardés ; ce sera la faiblesse qui prie, l'immensité qui regarde et Dieu qui écoute.

La prière finie, chacun s'occupa de la manœuvre. Nous approchions de l'entrée du détroit ; après avoir côtoyé Scylla, nous allions affronter Charybde. La phare venait de s'allumer au moment même où le soleil s'était éteint. Nous voyions, de minute en minute, éclore comme des étoiles les lumières de Solano, de Scylla et de San Giovanni ; le vent, qui, selon la su-

perstition des marins, avait suivi le soleil, nous était aussi favorable que possible, de sorte que, vers les neuf heures, nous doublâmes le phare et entrâmes dans le détroit. Une demi-heure après, comme l'avait prédit notre vieux pilote, nous passions sans accident sur Charybde, et nous jetions l'ancre devant le village *Della Pace*.

Il était trop tard pour prendre la patente, et nous ne pouvions descendre à terre sans avoir rempli cette formalité. La crainte du choléra avait rendu la surveillance des côtes très-active : il ne s'agissait de rien moins que d'être pendu en cas de contravention ; de sorte qu'arrivés à peine à cinquante pas de leurs familles, nos matelots ne pouvaient, après deux mois d'absence, embrasser ni leurs femmes ni leurs enfants. Cependant la vue du pays natal, notre heureuse arrivée malgré la tempête, le plaisir promis pour le lendemain, avaient chassé les souvenirs tristes, et presque aussitôt les cœurs naïfs de ces braves gens s'étaient ouverts à toutes les émotions joyeuses du retour. Aussi, à peine le speronare était-il à l'ancre et les voiles étaient-elles carguées, que le capitaine, qui l'avait fait arrêter juste en face de sa maison et le plus près possible du rivage, poussa un cri de reconnaissance. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit ; une femme parut ; deux mots furent échangés seulement à terre et à bord : Giuseppe, Maria.

Au bout de cinq minutes le village était en révolution. Le bruit s'était répandu que le speronare était de retour, et les mères, les filles, les femmes et les fiancées, étaient accourues sur la plage, armées de torches. De son côté, tout l'équipage était sur le pont ; chacun s'appelait, se répondait ; c'étaient des cris, des questions, des demandes, des réponses qui se croisaient avec une telle rapidité et une telle confusion, que je ne comprenais pas comment chacun pouvait distinguer ce qui lui revenait en propre de ce qui était adressé à son voisin. Et cependant tout se démêlait avec une incroyable facilité ; chaque parole allait trouver le cœur auquel elle était adressée ; et comme aucun accident n'avait attristé l'absence, la joie devint bientôt générale et se résuma dans Pietro, qui commença, accompagné par le sifflement de Filippo, à danser la tarentelle, tandis qu'à terre sa maîtresse, suivant son exemple, se mit à se trémousser de son côté. C'était bien la chose la plus originale

que cette danse exécutée, moitié à bord, moitié sur le rivage. Enfin, les gens du village s'en mêlèrent; l'équipage, de son côté, ne voulut pas demeurer en reste, et, à l'exception de Jadin et de moi, le ballet devint général. Il était en pleine activité, lorsque nous vîmes sortir du port de Messine une véritable flotte de barques portant toutes à leurs proues un foyer ardent. Une fois au-delà de la citadelle, elles s'étendirent en ligne sur un espace d'une demi-lieue à peu près, puis, rompant leurs rangs, elles se mirent à sillonner le détroit en tous sens, n'adoptant aucune direction, aucune allure régulière; on eût dit des étoiles qui avaient perdu leur route et qui se croisaient en filant. Comme nous ne comprenions absolument rien à ces évolutions étranges, nous profitâmes d'un moment où Pietro, épuisé, reprenait des forces, assis les jambes croisées sur le pont, et nous l'appelâmes. Il se leva d'un seul bond et vint à nous.

— Eh bien! Pietro, lui dis-je, nous voilà donc arrivés?

— Comme vous voyez, excellence; à l'heure que le vieux a dite; il ne s'est pas trompé de dix minutes.

— Et nous sommes content?

— Un peu. On va revoir sa petite femme.

— Dites-nous donc, Pietro, repris-je, ce que c'est que toutes ces barques.

— Tiens, dit Pietro, qui ne les avait pas aperçues, tant ses yeux étaient attirés d'un autre côté; tiens, la pêche au feu! Au fait, c'est le bon moment. Voulez-vous la faire?

— Mais certainement, m'écriai-je, me rappelant l'excellente partie de ce genre que nous avions faite sur les côtes de Marseille avec Méry, M. Morel et toute sa charmante famille; est-ce qu'il y a moyen?

— Sans doute; il y a tout ce qu'il faut à bord pour cela.

— Eh bien! deux piastres de bonnemain à partager entre le harponneur et les rameurs.

— Giovanni! Filippo! Ohé! les autres! voilà du macaroni qui nous tombe du ciel.

Les deux matelots accoururent. Giovanni, comme on se le rappelle, était le harponneur en titre. Lorsque Pietro leur eut dit ce dont il s'agissait, il cria deux ou trois paroles explicatives à sa maîtresse, et disparut sous le pont.

En effet, à mesure que les barques se rapprochaient de nous, nous commencions à distinguer, tout couvert d'un reflet rougeâtre et pareil à un forgeron près d'une forge, le harponneur son arme à la main, et derrière lui, dans l'ombre, les rameurs pressant ou ralentissant le mouvement de leurs avirons, selon le commandement qu'ils recevaient. Presque toutes ces barques étaient montées par des jeunes gens et de jeunes femmes de Messine; et, pendant le mois d'août et de septembre, le détroit, le détroit illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, est tous les soirs témoin de ce singulier spectacle. De son côté, Reggio ouvre quotidiennement aussi son port à de pareilles expéditions, de sorte que, des côtes de la Sicile aux côtes de la Calabre, la mer est littéralement couverte de feux follets qui, vus du haut des montagnes bordant chaque rive, doivent former les évolutions les plus bizarres et les dessins les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer.

Au bout de dix minutes, la chaloupe était prête et portait fièrement à sa proue un grand réchaud de fer dans lequel brûlaient des morceaux de bois résineux. Giovanni nous attendait, armé de son harpon, et Pietro et Filippo leurs rames à la main. Nous descendîmes, et nous prîmes place le plus près possible de l'avant. Quant à Milord, comme nous nous rappellions la scène qu'en pareille circonstance il nous avait faite à Marseille, nous le laissâmes à bord.

Il n'y avait au reste aucune variété dans la manière de faire cette pêche. Les poissons, attirés par la lueur de notre feu, comme à la chasse les alouettes par le reflet du miroir, montaient du fond de le mer et venaient à la surface regarder avec une curiosité stupide cette flamme inaccoutumée. C'était ce moment de badauderie que saisissait Giovanni avec une admirable agilité et une adresse parfaite. Nous avions déjà cinq ou six pièces magnifiques, lorsque nous nous joignîmes à la flotte messinoise, et que nous nous perdîmes au milieu d'elle.

La merveilleuse chose que cette mer, qui, la veille, avait voulu nous engloutir dans des gouffres sans fond; qui, à cette heure, nous berçait mollement sur son miroir uni; qui, après un danger, nous offrait un plaisir, et qui feignait elle-même l'oubli, pour nous ôter, à nous, le souvenir! Aussi, comme l'on comprend bien que les marins ne puissent se séparer long-

temps de cette capricieuse maîtresse, qui finit presque toujours par les dévorer!

Nous errions depuis une demi-heure à peu près au milieu de ces cris de joie, de ces chants, de ces éclats de rire, de ces démonstrations bruyantes que prodiguent si volontiers les Italiens méridionaux, lorsque d'une barque sans foyer, sans harponneur, et qui venait à nous voilée et mystérieuse, nous entendîmes sortir une harmonie douce et tendre, et qui n'avait rien de commun avec les sons qui nous entouraient. Une voix de femme chantait en s'accompagnant d'une guitare, non plus la mélodieuse chanson sicilienne, mais la naïve ballade allemande. Pour la première fois peut-être depuis la chute de la maison de Souabe, le pays habitué aux refrains vifs et gracieux du Midi entendait le chant poétique du Nord. Je reconnus les stances de Marguerite attendant Faust. D'une main, je fis signe aux rameurs de s'arrêter; de l'autre, à Giovanni de suspendre son exercice, et nous écoutâmes. La barque s'approchait doucement de nous, nous apportant plus distincte, à chaque coup d'aviron, cette ballade allemande si célèbre par sa simplicité :

Rien ne console
De son adieu :
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

Mon âme est vide,
Mon cœur est sourd;
J'ai l'œil livide
Et le front lourd.

Ma pauvre tête
Est à l'envers :
Adieu la fête
De l'univers!

En sa présence
Le monde est beau,
En son absence
C'est un tombeau.

A la fenêtre
Son œil distrait
Me voit paraître
Dès qu'il paraît.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors;
Qu'il entre ou sorte,
J'entre ou je sors.

Joyeux ou sombre,
Selon sa loi,
Je suis son ombre
Et non plus moi.

Et dans ma fièvre
Je crois parfois
Sentir sa lèvre,
Ouïr sa voix.

Et murmurante
De mots d'amour,
Pâle et mourante,
J'attends qu'un jour
Sa bouche en flamme
Vienne épuiser
Toute mon âme
Dans un baiser !

Rien ne console
De son adieu !
Oh! je suis folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

La barque passa près de nous, nous jetant cette suave émanation germanique. Je fermai les yeux, et je crus descendre encore le cours rapide du Rhin; puis la mélodie s'éloigna. On avait fait silence pour la laisser passer; une fois perdue dans le lointain, la bruyante hilarité italienne se ranima. Je rouvris les yeux, et je me retrouvai en Sicile, croyant avoir fait, comme Hoffmann, quelque songe fantastique. Le lendemain, le songe me fut expliqué, lorsque je vis sur l'affiche du théâtre de l'Opéra le nom de Mlle Schulz.

Cependant la nuit s'avançait, les barques devenaient de plus en plus rares. A chaque instant il en disparaissait quelques-unes derrière l'angle de la citadelle; les lumières éparses sur la rive s'éteignaient elles-mêmes comme s'étaient éteintes les lumières errantes sur la mer. Nous commencions à sentir nous-mêmes toute la fatigue de la nuit et de la journée de la veille; nous reprîmes donc la route de notre bâtiment, et, lorsque nous y arrivâmes, nous pûmes voir, du haut du pont, le détroit entier rentrer dans l'obscurité, depuis Reggio jusqu'à Messine, et tout s'éteindre, à l'exception du phare, qui, pareil au bon génie de ces parages, veille incessamment jusqu'au jour, une flamme au front!

Le lendemain nous nous éveillâmes avec le jour : ses premiers rayons nous montrèrent la reine du détroit, la seconde capitale de la Sicile, Messine-la-Noble, que sa situation merveilleuse, ses sept portes, ses cinq places, ses six fontaines, ses vingt-huit palais, ses quatre bibliothèques, ses deux théâtres, son port et son commerce, qui imprime le mouvement à une population de soixante-dix mille âmes, rendent, malgré la peste de 1742 et le terrible tremblement de terre de 1783, une

des plus florissantes et des plus gracieuses cités du monde. Cependant, de l'endroit où nous étions, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente pas du rivage, en face du village Della Pace, nous ne pouvions avoir de cette vue qu'une idée imparfaite ; mais, dès que nous eûmes levé l'ancre et gagné le milieu du détroit, Messine nous apparut dans toute sa majesté.

Peu de situations sont pareilles à celle de Messine, porte puissante de deux mers, par laquelle on ne peut passer de l'une à l'autre que sous son bon plaisir royal. Adossée à des coteaux merveilleusement accidentés, couverts de figues d'Inde, de grenadiers et de lauriers roses, elle a en face d'elle la Calabre. Derrière la ville se levait le soleil qui, à mesure qu'il montait sur l'horizon, colorait le panorama qu'il éclairait des plus capricieuses couleurs. A la droite de Messine s'étendent la mer d'Ionie, à sa gauche la mer Tyrrhénienne.

Nous continuions toujours d'avancer, sans plus de mouvement que si nous voguions sur un large fleuve ; et à mesure que nous avancions, Messine s'offrait à nous dans ses moindres détails, développant à nos yeux son quai magnifique, qui se recourbe comme une faulx jusqu'au milieu du détroit, et forme un port presque fermé. Cependant, au milieu de cette splendeur, une chose singulière donnait un aspect étrange à la ville ; toutes les maisons de la Marine, c'est ainsi que l'on nomme le quai qui sert en même temps de promenade, étaient uniformes de hauteur et, comme les maisons de la rue de Rivoli, bâties sur un même modèle, mais inachevées et élevées de deux étages seulement. Les colonnes, coupées à moitié, sont veuves du troisième, qui semble avoir été d'un bout à l'autre de la ville enlevé par un coup de sabre. J'interrogeai alors Pietro, notre cicérone maritime. Il m'apprit que, le tremblement de terre de 1783 ayant abattu toute la ville, les familles ruinées par cet accident ne faisaient rebâtir que ce qui leur était strictement nécessaire, et que peu à peu, d'ici à cinquante autres années, la rue s'achèverait. Je me contentai de cette réponse, qui me parut au reste assez plausible.

Notre bâtiment jeta l'ancre en face d'une fontaine d'un rococo magnifique, et représentant Neptune enchaînant Charybde et Scylla. En Sicile, tout est encore mythologique, et Ovide et Théocrite y sont regardés comme des novateurs.

A peine l'ancre avait-elle mordu, et les voiles étaient-elles abaissées, que nous reçûmes l'invitation de nous rendre à la douane, c'est-à-dire à la police. Je mettais déjà le pied sur l'échelle, afin de nous rendre dans la barque, lorsque je fus retenu par un cri lamentable ; c'était mon cuisiner napolitain, que j'avais complétement perdu de vue depuis son apparition pendant la tempête, et qui commençait à se dégourdir, comme une marmotte qui se réveille après l'hiver. Il sortait de l'écoutille tout chancelant, soutenu par deux de nos matelots, et regardant tout autour de lui d'un air hébété. Le pauvre garçon, quoique n'ayant ni bu ni mangé depuis notre départ, était parfaitement bouffi, et avait les yeux gonflés comme des œufs, et les lèvres grosses comme des saucisses. Cependant, malgré l'état déplorable où il était réduit, l'immobilité du bâtiment, qui déjà la veille avait amené un mieux sensible, venait de le rendre peu à peu à lui-même, de sorte qu'il se tenait debout ou à peu près, lorsque le bateau vint nous prendre pour nous conduire à terre. Voyant que j'allais y descendre sans lui, il avait compris alors que je l'oubliais, et avait rassemblé toutes ses forces pour jeter le cri lamentable qui m'avait fait retourner. J'avais trop de pitié dans le cœur pour abandonner le pauvre Cama dans une pareille situation, aussi je fis signe à la barque de l'attendre; on l'y descendit en le soutenant par-dessous les épaules; enfin il y prit pied, mais ne pouvant encore supporter le mouvement de la mer, si calme et si inoffensif qu'il fût, il tomba à l'arrière, affaisé sur lui-même.

Arrivé à la douane, et au moment de paraître devant les autorités messinoises, une autre épreuve attendait le pauvre Cama. Il s'était tant pressé de partir en apprenant qu'il allait avoir pour maître un appréciateur de Roland, qu'il n'avait oublié qu'une chose, c'était de se munir d'un passe-port. Je crus d'abord que j'allais sur ce point tout arranger à sa satisfaction. En effet, lorsque Guichard avait été prendre à l'ambassade de France le passe-port avec lequel je voyageais, sachant que je comptais emmener un domestique en Sicile, il avait fait mettre sur son passeport : *M. Guichard et son domestique;* puis il était allé porter le susdit papier au visa napolitain. Là, par mesure de sûreté gouvernementale, on lui avait demandé le nom de ce domestique; il avait alors dit le premier qui lui était

venu à l'esprit, de sorte qu'on avait ajouté à ces cinq mots : *M. Guichard et son domestique,* ces deux autres mots : *nommé Bajocco.* J'offris donc à Cama de s'appeler momentanément Bajocco, ce qui me paraissait un nom tout aussi respectable que le sien ; mais, à mon grand étonnement, il refusa avec indignation, disant qu'il n'avait jamais rougi de s'appeler comme son père, et que pour rien au monde il ne ferait l'affront à sa famille de voyager sous un nom supposé, et surtout sous un nom aussi hétéroclite que celui de Bajocco. J'insistai, il tint bon; malheureusement, en touchant la terre ferme, ses forces lui étaient revenues comme à Anthée, et avec ses forces son entêtement habituel. Nous étions donc au plus fort de la discussion, lorsqu'on vint nous prévenir qu'on nous attendait dans la chambre des visa. Peu sûr moi-même de la validité de mon passe-port, je n'avais nullement envie encore de compliquer ma situation de celle de Cama ; je l'envoyai donc à tous les diables, et j'entrai.

Contre mon attente, l'examen, pour notre part, se passa sans encombre ; on me fit seulement observer que mon passeport ne portait pas de signalement : c'était une précaution qu'avait prise Guichard, son signalement s'accordant médiocrement avec le mien. Je répondis courtoisement à l'employé qu'il était libre de combler cette lacune; ce qu'il fit effectivement. Puis cette formalité, qui mettait mon passe-port parfaitement en règle, remplie à notre satisfaction à tous les deux, il nous donna à haute voix, à Jadin et à moi, l'autorisation de passer à terre. J'aurais bien voulu attendre encore un instant Cama, pour savoir comment il s'en tirerait ; mais comme, aux yeux de l'aimable gouvernement auquel nous avions affaire, tout est suspect, hâte et retard, je me contentai de le recommander au capitaine, et je sautai avec Jadin dans la barque, qui nous conduisit enfin sur le quai. Nous entrâmes aussitôt dans la ville par une porte percée dans les bâtiments du port.

Ce fut le 5 février 1783, une demi-heure environ après-midi, que, par un jour sombre et sous un ciel chargé de nuages épais et de formes bizarres, les premiers signes du désastre dont Messine porte encore les traces se firent sentir. Les animaux, à qui tous les cataclysmes se revèlent par l'instinct avant d'arriver à l'homme, furent les premiers à donner les

marques d'une frayeur dont on cherchait encore vainement les causes apparentes. Les oiseaux s'envolèrent des arbres où ils étaient perchés et des toits où ils s'abritaient, et commencèrent à décrire des cercles immenses, sans oser se reposer sur la terre; les chiens furent pris d'un tremblement convulsif et hurlèrent tristement; les bœufs, répandus dans la campagne, mugissants et effrayés, se dispersèrent çà et là et comme poursuivis par un danger invisible. Dans ce moment, on entendit une détonation profonde, pareille à un tonnerre souterrain, et qui dura trois minutes : c'était la grande voix de la nature qui criait à ses enfants de songer à la fuite ou de se préparer à la mort. Au même moment, les maisons commencèrent à trembler comme prises de fièvre, quelques-unes s'affaisèrent sur elles-mêmes, et de tous les points de la ville un nuage de poussière et de fumée monta vers le ciel, qu'il rendit plus sombre et plus menaçant encore; puis un frémissement courut par toute la terre, pareil à celui d'une table chargée que l'on secouerait par ses pieds, et une partie de la ville s'abîma. Toutes les maisons restées debout vomirent à l'instant même leurs habitants par les portes et par les fenêtres; tout ce qui n'avait pas été tué par la première secousse se sauva vers la grande place; mais, avant que cette foule épouvantée y parvînt, un autre tremblement de terre se fit sentir, la poursuivant dans les rues, l'écrasant sous les débris des maisons, qui formèrent à l'instant même d'immenses barricades de décombres et de ruines, au haut desquelles on vit bientôt apparaître comme des spectres ceux qui, pour fuir, foulaient aux pieds ceux qui avaient été ensevelis. Les deux tiers de la ville était déjà abattus.

La grande place était couverte d'une foule immense, qui, tout éloignée qu'elle était des bâtiments, était loin cependant de se trouver à l'abri de tout danger. De seconde en seconde, des crevasses s'ouvraient, dévorant une maison, un palais, une rue, puis refermaient leurs gueules fumantes, comme des monstres rassassiés. Un de ces abîmes pouvait s'ouvrir sous les pieds des citoyens, et, comme ils engloutissaient les maisons, engloutir leurs habitants. Enfin la terre parut se calmer, comme fatiguée de son propre effort, une pluie orageuse et pressée tomba de ce ciel épais et lourd; la torpeur de la nature gagna

les hommes ; tout parut s'engourdir dans l'extrême douleur : la nuit vint, nuit terrible, tempêtueuse, obscure, et pendant laquelle nul n'osa rentrer dans le peu de maisons qui restaient debout; ceux qui avaient une voiture, s'y couchèrent, les autres attendirent le jour dans les rues ou dans la campagne. A minuit, la terre, qui s'était momentanément calmée, recommença à frémir, puis à trembler, mais cette fois sans direction aucune; si bien qu'il eût été difficile de dire laquelle était le plus agitée, d'elle ou de la mer. En ce moment, on vit un clocher détaché de sa base et emporté dans l'air, tandis que la coupole du dôme s'affaissait, et que le palais royal, les maisons de la Marine, douze couvents et cinq églises étaient comme sapés à leurs bases et s'abîmaient du faîte aux fondements. La durée des deux premiers tremblements avait été de quatre et de six secondes, la dernière fut de quinze.

Au milieu de cette désolation nocturne et obscure, certaines parties de la ville s'éclairèrent insensiblement, des sifflements se firent entendre. Bientôt, au sommet des débris, on vit briller des flammes pareilles au dard d'un serpent enseveli qui tenterait de se tirer d'un monceau de ruines. Comme le cataclysme avait eu lieu à l'heure du dîner, dans presque toutes les maisons il y avait du feu dans les cheminées ou dans les cuisines ; c'était ce feu couvert de débris qui avait mordu aux poutres et aux lambris, avait d'abord couvé comme dans un fourneau souterrain, et qui demandait à sortir, trop comprimé dans sa fournaise. Vers deux heures du matin, sur presque tous les points, la ville était en flammes. La journée du 6 fut une journée de triste et lugubre repos; au jour, la terre redevint immobile. A peine quelques bâtiments restaient-ils debout de toute cette ville, florissante la veille. Les habitants commençaient à reprendre quelque espérance, non plus pour leurs maisons, mais pour leur vie, car ils avaient passé la nuit éclairés par l'incendie qui courait avec acharnement de ruines en ruines. Cependant chacun avait commencé à s'appeler, à se reconnaître, à faire une part de joie pour les vivants et de larmes pour les morts, lorsque le 7, vers les trois heures de l'après-midi, les secousses recommencèrent avec une telle fureur, que, si quelque monument était resté debout, ce nouveau tremblement en eût fait un nouveau débris. A partir de cette dernière catastrophe,

les secousses diminuèrent insensiblement, et, néanmoins, il leur fallut plus d'un an pour disparaître.

Cependant, depuis trois jours, personne n'avait mangé ; tous les magasins de vivres étaient détruits ; quelques bâtiments entrèrent dans le port, qui partagèrent leurs provisions avec les plus affamés. Bientôt les villes voisines vinrent au secours de leur sœur. La Calabre elle-même, malgré sa vieille haine, se montra ennemie généreuse, et envoya du pain, du vin, de l'huile. Le vice-roi expédia un officier de Palerme à Messine avec pleins pouvoirs pour faire le bien ; les chevaliers de Malte envoyèrent quatre galères, 60,000 écus, un chargement de lits et de médicaments, quatre chirurgiens pour panser les blessés, et sept cents esclaves d'Afrique pour rebâtir les maisons. Le gouvernement n'accepta de tout cela que quatre cents onces, les lits, les médicaments et les médecins, le tout pour l'hôpital. On construisit des baraques de bois pour les bâtiments d'absolue nécessité, et dont ne peut se passer un peuple, tels que les tribunaux, les colléges et les églises. Tous les droits sur le savon, l'huile et la soie, qui étaient le principal commerce de la ville, furent abolis ; on distribua des aumônes aux plus pauvres ; des consolations et des promesses soutinrent les autres. Peu à peu la crainte diminua avec la violence des secousses, quoique de temps en temps encore la terre continuât de frémir comme un être animé. Au bout de quinze jours, on commença de fouiller les ruines, afin d'en tirer tout ce qui pouvait avoir échappé au double désastre ; mais le feu avait été si violent, que les métaux avaient fondu : l'or et l'argent monnoyés furent retrouvés en lingots. Les plus riches étaient pauvres.

Voilà comment rien ou presque rien des anciens monuments qu'y élevèrent successivement les Grecs, les Sarrasins, les Normands et les Espagnols, n'existe à Messine. Les murailles de la cathédrale résistèrent cependant, quoique, comme nous l'avons dit, la coupole fût tombée. Le couvent des franciscains, bâti en 1436 par Ferdinand le Magnifique, échappa miraculeusement au désastre. Deux fontaines aussi, l'une située sur la place du Dôme, l'autre sur le port, restèrent debout. La première, datant de 1547, avait été élevée en l'honneur de Zancle, le prétendu fondateur de Messine ; la deuxième, bâtie en 1558

et représentant, comme nous l'avons dit, Neptune enchaînant Charybde et Scylla. Toutes deux étaient sculptées par frère Giovanni Agnolo. Nous avions vu, en passant sur le port, la fontaine de Neptune; nous nous acheminâmes vers la cathédrale.

La façade de ce monument, telle qu'on la voit aujourd'hui, est un singulier mélange des architectures différentes qui se sont succédé depuis le XIIe siècle. La partie de la façade qui s'élève depuis le sol jusqu'à la hauteur des bas-côtés remonte à son fondateur, Roger II; ses assises de marbre rouge, que séparent, ainsi qu'aux mosquées du Caire et d'Alexandrie, des bandeaux enrichis d'incrustations en marbre de différentes couleurs, portent l'empreinte du goût arabe modifié par le ciseau byzantin. Quant aux trois portes exécutées en marbre blanc, leurs contours se détachent harmonieusement sur les chaudes et riches parois qui leur servent de fond : celle du milieu, beaucoup plus élevée que les autres, porte les armes du roi d'Aragon, ce qui en fixe l'exécution à l'an 1350 à peu près.

A l'intérieur, comme presque toutes les églises de cette époque, la cathédrale est bâtie sur le plan de la basilique romaine. Les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit, inégales en hauteur, différentes en diamètre, et réunies entre elles par des arcades qui soutiennent des murs percés de croisées, et ensuite des combles dont les charpentes en relief sont encore peintes et dorées en certaines parties; c'étaient les colonnes du temple de Neptune, jadis placées au Phare, et transportées à Messine lorsque la Sicile passa de la domination vagabonde des Sarrasins sous celle des pieux aventuriers normands. On les reconnaît au premier coup d'œil pour antiques, à leurs élégantes proportions, quoiqu'elles soient surmontées de chapiteaux grossiers, d'un dessin moitié mauresque, moitié bysantin. Quelques belles parties de mosaïque brillent encore à la voûte du chœur et dans les chapelles attenantes; le reste fut détruit dans l'incendie de 1252.

En sortant de la cathédrale, nous nous trouvâmes en face de la fontaine du Dôme. Celle-ci, que je préfère infiniment à celle du port, est une de ces charmantes créations du VIe siècle, qui réunissent le sentiment gothique à la suavité grecque; sur

sa pointe la plus élevée est Zancle, fondateur de la ville, contemporain d'Orion et de tous les héros des époques fabuleuses. Derrière lui, un chien, symbole de la fidélité, lève la tête et le regarde. Cette figure est soutenue par un groupe de trois amours adossés les uns aux autres, dont les pieds trempent dans une barque supportée elle-même par quatre femmes ravissantes de *morbidezza*, entre lesquelles des têtes de dauphins lancent des jets d'eau qui retombent dans une barque plus grande encore, et de là enfin, dans un bassin gardé par des lions, entouré par des dieux marins, et orné de sculptures représentant les principales scènes de la mythologie.

Les points principaux examinés, nous nous lançâmes au hasard dans la ville : si modernes que soient les constructions et si médiocres architectes que soient les constructeurs, ils n'ont pû ôter à la situation ce qu'elle offrait d'accidenté et de grandiose. Deux choses qui me frappèrent entre toutes furent : la première, un escalier gigantesque qui conduit tout bonnement d'une rue à une autre, et qui semble un fragment de la Babel antique; la seconde, le caractère étrange que donnent à toutes les maisons leurs balcons de fer, uniformes, bombés, et chargés de plantes grimpantes qui en dissimulent les barreaux et retombent le long des murs en longs festons que le vent fait gracieusement flotter. Pardon, j'en oublie une. A la porte d'un corps-de-garde de gendarmerie, je vis un brigadier qui, en chemise et le bonnet de police sur la tête, confectionnait une robe de tulle rose à volants. Je m'arrêtai un instant devant lui, et émerveillé de la manière adroite dont il jouait de l'aiguille; je pris des informations sur ce brave militaire : j'appris alors qu'à Messine l'état de couturière était en général exercé par des hommes; mon brigadier cumulait : il était en même temps gendarme et tailleur pour femmes.

Il n'y a à Messine ni parc royal ni jardin public; de sorte que chacun, le soir venu, se porte vers le quai de la Palazzata, plus vulgairement appelé la Marine, afin d'y respirer l'air de la mer. Le port est donc le rendez-vous de toute l'aristocratie messinoise, qui se promène à cheval ou en voiture depuis une porte jusqu'à l'autre, c'est-à-dire sur une longueur d'un quart de lieue.

Peut-être, si l'on pouvait franchir d'un seul bond la Médi-

terranée, et sauter du boulevard des Italiens sur le port de Messine, peut-être, dis-je, trouverait-on quelque différence notable entre les personnages qui peuplent ces deux promenades, mais, en sortant de Naples, la transition est trop douce pour être sensible. La seule chose qui donne donc à la Marine un air particulier, ce sont ses charmants abbés, galants, coquets, pomponnés, portant des chaînes d'or comme des chevaliers, et montés sur de magnifiques ânes venant de Panthellerie, ayant leur généalogie comme des coursiers arabes, et des harnais qui le disputent en élégance à ceux des plus magnifiques chevaux.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes notre capitaine qui nous attendait. Nous lui demandâmes des nouvelles de Cama. Le pauvre diable était en prison et se réclamait de nous. Malheureusement il était trop tard pour faire des démarches le soir même, les autorités napolitaines étant de toutes les autorités que je connaisse celles qu'il est le plus imprudent de déranger hors des heures qu'elles daignent employer à la vexation des voyageurs. Force nous fut en conséquence de remettre la chose au lendemain. D'ailleurs j'avais pour le moment une préoccupation bien autrement sérieuse. Jadin, qui s'était trouvé souffrant dans la journée, et qui m'avait quitté au milieu de mes courses à travers la ville pour rentrer à l'hôtel, était réellement indisposé. J'appelai le maître de l'hôtel, je lui demandai l'adresse du meilleur médecin de la ville, et le capitaine courut le chercher.

Un quart d'heure après, le capitaine revint avec le docteur : c'était un de ces bons médecins comme je croyais qu'il n'en existait plus que dans les comédies de Dorat et de Marivaux, avec une perruque toute tirebouchonnée, et un jonc à pomme d'or. Notre esculape reconnut immédiatement tous les symptômes d'une fièvre célébrale parfaitement constituée, et ordonna une saignée. Je fis aussitôt apporter linge et cuvette, et voyant qu'il se levait pour se retirer, je lui demandai s'il ne pratiquait pas l'opération lui-même ; mais il me répondit, avec un air plein de majesté, qu'il était médecin et non barbier, et que je n'avais qu'à aller chercher un *saigneur* pour exécuter son ordonnance. Heureux pays où il y a encore des Figaro autre part qu'au théâtre !

Je ne tardai point à trouver ce que je cherchais. Outre les deux plats à barbe pendus au-dessus de la porte, et le *consilio manuque* qui devait guider le comte Almaviva, le frater messinois avait une enseigne spéciale représentant un homme saigné aux quatre veines, dont le sang rejaillissait symétriquement dans une énorme cuvette, et qui se renversait sur sa chaise en s'évanouissant. Le prospectus n'était pas attrayant; et si c'eût été Jadin lui-même qui eût été en quête de l'honorable industriel que réclamait sa position, je doute qu'il eût donné la préférence à celui-là ; mais, comme je comptais bien ne le laisser saigner que d'un membre, je pensai qu'il en serait quitte pour un quart de syncope.

En effet, tout alla à merveille, la saignée fit grand bien à Jadin, qui ne commença pas moins pendant la nuit à battre la campagne, et qui le lendemain matin avait le délire. Le médecin revint à l'heure convenue, trouva le malade à merveille, ordonna une seconde saignée et l'application de linges glacés autour de la tête. La journée se passa sans que je visse clairement, je l'avoue, qui du malade ou de la maladie l'emporterait. J'étais horriblement inquiet. Outre mon amitié bien réelle pour Jadin, j'avais à me reprocher, s'il lui arrivait malheur, de l'avoir entraîné à ce voyage. J'attendis donc le lendemain avec grande impatience.

Le docteur avait ordonné d'exposer le malade à tous les vents, d'ouvrir portes et fenêtres et de le placer le plus possible entre des courants d'air. Si étrange que me parût l'ordonnance, je l'avais religieusement appliquée le jour et la nuit précédente. Je fis donc tout ouvrir comme d'habitude; mais, à mon grand étonnement, l'obscurité, au lieu d'amener cette douce brise, fraîche haleine de la nuit, plus fraîche encore dans le voisinage de la mer que partout ailleurs, ne nous souffla qu'un vent aride et brûlant qui semblait la vapeur d'une fournaise. Je comptais sur le matin : le matin n'apporta aucun changement dans l'état de l'atmosphère.

La nuit avait beaucoup fatigué mon pauvre malade. Cependant l'exaltation célébrale me paraissait avoir tant soit peu disparue pour faire place à une prostration croissante. Je sonnai pour avoir de la limonade, seule boisson que le docteur eût recommandée, mais personne ne répondit. Je sonnai une

seconde, une troisième fois ; enfin, voyant que la montagne ne voulait pas venir à moi, je me décidai à aller à la montagne. J'errai dans les corridors et dans les appartements, sans trouver une seule personne à qui parler. Le maître et la maîtresse de la maison n'étaient point encore sortis de leur chambre, quoiqu'il fût neuf heures du matin; pas un domestique n'était à son poste. C'était à n'y rien comprendre.

Je descendis chez le concierge, je le trouvai couché sur un vieux divan tout en loques, qui faisait le principal ornement de sa loge, et lui demandai pourquoi la maison était déserte. — Ah! monsieur, me dit-il, ne sentez-vous pas qu'il fait sirocco?

— Mais quand il ferait sirocco, lui dis-je, ce n'est pas une raison pour qu'on ne vienne pas quand j'appelle.

— Oh! monsieur, quand il fait sirocco, personne ne fait rien.

— Comment! personne ne fait rien! Et les voyageurs, qui est-ce donc qui les sert?

— Ah! ces jours-là, ils se servent eux-mêmes.

— C'est autre chose. Pardon de vous avoir dérangé, mon brave homme. — Le concierge poussa un soupir qui m'indiquait qu'il lui fallait une grande charité chrétienne pour m'accorder le pardon que je lui demandais.

Je me mis aussitôt à la recherche des objets nécessaires à la confection de ma limonade; je trouvai citron, eau et sucre, comme le chien de chasse trouve le gibier, au flair. Nul ne me guida ni ne m'inquiéta dans mes recherches. La maison semblait abandonnée, et je songeai, à part moi, qu'une bande de voleurs qui se mettrait au-dessus du sirocco, ferait sans aucun doute d'excellentes affaires à Messine.

L'heure de la visite du docteur arriva, et le docteur ne vint point. Je présumai que lui comme les autres avait le sirocco; mais, comme l'état de Jadin était loin d'avoir subi une amélioration bien visiblement rassurante, je résolus d'aller relancer mon esculape jusque chez lui, et de l'amener de gré ou de force à l'hôtel. Je me rappelai l'adresse donnée au capitaine; je pris donc mon chapeau, et je me lançai bravement à sa recherche. En passant dans le corridor, je jetai les yeux sur un thermomètre; à l'ombre il marquait trente degrés.

Messine avait l'air d'une ville morte, pas un habitant ne circulait dans ses rues, pas une tête ne paraissait aux fenêtres. Ses mendiants eux-mêmes (et qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne se doute pas de ce que c'est que la misère), ses mendiants eux-mêmes étaient étendus au coin des bornes, roulés sur eux-mêmes, haletants, sans force pour étendre la main, sans voix pour demander l'aumône. Pompeï, que je visitai trois mois après, n'était pas plus muette, pas plus solitaire, pas plus inanimée.

J'arrivai chez le docteur. Je sonnai, je frappai, personne ne répondit; j'appuyai ma main contre la porte, elle n'était qu'entr'ouverte; j'entrai, et me mis en quête du docteur.

Je traversai trois ou quatre appartements; il y avait des femmes couchées sur des canapés, il y avait des enfants étendus par terre. Rien de tout cela ne leva même la tête pour me regarder. Enfin j'avisai une chambre dont la porte était entrebâillée comme celle des autres; je la poussai, et j'aperçus mon homme étendu sur son lit.

J'allai à lui, je lui pris la main, et je lui tâtai le pouls.

— Ah! dit-il mélancoliquement, en tournant avec peine la tête de mon côté, vous voilà? que voulez-vous?

— Pardieu! ce que je veux? Je veux que vous veniez voir mon ami, qui ne va pas mieux à ce qu'il me semble.

— Aller voir votre ami! s'écria le docteur avec un mouvement d'effroi, mais c'est impossible.

— Comment, impossible!

Il fit un mouvement désespéré, prit son jonc de la main gauche, le fit glisser dans sa main droite, depuis la pomme d'or qui ornait une de ses extrémités, jusqu'à la virole de fer qui garnissait l'autre.

— Tenez, me dit-il; ma canne sue.

En effet il en tomba quelques gouttes d'eau, tant ce vent terrible a d'action, même sur les choses inanimées.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? lui demandai-je.

— Cela prouve, monsieur, que, par un temps pareil, il n'y a plus de médecin, il n'y a que des malades.

Je vis que je n'obtiendrais jamais du docteur qu'il vînt à l'hôtel, et que, si je demandais trop, je n'aurais rien; je pris

donc ma résolution de me réduire à l'ordonnance ; je lui expliquai les changements arrivés dans la situation du malade, et comment la fièvre avait disparu pour faire place à l'abattement. A mesure que j'exposais les symptômes, le docteur se contentait de me répondre : il va bien, il va bien, il va très-bien ; de la limonade, beaucoup de limonade, de la limonade tant qu'il en voudra, j'en réponds. Puis, écrasé par cet effort, le docteur me fit signe qu'il était inutile que je le tourmentasse plus longtemps, et se retourna le nez contre le mur.

— Eh bien ! me dit Jadin en me revoyant, le docteur ne vient-il pas ?

— Ma foi, mon cher, il prétend qu'il est plus malade que vous, et que ce serait à vous de l'aller soigner.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? la peste ?

— Bien pis que cela, il a le sirocco.

Au reste, le docteur avait raison, et je reconnaissais moi-même dans mon malade un mieux sensible. Comme la chose lui était recommandée, il passa sa journée à boire de la limonade, et le soir le mal de tête même avait disparu. Le lendemain, à part la faiblesse, il était à peu près guéri. Je lui laissai régler ses comptes avec le docteur, et je sortis pour faire, à pied, une petite excursion jusqu'au village Della Pace, patrie de nos mariniers, et qui est situé à trois ou quatre milles au nord de Messine.

Alex. Dumas.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES

CALABRES ET LA SICILE.

II (1).

La capitale de la Calabre citérieure est à peu près semblable à celle du vieux royaume d'Yvetot, et le bon roi Évandre, qui jadis habitait sous un toit de chaume, trouverait difficilement dans Cosenza un palais digne de lui. Nous eûmes lieu de faire ces réflexions avant même de nous engager dans les rues de l'antique *Brettia*, car on découvrait la ville du haut d'un pont jeté sur un torrent voisin du Grati, qui *arrose* le pied de la colline; irrigation purement imaginaire, vu que rien n'est rare comme de l'eau dans les rivières de cette province. Les souvenirs classiques des guerres de la Lucanie contre la capitale du *Brutium* défilaient dans notre imagination, et nous marchions, impatients d'admirer la résidence où, l'an 410, Alaric mourut et fut enseveli entre deux boucliers de fer, puis lancé, comme une tortue marine, dans les flots du *Crathis*. A vrai dire, la triste villace offerte à notre appétit de touristes justifiait mal, avec sa tournure bourgeoise, l'antiquité de sa généalogie.

Située au bout d'une vallée assez haute et entourée de montagnes, Cosenza rampe sur les marches inférieures d'un large

(1) Voyez tome VII, page 251.

côteau. Le fer des Maures et des Turcs du xve siècle n'a laissé dans cette ville aucune trace de l'ère païenne ; les églises catholiques ont également disparu : Dieu n'a pas trouvé grâce devant Mahomet.

Cosenza ne vaut pas une heure d'attention, et on en peut dire autant de la plupart des villes de cette province, où la nature est tout, et l'art si peu de chose. La Calabre n'a presque plus d'antiquités; le moyen âge y a laissé peu de traces, et. de temps en temps, des tremblements de terre pulvérisent tout édifice qui porte la tête trop haut. Ainsi, le voyageur qui vient glaner ici des souvenirs est contraint de les chercher dans le désert, loin des villes, tandis qu'ailleurs les villes servent de base à ses études. En conséquence, pour connaître les Calabres, il faut être marcheur intrépide.

De Cosenza à Rogliano, à Scigliano et jusqu'à Petrania, la route offre peu d'intérêt ; on parcourt la moyenne montagne, et le paysage manque *de parti-pris;* mais, au-delà de Petrania, on redescend le flanc méridional de l'Apennin; le sol échauffé se colore, se féconde, et on revoit enfin le doux climat de Castellamare et de Sorrente, qu'on a quitté de Policastro. Ce territoire domine le golfe de Sainte-Euphémie, tristement célèbre et à plus d'un titre, depuis l'occupation française, et par la défaite du général Regnier, et par les souvenirs du sanglant mélodrame de Pizzo.

C'est à Nicastro que commence la Calabre ultérieure, et que la botte italienne est le plus resserrée. Ce pays, depuis là, prend l'aspect d'une queue de poisson écorchée jusqu'à la grande arête, car l'Apennin déroule ses anneaux successifs en suivant une longue ligne du sud au nord, et semble, avec les chaînons qui en dépendent, constituer la charpente osseuse de cet énorme cap. Au-dessus de ce cordon de montagnes, on doit dominer les deux mers, et l'homme égaré dans ces solitudes peut se comparer à une fourmi qui chemine le long de la principale côte d'une feuille de chêne, et qui en compte à ses pieds les nervures. D'un côté à l'autre de l'Apennin, ce mur naturel qui divise la Calabre, le paysage est tout changé, la température n'est plus la même ; la couleur du sol, la végétation, la forme des côteaux, tout diffère.

Pour être saisi par la vivacité du contraste, il suffit d'aller

de Tiriolo à Catanzaro; trois lieues séparent ces deux endroits, qui communiquent par une route montueuse et sauvage. Les vallons dans lesquels on descend parfois, ont la forme de fonds de creusets, et leur cavité semble avoir servi de moule à couler les mamelons d'alentour. Au bas d'une de ces fondrières, à l'angle d'un champ de lin, par une chaleur dévorante, nous fîmes rencontre d'un pâtre dont le costume, rien qu'à le voir, nous mit tout en nage : ce malheureux était complétement vêtu en fourrure de peau de chèvre, et le soleil s'engouffrait dans l'ombre velue de cette toison ; ses pieds étaient cloués sur des sandales épaisses rattachées avec des ficelles autour d'une jambe nue, maigre, et de couleur rousse. Une ceinture en cuir ornée d'une hache, et un vieux chapeau pointu décoloré, complétaient cet accoutrement barbare. Nous voulumes lier conversation avec ce *pecoraro* à l'œil terne et ombrageux, à la physionomie stupide et pétrifiée; mais ce fut en vain, il était longtemps à retrouver dans sa mémoire, comme une science oubliée, la manière dont on articule la parole, et les sons se traînaient sourdement dans sa gorge rouillée. Nous ne pûmes démêler aucune intention, aucun sens, dans les *bruits* de cette espèce de Crusoë qui semblait appartenir à un genre intermédiaire entre les choses et les êtres organisés. Les hautes forêts de la Syla sont exclusivement peuplées de sujets aussi intéressants.

Ce que nous demandions à ce pâtre n'avait rien cependant qui touchât à de hautes questions de statistique ou d'administration locale ; nous voulions tout bonnement être remis dans le chemin que nous avions perdu, bien qu'il soit large et tracé fort droit... sur la carte d'Italie de Pasquale Artaria, et sur celle de Bacler d'Albe. Nous avions déjà passé le village de Gagliano, dont ces géographes n'ont point taché la limpidité de leurs cartes routières, lorsqu'après avoir erré çà et là sans rencontrer personne, sauf un chat d'une maigreur impossible, sur une fenêtre abandonnée, nous découvrîmes, presque au sommet d'une longue série de montées, un chemin blanc aboutissant à une sorte d'édifice perché sur la cime d'une de ces vagues terrestres qui se poursuivent tout le long de la province. En nous dirigeant de ce côté, nous étions loin de supposer que ce bâtiment situé au seuil du ciel fût une porte de

ville. C'est l'entrée de Catanzaro, et les rues de cette ville s'échelonnent sur le versant opposé de la hauteur, de sorte qu'à vingt pas de cette porte en ogive sarrasine, sous laquelle on pénètre, on ne soupconne aucune habitation, et on ne voit au loin que les nuées, jusqu'au niveau du sol.

Nous restâmes un instant sous cet abri pour contempler, dans ce cadre sombre, un tableau aussi original qu'imprévu : à nos pieds, la ville tortueuse, tourmentée, formant des premiers plans nuancés d'ocre et bien réchauffés par la lumière; plus loin, des jardins avec des arbres foncés et dont les massifs sont étreints par deux talus bien cultivés; puis, au-delà, des rivages arides, incolores, et dont le soleil a si ardemment pompé les teintes, qu'il les a blanchis comme des pièces de toile. Fatigué de l'éclat de ces grèves, l'œil court se reposer dans les ténèbres du golfe de Squillace, qui soutient l'austérité de sa couleur d'indigo jusqu'au firmament. Nous observâmes que l'atmosphère était gris de perle; et, Évariste ayant remarqué que, depuis notre départ, nous n'avions pas vu une seule fois le ciel bleu, Valfort prononça un réquisitoire magnifique contre l'azur, et jura de conformer à l'avenir les nuances de sa palette à celles de la nature, sans égard aux doctrines de ceux qui ont lu des ciels dans le voyage de Dupaty.

Catanzaro est à trois bons milles du golfe; pourtant elle se glorifie d'un petit port où mouillent quelque caboteurs qui n'ont pas de communication avec la ville, placée trop loin et trop haut. Les patrons n'ont affaire qu'à certaines gens hébergés sur le rivage, et dont les cabanes sont dispersées au hasard sur le sable. Il en résulte que la ville est une des plus tristes, des plus délaissées de la Calabre, néanmoins c'est une des moins pauvres, et les Français, oubliés aujourd'hui, mais qui jadis y ont entretenu un état-major assez nombreux, y ont semé quelque peu d'urbanité. Peut-être serait-il bien, et agréable à ceux qui veulent des documents positifs, d'ajouter que cette cité possède une intendance, qu'elle a été édifiée par les Sarrasins au IXe siècle, qu'elle s'honore d'un collége, d'un séminaire et d'une abondante population de vers-à-soie; enfin que c'est une des cités principales de la province; mais une ville importante de la Calabre a si peu d'importance, que nos omissions n'en auront pas davantage.

Au sortir de Catanzaro, nous cherchâmes à nous rapprocher de la route de Reggio, et nous rentrâmes dans les gorges de l'Apennin ; mais, au lieu de retourner à Tiriolo, nous nous dirigeâmes, en appuyant sur la gauche, vers Caraffa, bourgade grecque, dont les habitants portent de magnifiques costumes. Notre peintre les voulait dessiner, et ce projet, comme on le verra, nous fut fatal. Après un mille de marche, nous vîmes avec surprise que ces campagnes différaient totalement de celles de la vieille, bien qu'elles n'en fussent séparées que par quelques collines. Ici tout est fertile, gracieux et animé. Nous cheminions parmi des haies de myrtes, de citronniers, admirant le fond de ce vallon creux fermé de tous côtés par des monts coniques qui semblent former une ronde autour de ces jardins, lorsque nous vîmes dans un champ deux femmes qui nous regardaient immobiles. L'un de nous étant allé leur demander si Caraffa était bien loin, elles s'enfuirent à toutes jambes.

— A-t-on jamais vu, s'écria Évariste, une population aussi timide ! S'ils ne sont peureux comme des lapins, nous devons être bien horribles à voir !

A ne le point flatter, F... était effroyable. Tout en devisant, nous passâmes près d'une ferme devant laquelle se prélassaient trois cultivateurs, à qui Valfort nous ayant priés de l'attendre, courut demander la direction de Caraffa. Ses questions n'obtinrent pas de réponse, et, remarquant qu'on armait une carabine, il ne put s'empêcher de rire de la poltronnerie de ces campagnards. Il souriait encore, quand une balle lui passa près l'oreille. La stupeur ne le priva pas de ses jambes ; en deux secondes, il était revenu au point où il nous avait laissés, mais nous étions déjà bien loin. Comme il nous cherchait, des coups de sifflet s'élevèrent, des hourras y répondirent de tous les points de montagne, et il se vit cerné par une bande de Calabrais, qui descendaient armés de fusils et de haches. A cette vue, Valfort court en tout sens, en nous appelant d'une voix lamentable. Mais déjà les plus alertes le serrent de près, et deux nouveaux coups de feu ont retenti. Comme un cerf traqué par une meute, notre compagnon fuit alors en ligne droite et sans se détourner. La terre était flasque, zébrée de sillons, et bien qu'il eût, pour s'alléger, jeté dans les broussailles son sac et son bâton, il alla tomber de fatigue au milieu d'une touffe

de myrtes. Étonnés de sa disparition, ceux qui le poursuivaient furetaient tout près de lui dans les ronces, et les secouaient de du bout de leur carabine.

Cependant, surpris de sa longue absence, nous nous étions arrêtés, Évariste et moi, pour l'attendre, quand nous crûmes entendre deux coups de feu. Très-inquiets, nous gravîmes un tertre pour tâcher d'apercevoir notre ami, en nous efforçant, par des clameurs, de lui indiquer notre position, ce qui fut impossible : des haies énormes, en se combinant avec les ondulations du sol, font de cet endroit un labyrinthe. Comme nous travaillions à nous y reconnaître, six hommes surgissant tout à coup nous présentèrent une demi-douzaine de fusils armés. Le plus sale d'entre eux, sorte d'Alcide en cheveux gris, nous demanda d'un air d'autorité qui nous étions. Je ne sais ce que nous répondîmes; mais, dès qu'il eut reconnu en nous des étrangers, il comprit nos craintes à l'égard de Valfort, et s'écria : — San Diavolo, il n'y a pas un instant à perdre.

Ces mots nous causèrent une vive frayeur, et nous appelâmes à grands cris notre camarade, qui répondit enfin, mais d'une voix étouffée, comme celle d'un homme très-affaibli. L'impression que produisit en nous cette voix est indicible; pendant plusieurs jours, elle nous vibra dans la poitrine, et, au premier moment, nous eûmes froid, et nos genoux fléchirent. Pourtant, ce spasme fut court, et une énergie violente y succéda.

A l'instant où nos cris étaient parvenus au fond du bouquet de myrtes qui le cachait, Valfort, levant la tête, s'était vu entouré de toutes parts. Nous croyant au pouvoir de ces coquins, et voulant périr en notre compagnie, comme il convenait, il avait abandonné sa cachette, et il courait de son mieux, quand deux bandits lui lancèrent leur hache dans les jambes. Il tomba sur le dos. Deux coups de cognée l'empêchèrent de se relever. Il évita une balle en se faisant un rempart de l'homme qui, le tenant par la tête, lui volait sa montre en l'appelant *voleur*, et au moment où l'on achevait de lui arracher ses vêtements, la voix de nos alliés suspendit et empêcha le dénoûment.

Nous lui demandâmes s'il était blessé, il répondit que non; mais, ayant voulu se lever, il retomba, et nous vîmes du sang à son pantalon. Alors seulement il s'aperçut qu'il avait reçu

deux coups de hache, dont l'un sur la rotule droite lui a laissé une cicatrice qu'il gardera toute sa vie. Tandis qu'on le hissait sur une mule, celui qui paraissait le chef de ces bandits leur commanda de nous suivre, et aucun ne lui résista. D'autres Calabrais nous rejoignirent en route, et une escorte d'environ quarante hommes nous suivait, quand nous arrivâmes à un petit hameau nommé Santa-Flora. Tous ces drôles se rangèrent avec respect, comme des vassaux d'opéra-comique, devant notre protecteur, qui nous introduisit dans une métairie plus vaste que comfortable.

Le long du chemin, Valfort m'avait dit en français : — Je donnerais mes deux coups de hache, avec mon gilet qui n'existe plus, contre une tasse de lait.

— Un tout petit verre, ou même une grande bouteille de ce joli vin de Rogliano, conviendrait mieux, lui dis-je, à ma santé compromise.

— Vous êtes des gourmands, observa Évariste ; si je pouvais changer de linge et me reposer une heure, je serais satisfait ; mais le sac de Valfort me servait d'armoire, ce qui simplifie dorénavant ma toilette.

Notre hôte entendit nos trois souhaits sans les comprendre apparemment, car il resta impassible. C'était un fort bel homme, basané comme un Africain, et à l'œil impérieux ; il était vêtu d'une veste ronde, sale et grasse comme une poêle à frire, et un vieux chapeau couronnait son front : — Ce bandit n'est pas trop mal, murmura l'artiste.

— Je lui trouve, dit F..., la physionomie d'un ogre qui nous conserve pour son souper.

L'ogre n'avait pas l'air de se soucier de nos observations. Dès que nous fûmes dans la cuisine de la ferme, une femme grecque d'un certain âge vint nous demander si, à raison de la chaleur, quelqu'un de nous souhaitait de changer de linge. Évariste accepta cette proposition. Il se disposait à suivre la bonne femme, quand une petite fille entra, portant sur sa tête une jatte de lait qu'elle déposa devant nous. On commençait à se regarder ; mais un valet, tout en s'informant si l'un de nous préférait boire un peu de vin, avait placé devant moi une vieille bouteille ventrue sur laquelle on lisait : *Rogliano*, — 1822. Nous partîmes, ainsi que notre hôte, d'un grand

éclat de rire. — J'ai *brigandé*, nous dit-il en français dans les bandes impériales et sous le roi Joachim.

— Il paraît que vous finissez, ainsi que Murat, par tourner vos armes contre la France ?

— Mon Dieu ! répliqua-t-il, vous me voyez désolé du quiproquo, mais on vous a pris pour des brigands qu'on cherche depuis trois jours.

Nous connaissions déjà sur ce point l'effet de notre bonne mine.

— Mais sous quel vertueux prétexte vos honnêtes agents ont-ils dérobé mes albums, ma montre et mon argent ?

— Tout vous sera rendu, recevez-en ma parole. On me nomme don Domenico Cefali ; si vous faites à un bon vieux gentilhomme calabrais l'honneur de choisir son château pour auberge jusqu'à la guérison de votre ami, vous reconnaîtrez, je l'espère, que je suis un *ogre* d'assez bonne composition.

Don Domenico est seigneur de Cortale ; nous passâmes huit jours avec lui, et nous nous félicitons presque d'une mésaventure qui nous a fait connaître à fond ce qu'aucun voyageur n'a pu décrire, la vie intérieure d'un noble des montagnes de la Calabre, existence moitié patriarcale, moitié féodale, et qui offre encore quelques vestiges des mœurs de l'antiquité grecque. En introduisant le lecteur dans ce monde peu connu, notre intention est de le lui montrer tel qu'il est, sans rien exagérer ni embellir. Dans tout ce qui a rapport à cet épisode, nous ne nous sommes pas permis le moindre ornement, pas le plus léger artifice dramatique, pensant que, le long d'un récit dans lequel on est personnellement engagé, on ne peut compenser la disgrâce du *moi* que par l'intérêt qui s'attache à la vérité.

On passa la nuit à Santa-Flora, et, à la suite d'un ample déjeuner, don Cefali, qui n'avait pas l'air plus majestueux que la veille, fit réunir devant la maison tous ses gens, ainsi que les paysans soupçonnés d'avoir participé à notre aventure. Chacun d'eux ayant obéi, le fusil sur l'épaule, la hache au flanc, et sans résistance, le seigneur de Cortale prit un bâton et se rendit auprès d'eux, qui, rangés en cercle, attendaient chapeau bas et en silence le bon plaisir du baron calabrais.

Minerve et Bacchus avaient décoré cette cour étrange : le juge était assis sur un tonneau, à l'ombre d'un immense olivier, symbole de la paix. Domenico débuta par un long et superbe discours qu'interrompaient de temps en temps les coupables par des murmures approbateurs témoignant de leur indignation contre des actes aussi criminels; ils s'animaient si fort, qu'on les eût pris pour les conseillers du tribunal présidé par notre hôte.—Vous avez pris ces étrangers pour des voleurs, je le conçois; mais alors, pourquoi voler leurs bagages?

— Oui, répétaient nos coquins en se croisant les bras et se posant en face les uns des autres; oui, pourquoi voler leurs bagages.

On aurait pu croire les coupables absents. Que d'honnêtes gens étaient là rassemblés ! Ayant conclu son réquisitoire par une invitation générale à restitution, don Cefali, voyant qu'on s'empressait peu d'obéir, avisa un drôle superbe sur lequel Valfort jetait un coup d'œil oblique, et lui enjoignit de se dessaisir de ce qu'il retenait. Le drôle *minauda* son rôle d'ingénu d'une façon si comique, si mielleuse et si *félétique,* que nous en étions très-divertis; mais il ne persuada point don Cefali, qui renouvela sa proposition. Soudain, prenant la mâle attitude d'une probité rudanière et d'un preux qu'on offense, le bandit protesta de son innocence avec des gestes sublimes. C'était Hippolyte calomnié par la fille de Minos. — Tuez-moi ! disait-il; que je sois fusillé, ou coupé à coups de hache, ou pendu, s'il vous plaît! Mais je soutiendrai *jusqu'au delà de ma vie* que je n'ai rien dérobé, et ne sais ce qu'on veut me dire.

A ces mots, don Domenico prit son bâton et lui en caressa les épaules. Et notre homme de tomber à genoux, de supplier, d'implorer merci, tout en protestant de sa non culpabilité. Nouveaux coups de canne : — Excellence, murmura ce martyr, j'ai trouvé *par là...,* dans la terre, deux piastres, mais j'ignore qui les a perdues.

Cefali prit les deux piastres, et continua de pressurer le même individu, qui finit, après cinquante coups, par restituer une à une douze piastres. Notre hôte renouvela la même cérémonie sur la plupart des assistants, qui tour à tour déposaient leur fusil, de peur qu'un coup de canne n'en faussât le canon.

Ils se roulaient aux pieds du châtelain de Cortale en faisant mille contorsions, et nous les regardions, abasourdis d'une pareille docilité et de l'empire exercé par notre protecteur. — Reconnaissez-vous, demanda-t-il à Valfort, ceux qui vous ont le plus maltraité? (Et il lui dit à l'oreille: N'en désignez aucun ici, leur vengeance vous atteindrait malgré moi). Puis tout haut : — Parlez, monsieur, il en sera fait justice. — Valfort se tut. — Ce soir, vous me les nommerez quand nous serons seuls, ajouta Domenico à voix basse. — Malgré sa puissance, il cédait sur certains points, et c'est en exploitant, non en attaquant de front le caractère propre aux gens du pays, qu'il l'avait acquise. Son pouvoir n'allait pas jusqu'à réduire l'instinct vindicatif de ses compatriotes; et bien qu'il nous protégeât sans peine, il se sentait hors d'état d'empêcher qu'on ne nous tuât demain. Sous ce rapport, cette contrée ne diffère pas de la Corse: la *vendetta* s'exerce ici comme là, de proche en proche, de génération en génération, et elle admet à la suite des offenses personnelles la solidarité de la famille entière.

La justice distributive de don Cefali amena néanmoins la restitution de quelques objets; puis, comme il se sentait le bras fatigué, il rompit l'assemblée, l'ajournant au lendemain, et il se leva en nous disant : — Nous rattraperons le reste un autre jour. — Mais, avant de rentrer dans la ferme, il chassa ses trois valets, principaux auteurs de nos désastres, et leur enjoignit, s'ils ne voulaient être mis en prison, de quitter sur-le-champ le pays, où ils n'avaient plus que faire, attendu que personne, ils le savaient, ne prendrait à son service des gens par lui rejetés. Il les dépouilla en même temps de leurs armes, car le privilége d'en porter n'appartient qu'aux gens assez bien famés et en position assez bien assise pour qu'on les admette dans les rangs de la garde urbaine. Ceci nous expliqua ces mots singuliers des gens de Spezanno, qui, nous voyant vêtus à peu près comme eux et sans giberne, s'entredisaient : Ils n'ont pas d'armes, ce sont des bandits.

A la nuit tombante, nous partîmes pour Cortale avec notre hôte, qui, sur le seuil de la ferme, intima ses commandements à ses serviteurs en ces termes :

— Demain, vous mettrez dix hommes de corvée dans ces

terres et cinq le long de ce sentier. — Toi, Giacomo, tu vas aller saluer mon frère Francesco à Caraffa, et lui *ordonner* de ma part d'être à Cortale au lever du soleil. — Lippi, prends la route de Nicastro, et fais savoir au juge de paix que j'ai besoin de lui. Il faudrait passer aussi chez mon cousin le capitaine Cefali; il sera à Cortale avec sa compagnie à une heure de nuit, pour recevoir mes instructions.

En l'écoutant, nous observions en lui, non-seulement le suzerain féodal, mais encore le *pater familias* antique, avec ses prérogatives romaines.

Il faut s'être trouvé, au clair de la lune, au milieu des défilés romantiques qui séparent Santa-Flora du village de Cortale, pour savoir jusqu'où peut aller la bizarrerie des caprices de la nature. Afin d'éviter la chaleur, terrible dans ces gorges, on s'était mis en marche au coucher du soleil, et l'ombre qui nous poursuivait nous atteignit à la cime de l'Apennin. Derrière nous, vers l'orient, il faisait nuit, la terre était d'un gris-bleu foncé; devant nous, les coteaux qui regardent la mer de Sicile avaient un glacis de vermeil, et la lumière du soleil, perçant la profondeur des ondes, scintillait encore et courait sur les flots. Mais déjà Diane, cachée derrière les bois, regardait furtivement au travers du feuillage, avant de se glisser sur la scène, si le char de Phœbus en était sorti.

Durant quelques heures, nous traversâmes le pays le plus fantastique: ce n'étaient que ravins, pics escarpés, fondrières, précipices. Le sentier se tordait comme un serpent à l'agonie; les objets, étrangement éclairés, se contournaient de plus en plus; la campagne devenait folle. Nous regardions avec surprise les arbres prendre des poses de fantômes, les rochers se livrer à des fantaisies lugubres, et les pierres, amoncelées sur les pics les plus hauts, se grouper pour faire croire à des châteaux aériens d'une architecture impossible et d'un romantisme désordonné. La nuit tombait épaisse, et s'amoncelait en flocons noirs partout où ne descendaient pas les rayons de la lune, dont la limpidité dans ces climats est telle, qu'on peut à cette lueur distinguer, non-seulement la valeur des tons, mais encore la diversité des nuances. Ainsi, l'astre peut toucher une rose sans la ternir, et se jouer dans les plis d'une robe de soie

de couleur tendre sans qu'elle soit salie. En revanche, les cieux n'ont pas cette profondeur azurée, cette transparence infinie qu'on y admire dans notre patrie. Ici le firmament est vert, opaque, et semé d'une cendre rousse qui rabaisse beaucoup la hauteur de la coupole.

Nous étions tous à pied, sauf Valfort, qui se dandinait sur un âne, comme le pape des fous. Le digne Domenico, suivi d'une escorte de huit hommes, nous tenait compagnie. De temps à autre, il nous contait, pour égayer la route, certaines histoires de brigands, en nous montrant, à droite et à gauche, le théâtre de ces mélodrames.

— Sans vous, disait Valfort à notre hôte, j'aurais eu la triste fin de ces malheureux dont vous parlez.

— Remerciez, reprit le seigneur de Cortale, la fortune qui a jeté sur votre chemin le seul homme du pays à qui d'autres hommes obéissent. J'allais à la ferme m'informer de quelques bestiaux qu'on y devait amener, quand j'ai fait votre rencontre.

— Dieu ! si vous étiez venu dix secondes plus tard...

— On aurait enterré votre ami dans le sable avec une grande promptitude, et on eût à jamais ignoré son sort. Vous seriez revenus sur vos pas pour le chercher, ses assassins vous auraient gracieusement aidé dans vos perquisitions; ils eussent pleuré votre compagnon, accepté votre argent, et gardé leur secret comme la terre ce corps mort, dont vous n'auriez pas revu les moindres vestiges.

En ce moment, un vent frais gémissait en agitant un groupe d'arbres allongés en forme d'ifs, et sous les rochers, dans les ravins hérissés de broussailles, l'œil plongeait dans les trous noirs, au fond desquels on ne reconnaissait rien.

— Quelle charge exercez-vous dans ces contrées, monsieur? demanda Évariste à Cefali, et quels droits avez-vous sur ces gens qui vous obéissent ?

— Ceux que je prends. Je ne suis rien, et je suis tout. Avant d'être le plus grand propriétaire de ce pays, j'en étais le seigneur suzerain. N'oubliez pas que la féodalité pesait encore sur les Calabres en 1806. On a tout aboli ; moi, j'ai tout conservé, grâce à l'affection de mes paysans. S'il me prenait fantaisie de me faire roi de mon village et de soulever ces mon-

tagnes, on ne me désarmerait pas vite. Ils le savent bien *là-bas.* Aussi je porte ombrage ; on examine ma conduite, on me surveille, et l'on a bien tort. N'a-t-on pas assez à faire de gouverner sa famille? J'endors leurs défiances par la simplicité de mes mœurs, et, vêtu comme un pâtre, je vis parmi les pâtres, m'effaçant pour avoir la paix, courbant la tête de peur qu'on ne la veuille humilier.

Ces positions réciproques des petits gouvernements et des individus, qui se tiennent en échec et se font des frayeurs ainsi que des menaces mutuelles, ne sont plus de notre siècle ni de notre civilisation ; et ce reflet de l'indépendance oligarchique des grands feudataires du temps de Robert Guiscard ou du roi Sergio nous parut curieux à constater. La singularité du caractère de don Domenico nous occupait beaucoup, et, en le suivant à travers les montagnes, nous étions impatients de pénétrer dans le nid de l'aigle ; notre imagination lui crénelant des donjons, des fossés, des galeries, *les mystères de Cortale* nous apparaissaient comme une suite nécessaire aux *Mystères d'Udolphe,* et nous frissonnions de plaisir, dans l'espérance de bientôt frissonner de peur. Il était une heure et demie du matin quand, nous élevant du fond d'une vallée, nous gravîmes un sentier très-rude qui se termina, au bout d'une heure, par une double file de maisons endormies, devant lesquelles nous passâmes. Cette rue montueuse nous parut aboutir au ciel. On la parcourut en silence, jusqu'à un endroit où se trouvait une maison blanche à un seul étage, mais très-longue, et qu'on eût prise pour une grande auberge. Un valet se détacha, monta quelques degrés extérieurs aboutissant à la porte de cette habition bourgeoise, souleva le marteau, et le seigneur Domenico, arrêtant la monture de Valfort, s'écria : — C'est ici. — Nous retombâmes dans la prose.

Cependant, après réflexion, don Cefali grandit beaucoup dans notre admiration, lui qui, chez des Italiens, avait su, sans faste extérieur, sans que rien rehaussât sa supériorité morale, s'entourer d'une autorité princière en vivant comme un laboureur. Sa famille est nombreuse et belle. Dès qu'il eut mis le pied dans la salle à manger, où tous les siens l'attendaient pour souper depuis plusieurs heures, tous ses parents se découvrirent et vinrent tour à tour le saluer. Son frère lui serra

la main en lui disant : Ne vous est-il rien arrivé de funeste, monsieur? Nous étions en peine de vous.

En le quittant, don Domenico vint embrasser sa femme, qui, malgré son air calme, paraissait enchantée de voir son mari de retour. Cette dame, fille d'un prince napolitain, est belle encore, et ses manières conservent tout le poli de la cour où elle a été élevée. Après les premiers compliments échangés avec ces nouvelles connaissances, nous nous assîmes, et Domenico demanda ses filles, que leur mère alla quérir à l'office. Elles vinrent embrasser leur père, qui leur conta de nouveau notre mésaventure, et quand on fut prêt à se mettre à table, ces demoiselles, dont la cadette a seize ans, se retirèrent. Elles ne dînèrent pas une seule fois avec nous pendant notre séjour, et, comme néanmoins on ne les empêchait point de nous admettre dans leur intimité, nous en conclûmes que leur absence des repas est commandée par l'usage du pays. Malgré la haute position de leur famille, elles ne dédaignent pas les plus petits soins du ménage; la fille du roi des Phéaciens savonnait ses chemises; les filles du seigneur de Cortale font la cuisine, ou du moins elles pratiquent dans cet art si étendu la spécialité des entremets au sucre avec une distinction qui leur assure une place éminente dans nos souvenirs. Leurs talents prolongeaient de beaucoup les repas, car, chacune d'elles voulant se signaler, il en résultait une noble émulation, et cette vertu féconde donnait lieu à des séries interminables de friandises. Don Domenico ne demandait pas mieux ; car « que faire en Calabre, à moins que l'on n'y mange? » L'existence se partage, à Cortale, entre le lit et la table. A huit heures, on déjeune avec du café à l'eau ; de midi à trois heures, on dîne, puis on dort jusqu'à sept heures. C'est le moment où le soleil s'abaisse, et où ses dards arrondissent un peu leur pointe. Nous allions rejoindre alors notre vénérable patriarche au bord de la fontaine du village, filet d'eau qui humecte une auge en bois autour de laquelle venaient se poser, dans des attitudes bibliques, de belles filles grecques. Deux énormes oliviers, revêtus de vigne vierge, formaient un dais de sinople au-dessus des bancs où nous causions en paix, allanguis par la chaleur du jour, et don Domenico recevait là les nouvelles du pays ; il arrangeait les menus procès de ses vassaux, donnait la main aux pères

de famille, caressait les têtes blondes et souriait aux villageoises, qui, chargées de leurs urnes pleines, en faisaient rouler quelques perles derrière elles quand elles s'inclinaient devant lui. Peu à peu la pourpre du soir pâlissait; chacun alors se répandait sur la place, et, vers minuit, nous rentrions pour le souper, qui ne se terminait guère avant deux ou trois heures.

Mais nous voici bien loin d'Anne Radcliffe et des châteaux à chausse-trappe que nous avions rêvés.

La demeure de don Cefali est d'une rare simplicité. A peine les chambres sont-elles meublées ; on s'y croirait presque dans une chaumière, et rien n'y indique la seigneurie. Les ornements de la salle à manger consistent en plusieurs rangées d'escopettes et de fusils de chasse accrochés aux murs; des cornes de cerfs, ajustées le long des panneaux, servent de patères et supportent des poires à poudre. Au bout de la salle est un tableau dans le style espagnol, et si bien enfumé, qu'on ne voit plus ce qu'il représente. Ce qui distinguait l'ordonnance des repas, c'était l'abondance des hors-d'œuvre. Parmi les aliments du crû, je ne dois pas passer sous silence une espèce de fèves très-tendres, très-farineuses, qui sont la providence de la Calabre ultérieure. On les assaisonne de diverses façons, mais on les mange aussi cuites sous la cendre, en relevé d'entremets; elles tiennent la place occupée chez nous par les marrons.

Autant le mobilier de Cortale est simple, autant le service de table est élégant. Nous avions de la vaisselle plate armoriée, de petits couverts en vermeil ; des couteaux à lame d'or accompagnaient les assiettes de dessert ; enfin, rien ne manquait de ce qui constitue le luxe de bon aloi. Durant les repas, des chanteurs de rapsodies, sorte de ménestrels du pays, nous donnaient un concert, et on les récompensait en leur offrant, comme au temps d'Homère, *une grasse portion des victimes.*

La nuit de notre arrivée, la famille se trouvait en nombre. Outre les fils et le frère de notre respectable ami, on venait de recevoir son cousin le capitaine, avec toute une compagnie de soldats. C'est don Domenico qui lui avait, comme l'on sait, enjoint de venir le trouver sans délai, et ce chef avait obéi, ainsi que les hommes de milice urbaine qu'il commandait. Sans lui laisser le temps de souper, on l'envoya à Caraffa s'emparer

de nos coquins de la veille, qui furent garrottés dans leur lit et amenés à la prison de Cortale. Le lendemain, Nicastro nous envoya le juge de paix le moins expéditif, le plus timoré, le plus ennuyeux du monde, qui, tout en débarquant, se mit à verbaliser, et verbalisa huit jours consécutifs, durant lesquels don Cefali et les siens arrangèrent les choses à leur guise et sans qu'il s'en mêlat. Notre déconfiture avait fait bruit jusqu'à Catanzaro, et les matamores de l'endroit nous arrivèrent un beau matin tout hérissés de poignards, de pistolets, de sabres, de haches; ils s'étaient composé des airs de bandits de théâtre fort amusants; et il faut voir de quelle mine ils offraient, le poing sur la hanche, de pourfendre nos ennemis! Ce peuple a tellement soif de comédie, qu'ils n'avaient pas craint de faire six grandes lieues pour se donner, ainsi qu'à nous, ce spectacle tragi-comique.

Sa seigneurie le prince Giardinelli, intendant de la province, daigna nous envoyer vingt gendarmes *pour nous faire honneur,* et, dans une lettre où il exprimait le désir de nous recevoir dans son palais, il s'engageait à nous faire rendre justice, *comme notre naissance le comportait.* Cette formule peint à merveille l'esprit des institutions du royaume de Naples.

Un dimanche, nous témoignâmes le désir d'aller à Caraffa, village assez curieux, nous avait-on dit. Aussitôt gardes urbaines de se réunir, gendarmes de s'équiper, amis et braves défenseurs de reprendre leurs tromblons et leurs pistolets, valets de se mettre en mouvement, villageois de se rassembler pour nous faire la conduite; ce fut une affaire d'état que cette fantaisie. Des chars à deux grandes roues non évidées, d'une forme antique, sur les bâtons desquels nous étions perchés, nous roulaient de cahot en cahot dans le sable, où parfois s'enfonçaient jusqu'au muffle les bœufs qui nous traînaient. Debout, sur le devant de chaque équipage, et campé comme Ajax lançant son trait, un jeune gars bien découplé aiguillonnait de son bâton ferré nos coursiers pacifiques.

Chemin faisant, le juge de paix verbalisait, et on le laissait faire. Il est difficile de créer par l'imagination un pays plus singulier que celui où nous étions. Ce n'étaient que montagnes de sable mouvant, torréfiées par le soleil, et qui peu à peu s'ouvraient en éventail devant nous et *composaient* des fonds

très-mobiles. Les couleurs de cette nature si simple ont une grande vivacité, et ces paysages minéraux empruntent un certain charme aux fantaisies de la lumière. Çà et là apparaissent un petit aloès, un figuier d'Inde, et quelques plantes caillouteuses; mais ces taches sont rares sur la teinte plate de ces criques sauvages.

Caraffa est perché à la cime d'une roche rougeâtre taillée en pain de sucre; on y grimpe par un sentier roide et légèrement ondulé comme ceux qu'on voit tracés au revers des monts, dans les anciennes peintures du Campo-Santo; la distance est considérable, et la pente si forte, que nous nous tenions aux montants des carrioles, sous peine d'être enterrés dans le sable où les roues étaient cachées jusqu'au moyeu. Les lignes de cette montagne sont molles, vacillantes, et on découvre avec étonnement les arêtes des maisons de Caraffa, qui pèsent sur cette base mobile et peu résistante : il semble que le village va s'enfoncer peu à peu et disparaître, noyé dans ces vagues de sable. L'aspect de Caraffa est triste, les murs sont d'un blanc cru, le vent qui siffle dans les rues escarpées les balaie si fort qu'on n'y trouverait pas une pincée de poussière à ramasser; malgré le grand air, la chaleur y est excessive. On sortait de l'église au moment de notre arrivée, et ce lieu mélancolique s'anima tout à coup d'un mouvement, d'une gaieté prodigieuse. Nulle part la magnificence du costume n'est poussée plus loin, et toutes ces femmes de la Grande-Grèce, en se répandant à travers le village, le bariolèrent d'une façon très-réjouissante. Retenu sur la charrette par son genou malade, Valfort les regardait s'éloigner sans pouvoir en esquisser aucune; mais, après le dîner qui nous fut offert par Francesco Cefali, on fit venir les plus belles de ces filles, qui se prêtèrent aux désirs de l'artiste avec grâce et coquetterie. Pendant qu'on dessinait, le juge de paix continuait de verbaliser. Le soir venu, comme nous retournions à Cortale, nous rencontrâmes un groupe de femmes qui, sur l'invitation de nos hôtes, se mirent en rond autour de la plus vieille d'entre elles qui commença un chant rauque, d'un rhythme bizarre et dont elle marquait les temps de mesure en battant des mains. A ce bruit, ces albanaises s'animèrent, et elles commencèrent la ronde la plus fougueuse qu'on puisse imaginer. Entraînées par la mesure et par la vivacité de leur

tempérament, elles accompagnèrent bientôt la chanteuse, et quoiqu'elles fussent haletantes, échevélées, elles ne s'arrêtaient pas. Il fallait les voir, les reins cambrés, la tête jetée en arrière, les veines gonflées et le regard dans les nuages, tourbillonner sans fin en soulevant la poussière. Leurs cheveux humides tombaient de leur *cajola,* leur ruisselaient le long des tempes, et on les voyait frissonner des pieds à la tête, tant les ravissait le dieu qui les entraîne en de tels instants. Ce groupe désordonné tranchait avec énergie au fond de ces déserts d'un gris rose, et par le bruit qu'il produisait, et par certaines oppositions de couleur : les chemises blanches des Albanaises, brodéees en fil rouille, leurs robes rouges, violettes, entremêlées çà et là de clinquant et de paillettes, et leur teint basané, contrastaient on ne peut davantage avec la couleur fauve des campagnes. Le phlegme, l'immobilité de la vieille qui menait la danse, rendait plus saisissantes ces oppositions, et nous nous reportions, devant ce spectacle, aux bruyants mystères des divinités des bois.

Cependant notre juge verbalisait toujours; la blessure de Valfort se guérissait, et nous étions impatients de continuer notre route. Par malheur, les restitutions ne s'effectuaient guère, et don Domenico y perdait ses bâtons avec son latin. Il fallut en venir aux moyens extrêmes. Un jour, on tira de leur cachot nos huit coquins, on les confessa tour à tour dans l'église de Cortale, et aucun d'eux n'osa nier, devant le prêtre, sa complicité; aucun n'eut assez d'impudence pour se refuser à rendre sa part du butin. Il y a un certain saint à qui nous gardons grande vénération, car il découvre le mensonge et punit tout bandit sacrilége. Son nom fut un talisman, et bientôt l'abbé nous rapporta nos piastres. Le lendemain, nous prîmes congé de don Cefali, qui, près de nous quitter, nous fit les plus tendres recommandations, et avec une gravité toute nouvelle nous sermonna longuement, comme un père qui lance des enfants tout jeunes aux orages de la vie lointaine; puis, nous ayant souhaité toute sorte de biens et recommandés à l'assistance de Dieu, il nous embrassa et nous reconduisit quelques pas. Ses fils nous escortèrent ensuite et nous laissèrent un de leurs serviteurs, chargé de nous accompagner jusqu'à Pizzo.

Nous étions rêveurs; cette famille si bien unie, si recom-

mandable, qui nous avait traités comme ses enfants, et que, selon toute apparence, nous ne reverrons jamais, laissait en nous des souvenirs assez vifs pour nous faire méditer sur la vanité des voyages et sur la patrie absente. Ce sont là des sentiments auxquels on n'est initié que dans les contrées bien solitaires, alors qu'on peut être impressionné par la bizarrerie de la situation présente et par cette pensée intime de son propre néant, qui atteint ceux à qui personne ne tient au monde et qui ne tiennent encore à personne. Vers le milieu du jour, nous trouvâmes un hameau tout neuf auprès d'une vaste ruine encore habitée, au-delà de laquelle commence une forêt de chênes, de lièges et de châtaigniers. C'est l'ancien *Fundus sicœ,* résidence d'où Cicéron datait ses lettres à Atticus; la ville d'*Hipponium* s'est changée en marais salés qu'alimente l'eau du golfe de Sainte-Euphémie. Au-delà de *Fundaco del Fico,* une plaine infecte et misérable descend jusqu'à la mer; cette plaine a été célébrée par les poëtes de la Grèce; alors elle était verte et étoilée de fleurs; alors les poëtes, éblouis de ses beautés, l'avaient donnée pour apanage aux dieux. N'avez-vous jamais rencontré de ces femmes illustres et décrépites, *belles dames du temps jadis,* couronnées en leur printemps par la poésie, par l'amour, et dont la dégradation afflige le cœur et l'appesantit sur la pensée des fins dernières? Hélas! les choses les plus nobles et les plus sublimes, la jeunesse, la beauté... « *sunt lacrymœ rerum!* »

Pourquoi toutes ces choses ne vieilliraient-elles pas, puisque la nature a sa caducité? Cette plage usée jusqu'aux os, rongée jusqu'à la racine, ce sol ridé qui grimace, voilà ce qui reste de ces prairies où Jason avec Médée sacrifiait aux dieux de l'Érèbe; c'est parmi ces fleurs envolées comme les papillons de l'été disparu que venait, aux moissons, la fille de Cérès avec les plus jeunes des ombres cueillir le myrte, la grenade en fleur, et danser dans les blés en herbe. De nos jours, la terre ne produit plus en ce lieu que des épines, et la mort étend son souffle empoisonné sur ces grèves où germe encore en abondance l'asphodèle, consacrée aux habitants du Styx.

Dès qu'on entre à Pizzo, une foule de *facchini* se disputent l'honneur de vous conduire au tombeau du *beau roi,* c'est ainsi qu'on désigne encore Murat. Par malheur, ce prince n'a pas de

sépulture, et nous éprouvâmes à ce sujet pis qu'une déception. Le beau-frère de Napoléon, celui qui fut maréchal de France et régna sur Naples, a été jeté dans la fosse commune de l'église de Pizzo. Une grosse pierre scellée au bas de la nef d'un vilain temple sans caractère, voilà tout ce qu'il nous fut donné de voir. La dernière aventure de Joachim a été trop bien racontée par Coletta pour que nous la reproduisions encore, et après le prince Louis Bonaparte, qui, l'année dernière, à Boulogne, l'a traduite en action, de la manière la plus exacte, avec un nombre égal de compagnons et un succès tout semblable, il n'y a que des noms propres à changer. Ce qu'il importe de constater, c'est la popularité que conserve dans la province la mémoire de Murat, et la pieuse sympathie qui s'y rattache. C'est le propre des mauvais gouvernements et de l'imbécillité des despotes mal assis, que de payer cher et d'encourager les crimes politiques dont ils ont profité : ceux de Naples ont récompensé Pizzo, qui les déteste, mais qui a été le théâtre des représailles cruelles de la sainte-alliance; cette ville, depuis lors, demeure exempte de certaines taxes. Est-il rien de plus honteux pour des citoyens que de recevoir ainsi le salaire du sang qu'ils n'ont pas vendu? De ce fait il résulte que les gens de Pizzo expient, dans l'aversion de leurs voisins, les honteuses faveurs dont ils se trouvent entachés.

Au-delà de Pizzo, l'on gravit deux plateaux très-élevés et dont la cime est souvent voilée de nuages. A mesure qu'on redescend, la fertilité renaît, et, en voyant combien le sol est généreux, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur la facilité qu'il y aurait à civiliser ces contrées, à y développer un peu d'industrie agricole, à y établir l'aisance, car c'est là ce qui manque partout. Les propriétés ne sont point assez divisées en Calabre; la classe moyenne n'y existe point, la bourgeoisie est encore à naître, et le pays est livré à quelques grands propriétaires qui absorbent plus qu'ils ne peuvent défricher, tandis que les bras n'ont pas un pouce de terrain à retourner. Aussi, pas d'émulation, puisqu'elle manquerait d'objet; point d'accroissement, aucun progrès, et les gens des campagnes s'appesantissent dans la plus complète oisiveté. Les gros ouvrages sont abandonnés aux femmes, et les aînés des familles entrent fréquemment dans les ordres. Le brigandage, qu'on a eu tant

de mal à extirper, était la conséquence d'un système aussi déplorable.

Il est à remarquer aussi que la nature avait créé ce climat salubre et doux, et que les cloaques infects dont l'air est maintenant empoisonné sont partout l'effet de l'incurie des habitants et des révolutions politiques. Quelques canaux suffiraient pour purifier ce pays et pour le faire tel qu'il serait encore si les hommes n'avaient gâté l'œuvre de Dieu. Il est facile de concevoir l'influence morale de ces faits matériels, d'en déduire le naturel faussé du Calabrais, et de comprendre que l'enfant d'un sol empoisonné doit être un serpent. Vigoureux comme des athlètes, ils prennent très-peu de nourriture et leur sobriété ferait rougir des Spartiates. Néanmoins ils ont du feu, leur parole est accentuée, fleurie, et ils l'accompagnent de beaucoup de gestes. Ils se groupent volontiers et pérorent pour le plaisir de pérorer; l'amour de la phrase est en eux comme chez les anciens, contraste bizarre avec l'ignorance dans laquelle ils se complaisent.

Néanmoins, à Monteleone, on remarque un peu plus d'urbanité. Le midi de la Calabre est, en général, mieux poli que le nord, bien qu'il soit plus loin des grandes villes d'Italie; mais le voisinage de la Sicile explique cette anomalie, et la fréquence des relations entre Palerme et le golfe de Gioja civilise un peu ce coin du monde. Cette action extérieure est sensible surtout à Reggio, qui reçoit beaucoup de navires, et à Monteleone. Les maisons de cette dernière ville sont presque neuves, parce que l'ancienne cité a été détruite en 1783 par un tremblement de terre. La plupart des provinciaux aisés ont une habitation à Monteleone, où réside un intendant; c'est le seul endroit où l'on rencontre des salons et une *société* constituée. Monteleone toutefois n'est pas considérable, et nous lui avons trouvé la physionomie de certaines villes d'agrément qui se sont bâties d'occasion autour d'un établissement de bains médicinaux. Les bâtiments qui la composent sont irrégulièrement disposés, mais les environs sont charmants, très-variés d'aspect et de culture. L'intendant *recevait* le soir de notre arrivée, et nous rencontrâmes chez lui fort bonne compagnie, de jolies femmes, et des carnations purement françaises. La toilette des hommes était plus surannée que celle des femmes, rendue plus originale par

l'adoption de quelques caprices de mode sicilienne qui ajoutent du piquant à l'ensemble sans faire hérésie. A la manière toute prévenante et point trop obséquieuse dont on s'occupa de nous pour nous mettre en relief sans trop nous fatiguer, nous devinâmes le principe civilisateur de cette localité, qui reçoit beaucoup d'étrangers, parmi lesquels peu de traficants; aussi le monde y possède un ton parfait. De telles observations, en tout autre pays, seraient puériles; mais on ne trouve rien à consigner de surprenant dans les villes de la Calabre, et le côté piquant de leur physionomie se résume en quelques points de conformité avec nos habitudes, qui font tache sur cette contrée bizarre.

L'aspect de cette ville nous affectait si péniblement, que nous les quittions avec impatience. Au lever du soleil, nous avions atteint déjà l'antique Mileto, dont les débris sont inhumés sous les ruines de la ville moderne renversée par le tremblement de terre de 1783. Un jour, en s'éveillant, les habitants de cette bourgade sentirent leurs maisons secouées dans leurs racines, comme si la vieille cité grecque, en s'agitant dans son tombeau, en eût soulevé et brisé le couvercle; et les enfants tombèrent tout à coup dans la fosse béante de leurs pères; tout fut enseveli. L'événement avait duré deux minutes.

Le nouveau Milet attend un sort pareil, dans la plaine, à quelques stades de ses ancêtres, et l'on y trouve encore des vieillards qui furent témoins et victimes de cet affreux prodige. La plupart ont été retirés de dessous les décombres. On nous montra une vieille femme qui, en ressortant aveugle de cette terre qui avait à jamais englouti son père, son mari, son enfant et sa sœur, s'écria : « Que m'importe si j'ai perdu les yeux, puisque je n'ai plus personne à voir! »

Les auteurs du temps racontent l'histoire d'une jeune fille de cette partie du golfe de Gioja, laquelle resta onze jours enterrée, tenant dans ses bras un enfant mort. Le corps était en décomposition quand elle revit le jour, et elle n'avait pu s'en dégager, tant l'espace qui les renfermait était étroit. Éloïsa Basili (c'était le nom de cette infortunée) était belle, on la rechercha depuis en mariage; mais elle était comme flétrie, elle ne recouvra jamais la parole ni le sourire, et elle mourut à la fleur de l'âge. On la voyait souvent seule, assise sous un arbre, loin

des villes et des maisons : si un enfant venait à passer, elle détournait les yeux.

Nous prîmes des mulets à Mileto, car la journée devait être longue : on ne peut sans danger passer la nuit dans ces parages, le mauvais air étend ses poisons sur cette partie de la plaine. Aux environs de Rosarno, nous cotoyâmes les bois de Souvero, de Borello, les plus jolis du monde. Le hêtre, le caroubier, le châtaignier, l'alaterne, le cytise et l'olivier, s'y marient à l'églantier et à la vigne vierge. A l'abri des énormes troncs séculaires qui ombragent ce sol, il y a comme un premier étage d'arbustes, et l'on croit voir deux forêts superposées, ou plutôt une forêt élevée sur un jardin, car les plantes qui tapissent le pied des oliviers et des liéges sont des férules, des myrtes, du romarin, des grenadiers, des citronniers, du solanum, des clématites, du palma-christi, des jasmins; c'est là qu'on rencontre les premiers orangers à l'état sauvage ; les fruits en sont amers et la fleur très-grande; tous ces rameaux s'épanouissent sur des myriades de cactus, de lentisques, entremêlés de quelques aloès à fleurs jaunes, pareils à des candélabres allumés. On a peine à quitter ce lieu charmant, et peut-être ne le quitterait-on jamais, si l'on ne voyait les voyageurs fuir avec épouvante ces bosquets perfides, en évitant de respirer les odeurs suaves et mortelles qui vous enivrent et vous tuent. La nature est la mère de toutes les poésies, n'est-ce pas sur les rivages de la Grande-Grèce qu'on avait placé le séjour des syrènes? Nous nous éloignâmes donc à grands pas, avant d'être enchaînés par la somnolence que produisent ces émanations, et, en regardant derrière nous sous les herbes, nous découvrîmes de blancs filets d'eau qui coulent entre les feuilles, comme les anneaux luisants du ventre des couleuvres. Le sol manque sous les fleurs de cet Éden, qui s'abreuve dans des marais fétides.

Laissant Palma sur la droite, nous arrivâmes avant le coucher du soleil, après avoir traversé Seminara, à Bagnara, charmante petite ville assise au bord de la mer, sur les dernières marches du Montecorona. Du haut de ces montagnes, tapissées d'une forêt magnifique, nous découvrions le rocher de Scylla, surmonté de son château célèbre; devant nous s'étendait la mer Sicilienne jusqu'aux îles de Vulcain, et, à

notre gauche, le détroit que jadis gardait le chien fabuleux d'Homère, encadrait la Calabre comme le Léman encadre les plaines qui terminent le Jura auprès de Nyon. Une belle masse d'ombre éteignait les édifices et le port de Messine, qu'on devinait sur l'autre rive, et l'Etna, dont les lignes purement dessinées sur un ciel orange descendaient avec majesté jusque dans l'eau, envoyait dans les cieux son éternel encens. Stromboli fumait à sa droite au milieu de l'archipel d'Eolie, et le soleil s'abaissait avec lenteur entre ces deux colonnes vaporeuses. Rien ne peut donner idée de la netteté, de la transparence de ces lointains, sur lesquels poudroyait la lumière dorée de l'Afrique. Ce paysage avait pour repoussoir un premier plan d'oliviers gigantesques, de châtaigniers, de chênes, et de cette sorte de frêne qui fournit la manne et que les Italiens désignent sous le nom d'orne. Mais, bien que ces grandes futaies fussent placées en silhouette noire sur le ciel et sur les flots, il se mêlait encore une brume vermeille aux ombres les plus accusées. Nous n'avions rien vu d'aussi beau, et nous demeurions muets d'adoration en aspirant le parfum des fleurs étagées et roulant en cascades le long des terrasses de Palma, qu'on voyait éclater comme une mosaïque de pierreries sur un écrin de velours incarnat. En ce moment et à cette heure, toutes les idées, toutes les religions se confondent; on pense à Dieu et aux dieux, à l'Orient chrétien et à la Grèce; tout en murmurant un pieux cantique, on cherche sur les eaux les traces du vaisseau d'Ulysse, de la nef de Jason, et l'on écoute le vent de l'Eolie comme s'il devait apporter le bruit du marteau de Vulcain qui forgea le bouclier du fils d'Anchise, dans ses fournaises de Strungyla.

Bagnara est une bourgade peuplée de marins; on y recueille, ainsi qu'à Palma, tant d'huile d'olive, que les urnes énormes que l'on fabrique depuis l'antiquité pour la contenir devenant insuffisantes, on enfouit la récolte dans des citernes. Ces contrées fertiles produisent aussi le cotonnier, la canne à sucre, et on y rencontre quelques palmiers qui donnent à ce pays une physionomie tout à fait orientale; orientale, veux-je dire, comme nous rêvons l'Orient, c'est-à-dire comme il n'existe pas.

Nous parlerons peu de Scylla et de Reggio. Reggio, qui ce-

pendant surprend les étrangers, est ce qu'on voit de moins remarquable en Calabre. C'est une ville bien habitée, dont le port, situé agréablement, est orné de longues bâtisses qu'on qualifie de superbes, je ne sais trop pourquoi. Cette cité, qu'ont bâtie les Osques, avant les colonisations grecques, et qu'Auguste a dédommagée des ravages de Denys de Syracuse, n'a rien gardé de ses splendeurs. Le coteau qui la supporte et la domine ressemblerait aux collines de Castellamare, si l'oranger, l'aloès, le palmier, le jasmin, le citronnier et le myrte n'y croissaient à profusion. Elle est baignée par la mer d'Afrique, et la terre des environs est blanche comme la neige, ce qui contraste avec la couleur des arbres verts. Le soleil y est piquant, généreux, et le vent d'une douceur infinie. Le soir, quand la mer est endormie et le temps humide, la brise de terre porte l'encens des fleurs jusqu'aux navires qui voguent à plus d'une lieue, et dont les voiles sont emplies de parfums, comme le tablier d'une jeune fille qui vient de s'enrichir des dépouilles d'un parterre.

Avant de passer de Scylla en Charybde, profitant, Évaristo et moi, d'une journée de repos qu'exigeait encore la blessure de notre ami Valfort, nous gravîmes les hautes montagnes au nord de l'Aspromonte, pour contempler un défilé (*il passo del mercante*) du haut duquel on découvre les deux revers de l'Apennin et les deux mers. On traverse, avant d'y arriver, des talus très-boisés, puis le sol se dépouille peu à peu, et on éprouve un effet singulier, celui de la chaleur qui s'accroît à mesure qu'on s'élève. Quelques peupliers terminent les terrains où la végétation fleurit, et après lesquels la vie cesse brusquement. Vue de cette cime aiguë, la Calabre offre dans ses deux moitiés la différence de tons que présentent le dessus et l'envers d'une feuille d'alisier : le versant occidental est verdoyant, l'autre est d'un gris argenté. Au nord, l'œil se repose sur *la Piana del Oliveto*, remplie de brousailles, et derrière nous la Sicile ne semblait qu'un appendice de l'Etna qui nous dominait. Écrasés par les feux du jour, nous regardions, haletants, la neige d'où j'aillit la fumée rouge du volcan. L'Aspromonte, bloc énorme, nous cachait la terre africaine ; à quelques pas plus loin, nos regards fatigués roulèrent avec effroi le long des roches et des ravines desséchées qui descen-

dent en pente inégale jusqu'à la mer d'Ionie. Le sol est blafard comme la pierre, le sable est gris, les rares plantes qui s'y fourvoient sont rousses et grillées. Le fond des ravins nous paraissait tapissé d'une mousse noire, et nous fûmes bien surpris en reconnaissant que ce qui semble de la mousse n'est autre chose que des bocages entiers de lauriers-roses très-abondants aux environs de Gérace.

Cette ville, où nous ne descendîmes pas, est bizarrement juchée sur un piédestal fait d'une poignée de rochers blanchâtres; elle fut bâtie au IXe siècle, on y reconnaît le style sarrasin, et elle possède une église dont les colonnes antiques ont été exhumées des ruines de Locres. Ce qui reste de cette république fameuse rampait à nos pieds dans la plaine. Ce sont quelques fûts de colonnes, quelques chapiteaux dont le temps a rongé les feuilles, et certaines inscriptions qu'on ne sait plus lire. Ces grandeurs nous faisaient de loin l'effet de quelques caillous à demi enchassés dans le sable.

Tels sont les débris de la cité de Zaleucus, de la patrie de Timée, de ce peuple qui détrusit les Crotoniates, les vainqueurs de Sybaris et de Thurium. Pyrrhus, Annibal et Rome se la disputèrent autrefois; une poignée de Sarrasins, venus on ne sait d'où, la fit disparaître on ne sait quand. Et, comme à Sybaris, tout est mort avec elle, depuis les temples et les grands arbres, jusqu'à l'hysope et à la chaumière. La nature, dans ces déserts, n'enfante plus ni héros, ni bergers; elle ne produit que des lauriers, des lauriers qui ne seront plus tressés en couronnes, et sur ces lauriers un peuple de rossignols. Ils ont là de quoi chanter. N'est-il pas étrange et touchant de ne plus retrouver sur ces illustres nécropoles que deux emblèmes vivants, celui de la gloire et celui de la poésie, et ne vous semble-t-il pas que ces rossignols sont admirablement placés sur les lauriers tumulaires des républiques de la Grande-Grèce?

FRANCIS WEY.

DÉPART

DES FOURIÉRISTES

POUR LE BRÉSIL.

L'autre jour, les disciples de Charles Fourier le socialiste montaient dans les wagons de Saint-Germain, au milieu d'une foule de voyageurs qui ne se doutaient guère que leurs compagnons de route, fort peu soucieux en ce moment de visiter Marly, Palmyre monarchique, toute semée de morceaux du règne de Louis XIV, ou Lucienne, vase de porcelaine brisé par la corne furieuse du faune révolutionnaire, allaient tout simplement fonder une colonie, une civilisation, une société nouvelle, au-delà de mers, sous le ciel du Brésil. Ceux-ci, bons Parisiens, seront rentrés chez eux le soir même avec des bouquets de sauge, de menthe et de dalhia; ceux-là ne reviendront peut-être jamais.

Il est toujours touchant de voir des hommes, fussent-ils dans l'erreur, mettre leurs bras, leur fortune, leur vie et plus que leur vie, celle des personnes dont ils sont aimés, au service de leurs convictions. Les adieux de Colomb à l'Espagne, quand il appareilla du port de Palos, ne peuvent guère se comparer, comme éloquence de cœur, sensibilité, héroïsme et regret, qu'aux adieux, qu'au sublime *Farewell!* de William Penn

allant fonder, dans une province de l'Amérique du nord, la magnifique colonie baptisée plus tard de son nom et achetée par lui à Charles II pour une peau de loutre. Ces beaux mouvements, pleins de tristesse et d'orgueil, se comprennent. Ce n'est ni un homme ni plusieurs hommes qui s'en vont, c'est une société entière qui arrache l'ancre du fond des rochers, met à la voile pour courir à la recherche d'autres destinées; le vaisseau porte dans ses flancs mille ans, deux mille ans de lois vieillies, d'habitudes effacées, de préjugés de toute espèce, condamnés à être jetés à la mer. On n'exécute pas ainsi une société sans une haute audace, de grands doutes et parfois quelques regrets. Luther, l'implacable réformateur, n'osa jamais empêcher Marguerite Lindermann, sa mère, d'aller à confesse.

Aucune secte n'a été plus favorisée du sort que le fouriérisme, et c'est pourtant la moins sympathique aux lois établies; elle en diffère de tous points. Le catholicisme était moins opposé au polythéisme, par lequel il fut si horriblement persécuté, que le fouriérisme n'est opposé aux constitutions religieuses, civiles et politiques de l'Europe. Pourtant le fouriérisme a prêché et prêche librement sa doctrine; il la défend, l'expose, la vante dans des feuilles spéciales à Paris, à Londres, en Allemagne, en Espagne, à Lisbonne même, et il s'est embarqué en plein jour pour le Brésil, à la face du représentant de cette nation.

Le journalisme lui a valu cette louable tolérance, et on pourrait dire ces encouragements. En hommes avisés, en hommes instruits par la chute des saints-simoniens, les fouriéristes ont caressé, amolli chaque piquant du sanglier en arrêt devant leurs innovations, par des articles fort adroits, pleins de mielleuses concessions. Ils ont dit des choses charmantes au pouvoir, et le pouvoir a laissé passer. Au fond, comme tout gouvernement est mauvais aux yeux des fouriéristes, il leur est bien plus avantageux, réduits à faire un choix politique, de pactiser avec les forts pour en être épargnés, que de s'associer aux faibles, dont il n'y a rien à tirer. Leur société se bâtira sur un terrain entièrement déblayé, ou elle ne s'élèvera jamais. Or, que leur importe l'opinion des uns et des autres? Mais il leur importe beaucoup, au contraire, de ne pas blesser l'opi-

régnante, de peur d'exciter des cris autour de leur ruche quand elle commence à s'emplir.

A aucune époque antérieure à la nôtre, le fouriérisme n'aurait pu vivre : les journaux lui auraient manqué. Le livre, dont les coudées sont plus franches ou moins gênées en temps de despotisme, le livre n'est pas fait pour populariser les doctrines ; il tombe en chemin, il meurt dans la région des bibliothèques. Bossuet commençait par vulgariser dans la chaire de Versailles les opinions dont il écrasait ensuite les protestants dans son histoire des *Variations*. La chaire était le journalisme du temps.

Privé des journaux et de la chaire, Fourier n'a pas eu beaucoup de sectateurs pendant l'empire, et si à cette époque il en a réuni quelques-uns, il ne les a pas trouvés, à coup sûr, parmi le peuple, l'objet essentiel pourtant de ses réformes. En trois ans les fouriéristes ont fait plus de chemin à l'aide de leurs publications quotidiennes, que Fourier pendant quarante ans avec ses livres imprimés sur papier chocolat et terre de Sienne. Dans l'histoire du journalisme, lorsqu'on l'écrira, ce fait ne sera pas le moins important à relater, si l'on n'ajoute pas, ce qui serait beaucoup plus triste que curieux, qu'après avoir donné un semblant de vie à cette théorie, le journalisme l'a tuée.

Quoi qu'il en soit, assez aimés du peuple, tolérés par les divers états européens, épargnés par la critique, ou discutés par elle sans amertume, portés aux nues par les novateurs à tous prix, les fouriéristes ont obtenu le rare avantage de réaliser sur un plan convenable toutes les hardiesses de leur système. Ils ont les hommes, le terrain, le climat, les instruments, la volonté ; s'ils ne réussissent pas, à qui s'en prendront-ils ?

On sait leurs prétentions : procurer à l'homme toutes les satisfactions qui lui manquent et dont il a le droit de jouir sur la terre en récompense d'un travail selon ses goûts. Le but est noble, il est clair, il est généreux, il est peut-être possible. Mais ce but est-il vierge ? N'a-t-il jamais été touché, s'il n'a pas été entièrement rempli ou couvert, pour présenter ici le but comme un objet plastique ? Depuis la création, l'homme a-t-il cessé de marcher avec inquiétude vers l'amélioration de son

être, pour proclamer avec tant de fanfares qu'il est né pour l'obtenir? Est-ce qu'il ne le sait pas ? A-t-il oublié cette vérité dont il porte en lui la démonstration comme ses yeux portent en eux la démonstration de la vue? En conscience, n'a-t-il rien fait qui atteste chez lui cette faculté innée du progrès et du perfectionnement ? A-t-il attendu Fourier pour élever la cabane sur le rocher nu, pour passer de la chaumière percée par la pluie à la maison commode, à l'abri du vent, de la maison au palais, du hameau à la ville? A-t-il attendu Fourier pour réunir les villes en contrées, les hommes en nations ? Qui donc a opéré ces révolutions, si l'on peut donner ce nom au travail lent, graduel, successif, du développement prescrit à l'humanité? Cet inaliénable instinct ne l'a-t-il pas guidé lorsqu'il a greffé l'arbre, extrait la farine de l'épi, le vin du fruit de la vigne? Le besoin, le goût, la crainte, l'espoir, que personne n'a inventés, n'ont-ils pas été les promoteurs mystérieux, actifs, infatigables, des diverses civilisations dont nous avons gardé le suc, que nous augmentons sans cesse pour le léguer à notre tour ? Il faut se garder de croire, sur la foi d'un homme de génie enivré de son idée, qu'il est permis de recommencer à chaque siècle l'œuvre de la création. Rien n'est absolument abandonné au hasard; et ne pas tenir compte des faits accomplis pour reprendre tout à nouveau, c'est se préparer et ménager aux autres d'affreuses et de ridicules déceptions. Dans la sphère où l'humanité a gravité, elle a peut-être touché la somme de bonheur qui lui revenait ; il y a eu des mécomptes sans doute : j'essaierai d'en dire la cause plus loin. Pourquoi ne pas admettre, sans s'accrocher au fatalisme, une correspondance intime entre les époques et leur fortune particulière ? S'il y a un ressort en nous qu'on appelle progrès, il s'est constamment détendu ; s'il n'y en a pas, le fouriérisme ne le créera jamais. Pour tout ramener au bonheur matériel, si fêté de la nouvelle doctrine, je dirai sans trop de témérité que la société romaine et la société grecque ont connu des temps où elles avaient peu à désirer. Elles auraient eu beaucoup à désirer sans doute, si nous fussions venus porter chez elles, frugales et sobres, nos appétits raffinés ; si, nous installant au milieu de leurs esclaves, nous eussions vanté la dignité et les avantages de l'indépendance comme nous la comprenons aujourd'hui ; si enfin nous

eussions mis à côté de chacune de leurs idées une idée plus séduisante, à côté de chacune de leurs jouissances une jouissance nouvelle. Mais, dans le milieu à peu près satisfaisant où vivaient les romains et les Grecs dans le bon temps, ils ne pensaient pas à changer leur position contre une position diamétralement contraire. Et il faut un peu vouloir ce que veulent les premiers intéressés quand, fût-ce par ignorance, conviction réelle ou amour-propre, ils s'en tiennent à ce qu'ils ont.

Ici se présente une question dont le fouriérisme ne m'a pas offert la solution; je consens cependant à la recevoir de la main des maîtres de la doctrine, si je n'ai pas su, faute de pénétration, la découvrir dans leurs livres.

La société de Fourier est fondée sur le travail; attractif ou non, il faut que l'homme s'y livre : il gagne proportionnellement selon son activité particulière, et la société, dont il est membre, profite selon l'activité générale. Eh bien! toute l'Afrique, la moitié de l'Asie, une grande partie de l'Amérique, toute la Polynésie, sauf les colonies anglaises, sont peuplées de nations vouées à la paresse la plus complète, la plus absolue. Attaquer cette molle paresse par les arguments du bonheur, de l'indépendance, ce n'est pas parler à des sourds, c'est ne pas parler du tout. Le bonheur de ces paresseux est de rester couché sur une natte, de manger en s'éveillant, de se rendormir après avoir mangé. Direz-vous à ces gens : tournez une meule, et quand vous serez ennuyés de tourner une meule, prenez une hache et fendez du bois; quand vous serez ennuyés de fendre du bois, saisissez une truelle et bâtissez-vous des maisons, et pour cela vous aurez de la pâtisserie, du vin, des habits, un lit et une grande considération? — Mais ils répondront : Nous sommes heureux comme nous sommes, laissez-nous dormir.

Sans donner raison à ces paresseux incurables, nous nous demanderons si, dans la pensée secrète de la nature, l'homme fut créé pour travailler. Pour l'animal, la question est résolue. Il ne veille que pour guetter et saisir sa proie. L'a-t-il, il la mange; l'a-t-il mangée, il dort. Les animaux domestiques seuls, tyrannisés par les caprices de l'homme, abâtardis par lui, ne cèdent pas avec la même régularité à ces deux uniques

besoins de leur organisation. Nous n'oserions pas affirmer que l'homme, déviant d'un principe établi, soit né pour dormir beaucoup, veiller peu et ne jamais travailler, mais peut-être faudrait-il remonter à ce principe, par conséquent l'admettre à quelque degré, afin d'expliquer, de justifier l'obstacle qui se mettra nécessairement en travers de la réalisation du système de Fourier, c'est-à-dire la paresse et le contentement du bien acquis.

Nous avons promis de toucher en passant à un point fort délicat, et ce point est celui de savoir au juste si le bonheur absolu, annoncé, garanti, expliqué par Fourier, est réalisable, même en supposant aux doctrines de l'illustre réformateur leur plus large extension, leur plus tranquille développement.

Chaque peuple, si épurée ou si extravagante que soit sa religion, pose en fait qu'il existe deux principes fatalement contemporains de la création de l'univers : l'un le principe du bien, l'autre le principe du mal. Les antropophages et les chrétiens s'entendent sur ce point, et si parfaitement, que la personnification du principe du mal chez les uns et chez les autres prend l'odieux et le grotesque visage du diable. Écartons ces fantasmagories puériles, mais avouons avec toutes les traditions du monde, avec le cri de notre conscience, avec les soupirs de toutes nos douleurs, que le monde physique et le monde moral sont gouvernés, et à puissance presque égale, par le bien et par le mal. Nos sens qui gémissent, notre raison qui se révolte, reconnaissent assez ce funeste antagonisme; pour le nier, il faudrait commencer par nier nos sens et notre raison, et je ne suis pas disposé à professer cette philosophie d'ailleurs connue et déjà pratiquée. Nos efforts, nos prières, nos progrès, nos blasphèmes, tout ce que nous avons en nous de colère et de soumission, est impuissant à fléchir l'horrible domination du mal. Dans l'ordre des faits physiques, le mal nous envoie des souffrances imméritées; il nous ôte la vue, nous brise les membres, nous trouble l'intelligence; il nous fait subir la faim, le froid, la soif, et nous étonne toujours par quelque phénomène nouveau. Dans l'ordre moral, il nous rend les inférieurs de ceux qui ne nous valent pas, les esclaves des tyrans; il met la bassesse sur le trône, la prévarication sur le fauteuil de la justice, la vertu au fond des cachots; il nous

prend tout palpitants, entre deux baisers, les chers enfants que nous aimons, pour les coucher dans la tombe, il nous arrache avant la vieillesse nos amis d'enfance, nos conseillers, nos soutiens ; enfin, le monstre parvient à nous faire douter s'il n'est pas plus puissant que Dieu même. Épouvantée par ce terrible rival de Dieu, la religion chrétienne, si ferme devant tous les chocs, si subtile à l'encontre des plus fiers hérétiques, a reculé devant lui. Elle l'a reconnu, l'a admis, et elle veut même que, dans beaucoup de cas, si la grâce manque, contre-poids de son invention, ce soit le démon qui règne, l'emporte et triomphe.

Je vais au cœur de la question, et je la dépouille de tout branchage religieux afin de mettre à l'aise les autres ainsi que moi. Je me demande avec eux s'il existe un système social assez hardi, assez formidable, pour refouler, anéantir toutes les sombres éventualités du principe du mal à l'aide d'une meilleure distribution dans le travail, à l'aide d'une rigoureuse justice dans le partage des profits, enfin, à l'aide des plus ingénieuses pratiques du bien exercées par les plus honnêtes gens de la terre? N'est-ce pas prétendre éloigner la foudre avec des épingles?

Répondre que le mal résulte des passions méconnues, froissées, et que, les passions ayant tout leur épanouissement, allant toutes à leur adresse dans la société fouriériste, il n'y aura plus de maux, plus de crimes sur la terre commis par les passions, c'est tout simplement dire ou que l'homme aura tout ce qu'il convoite, ou que tout ce qu'il convoite aujourd'hui cessera d'exister. La première réponse met trop facilement d'accord, la seconde ne fait que déplacer l'objet du désir ou l'aliment de la passion. Je reconnais cependant au fouriérisme une immense faculté de compression sur les mauvais instincts des bons, si je ne lui concède pas un ascendant absolu sur la perversité des méchants. Ce mot de méchants révoltera les fouriéristes, qui n'admettent pas de méchants sans cause. Il y a un nid d'objections là-dessous, je le sais, mais c'est un nid de serpents ; je n'y fouillerai pas.

Dirai-je toute ma pensée sur un système digne de l'affection des hommes, admirable par une foule de côtés? Je le crois radicalement inhabile à fonder ces cités merveilleuses dont Fou-

rier éblouit nos yeux, enflamme notre imagination, remplit nos oreilles ; ces cités pleines de joie et d'harmonie, où le bonheur éclate en palais, en jets d'eau de diverses couleurs, en jardins dont les fruits sont des rêves de suavité ; où le travail, — toujours le travail! — est facile, au milieu de tous ces compagnons qui sont nos frères ! Les champs élysées des anciens, le paradis de Milton, tombent aux proportions d'un parterre anglais devant les jardins miraculeux de Fourier.

Et j'ai souvent vu Charles Fourier, assis à la même table que moi au cabinet de lecture de M. Dumont, au Palais-Royal, souper à minuit avec une pomme et un petit pain de gruau.

Eh bien, je le repète, je crois, et cette croyance est une crainte, car je voudrais me tromper, qu'on ne fait pas plus les villes que les civilisations. Qui dont les bâtit? Personne. Elles viennent, elles poussent, elles arrivent, peut-être comme sont arrivées les diverses langues qu'on parle sur la terre. Tel village est aussi vieux que Paris et n'a pas vu bâtir deux maisons de plus dans son enceinte depuis mille ans. Bâtissez une ville aussi vaste que Paris, avec ponts, rues, monuments ; supprimez-en les loyers, réduisez de moitié le prix des vivres, et vous n'aurez pas d'habitants. Les villes et les ruches sont des moules : dans les unes les hommes font leurs maisons, dans les autres les abeilles font leurs cellules ; mais ceux-ci et celles-là, il faut les y laisser entrer de leur propre gré. Quoi donc les y appelle, les y attire? Je l'ignore. Je vois là, je le répète, le même mystère que dans la formation des langues. La banale réponse serait le besoin. Mais voilà cinq cents ans que la capitale de l'Espagne a besoin d'être au bord de la mer, et elle ne remue pas. Mettez Madrid à Cadix, et l'Espagne n'aurait pas perdu une seule de ses colonies dans l'Amérique. Pourquoi cela n'a-t-il pas été fait? Chaque chose a certainement sa raison, mais connaissez-vous cette raison? Ne prenons-nous pas, quand nous la recherchons, le blanc pour le noir? Or, j'ai peur que les villes à fonder par le fouriérisme, sans disparaître aussi vite que le Champ-d'Asile, ne prennent pas facilement racine dans le sol.

Ce petit trajet que nous faisons autour de la grande idée de Fourier est un simple parcours amical, sans prétention exagérée à l'examen de ses doctrines. A l'occasion d'une expédition qui a tous nos vœux et à laquelle nous aurions offert plus que des

vœux si nous n'étions attachés à l'anneau du devoir, nous jetons, comme preuves de bon souvenir, nos hésitations et nos craintes, les unes et les autres impuissantes à décourager les hardis colonisateurs.

En s'occupant des fouriéristes et de leur doctrine, il est important de poser la question de tout succès futur, espéré ou promis par eux, de cette manière métaphysique, mais fort peu abstraite : ou ils croient que le monde se gouverne par le hasard, et alors dans cette grande loterie leur numéro peut ou ne peut pas sortir, c'est-à-dire encore que le hasard peut vouloir la réussite de leur colonisation ; ou ils croient à une volonté intelligente, régulatrice, et dans ce cas je trouve qu'ils se mettent beaucoup trop sans façon à sa place ; car que feraient-ils de plus s'ils s'appelaient la Providence? Pour nous, les précautions oratoires des fouriéristes n'existent pas. Les lois actuelles, les mœurs établies, la société régnante, ne leur conviennent pas plus que la loi Gombette ne conviendrait à Constantinople, et que la police de Constantinople ne conviendrait à Paris. Ils n'étament pas, ils refondent. Or, quel rôle jouera le hasard, ou quelle tâche remplira la Providence en tout ceci? Pour ma part, je l'ignore. Beaucoup de fouriéristes, je le sais, pensent rentrer dans la voie de la vérité en creusant le sillon qu'ils vont ouvrir en Amérique. Mais Owen le croyait aussi, et *New-Harmony* est abandonné. Courage, cependant!

Si, contre ma pensée, mais non pas contre mes souhaits, je ne saurais trop le dire, la colonie venait à bien, que le grain grandît en gerbe, que la gerbe s'élargît en moisson ; enfin, si le monde se transformait en un immense phalanstère, quelle physionomie revêtirait la littérature au milieu d'une société composée d'hommes laborieux, justes, sans haine, à peu près sans passions? Ce qui fait les bons livres, ce sont en général les mauvaises actions. Otez le fanatisme, *Athalie* disparaît dans la trappe du souffleur ; supprimez l'adultère, *Phèdre* n'existe plus ; retranchez l'amour, qui n'est que le désir aux prises avec la résistance, et il n'y aura plus de résistance, et partant plus rien, ni poésies, ni romans, ni peinture, ni musique ; supprimez encore l'ambition et ses crimes, et vous chercherez le drame et la tragédie. On peut vivre sans ces ma-

nifestations passionnées de la pensée, sans doute; mais en vit-on avec plus de charme et de bonheur? Nous autres du vieux monde, nous n'osons pas le croire, et nous ne voulons pas l'espérer. Pécheurs endurcis, consentirions-nous à nous priver de tant d'habitudes mauvaises, damnables, mais qui enfin sont nos habitudes? Si le phalanstère réussit, je crois qu'il sera temps que nous mourrions, car sans cela nous y mourrions peut-être à force de vertus.

Quelle langue parlera-t-on dans la société nouvelle? Sera-ce le français? Mais les étrangers seront donc forcés de l'apprendre, car nulle part autant que là les hommes auront besoin d'échanger rapidement leurs pensées et leurs paroles. Je m'imagine, c'est peut-être encore une erreur de mon esprit, que les langues sont le sel à la faveur duquel les nations ne pourrissent pas, se conservent vivaces et saines. Voyez comme elles y tiennent, comme elles sont fortes de cette barrière en apparence si contraire à leurs progrès. Si l'Allemagne, l'Angleterre, la France, n'ont pas été successivement et définitivement la proie les unes des autres, c'est à cause de leurs langues. Dépouillez l'arbre social de cette écorce, la nationalité exposée à toutes les influences périt à l'instant même. Point de langue, point de nationalité. Il y a une nationalité hollandaise, il n'y aura jamais une nationalité belge; il y a une nationalité espagnole, il n'y aura jamais une nationalité péruvienne, chilienne, mexicaine, parce que le Pérou, le Chili et le Mexique sont des républiques réduites à s'exprimer dans la langue espagnole, laquelle empêche de supposer des idées dont elle ne serait pas l'enveloppe, enveloppe étouffante, toujours disgracieuse, et ne permettant aucun mouvement si elle ne veut pas se prêter au pli. Le fouriérisme, il est vrai, pense se mettre, par son caractère essentiellement affectueux et pacifique, au-dessus de la faiblesse d'une nationalité. Effaçons le mot, puisqu'il le craint, puisqu'il le proscrit; mais abolira-t-il la chose? Le commerce et l'industrie, ces deux conditions vitales de son existence, sont précisément, depuis la régularisation des peuples en corps d'état, les sources de leur exclusion réciproque. La nation qui fournit le thé a élevé un mur entre elle et la nation d'où elle tire le sucre; la nation en possession de tondre la laine n'a aucune consanguinité avec la nation habile

à fabriquer le drap. Les États-Unis fournissent des cotons à l'Angleterre, qui leur rend des tissus, et celle-ci abhorre ceux-là dans la crainte de leur voir fabriquer des tissus avec leurs propres cotons, comme les États-Unis, de leur côté, redoutent l'Angleterre, dans la peur tout aussi sensée de voir naître un jour chez elle l'ambition de s'emparer de leurs colonies, afin de posséder la matière première de son industrie anglaise. Le commerce est un lien sans doute, mais c'est le lien du cheval; avec ce lien on le fait avancer, reculer et rester en place. Le commerce et l'industrie créeront donc au sein du fouriérisme un esprit d'isolement, un amour-propre conservateur, qui sera, sous un autre nom, mais avec les mêmes exigences, la nationalité d'aujourd'hui.

Il convient mieux, et je le reconnais, de rechercher les raisons par lesquelles une tentative honorable mérite de réussir, que de réunir en collection toutes les causes de péril dont elle est menacée. Mais qu'on y songe, c'est moins au fouriérisme qu'on fait ici le procès, qu'à notre société dont il veut se détacher, et qui s'oppose à cette rupture de toutes les forces de sa longue et formidable existence. Cette force a déjà étouffé d'aussi nobles instincts : en science, en religion, en industrie, elle n'a souffert aucune altération sans lutte acharnée, et elle a presque toujours triomphé, parce qu'elle est ce qui est, comme la déesse Isis : *Je suis ce que je suis.* Les siècles l'ont faite pierre. On s'y brise.

C'est que cette société se présente comme une famille dont les siècles passés sont les pères, dont les siècles à venir sont les enfants, et, ainsi placée entre les biens reçus par elle en héritage et les biens qu'elle veut léguer à son tour, elle se considère comme une autorité inattaquable. Sa cuirasse est le devoir doublé par le droit.

Puis elle se dit : J'ai produit quelques grandes choses dont je suis fière et jalouse. Pourquoi me les ôteriez-vous? En religion, je compte des héros, j'honore des martyrs, je vénère des saints; en politique, ma mémoire s'est meublée d'une galerie de rois, de ministres, de capitaines, qui m'ont agrandie, administrée, défendue; en tout j'ai des modèles que je conserve par tradition, par reconnaissance, par respect. Je ne dois pas permettre à des novateurs venus on ne sait d'où de jeter de la

terre végétale là-dessus. Allez planter vos choux et vos betteraves ailleurs que là où j'ai bâti des temples à la guerre, des musées aux arts, des hôpitaux à la maladie. J'ai été Romaine, et vous n'égalerez jamais la majesté ni l'intelligence de mes lois avec vos règlements de police. J'ai été Grecque, et je vous donne trois mille ans de phalanstère pour sculpter le pied du Méléagre, la main de la Vénus, pour écrire dix vers comme Homère, une page comme Platon. J'ai été Française, et, parmi mes rois, j'ai eu de rares génies : j'ai eu saint Louis, François Ier, cette épée à deux mains, Henri IV, Louis XIV, j'ai eu d'autres rois dont la couronne n'est pas d'or, mais de lumière, Montaigne, Bossuet, Corneille. J'ai été Anglaise, et puisque vous vous dites des aigles d'industrie, cherchez parmi vous quatre hommes capables de fonder comme je l'ai fondée, avec quatre négociants de la Cité, la compagnie des Indes, qui a soixante millions de sujets, des villes de palais pour loger ses commis, des flottes puissantes qui, posées sur un hémisphère, tiennent en respect l'autre hémisphère.

Parlez-moi de vos melons.

J'ai été Espagnole, et près de cette terre où vous allez descendre j'ai planté mon épée et ma croix, et si profondément, que toutes ces petites républiques de pacotille n'effaceront jamais mon empreinte. J'ai fondé près de cette terre des institutions impérissables avec mes moines, mes jésuites, et ma superbe noblesse castillane.

Parlez-moi de vos navets.

J'ai été Portugaise, et quoique assise sur un trône assez étroit, j'ai conquis plus de terrain que vous n'en ensemencerez jamais. J'ai créé au milieu d'un océan d'herbes et d'une chevelure de forêts des villes prodigieuses en richesses, en abondance de toutes choses, où le bonheur se lève chaque jour avec le soleil.

Parlez-moi de vos pommes de terre.

Tel est le cri que chaque nation jettera sur les pas du fouriérisme quand il se présentera sérieusement pour démolir l'ancien monde.

Mais, objectera-t-on, le fouriérisme ne veut rien démolir. Que veut-il, alors? Il aspire à remplacer lentement, adroite-

ment, à retirer petit à petit une assise et à y substituer une autre assise de sa façon.

Et vous croyez qu'on joue ce jeu et qu'on gagne; qu'on place à la porte d'une capitale une ferme agricole, et qu'au bout de dix ans la ferme a avalé la capitale, que le rentier s'est fait agriculteur, que le palais de marbre s'est fait borne-fontaine, que la rue est devenue grand chemin! Dérangez la supposition. et ne vous attendez pas à ce qu'elle soit plus généreuse envers les fouriéristes. Leur phalanstère est beau, je l'admets, commode, sain, splendide; la ville voisine est étroite, laide, puante, empestée; pensez-vous que celle-ci se versera dans celle-là comme un lait passe d'un vase dans un autre pour ne pas aigrir? Ce n'est pas la flèche d'or, le pont d'une seule arche, les quais de granit, qui retiennent l'habitant dans son quartier, les générations dans leurs villes; ce qu'aime l'habitant dans sa ville, c'est la ruelle par où, tout petit enfant, il a été à l'école, la place où il a joué, la petite église délabrée où il a communié, la boutique où son père a taillé le cuir ou cousu le drap, la vieille croisée où il a vu un visage chéri et qu'il n'a pas plus oublié que la croisée, gardant aussi tendrement dans sa mémoire le souvenir du cadre que celui du tableau, le cimetière ou repose sa mère; mais ce qu'il aime encore, c'est le passé de tous ses aïeux écrit le long de ces murs en ruines, sur ces pavés boiteux, partout. Cette boue le connaît; il est lié avec ce soleil, qui n'est pas celui de tous les pays, mais un soleil à lui, son parent à quelque degré.

Voilà ce qu'on ne quitte pas, ce qu'on aime toujours, et qu'on préfère à tout.

Après tout, le fouriérisme a le droit de répondre qu'il subira des commencements pénibles pour atteindre à un milieu fortuné. Le privilége d'attendre ne lui sera certes pas dénié. Mais combien de temps attendra-t-il?

Le problème de son existence, déja si conjecturale, se complique de bien d'autres difficultés, du moins dans notre pensée; mais nous aimons mieux l'accompagner en Amérique de toutes nos espérances, que de l'entraver ici de nos objections.

A une époque livrée aux oscillations du doute, où l'on se demande si ce qui est aujourd'hui sera demain, à une époque où

tous les nerfs sont coupés par le découragement, il doit se produire dans toutes les opinions des sympathies et des vœux pour des hommes convaincus de la beauté et des résultats de leur expédition. L'Amérique leur fera bon accueil. Ils viendront de la France, qui donna des fusils aux Américains du nord pour conquérir leur indépendance, et qui envoie aujourd'hui aux Américains du midi des philosophes actifs, apportant dans leur cœur des pensées d'humanité, des résolutions loyales, et n'ayant d'autres armes dans la main que la bêche de Guillaume Penn.

Grande et première réparation faite à Charles Fourier. Elle est belle. L'humanité la lui devait. Le coup de canon qu'aura tiré hier le vaisseau colonisateur en quittant les rives de la France pour cingler vers le Brésil, aura remué peut-être les tristes feuillages du cimetière de Montmartre, où repose l'immortel socialiste. On pleure ainsi les grands hommes, en exécutant leur pensée ; celle de Fourier est en pleine mer. Et c'est toujours la France qui tient le gouvernail.

LÉON GOZLAN.

LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

AU XIIIe ET AU XIVe SIÈCLES.

A M. S. DE T.....

L'auteur du *Poëme du Cid* (1) n'étant pas connu, et l'époque même où cet ouvrage fut écrit n'ayant pu être déterminée que par des conjectures, c'est à don Gonzalvo de Berceo, clerc du XIIIe siècle, que revient le titre de premier poëte espagnol connu, et cela par droit de premier occupant. Don Gonzalvo, natif de la petite ville de Berceo, près le fameux monastère de san Millan de la Cogolla, dans la province de la Rioja, prit, comme on le voit, le nom de sa patrie, et son véritable nom de famille est resté ignoré. Cet usage, général alors, durait encore au XVe siècle; seulement à cette époque on adoptait plus communément le nom de la ville où l'on était gradué docteur en quelque faculté. On a prétendu longtemps que don Gonzalvo était moine bénédictin au couvent de san Millan; cependant il

(1) Voyez tome VIII, pages 158 —1840.

est reconnu aujourd'hui qu'il ne fut que clerc séculier. Il florissait vers le commencement du XIIIe siècle. On ne connaît ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort.

Comme c'est ordinairement dans les *Bibliothèques* (*vetus et nova*) de don Nicolas Antonio que les étrangers et même les Espagnols vont puiser des renseignements sur nos vieux écrivains, je dois vous prévenir qu'il ne faut rien croire de ce que rapporte don Nicolas au sujet de Berceo. Pendant longtemps ce poëte a été à peu près inconnu; aussi n'a-t-on guère parlé de lui que par ouï-dire, et les erreurs sur son compte se sont accumulées à chaque nouveau critique peu consciencieux qui s'en est occupé. Le marquis de Santillana, l'un des hommes les plus instruits du XVe siècle, n'a pas même fait mention de cet écrivain dans son *Proemio*, lettre adressée au connétable de Portugal, dans laquelle il passe en revue tous les poëtes dont il avait connaissance. Don Nicolas Antonio place Berceo dans le XIe siècle. Avant lui, Fray Prudencio de Sandoval, l'habile historien de Charles-Quint, était tombé dans la même erreur : cela prouve que ni l'un ni l'autre ne connaissaient les écrits de Berceo. Pour trancher cette question, il nous suffira de dire qu'il existe au monastère de san Millan bon nombre d'écritures du poëte, signées par lui, *don Gonzalro diaconus de Berceo*, en 1220 et en 1221. Don Nicolas Antonio lui attribue encore des ouvrages qu'il n'a pas écrits et qui n'existent même pas.

La fécondité de ce patriarche de la littérature espagnole est vraiment remarquable. Voici la liste de ses ouvrages, que j'ai sous les yeux, publiés par don Tomas Antonio Sanchez, dans ses *Poésies antérieures au* XVe *siècle* (2e volume), en 1780 : — *La vie de saint Dominique de Silos.* — *La vie de saint Millan de la Cogolla.* — *Le Sacrifice de la messe.* — *Le Martyre de saint Laurent.* — *Les louanges de Notre-Dame.* — *Des signes qui apparaîtront avant le jugement dernier.* — *Les miracles de Notre-Dame.* — *Deuil de la Vierge le jour de la passion de son fils.* — *La vie de sainte Oria* (Aurea).

Le premier de ces ouvrages est un poëme divisé en trois parties : il est composé de sept cent soixante-dix-sept couplets de quatre vers chacun. L'auteur n'y affiche pas de hautes pré-

tentions poétiques. Il s'y annonce plutôt comme simple narrateur que comme poëte inspiré. Voici ses deux premiers couplets traduits mot pour mot :

Au nom du Père qui fit toute chose,
Et de don Jésus-Christ, fils de la glorieuse,
Et du Saint-Esprit, qui à l'égal d'eux se pose,
D'un saint confesseur je veux faire une prose.

Je veux faire une prose en *langage vulgaire* (1),
Dans lequel le peuple parle d'habitude à son voisin,
Car je ne suis pas assez lettré pour en faire en latin :
Elle vaudra bien, je pense, un verre de bon vin.

Le poëte emploie le vers alexandrin, et les quatre vers de chaque couplet ont la même rime. C'est déjà un progrès matériel relativement au fastidieux monorime du *Poëme du Cid.* Il y a bien encore dans la versification de don Gonzalvo quelques irrégularités, mais ce n'est plus cette indépendance presque barbare qui règne dans l'autre poëme. Tous les vers de Berceo, sauf un petit cantique qu'il fait chanter aux juifs dans le *Deuil de la Vierge,* composé de vingt-six vers de huit ou dix syllabes, avec ce refrain qu'on répète au bout de chacun, *eya velar* (alerte !), sont dans la même mesure, et on retrouve dans ses rimes le même caractère de régularité. Il est encore un ingénieux moyen que le poëte reproduit souvent avec succès pour raminer l'intérêt languissant de ses récits : c'est la forme dialoguée. Ainsi nous trouvons, dans *la Vie de saint Dominique,* un débat fort animé entre le saint et le roi don Garcia de Navarre, lequel prétendait s'emparer des trésors du monastère. Dans *le Martyre de saint Laurent,* il y a un autre

(1) *Roman paladino.* Ce dernier mot a entraîné le père Sarmiento (*Mémoires sur la Poésie espagnole*) dans une singulière bévue. Il pense que *paladino* pourrait se dériver de *palacio*, et signifier quelque chose de *royal*, d'*élevé*. C'est précisément le contraire, comme l'auteur le donne à entendre, et comme cela doit être, *paladino* étant dérivé de *palam*.

dialogue entre saint Sixte et saint Valère, ainsi qu'un autre entre saint Sixte et l'empereur Decius. Il s'en trouve un encore dans *les Miracles de Notre-Dame;* mais dans *le Deuil* (Duelo), ou, pour mieux dire, *les Douleurs de la Vierge,* tout est dialogue, et certes le poëte s'en tire à son honneur. Il suppose que saint Bernard, *un bon moine fort ami de Dieu,* désirant connaître à fond les souffrances de la Vierge, ne sut mieux consulter sur ce point que celle même à qui Gabriel avait dit: *Ave Maria.* La Vierge, exauçant sa prière, apparaît au poëte, et lui raconte ses douleurs maternelles. Puis vient un nouveau dialogue entre la mère et son divin fils, destiné toujours à satisfaire la pieuse curiosité de saint Bernard. On remarque dans ce poëme une grâce naïve et un sentiment admirable (1).

Mais le passage de ses œuvres où, à mon avis, don Gonzalvo se montre le plus véritablement poëte, l'endroit peut-être le plus beau de pensée et de diction qu'on trouve dans ses écrits, c'est la charmante parabole qui sert d'introduction à son petit poëme des *Miracles de Notre-Dame.* Ces miracles sont au nombre de vingt-cinq, et bien que le nombre de ceux que Dieu a faits par l'intercession de sa sainte mère soit immense, ceux que le poëte rapporte n'ont pas tous un droit égal à la croyance des fidèles, car on n'en trouve pas de traces ailleurs que dans son poëme. Il en faut excepter cependant celui de la *descente de la Vierge,* lorsqu'elle donne la chasuble à saint Ildephonse, miracle dont l'église de Tolède célèbre le souvenir le 24 janvier. Voici, monsieur, la parabole en question: l'auteur en donne lui-même l'explication, en disant que nous sommes tous pèlerins en ce monde, que notre pèlerinage est dur et fatigant, mais que nous pouvons toujours trouver une belle prairie pour nous y reposer, qui est la vierge Marie. Je regrette de ne pouvoir conserver dans cette pâle traduction le charme du vieux texte original.

(1) Il suffirait de cet ouvrage pour prouver que Bercco n'est pas de l'époque à laquelle don Nicolas Antonio le fait écrire. Saint Bernard mourut en 1153. Il fut canonisé par Alexandre III, en 1178. C'est donc après cette époque que le poëte écrivait, puisqu'il l'appelle *saint.*

« Amis et sujets de Dieu tout-puissant, si vous voulez m'écouter de gré, je vais vous raconter un bon événement : véritablement, au bout du compte, vous le trouverez bon.

» Moi, nommé maître Gonzalvo de Berceo, allant en pèlerinage, je me trouvai dans une verte prairie, fort belle, tout émaillée de fleurs, bien désirable pour un homme las.

» Les fleurs odorantes répandaient de doux parfums : elles rafraîchissaient dans l'homme et le visage et l'esprit. Il jaillissait de chaque pierre une claire fontaine courante, bien froide en été, bien chaude en hiver.

» Il y avait grande abondance d'arbres touffus, des grenadiers, des figuiers, des poiriers et des pommiers, et beaucoup d'autres fruits plus ou moins estimés ; mais il n'y en avait aucun pourri ou aigri.

» La verdure de la prairie, les parfums des fleurs, les ombrages des arbres aux fruits savoureux, rafraîchissaient tout mon corps. Ces parfums eussent suffi à eux seuls à faire vivre un homme.

» Jamais je n'ai trouvé sur la terre un endroit aussi délicieux, jamais une ombre aussi tempérée, jamais de plus enivrantes odeurs. Je dépouillai mes vêtements pour être plus à mon aise, et je me couchai à l'ombre d'un bel arbre.

» Là, sous cet ombrage, j'oubliai tous mes soucis. J'ouïs des chants d'oiseaux doux et mélodieux. Jamais les hommes n'ont entendu des sons plus harmonieux.

» La prairie dont je vous parle avait ce privilége, qu'elle ne perdait de sa beauté ni par le froid ni par la chaleur : elle était parfaitement verte. Aucune tempête ne lui enlevait sa parure.

» Aussitôt que je fus couché sur l'herbe, toute ma lassitude s'en alla : je n'éprouvais plus aucun chagrin. Heureux si j'y pouvais demeurer toujours !

» Tous les hommes et tous les oiseaux qui survenaient emportaient autant de fleurs qu'ils en voulaient ; mais cela ne laissait aucun vide dans la prairie. Pour chaque fleur qu'ils enlevaient, il en poussait trois ou quatre.

» Cette prairie était pareille au paradis, où Dieu a tant mis de grâce et de bénédictions.......

» Les fruits des arbres étaient doux et savoureux. Si don

Adam eût mangé de tels fruits, il n'aurait pas éprouvé une si amère déception. Ni Ève ni son mari n'auraient souffert tant de mal... »

Il est un autre passage des poésies de Berceo qui nous montre son génie sous un autre aspect; c'est celui où il décrit les approches du jugement dernier dans le petit poëme sur ce sujet, dont j'ai indiqué le titre plus haut. Vous connaissez déjà la grâce de ce poëte dans un sujet lyrique; il vous reste à connaître maintenant sa mâle vigueur dans un sujet grandiose et terrible. J'emprunte la traduction de ce passage à M. Louis Viardot, qui a inséré le morceau suivant dans ses excellentes *Études sur l'Espagne :*

« ...... Au septième jour viendra une presse mortelle. Toutes les pierres auront entre elles une bataille rangée : elles combattront comme des hommes qui veulent s'entretuer, et se mettront toutes en pièces menues comme du sel.

» Les hommes, dans cette peine et cette extrémité, avec ces signes de si effrayante figure, chercheront où se cacher dans quelque gorge étroite; ils diront : Montagnes, couvrez-nous, car nous sommes dans l'angoisse.

. . . .

» Mais le douzième (jour), qui osera l'envisager? Car on verra voler de grandes flammes par les cieux : on verra les étoiles tomber de leurs places comme tombent les feuilles quand elles tombent du figuier.

» Le roi des rois, alcade justicier, qui ordonne toutes choses sans aucun conseiller, avec sa riche procession, mais lui à la tête, entrera dans la gloire du père éternel.

» Les anges du ciel feront grande allégresse : jamais ils ne la firent plus grande en aucun jour, car ils verront accroître leur compagnie et leurs divertissements. Dieu veuille que nous entrions en cette confrérie !

» Quand le roi de gloire viendra juger, furieux comme un lion qui veut se rassasier de chair, qui sera assez hardi pour oser l'attendre? Car le lion en courroux sait mal badiner.

» Quand les saints anges trembleront d'effroi, eux qui ne firent aucune faute contre leur Seigneur, que ferai-je, moi, chétif, qui suis si grand pécheur? Ah! je m'épouvante dès maintenant, tant ma frayeur est grande! »

Berceo écrivait vers les années 1220 à 1250, c'est-à-dire dans les premières années du règne de saint Ferdinand. A la même époque appartiennent deux poëtes dont Argote de Molina fait mention dans sa *Noblesse d'Andalousie.* Ce sont Nicolas de los Romances et Domingo Abad de los Romances, lesquels, dit-il, suivirent le roi dans sa conquête de Séville, et y prirent droit de bourgeoisie. Je ne connais ces poëtes que par quelques fragments de *romances* qui peut-être leur sont attribués à tort, et je ne puis que me borner à vous les citer. J'en ferai autant au sujet d'un poëme sur la vie du comte castillan Fernan Gonzalez, dont le même Argote de Molina cite quatre couplets de quatre vers alexandrins chacun dans son *Discours de la Poésie castillane*, qu'il publia à la suite de son édition du *Comte Lucanor*, Séville, 1575. Argote de Molina, qui possédait ce poëme, ne s'explique pas sur l'antiquité de l'ouvrage; mais il est évident, par le style des quatre couplets qu'il en cite, que l'auteur dut être contemporain de Berceo. Malheureusement il n'existe plus de trace de ce poëme.

Berceo fut suivi de près par Juan Lorenzo Segura de Astorga, clerc, auteur du poëme d'*Alexandre*. C'est encore là un de nos vieux trésors littéraires dont la découverte est due à l'infatigable zèle du savant don Tomas A. Sanchez, qui le publia dans le troisième volume de ses *Poésies antérieures au quinzième siècle.* Le marquis de Santillana en avait fait mention dans son *Proemio;* il le place en tête des ouvrages castillans en vers par lui connus. Cette circonstance, jointe à cette autre, que l'auteur du poëme castillan cite souvent l'*Alexandriade* de Philippe Gaultier de Châtillon (1), évêque de Magalone, qui vivait dans les premières années du XIIIe siècle, donne quelque force à l'opinion qui place Segura vers le milieu de ce siècle, à la suite, comme nous l'avons dit, de don Gonzalvo de Berceo. Vous n'ignorez pas que les hauts faits d'Alexandre ont été chantés en vers par un grand nombre de poëtes, en latin, en

(1) *Alexandreidos Galteri poetæ clarissimi libri decem.* Il dédia son livre à Guillaume II, archevêque de Reims, lequel occupa ce siége de 1176 jusqu'en 1201. Les initiales de chacun des dix chants du poëme réunies forment le nom de GUILLERMUS.

vieux français et en limousin (1), au point que son nom même a servi à désigner les vers propres à la poésie épique. Cependant l'œuvre de Segura (né probablement à Astorga, par la raison que je vous ai donnée à propos de Berceo) est tout à fait originale. Il ne se rencontre avec les poëtes et les historiens qui ont traité le même sujet qu'autant que cela est inévitable, tous ayant puisé aux mêmes sources, Adrien de Nicomédie, Plutarque et Quinte-Curce; et de même que ces auteurs diffèrent parfois d'opinion entre eux, de même le poëte castillan n'est pas toujours d'accord, dans le récit des mêmes faits, avec ses rivaux. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple, Gaultier de Châtillon, suivant en ceci Quinte-Curce, rapporte qu'Alexandre, questionné sur le choix d'un successeur à l'empire, répondit qu'il choisissait le meilleur et le plus digne:

Optimus (inquit) et imperio dignissimus esto
Rex vester...;

opinion partagée encore par saint Antonin de Florence (2). Segura, au contraire, suit en ceci le texte du Ier livre des Machabées : *Et vocabit pueros suos nobiles qui secum erant nutriti a juventute, et divisit illis regnum suum, cum adhuc viverat.* (3). On peut voir, depuis le vers 2469 du poëme jusqu'au vers 2480, le discours que l'auteur espagnol prête à

(1) Alexandre de Paris traduisit son poème du latin :

Qui de latin la trest et en roman la mist.

Fauchet (*Rec. de l'Orig.*, etc., pag. 552) parle d'un certain Simon qui composa un *roman* d'Alexandre en poitevin ou limosin, qui commence :

Chanzon voil dir per ryme et per leoin
Del fil Filipe lo roy de Macedoin.

(2) *Chron.* d'Alex. Mag., tit. IV, chap. I, § 1.
(3) Chap. I, v. 6.

son héros au moment de mourir, et dans lequel, après avoir fait le partage de son empire, il prend le reste de ses dispositions testamentaires. Dans ce discours, Alexandre s'exprime en excellent chrétien.

De même que Segura cite Gaultier de Châtillon sans se conformer à ses idées, de même il cite l'Iliade; mais, loin de l'imiter, il est souvent en contradiction ouverte avec Homère non moins qu'avec le bon sens. Il raconte que la mère d'Achille, sachant que, s'il allait à la guerre de Troie, son fils y serait tué, le mit tout enfant dans un *couvent de nonnes,* afin que, si on le cherchait, on ne pût nullement le trouver; mais l'astucieux Ulysse, pour s'assurer qu'il était dans la *nonnerie* (*mongia*), c'est-à-dire dans le couvent, s'y introduisit, portant des ornements de femme et des armes qu'il remit aux *toquinegradas* (*nonnes aux toques noires,* c'est-à-dire des bénédictines, ordre très-nombreux du temps de l'auteur). Chacune choisit d'après ses goûts; et comme Achille n'avait de regards que pour les armes, la ruse d'Ulysse fut couronnée d'un plein succès. — Dans un autre endroit, Alexandre dit positivement : « J'adore le Créateur, qui est roi, évêque, abbé et prieur. » Hector parle souvent d'églises, de vigiles, de cierges, etc. On peut en outre reprocher au poëte une crédulité trop voisine de la niaiserie, lorsqu'il décrit avec complaisance l'oiseau phénix, lorsqu'il parle fort au long des acéphales, lorsqu'il s'évertue à nous dépeindre, comme existant réellement, les griffons et autres animaux héraldiques, et surtout lorsqu'il vante les vertus miraculeuses des différentes pierres précieuses que charriaient les fleuves de Babylone. Il est vrai que l'auteur pourrait alléguer pour sa défense l'exemple d'un grand nombre d'écrivains anciens, fort respectables d'ailleurs, qui sont tombés dans les mêmes erreurs à propos des pierres *garnates, melotium* et autres. Ainsi, à propos de la *marguerite,* il cite le témoignage du savant saint Isidore de Séville qui, dans son traité *De Lapidibus,* partage la crédulité commune sans qu'on puisse toutefois lui adresser le reproche de superstition. Ne soyons donc pas trop sévères envers Segura, et rappelons-nous que ses préjugés étaient partagés par des hommes tels que saint Isidore, Albert le Grand et Fray-Bartholomeo Angelico. Pour les oublis de ce qu'on appelle au-

jourd'hui la couleur locale, gardons-nous de nous en étonner, puisque, deux siècles plus tard, et dans un art où ces sortes d'anachronismes sont bien autrement choquants, puisqu'ils frappent directement les yeux, on voit, chez les peintres Vénitiens surtout, des personnages bibliques en justaucorps brodé et avec des souliers à la poulaine. Plus tard encore, dans les drames du grand Calderon, ne voyons-nous pas Hercule tirant des coups d'arquebuse comme pourrait le faire le plus adroit chasseur des Alpes? Considérons plutôt les beautés de l'œuvre. D'abord, on ne trouve pas dans le poëme d'*Alexandre* un mot à blâmer sous le rapport moral. L'auteur, se souvenant de son état ecclésiastique, rassemble dans son poëme tout ce qu'il peut y mettre de bons conseils et d'utiles enseignements. La description des armes de Darius et celle de Babylone sont écrites de main de maître; la première peut presque marcher de pair avec celles que font Homère et Virgile des armes d'Achille. C'est encore une peinture magnifique que celle de la tente d'Alexandre, autour de laquelle sont représentés les douze mois de l'année. En général, Segura est fort heureux dans ses comparaisons et ses allégories, bien qu'aujourd'hui, avec nos délicatesses modernes, nous puissions reprocher une certaine vulgarité à quelques-unes de ses figures poétiques. Vous savez qu'on en peut dire autant de bon nombre de celles de David, d'Homère et des plus grands poëtes anciens. Quoi qu'en pensent nos sévères rhéteurs, j'aime notre poëte lorsqu'il dit qu'à la vue d'Achille, « Hector et les Troyens se remuèrent comme font les poulets lorsqu'ils sentent l'approche des milans. »

Asi se rebataron Ector è los Troyanos
Como facen los pollos quando sienten milanos.

Je n'en dirai pas autant, par exemple, de la petite allégorie du monde représenté par le corps humain, faisant allusion au mot grec *microcosmos* (homme) qui signifie *monde abrégé.*

Les os sont les rochers qui soutiennent les montagnes,
Les cheveux de la tête sont les herbes des prés.

Cette terre nourrit *de la fort mauvaise venaison*
Qui sert à notre mortification pour nos péchés.

Ceci est bas et dégoûtant dans tous les temps.

Pour l'ensemble du poëme, ce n'est en réalité que la vie d'Alexandre rimée : aussi ce n'est pas du côté de l'invention que le poëte brille le plus. Ses épisodes ou plutôt ses digressions sont fréquentes et peu opportunes; celle surtout où il traite du jugement de Pâris, de l'enlèvement d'Hélène et de la destruction de Troie, est à elle seule un poëme maladroitement soudé au sujet principal. Le poëte fait usage du pentamètre de quatorze syllabes (l'alexandrin), employé par Berceo dans toutes ses compositions. On remarque entre ces deux poëtes une certaine ressemblance de style et même de pensée, qui donnerait à croire que chacun d'eux avait pu lire les écrits de l'autre. Lorsqu'on ne connaissait le poëme d'*Alexandre* que par ce qu'en avait dit le marquis de Santillana, qui se borne à le citer, et le moine Francisco Bivar, qui en rapporte dans ses *commentaires* neuf strophes ou couplets de quatre vers, les uns l'attribuaient à don Alphonse le Sage, comme Pellicer (1), Louis Velasquez (2) et don Nicolas Antonio (3), et d'autres, comme Bivar lui-même, à don Gonzalvo de Berceo. Ce fut Sanchez qui fit la découverte de ce poëme dans la riche bibliothèque du duc de l'Infantado, à Madrid, où l'on conserve tous les manuscrits qui purent être sauvés lors de l'incendie de son magnifique palais de Guadalajara. Le duc y possédait complète la bibliothèque de son illustre ancêtre, le marquis de Santillana, qui fut en grande partie dévorée par les flammes au commencement du siècle dernier. La découverte du poëme complet fit connaître le nom de son auteur et sa profession de clerc (*clerigo*), mot qui doit être pris ici dans l'acception d'homme d'église, et non dans celle de savant ou lettré, signification qu'il a souvent en vieux castillan comme en vieux français.

Avant de quitter Lorenzo Segura de Astorga, de qui on ne connaît que ce poëme d'*Alexandre*, fort volumineux d'ailleurs

(1) *Information pour la maison de Sarmiento.*
(2) *Orig. de la Poésie cast.*
(3) *Bibl. vet.*

puisqu'il n'a pas moins de deux mille cinq cent quatorze vers, je dois vous citer un échantillon de sa prose : il se trouve dans les deux lettres d'Alexandre à sa mère qu'on lit à la fin du poëme. Plusieurs auteurs grecs et latins, et parmi ceux-ci saint Augustin, font mention d'une lettre écrite par Alexandre à sa mère Olympiade. Je ne sache pas qu'aucun auteur ait rapporté cette lettre authentique, si lettre il y a, mais je puis vous assurer que les deux épîtres que Lorenzo Segura fait écrire à son héros sont d'une grande beauté de style et de pensée. Capmany, dont le goût était si sûr et si exquis, les a insérées toutes deux en tête de son *Théâtre historico-critique de l'éloquence espagnole*, et certes elles méritent cet honneur. Permettez-moi de vous traduire ici un morceau de la seconde : — « Mère, écoutez ma lettre, et pensez bien à ce qu'il y a, et prenez courage avec bonne consolation et bonne patience, et ne ressemblez pas aux autres femmes en faiblesse et en peur, de même que votre fils ne ressemble aux autres hommes dans ses manières et dans ses faits. Mère, ne voyez-vous pas que, des arbres beaux et verts, qui ont beaucoup de feuilles épaisses et portent beaucoup de fruits, en peu de temps les branches se rompent, les feuilles et les fruits tombent ? Mère, ne voyez-vous pas les herbes fleuries, vertes au matin et le soir séchées ? Mère, ne voyez-vous pas la lune ? C'est quand elle est pleine, et le plus brillante, que vient l'éclipse... Eh bien ! mère, remarquez tous les hommes qui vivent dans ce siècle, et toutes les choses qui s'engendrent et qui naissent : tout cela sera réuni dans la mort et par la destruction. Mère, avez-vous vu jamais qui donne et ne prend point, qui emprunte et ne paye point, qui reçoit une chose en dépôt et ne la voit point réclamer ? Mère, si quelqu'un doit pleurer à bon droit, que le ciel pleure sur ses étoiles, et la mer sur ses poissons, et l'air sur ses oiseaux, et la terre sur ses plantes et sur tout ce qu'elle renferme, et que l'homme pleure sur lui-même, car il est mortel, et chaque jour, chaque heure diminue son temps. »

Immédiatement après le poëme d'*Alexandre*, le marquis de Santillana cite, dans son *Proemio*, *Los votos del Pavon* (les vœux du Paon), ouvrage parfaitement inconnu aujourd'hui. Le jésuite italien Quadrio, dans sa *Storia d'Ogni poesie*, parle d'un poëme qu'il intitule : *Il Romanzo del Paone*, Ms.

in-4., comme existant à la Bibliothèque royale de Paris, où, selon lui, le même ouvrage se trouve aussi sous ce titre français : *Les vœux du Paon d'Alexandre,* et puis encore in-folio sous cet autre : *Les vœux du Paon et les accomplissements et les mariages des Pucelles.* Fauchet (1) remarque que le *Romanzo del Paone* n'est qu'une continuation des faits d'Alexandre.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des poëtes castillans, mais ce tableau de la littérature espagnole au XIIIe siècle resterait incomplet si je ne vous parlais pas de ceux qui, durant la même période, florissaient dans les provinces soumises à la couronne d'Aragon, c'est-à-dire des poëtes valenciens, catalans et aragonais. Jusqu'au moment de la réunion définitive des couronnes de Castille et d'Aragon, sous les rois catholiques Isabelle et Ferdinand, l'Espagne chrétienne peut être considérée comme divisée en deux royaumes parfaitement distincts, ayant leur législation, leurs mœurs, leur langue, et par conséquent leurs littératures distinctes. Ce sont d'abord la Castille, comprenant l'ancien royaume de Léon, la Galice, les Asturies, les deux Castilles, l'Estramadure et tout le midi; — puis l'Aragon, composé de cette province, de Valence, des îles Baléares et de la Catalogne, dont les limites n'étaient pas alors fixées par les Pyrénées, puisque les comtes de Barcelone étaient en même temps comtes de Provence. L'histoire des commencements de la littérature du royaume d'Aragon se confond avec celle de la littérature provençale : le limousin, avec fort peu de changements faciles à expliquer par la situation des peuples et par leurs relations avec d'autres pays, était la langue du midi de la France comme de la partie nord-ouest et de l'occident de l'Espagne jusqu'aux frontières des maures Andalous. Dans ces provinces, le limousin s'est conservé jusqu'à nos jours. C'est dans les îles Baléares que ce dialecte est parlé avec le plus de pureté, ce qui s'explique aisément par la position isolée de ce pays. Les Catalans ont beaucoup pris du français, et les Valenciens du castillan : de là les différences qui existent

(1) *Recueil*, p. 555. On a conservé en effet quelques exemplaires de cet ouvrage parmi les manuscrits de la bibliothèque royale.

aujourd'hui entre les dialectes de ces trois provinces, originairement semblables. Il est à remarquer que, dans tout l'Aragon, le castillan a prévalu exclusivement.

Alphonse II, roi d'Aragon, comte de Barcelone et de Provence, doit être placé en tête de nos poëtes aragonais, d'abord par son propre mérite, d'après le témoignage de ses contemporains, et aussi par la haute protection qu'il accorda aux troubadours de son temps. C'est pour cette raison sans doute qu'Alphonse a sa place parmi les troubadours provençaux dans leur histoire littéraire, publiée à Paris en 1774, par M. Millot. Ceux-ci firent de tels éloges du monarque aragonais, que, s'il faut les en croire, il fut un prince accompli. Un seul nous le dépeint sous les couleurs les plus noires : c'est Bertrand de Born, vicomte de Hautefort. Alphonse régna de 1162 jusqu'en 1196 ; on ne connaît de lui qu'une chanson d'amour.

Guillaume de Berguedan, baron ou vicomte de Berga, Catalan, fut un troubadour célèbre du commencement du XIIIe siècle. Il écrivit des sirventes, des chansons, une *tenson* avec Améric de Pugillan (célèbre troubadour provençal), et autres poésies légères que l'on conserve, dit Bastero (1), parmi les manuscrits de la bibliothèque vaticane, aux *codex* portant les numéros 3204, 3205, 3207. Ces pièces de vers, au dire de Bastero, sont remplies d'obscénités révoltantes. Elles sont au nombre de vingt-trois. La vie de ce poëte fut des plus orageuses. Il mourut assassiné par un soldat.

On croit que Mosen Pero March, dont il est fait mention dans le *Proemio* du marquis de Santillana, fut le père du célèbre Ausias March, dont je vous parlerai plus tard : le marquis cite Mosen Pero March comme un des troubadours distingués du XIIIe siècle. — Don Pierre II, roi d'Aragon, qui mourut en 1213, dans la fameuse bataille de Muret, combattant pour les albigeois contre le comte Simon de Montfort, était, au dire des historiens, un poëte de première force. Le révérend père Lacordaire, dans la *Vie de saint Dominique*, qu'il a publiée récemment, rappelle le talent poétique et les hautes qualités de ce grand roi-chevalier. Le P. Quadrio parle avec éloge de ses chansons *provenzales*. — On sait encore que le fils de don

(1) *Crusca Provenzale*, page 85.

Jaime le Conquérant, dont Pierre III, si célèbre dans l'histoire d'Aragon, composa une pièce de vers intitulée *le Roi Pierre*, où il se plaint de l'injustice dont usa envers lui le pape Martin IV, lorsque, par une bulle, il le dépouilla de son royaume pour en investir Charles de Valois, enfant de France, et neveu de don Pedro. Ce prince est inscrit dans l'*Histoire des Troubadours Provençaux*. Il monta sur le trône d'Aragon en 1276, et mourut en 1285, à Villafranca.

Les Valenciens, justement fiers des éloges que le marquis de Santillana accorde à leur compatriote messire Jorde, ou George de san Jordi, le tiennent pour une des merveilles poétiques du XIIIe siècle : ils assurent même, par la bouche de leurs premiers écrivains, qu'il eut l'honneur d'être traduit, ou plutôt volé par Pétrarque. C'est une opinion que vous trouverez admise chez Beuter, Escolano, Argote de Molina, don Nicolas Antonio, Jimeno, et, chose plus singulière encore, chez les Italiens Quadrio et Bastero. Bien d'autres écrivains étrangers et nationaux ont reproduit cette erreur, sans se donner la peine de rechercher la vérité sur ce point important. Voici le passage en litige : Jordi s'exprime ainsi :

E non he pau, et non tinch quim guarreig;
Vol sobrel cel, et non movi de terra,
É non estrench res et tot le mon abras :
Hoy he de mi, et vull altri gran be,
Sino amor, dons azo que sera?

Pétrarque, dans le sonnet 105, dit également :

Pace non trovo et non ho da far guerra,
Et volo sopral cielo et ghiaccio in terra,
Et nulla stringo, et tutol mondo abbraccio,
É ho in odio me stesso, et amo altrui;
Si amor non he, che dunque é quel ch'io sento?

Il est évident que dans ces deux morceaux il y a identité de pensée ; mais qui est le traducteur? Évidemment, si traduction il y a, c'est le Valencien qui a traduit, par la raison toute simple qu'il est postérieur à Pétrarque. Beuter, dans la dédi-

cace de sa *Chronique*, dit, sans aucune preuve il est vrai, que Jordi vivait vers l'an 1270, dans la maison du roi don Jaime Ier d'Aragon, qu'il accompagnait ce roi lors de la *tourmente qu'il essuya en face de Majorque en* 1250, *a peu près, lorsqu'il se dirigeait avec sa flotte vers la terre sainte*, et qu'il écrivit en vers l'histoire de cette tourmente. C'est ce faux renseignement, à la suite duquel Beuter copie les cinq vers cités, qui a induit en erreur les écrivains nommés plus haut. Partant de là, don Diego de Saavedra, dans sa belle *Republica literaria*, va encore plus loin : il prétend que la manie de piller nos écrivains était devenue chez Pétrarque une mauvaise habitude, que le poëte italien ne s'en tint pas à Jordi, mais qu'il copia encore Ausias March. Le Tassoni et Muratori ont fait justice de ces égarements d'amour-propre national. Or, pour renverser tout cet échafaudage d'antiquité gratuite, il suffit de lire ce que dit de Jordi le marquis de Santillana : « Dans nos temps (*en estos nuestros tiempos*), florissait messire Jorde de san Jordi, chevalier prudent, lequel composa des choses fort belles, qu'il mettait en musique lui-même, car il était excellent musicien. Et il fit entre autres une chanson de contrastes (*de opositos*), qui commence ainsi : *Tosions aprench é desaprench ensiems*. Il fit la *Passion d'amour*, dans laquelle il réunit plusieurs bonnes chansons anciennes. » C'est donc à l'époque où vivait le marquis, dans la première moitié du xve siècle, ou, si l'on veut donner à sa phrase toute la latitude dont elle est susceptible, vers la fin du xive siècle (car, vous comprenez que, pour une époque plus reculée, il n'aurait pas dit : *En estos nuestros tiempos*), que florissait Jordi. Or, Pétrarque étant mort en 1374, il est impossible qu'il eût connu les vers de Jordi, surtout à une époque où les productions de l'esprit n'étaient pas répandues avec la rapidité dont nous sommes redevables à la découverte de l'imprimerie. La célébrité immense de l'amant de Laure nous donne raison de croire que ses vers furent connus en Espagne pendant sa vie ; et quant à la coïncidence de pensée dont nous avons parlé plus haut, elle s'explique tout naturellement par la notice que nous donne le marquis, que « Jordi compila dans la *Passion d'amour* plusieurs bonnes chansons anciennes. » Voilà donc la clef de l'énigme trouvée sans le moindre effort.

Dans le *Chansonnier* du marquis de Santillana se trouve une pièce de vers intitulée : *Oratio de Mosen Jordi*, qui commence ainsi :

La fermosa campanera
De Titon se démostraba...
« La belle compagne de Titon se montrait.... »

Elle est composée de vingt-quatre octaves, dans lesquelles Jordi demande à être *lauréat*, et sa demande lui est accordée. Que cette pièce ait été composée par Jordi et traduite par le marquis, ou bien composée par celui-ci, c'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Les seuls vers de Jordi que je connaisse sont une petite chanson insérée dans le *Chansonnier général* (Séville, 1540, in-folio) : elle se trouve à la page 157. En voici la traduction :

« L'espérance ne me donne rien qui puisse me faire supporter ma peine, lorsque je viens à penser que celui qui offense ne pardonne jamais.

» L'offensé ne cache pas sa face ; il pardonne à qui que ce soit. Celui qui offense se cache toujours pour mieux agir par trahison.

» Aussi, je veux que Dieu me confonde si ce n'est pas une chose qui me désespère, que de penser que celui qui offense ne pardonne jamais (1). »

(1) Esperanza res non donna
A ma pena comportar
Lora que vinch à pensar
Qui ofen nunca perdona.

Lo ofes a franqueix la cara,
Et perdonna quisque sia :
Qui ofen tostemps diu gara
Que non fara per falsia.

Ausades Deu me confona
Si non cuit desesperar
Lora que vinch à pensar
Qui ofen nunca perdona.

Ce que j'ai dit de ce poëte peut s'appliquer à messire Jaime Febrer, cité par le marquis immédiatement après Jordi, Valencien comme lui, et comme lui classé par le bibliothécaire Jimeno parmi les écrivains du milieu du XIIIe siècle. Jimeno le dit ami de Jordi, et auteur de deux ouvrages dont voici les titres : 1° *Description en rimes de la furieuse tempête qu'eut à endurer la flotte du roi don Jaime d'Aragon, dans les eaux de Majorque, naviguant vers la terre de Palestine* (le titre est donné en castillan par Jimeno, mais il est à croire que Febrer écrivit son ouvrage en limousin); 2° *Rimes de messire Jaime Febrer, chevalier, où il traite des lignages de la conquête de Valence et de son royaume* (*Troves de Mossen Jaume Febrer, caballer, en que tracta dels linatges de la conquista de Valencia e son regno*).—Cette prétendue antiquité de Febrer est plus facile à détruire que celle de Jordi, par les paroles mêmes du marquis. D'abord, en le citant à la suite de Jordi, il le suppose postérieur à ce poëte, ou tout au moins contemporain, car il suit constamment l'ordre chronologique. Puis il dit : Messire Febler (Febrer) fit de nobles ouvrages; quelques-uns assurent qu'il rendit Dante du florentin en catalan, sans rien démériter pour le vers et pour la rime. » Ce passage ne nous assure pas positivement que Febrer traduisit Dante, mais bien qu'il put le traduire : or, Dante, né en 1265 et mort en 1321 (1), ne pouvait être connu en Espagne que vers les premières années du XIVe siècle pour le moins. Que deviennent donc les assertions de Beuter, de Jimeno, de don Nicolas Antonio et autres défenseurs de l'antiquité de ces poëtes? Tout ce qu'on peut leur accorder raisonnablement, c'est qu'ils ne vivaient plus lorsque le marquis écrivait son *Proemio* (dans les trois dernières années de sa vie, de 1455 à 1458) puisqu'en parlant d'Ausias March, immédiatement après avoir parlé d'eux, il fait remarquer que ce grand poëte vivait encore (*et qual aun vive*).

Le révérend père Sarmiento, homme d'une grande érudition, dont je vous ai souvent cité l'excellent ouvrage, *Mémoires*

(1) D'autres prétendent qu'il naquit en 1260 et qu'il mourut en 1316.

pour servir à l'histoire de la poésie et des poëtes espagnols, que j'ai sous les yeux, prétend que, la poésie étant née en Espagne, dans les montagnes de Galice, les premiers poëtes espagnols, de quelque province qu'ils fussent, écrivaient en langue galicienne. Galicien lui-même, le père Sarmiento nous paraît être abusé ici par l'amour de son pays. Le roi don Alphonse le Sage écrivit effectivement ses *cantigas* en galicien, mais ceci s'explique par le long séjour que ce roi, dans sa jeunesse, fit en Galice. L'opinion du père Sarmiento, partagée avant lui par Argote de Molina (1) et bien d'autres, s'appuie sur ces mots du *Proemio* tant de fois cités : « Je me souviens, seigneur, qu'étant fort jeune sous la tutelle de mon aïeule dona Mencia de Cisneros, j'ai vu, entre autres livres, un gros volume de *cantigas* (chansons), *serranas* et *decires*, portugais et galiciens, dont la plupart étaient du roi don Dionis de Portugal (je crois, seigneur, qu'il fut votre bisaïeul). Il y en avait aussi de Johan Suarez de Pavia, lequel, dit-on, mourut en Galice par suite de ses amours avec une infante de Portugal. » Le marquis étant né en 1398, nous pouvons supposer qu'il vit le gros volume en question en 1410, à l'âge de douze ans (*en edad no provecta, mas asaz moza pequeno*) : par conséquent les poésies qu'il contenait ne pouvaient nullement être postérieures au XIV[e] siècle. Sans tirer de ceci l'induction que les poëtes espagnols écrivaient généralement en galicien, puisque nous venons de voir, au contraire, que les Castillans écrivaient en castillan (c'est la langue du *Poëme du Cid*, des poésies de Berceo, de l'*Alexandre*, des *Querellas*, et du *Trésor* de D. Alphonse le Sage), il en résulte que la poésie était cultivée au XIV[e] siècle, peut-être avant, dans la province de Galice. Malheureusement on ne connaît pas de poésies galiciennes antérieures au XIV[e] siècle : le seul poëte galicien dont

(1) Argote dit dans sa *Noblesse d'Andalousie*, en parlant du célèbre troubadour galicien Macias : « Et si quelqu'un allait s'imaginer que Macias était Portugais, qu'il sache que jusqu'au temps de don Henri III tous les vers qu'on composait généralement étaient pour la plupart en cette langue. » Argote de Molina confond ici le portugais avec le galicien.

parle le marquis, Johan Suarez de Pavia, est parfaitement inconnu. Il est à croire néanmoins que les commencements de la poésie galicienne furent très-heureux ; car, pendant les XIVe et XVe siècles, il devint à la mode parmi les poëtes castillans de composer des vers dans la langue de Galice. L'admirable douceur des sons et la souplesse rare de cet idiome, conservé encore aujourd'hui dans toute sa pureté première chez les bons Galiciens, étaient d'ailleurs singulièrement favorables à la poésie. On ne peut rien lire de plus ravissant que les quatre chansons du célèbre Macias, le prince des poëtes galiciens, conservées dans le *Concionero* de Baena.

Ceux qui connaissent l'idiome basque, qu'on parle généralement dans les trois provinces qui composent le pays des vieux Cantabres, la Biscaye, Guipuscoa et l'Alava, assurent qu'il y existe une riche et belle poésie traditionnelle d'une haute antiquité, conservée surtout dans les paroles de ces délicieux chants populaires dits *Zorzicos*, dont j'ai souvent entendu Rossini lui-même vanter les airs comme des chefs-d'œuvre de mélodie simple et douce. Parfois, dans mes voyages à travers les calmes vallées de ces provinces dont on ne saurait assez admirer l'administration intérieure, la riche culture, le vrai bonheur et la sage liberté (1), je me suis fait traduire les paroles de ces chants populaires, et j'ai été surpris d'y trouver tous les caractères de la poésie des peuples primitifs. C'est bien là d'ailleurs un pays vierge, comme il n'en reste plus en Europe, un pays devant lequel allèrent échouer et la ruse carthaginoise, et la puissance romaine, et la fureur des barbares. Jamais non plus les Arabes n'y mirent le pied. Certes, s'il est resté quelque part des vestiges des coutumes et de la langue des anciens Ibériens, c'est chez ce peuple pur de tout mélange avec d'autres nations, et qui n'a jamais été conquérant ni conquis. Je ne connais malheureusement la littérature de ces provinces que par les notices contenues dans l'intéressant ouvrage de M. Erro sur le pays basque. Aussi me bornerai-je à signaler ici l'existence de cette littérature, en constatant que ce n'est pas seulement au

(1) C'est un sujet d'étude que M. Louis Viardot a fort heureusement abordé dans son ouvrage sur l'Espagne cité plus haut.

XIIIe siècle, mais bien avant cette époque que remontent plusieurs de ces chants que la tradition orale a conservés jusqu'à nos jours dans les provinces libres du nord de l'Espagne.

Revenons maintenant aux poëtes castillans, et entrons de plain-pied dans le XIVe siècle. Un homme d'un véritable génie poétique ouvre la marche de la littérature espagnole dans la période où nous allons entrer. Ce siècle commence, pour notre poésie, une ère nouvelle. Jusqu'alors la rudesse du langage, un état social à moitié barbare, et partout le manque d'idées, ont opposé un obstacle matériel à la création d'œuvres intellectuelles dignes d'intérêt, car, il faut bien le reconnaître, ce sont rarement les poëtes qui enfantent les idées sociales. Les poëtes, pris isolément, ne font guère que mettre en circulation, sous des couleurs belles et durables, cette masse flottante d'idées pour laquelle chaque esprit fournit son contingent, et qui restent dans le domaine commun jusqu'à ce que quelque talent heureux vienne se les approprier. Sauf quelques élans du cœur et de l'esprit qu'on peut constater dans leurs ouvrages, il semble que le fonds scientifique ou moral de ces œuvres ne soit composé que de la masse des idées contemporaines : la tâche des poëtes, c'est de leur donner une forme plus concise et plus saisissable, et de les fixer à jamais dans l'esprit des hommes. Ainsi le premier poëte du XIVe siècle, l'archiprêtre d'Hita, n'aurait pu se développer en Espagne un siècle plus tôt. Berceo n'avait pas moins de génie que ce poëte; cependant quelle différence entre leurs œuvres ! Que le premier paraît pauvre auprès du second! Il y a entre eux la distance de l'enfant à l'homme. C'est que le champ que moissonnait Berceo s'est singulièrement élargi pour l'archiprêtre d'Hita. De l'un à l'autre, il y a progrès dans les idées plus encore que dans la langue.

Né à Guadalajara, vers le commencement du XIVe siècle, Juan Ruiz, archiprêtre d'Hita, est, sans contredit, l'une des gloires de notre littérature. Que M. de Sismondi, dans son bel ouvrage sur les littératures du midi de l'Europe, enveloppe l'archiprêtre et Berceo dans le même mépris; qu'il étende son dédain à bien d'autres poëtes espagnols, coupables seulement d'avoir écrit dans une langue que M. de Sismondi ne connaissait

pas bien à fond, ce dont on s'aperçoit souvent en lisant son livre, précieux sous d'autres rapports : cela prouve tout simplement que les esprits les plus distingués peuvent faillir quelquefois. L'archiprêtre d'Hita, d'ailleurs, est fort peu connu, même en Espagne; bien que quelques auteurs anciens (1) en aient parlé comme d'un poëte illustre, don Nicolas Antonio ne fait de lui aucune mention. Il est dit, dans le titre d'une de ses pièces de vers, qu'elle fut composée pendant que l'auteur était en prison par l'ordre du cardinal archevêque de Tolède, don Gil d'Albornoz. Dans beaucoup d'autres pièces, il se plaint des rigueurs de son emprisonnement, qu'il attribue à des calomnies et à de faux témoignages. Or, don Gil d'Albornoz, un des grands prélats de ce siècle, n'ayant occupé le siége de Tolède que de l'an 1337 jusqu'en 1350, il en résulte que ce fut dans ce temps, sous le règne d'Alphonse XI, que ces poésies furent composées. Il est assez probable que l'esprit éminemment frondeur et la trop grande liberté qui règnent dans les poésies du curé d'Hita, furent cause de la disgrâce qu'il eut à endurer, mais sur laquelle nous n'avons d'ailleurs aucuns détails. On peut présumer seulement que ce fut à Tolède qu'on l'emprisonna, car il dit qu'on le retint dans une *ciudad* (cité) :

Io so mucho agraviado en esta ciudad seyendo.
« J'ai beaucoup à souffrir dans cette ville. »

Et précisément ni Guadalajara, ni Hita, ni Alcala, où il résida longtemps, et où quelques auteurs prétendent qu'il est né, n'étaient alors des *ciudades;* c'étaient simplement des *villas.*

Avant l'archiprêtre, nos poëtes s'étaient bornés à employer le vers alexandrin, en suivant le monorime, ou la strophe de quatre vers avec la même rime. Je ne connais d'autre exception à l'emploi de ces deux formes que le livre des *Querellas* et le *Trésor* de don Alphonse le Sage, qui offrent des octaves de

(1) Il est cité, entre autres, par Alphonse Martinez de Toledo, archiprêtre de Talavera, dans le *Corbacho,* et par Francisco de Torres, dans l'*Histoire de Guadalajara.*

vers de douze syllabes, dites d'*arte mayor,* absolument pareilles à celles que Juan de Mena mit en usage au xv[e] siècle, et le cantique en vers de huit syllabes, avec un refrain, que Berceo fait chanter aux juifs, ainsi qu'il a été dit plus haut, dans le *Duelo de la Vírgen*. L'archiprêtre enrichit singulièrement sous ce rapport la langue poétique. Il y introduisit une foule de combinaisons métriques fort heureuses, depuis le vers de quatre syllabes, seul ou mêlé à d'autres plus longs, jusqu'à celui de douze syllabes, et il obtint dans toutes un égal succès. Mais ce n'est pas là, à beaucoup près, son seul mérite. Pour la richesse de l'invention, l'élévation des pensées, et surtout pour la grâce, il ne le cède à aucun de ses contemporains. » De telle sorte, dit le savant et judicieux Sanchez, que, parlant en toute rigueur, nous pouvons presque l'appeler le premier poëte castillan connu, et le seul des temps anciens qui puisse rivaliser dans son genre avec les meilleurs de l'Europe; il n'est peut-être pas inférieur aux grands maîtres latins (1). » Le poëte emploie souvent le style allégorique, dans lequel il excelle. On peut voir surtout, dans ce genre, sa description de la tente de don Amour, et du repas qu'y font les douze mois de l'année. Voyez comme il décrit le mois de janvier : « Il faisait les jours courts et les matinées très-froides. Il mangeait les premières noix et rôtissait les marrons. Il ordonnait de semer les blés et de couper les bois; il faisait tuer les gros pourceaux et abattre les chaumières. Déjà les vieilles femmes commençaient leurs histoires au coin du feu. » — Les œuvres de cet auteur ne forment pas un recueil de poëmes complets, comme ceux de Berceo. Il n'a pas écrit non plus un grand poëme suivi comme celui du *Cid* ou l'*Alexandre*, à moins qu'on ne donne ce nom à la suite de morceaux détachés qui composent la longue fable des noces de don Melon de la Huerta et de dona Endrina (don Melon du Verger et dame Prune), aidés par les conseils de dona Vénus, et par l'entremise de la vieille Trota-Conventos. Rien de plus piquant, mais rien aussi de plus graveleux que cette histoire dramatique, dans le genre de *la Célestine*, cette admirable tragi-comédie dont un jeune écrivain,

(1) *Poésies antérieures au quinzième siècle*, vol. IV, prol., pag. IX-X.

M. G. de Lavigne, vient de publier une excellente traduction, enrichie d'une savante préface et de notes du plus haut intérêt. Encore cette fable ou ce poëme, comme on voudra l'appeler, n'appartient-elle pas en propre à l'archiprêtre : il en a emprunté l'idée à un poëme de la basse latinité, intitulé *de Vetula*. Fabricius en parle (1) ; il dit qu'on l'attribue sans raison à Ovide, mais que probablement c'est l'œuvre de Pamphile Maurilianus, moine du moyen âge. Il en cite deux éditions, de 1470 et 1471, mais il ne dit rien de celle qui fut publiée à Paris en 1550, sous ce titre : *Pamphilus de Amore, cum commento familiari*. Ce commentaire est d'Antoine Prote, qui, avant Fabricius, s'était aperçu que l'ouvrage n'était pas d'Ovide. Avant lui, l'archiprêtre s'en était déjà aperçu, car il parle de Pamphile et d'Ovide comme de deux poëtes différents; mais il se peut aussi que de son temps on ne les eût pas encore confondus. Ce petit poëme latin est écrit en vers hexamètres et pentamètres ; la forme en est toute dramatique. Il est divisé en cinq actes, d'après le conseil d'Horace. L'auteur y introduit quatre personnages, savoir : Vénus, Pamphile, une vieille femme, et une jeune fille du nom de Galathée. De ces personnages, l'archiprêtre n'a conservé que dame Vénus. Dans les deux poëmes, le fond du sujet est tout à fait le même ; mais l'archiprêtre a enrichi sa fable d'un si grand nombre d'apologues épisodiques, il y a mis une telle richesse de détails nouveaux, que son œuvre a tout le mérite et tout l'attrait d'une production originale. Après tout, il ne cache pas que Pamphile et Ovide avaient traité avant lui la même matière. Il parle de ces auteurs en cinq endroits différents de son œuvre. On ne saurait donc lui faire le reproche de plagiat. Dans cette fable, l'auteur s'introduit lui-même sous son véritable titre d'archiprêtre, et il faut dire que le rôle qu'il joue n'est rien moins qu'édifiant : ses amours remplissent une bonne partie du livre. L'auteur écrivait, il est vrai, sous le règne d'Alphonse XI, époque désastreuse qui ouvrit la voie aux désordres et aux scandales du règne du fils d'Alphonse, Pierre le Cruel. Ferdinand III avait élevé l'Espagne à un haut degré de splendeur ;

(1) Biblioth. lat., tom. I, pag. 277.

cet état prospère s'était continué jusqu'aux dernières années de son fils Alphonse le Sage; mais, depuis lors, la rébellion de don Sanche *le Brave* (quatrième de ce nom), qu'on devrait appeler plutôt *le Barbare*, les troubles qui accompagnèrent la minorité de Ferdinand IV, et que tout le génie de sa mère, dona Maria de Molina, justement surnommée *la Grande*, ne suffit pas à arrêter; les mœurs dissolues d'Alphonse XI, source fatale de guerres civiles qui désolèrent le royaume pendant le règne orageux de Pierre Ier, clos par un fratricide; tous ces évènemems plongèrent l'Espagne dans une affreuse anarchie. Toute noble pensée, même celle de l'expulsion des Maures, fut oubliée. Toutes les ressources, toute l'énergie des États chrétiens ne furent employées qu'à s'entre-détruire. Ce fut un temps d'arrêt pour les progrès de la langue, des arts et des sciences.

Ce fut alors que l'Italie, représentée par les hauts génies du Dante, de Pétrarque, de Bocace et de l'Arétin, devança l'Espagne dans la carrière de la civilisation. Le relâchement des mœurs du clergé à cette époque est sans exemple dans les fastes de notre histoire. Cet état déplorable se prolongea pourtant jusqu'au règne d'Isabelle la Catholique, et certes ce n'est pas une des moindres gloires de cette femme héroïque que d'avoir mis un frein puissant aux débordements de l'Église espagnole, si éloignée pendant un siècle des voies du Seigneur. On frémit en lisant dans les historiens espagnols le récit des iniquités sans nombre dont le clergé se rendit alors coupable; mais jetons un voile sur ces tristes désordres, ou n'en voyons au moins que la trace qu'ils laissèrent dans la littérature.

L'archiprêtre d'Hita poussa l'impudence au point de donner à quelques-uns des chapitres de sa fable les titres suivants : — *Comme quoi l'archiprêtre devint amoureux.* — *Comme quoi l'amour châtia l'archiprêtre, afin que dans la suite il eût de bonnes mœurs, et qu'il se gardât surtout de boire beaucoup de vin blanc et rouge.* — *Comme quoi l'archiprêtre devint amoureux d'une duègne qu'il vit faisant sa prière.* (Vous conviendrez que le moment était bien choisi pour un prêtre). — *Comme quoi Trota Conventos conseilla à l'archiprêtre d'aimer une nonne, et de ce qu'il lui arriva avec elle.* — *Des avantages des femmes petites.* — Il est

certain qu'au temps où écrivait l'archiprêtre, le dévergondage ne pouvait être d'un aussi mauvais exemple qu'il le serait aujourd'hui depuis l'invention et les perfectionnements de l'imprimerie; mais il n'en est pas moins vrai qu'un prêtre qui emploie ses loisirs à de pareilles productions mérite, au point de vue moral, le blâme le plus sévère; je dois ajouter au point de vue moral seulement; car, d'ailleurs, rien n'est plus divertissant que les poésies badines de l'archiprêtre. Sa conclusion du chapitre sur les avantages des petites femmes est aussi plaisante qu'inattendue. Après une foule d'éloges ironiques, il s'écrie : « Enfin, la femme la plus petite est celle qui vaut le mieux, car, de ce qui est mauvais, il faut prendre le moins possible. » Vous pensez bien qu'un esprit aussi libre ne devait pas se gêner pour médire sans façon de tout ce qui prêtait matière à sa critique. Aussi le voyons-nous devancer Luther dans ses invectives contre la vénalité des pardons de Rome : « Si tu as de l'argent, dit-il, tu auras consolation, plaisir et joie, et faveur du pape; tu achèteras le paradis; tu gagneras le salut. Où il y a beaucoup d'écus, il y a beaucoup de bénédictions. » Notre auteur est inépuisable dans ses plaisanteries sur le pouvoir de l'argent : en voici une qui me paraît charmante. » Beaucoup fait l'argent, et beaucoup il faut l'aimer : du plus niais il fait un homme de ressource; il fait courir le boiteux et parler le muet : *celui même qui n'a pas de main cherche à prendre de l'argent.* » Les apologues dont il sème volontiers ses récits sont remplis d'esprit et de naïveté.

J'aime surtout le poëme burlesque de l'archiprêtre intitulé *la Guerre de don Carnaval et de dame Carême*, dans le genre de la *Batrachomyomachia* attribuée à Homère; ce fut peut-être le premier essai d'épopée burlesque fait dans une langue moderne. Eh bien! malgré le penchant satirique et bouffon de ce poëte, il s'élève parfois à un admirable lyrisme. Son imprécation contre la mort, à propos de sa complainte sur *Trota Conventos*, ses souvenirs de la passion du Christ, ses cantiques de louanges à la Vierge, ses chansons de la *Serrana* (montagnarde), offrent tour à tour les plus nobles qualités du style sérieux, l'austérité sombre du Dante, la grandeur de l'Écriture, le charme des troubadours provençaux.

Il existe des fragments d'une *Chronique d'Espagne*, en

quatrains de huit syllabes, d'une grande beauté, qui ont été attribués par quelques auteurs (1) à don Alphonse XI ; on a répété, en conséquence, que ce prince était poëte, mais sans preuve aucune, car, certes, ces fragments ne sont pas de lui. Ce roi n'est pas compté par le marquis de Santillana parmi les poëtes, et il est peu probable que ce soit oubli ou ignorance ; il faut reconnaître simplement que l'instituteur de l'ordre de la *Banda* ne fit jamais de vers. Ce fut lui qui fit écrire le livre de la *Monteria*, publié par Argote de Molina. Après avoir parlé de don Alphonse le Sage, le marquis cite *don Juan de la Cerda, Pero Gonzalez de Mendoza, Rabi Santo,* juif, et *don Alonso Gonzalez de Castro.* Ceux qu'il cite après appartiennent déjà au XVe siècle. Du premier nous ne connaissons rien. Le second fut le grand-père du marquis de Santillana, comme celui-ci le dit lui-même. Il mourut en 1385, dans la bataille d'Aljubarrota. Il y a quelques chansons de lui, assez belles, dans le *Chansonnier de Baena*, dont la Bibliothèque royale de Paris possède le seul exemplaire existant. Le juif Rabi Santo vivait vers le milieu du XIVe siècle, sous le règne de don Pèdre Ier. Il fut natif de Carrion, ainsi qu'il le dit lui-même dans la premier couplet de ses *Conseils et documents du juif Rabi don Santo au roi don Pèdre :*

Senor noble, rey alto,
Oyd este sermon
Que vos dice don Santo
Judio de Carrion.

Noble seigneur, roi puissant, écoutez ce discours que vous tient don Santo, juif de Carrion.

Ces conseils se trouvent dans un vieux manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial ; c'est un volume in-4° contenant en outre : *La Doctrine chrétienne,* une *Danse générale dans laquelle entrent des gens de tous les états*, et l'*Histoire du comte Fernan Gonzalez.* On remarque chez ce poëte du feu, de la

(1) Don Nicolas Antonio. — Le marquis de Mondejar (*Mém. hist. de don Alonso el Sabio*). — Sarmiento.

grace, et une grande beauté de versification; il manie facilement toutes sortes de vers et de combinaisons métriques. Je ne connais rien de don Alonso Gonzalez de Castro.

L'histoire littéraire de l'Espagne au XIVe siècle est surtout illustrée par deux écrivains du premier ordre, l'infant don Juan Manuel et don Pero Lopez de Ayala. Le premier, petit-fils de saint Ferdinand, fut l'un des cinq tuteurs de don Alphonse XI pendant la minorité de ce roi, jusqu'en 1325. Au milieu des soins du gouvernement et des soucis d'une grande ambition personnelle, dont ce n'est pas ici l'occasion de vous entretenir, il trouva moyen d'écrire un grand nombre d'ouvrages, dont malheureusement un seul, *le Comte Lucanor,* est parvenu jusqu'à nous. On connaît néanmoins les titres de tous par son testament. Les voici : 1° *la Chronique d'Espagne*, 2° *le Livre des Savants,* 3° *le Livre du Chevalier,* 4° *le Livre de l'Écuyer,* 5° *le Livre du Fantassin*, 6° *le Livre des Cavaliers*, 7° *le Livre de la Chasse*, 8° *le Livre des Tromperies*, 9° *le Livre des Cantiques*, 10° *le Livre des Exemples,* 11° *le livre des Conseils*, et enfin *le Comte Lucanor.*

Ce livre est un roman philosophique, ou plutôt un assemblage de quarante-neuf nouvelles morales, racontées en guise d'enseignement par le sage Patronio, espèce de Mentor, au comte Lucanor. Il fut écrit vers l'année 1327. Chaque nouvelle est terminée par une petite sentence rimée, de deux ou quatre vers, en manière de proverbe ou de moralité. Il est impossible, d'après ces légers échantillons, de juger du génie poétique de l'auteur. Argote de Molina, dans sa *Noblesse d'Andalousie*, dit que de son temps on conservait dans le couvent des dominicains de Penafiel, fondé par l'infant, le codex de ses cantiques, mais il n'a pas été retrouvé. La prose du *Comte Lucanor* est belle; mais le plus grand service que ce livre ait rendu à la langue, c'est de l'avoir assouplie pour traiter toutes sortes de sujets familiers, et, sous ce point de vue, on peut dire que l'infant don Juan Manuel a ouvert le chemin à nos admirables écrivains du XVe siècle. — *Le Comte Lucanor* fut imprimé pour la première fois à Séville, par les soins d'Argote de Molina, en 1575. Il fut réimprimé à Madrid en 1642.

Don Pedro Lopez de Ayala naquit en 1332. Issu de la noble maison d'Haro, il fut seigneur de Salvatierra d'Allava, et grand

chancelier de Castille. Il atteignit quatre règnes, ceux de don Pèdre Ier, de don Henri II, de don Jean Ier, et de don Henri III, dont il écrivit les chroniques.

« Grâce à lui, dit Hernan Perez de Guzman, dans son livre des *Generaciones*, sont connus en Castille plusieurs livres, comme le Tite-Live (1), qui est la plus remarquable histoire romaine, les *Chutes des princes* (2), les *Morales* de saint Grégoire, l'Isidore de *Summo bono*, le *Boetius* et l'*Histoire de Troie* (3). Et il fit l'histoire de Castille depuis les temps du roi don Pèdre jusqu'à ceux de don Henri III, et en outre un bon livre de chasse, car il fut grand chasseur, et un autre livre appelé *el Rimado de Palacio.* » De ces ouvrages, c'est la chronique du roi don Pèdre qui lui a donné le plus de réputation, malgré le reproche de partialité en faveur de don Henri II, qu'on peut lui adresser. En 1385, Lopez de Ayala fut fait prisonnier dans la bataille d'Aljubarrota. Déjà il était tombé au pouvoir des Anglais, en 1367, à la bataille de Najera, dans laquelle don Pèdre défit don Henri. Ayala y portait l'étendart de ce prince. Emmené en Angleterre et mis en prison, il y écrivit un grand nombre de poëmes, principalement des prières à la Vierge, afin qu'elle voulût bien le tirer de sa captivité. On a prétendu qu'il écrivait son *Rimado de Palacio*, dont il est parlé dans le *Proemio*, étant prisonnier en Angleterre. La découverte faite par Sanchez d'un manuscrit au XIVe siècle portant ce titre : *Livre fait par l'honorable chevalier Pero Lopez de Ayala, lorsqu'il était prisonnier en Angleterre, intitulé le Livre du Palais*, donnait même un grand poids à cette conjecture ; mais Sanchez lui-même a prouvé, par des arguments sans réplique, que cet ouvrage fut composé vers l'année 1403, quatre ans avant la mort de l'auteur, décédé à Calatrava. Dès l'époque du marquis, personne n'avait vu ce traité, qu'on croyait perdu. Sanchez en découvrit deux exemplaires vers la fin du siècle dernier, l'un dans la bibliothèque de l'Escurial, l'autre chez Mme la comtesse de Campo Alange. C'est dans

(1) En même temps traduit en français par le bénédictin Pierre Berchorius.

(2) *De casibus Principum*, de Jean Bocace.

(3) Écrite par Guido de Colona, en 1287.

celui-ci que se trouvait le titre trompeur dont il vient d'être fait mention. Il se compose de seize cent douze couplets de différentes espèces de vers, et traitant toutes sortes de sujets, politiques, moraux et religieux. Lopez de Ayala y déplore amèrement le schisme fatal qui déchirait l'Église dans ce siècle. Le style de cet écrivain, en prose comme en vers, est un peu lourd. On voit que, dans ses cantiques, il cherche à imiter l'archiprêtre d'Hita. Il est à remarquer que, contre l'usage de son siècle, jamais il ne mêle à ses poésies l'amour profane. Il parle toujours en homme austère et désabusé des attraits du monde; souvent même il tombe dans le mysticisme le plus ascétique. Ses écrits en prose les plus parfaits sont deux lettres qu'il suppose écrites par le roi maure de Grenade à don Pèdre de Castille, et qu'on lit dans la chronique de ce roi. Capmany les a insérées, comme deux modèles de la langue, dans son *Théâtre historico-critique.*

Il existe un poëme intitulé *Vie de saint Ildefonse,* qui n'a jamais été publié, que je sache, et qui est écrit en vers alexandrins. L'auteur en est inconnu. Il résulte seulement des dernières strophes, qu'il composa cet ouvrage sous le règne de don Ferdinand IV; qu'il était bénéficier d'Ubeda; qu'il écrivit un autre poëme de la *Magdalena,* mais qu'alors il n'était plus bénéficier. Les extraits que j'ai lus de ce poëme dans la *Collection* de Sanchez (*Notes* du premier volume) me font peu regretter de ne pas connaître le reste. C'est encore une production à ajouter au contingent littéraire du XIVe siècle.

Ce siècle pourrait être appelé celui des chroniques *réelles* et *imaginaires,* car, tandis qu'Alphonse XI renouvelait la disposition de son grand-père Alphonse le Sage, pour qu'on ne manquât jamais d'écrire l'histoire de chaque roi, et que par conséquent on rédigeait des chroniques à foison dans le silence des cloîtres, le goût des livres de chevalerie naissait en Portugal et se répandait rapidement en Castille, en France et en Italie. Ce fut vers le milieu du XIVe siècle que Vasco de Lobeira écrivit son *Amadis de Gaule,* ce vénérable ancêtre et premier aïeul du *Chevalier de la triste figure.* Ce fut alors que l'*Histoire des douze Pairs de France, la Grande Conquête d'Outremer, la Chronique de Troie,* et autres productions de cette force, commencèrent à se répandre en Espagne, au grand

détriment des idées pieuses et des études utiles. Des chroniques *réelles* citées plus haut, je n'ai rien à vous dire, sinon qu'elles n'appartiennent pas plus à la littérature, que les informes chaumières en boue et en paille, où s'abritent en hiver les bergers sur les sommets neigeux des Pyrénées, n'appartiennent à l'architecture. Quant aux livres de chevalerie et aux merveilleuses histoires orientales dont le goût commençait alors à poindre, c'est un sujet qui se rattache à l'étude de la littérature espagnole du XVe siècle.

Pour en finir avec ce qu'offre d'intéressant la littérature espagnole du XIVe siècle, il me reste seulement à vous dire que ce fut en 1390 que don Jaime Ier d'Aragon envoya une ambassade au roi de France pour le prier de demander au collége des troubadours de Toulouse que quelques *tenants* se rendissent à Barcelone, afin d'y établir l'étude savante de la gaie science. Deux tenants s'y rendirent en effet, et dans la même année un consistoire fut fondé à Barcelone à l'instar de celui de Toulouse. Don Gregorio Mayans, dans le premier volume de ses *Origines de la Langue castillane*, nous a laissé de précieuses notices sur ce consistoire, dont l'existence se maintint dans un haut degré de prospérité jusqu'à la fin du siècle suivant.

EUGENIO DE OCHOA.

POÉSIE.

A MON AMI SAINTE-BEUVE.

Ami, pourquoi tant de silence?
Pourquoi t'obstiner à cacher
L'hymne brillante qui s'élance
De ton cœur prompt à s'épancher.

Déserte pour un jour la prose;
Réveille, après un long sommeil,
Ton doux vers plus frais que la rose
Au premier baiser du soleil.

Dis à l'oiseau de rouvrir l'aile;
Laisse de sillon en sillon
S'égarer la vive étincelle
Que l'on nomme le papillon.

Rends-nous ton chant rempli de flamme,
Ton chant rival du rossignol;
Permets aux brises de ton âme
De nous embaumer dans leur vol.

Et, puisque tu le peux, ramène
Auprès de nous l'aimable cours
De la poétique fontaine
Que tu voudrais céler toujours.

Regarde : jamais dans ce monde
L'horizon ne fut moins serein ;
Jamais angoisse plus profonde
Ne tourmenta le cœur humain.

Les temps sont lourds, les temps nous pèsent ;
Que devenir sous ces linceuls,
Si les plus doux chanteurs se taisent,
Ou ne chantent que pour eux seuls ?

Si dans la solitude aride,
Qui n'a ni calme ni saveur,
Il n'est pas un ruisseau limpide,
Il n'est pas un palmier sauveur ?

Oh ! viens, doux maître en rêverie,
Viens reprendre ton beau concert ;
Ne reste pas, puisqu'on t'en prie,
A t'épanouir au désert.

Fleur odorante, fleur sonore,
C'est trop te refermer ; tu dois
A ceux qu'un ciel brûlant dévore
Ton frais parfum, ta fraîche voix.

Tu leur dois ton hymne hardie
Plus suave de jour en jour,
Et l'incessante mélodie
De ton âme qui n'est qu'amour !

EDOUARD TURQUETY.

RÉPONSE.

Mon cœur n'a plus rien de l'amour,
Ma voix n'a rien de ce qui chante.
Ton amitié me représente
Ce qui s'est enfui sans retour.

Il est un jour aride et triste
Où meurt le rêve du bonheur :
Voltaire y devint ricaneur,
Et moi, j'y deviens janséniste.

Ce qu'on appelle notre vol
Ne va plus même en métaphore ;
Nos regards n'aiment plus l'aurore,
Et l'on tuerait le rossignol.

Oiseau, pourquoi cette allégresse,
Orgueil et délices des nuits ?
Ah ! ce ne sont plus mes ennuis,
Que ceux où ton chant s'intéresse !

Soupir, espoir, tendre langueur,
Attente sous l'ombre étoilée !
Par degrés la lune éveillée
Emplit en silence le cœur.

Pour qui donc fleurissent ces roses,
Si ce n'est pas pour les offrir ?
Charmant rayon, autant mourir,
Sans un doux front où tu te poses !

Tous les ruisseaux avec leurs voix
Que sont-ils sans la voix qu'on aime ?
Ce ne fut jamais pour lui-même
Que j'aimai l'ombrage des bois.

Dans les jardins ou les prairies,
Le long des buis ou des sureaux,
Devant l'ogive aux noirs barreaux,
Comme au vieux chêne des féeries ;

Même sous l'orgue solennel,
Au seuil de la chaste lumière,
Même aux abords du sanctuaire
Où toi, tu t'es choisi le ciel,

Dès l'enfance mon seul génie
Ne poursuivit qu'un seul désir :
Un seul jour l'ai-je pu saisir?
Mais tout vieillit, l'âme est punie.

Et tes doux vers lus et relus
N'ont fait qu'agiter mon mystère :
Quoi donc? aime-t-on sur la terre,
Depuis que, nous, nous n'aimons plus?

LE JOUEUR D'ORGUE.

A GAVARD.

Nous montions lentement, et pour longtemps encore;
Les ombres pâlissaient et pressentaient l'aurore,
Et les astres tombants, humidement versés,
Épanchaient le sommeil aux yeux enfin lassés.
Tout dormait : je veillais, et, sous l'humble lumière,
Je voyais cheminer, tout près de la portière,
Un pauvre joueur d'orgue : il nous avait rejoints;
Ne pas cheminer seul, cela fatigue moins.
Courbé sous son fardeau, gagne-pain de misère,
Que surmontait encor la balle nécessaire,
Un bâton à la main, sans un mot de chanson,
Il tirait à pas lents, regardant l'horizon.

« Vie étrange, pensai-je, et quelle destinée!
Sous le ciel, nuit et jour, rouler toute l'année!
Jeune, l'idée est belle et ferait tressaillir;
Mais celui-ci se voûte, et m'a l'air de vieillir.
Que peut-il espérer? Rien au cœur, pas de joie;
Machinal est le son qu'aux passants il envoie. »

Et je continuais dans mon coin à peser
Tous les maux, et, les biens, à les lui refuser.
Et par degrés pourtant blanchissait la lumière ;
Son gris sourcil s'armait d'attention plus fière;
Sa main habituelle à l'orgue se porta :
Qu'attendait-il?... Soudain le soleil éclata,
Et l'orgue, au même instant, comme s'il eût pris flamme,
Fêta d'un chant l'aurore, et pria comme une âme.

Salut attendrissant, naïf et solennel!
Cet humble cœur comprend les spectacles du ciel.
A l'éternel concert, sous la voûte infinie,
Pour sa part il assiste, et rend une harmonie.
Ainsi, Nature aimée, aux simples plus qu'aux grands,
Souvent aux plus chétifs, souvent aux plus errants,
Tu livres sans replis ta splendeur ou ta grâce.
L'opulent, l'orgueilleux, a perdu loin ta trace;
Le petit te retrouve : un beau soir, un couchant,
Quelque écho de refrain sous la lune en marchant;
Le taillis matinal que le rayon essuie;
Le champ de blés mouvants, rayés d'or et de pluie;
Un vieux pont, un moulin au tomber d'un flot clair,
Bruits et bonheurs sans nom qu'on respire avec l'air,
Souvent on les sent mieux dans sa route indigente,
Et, même sous le faix, l'âme s'éveille et chante.

SONNET.

Bene-objacentem-occidanti Ithacam.

(Homère, Odyssée.)

J'aime Paris aux beaux couchants d'automne,
Paris superbe aux couchants élargis,
Quand sur les quais du soleil tout rougis,
Le long des ponts, je m'arrête et m'étonne.

Rompant au fond la splendeur monotone,
L'arc-de-triomphe et ses pans obscurcis
Semblent s'ouvrir au vainqueur de Memphis,
Qui les emplit de l'or de sa couronne.

Mieux qu'un vainqueur, c'est un Roi-Mage encor,
Qui, vieillissant, verse tout son trésor;
Ou c'est Homère épanchant l'Odyssée,

Car ce matin j'en lisais de doux chants;...
Et je m'en vais mêlant dans ma pensée
Avec Paris Ithaque aux beaux couchants.

SONNET.

Par un ciel étoilé, sur ce beau pont des Arts,
Revenant tard et seul de la cité qui gronde,
J'ai mille fois songé que l'Éden en ce monde
Serait de mener là mon ange aux doux regards;

De fuir boue et passants, les cris, le vice épars;
De lui montrer le ciel, la lune éclairant l'onde,
Les constellations dans leur courbe profonde
Planant sur ce vain bruit des hommes et des chars!

J'ai rêvé lui donner un bouquet au passage;
A la rampe accoudé, ne voir que son visage,
Ou l'asseoir sur ces bancs d'un mol éclat blanchis;

Et, quand son âme est pleine et sa voix oppressée,
L'entendre désirer de gagner le logis,
Suspendant à mon bras sa marche un peu lassée.

SAINTE-BEUVE.

MÉLANGES.

— Les derniers événements de la Péninsule nous mettent de nouveau en frais d'hospitalité. Pour la quatrième fois depuis dix ans, la terre de France sert de refuge aux prétendues victimes des révolutions castillannes.

C'est une rente à peu près viagère. A époques fixes, les Pyrénées se couvrent de fugitifs tantôt blancs, tantôt noirs, et toujours mal vêtus. Quelques jours après, la diligence de Saint-Jean-Pied-de-Port nous apporte une collection plus ou moins brune de Dons Martinez y Torribio y Saucajo y José y Antonio y Piedro y Santo Francesco, tous hidalgos de haute lignée et grands d'Espagne de première classe.

Car, observez ceci : il n'est pas un Espagnol qui ne soit noble... en pays étranger.

A l'heure qu'il est, les Castillans ont élevé l'émigration à l'état d'industrie. Pour peu qu'un perruquier de Biscaye ou d'Aragon fasse de mauvaises affaires, il abandonne ses rasoirs et vient toucher en France sa solde d'émigré politique.

Là, l'intelligent Figaro n'a pas grand'peine à se faire passer pour un comte de Médina n'importe quoi, ruiné par la dernière demi-douzaine de révolutions. Le bourgeois français l'accueille avec bonheur; sa femme s'attendrit jusqu'aux larmes, quelquefois jusqu'à la faiblesse, et organise une loterie en faveur de cette noble infortune.

Ainsi s'exploite l'émigration espagnole. Elle commence par une banqueroute et finit par une loterie.

Aussi, depuis le dernier mouvement d'O'Donnell, comptons-

nous déjà dans le monde un assez grand nombre d'Espagnols-*tombolas*.

DE VRAIS NOBLES, S'IL VOUS PLAIT!

— Le titre de comte a été récemment accordé à M. Serrurier, parent du maréchal de ce nom, ancien ambassadeur de France aux États-Unis et en Belgique. M. Serrurier a eu le courage de son opinion et de son brevet : il vient de faire entériner solennellement ses lettres-patentes à la Cour royale de Paris.

C'est le premier exemple d'un noble créé en plein jour par le gouvernement de Juillet. Ce gouvernement a parfaitement, de par la charte, le droit de faire des nobles ; mais il s'était borné jusqu'ici, nous ne savons par quel motif, à quelques nominations clandestines, quand il y était forcé par l'ardeur des personnes ou les convenances de certaines positions, comme cela est arrivé à quelques-uns de nos ambassadeurs, à M. le comte Bresson, à M. le comte Pontois, et, comme il arrivera bientôt, sans doute, à M. le comte Salvandy.

Voici comment se faisait la chose. Le roi avait la gracieuse attention de transmettre, lui-même, l'avis du choix que faisait le cabinet de MM.. pour telle ambassade, et il écrivait, de sa main, sur la suscription, le titre qui pouvait être le plus agréable ou le plus utile au quidam diplomatique.

Nous aimons mieux le procédé de M. Serrurier pour devenir comte, que celui de ses devanciers, ne fût-ce que dans l'intérêt du fisc et des référendaires près la chancellerie, lesquels ne font rien, sur cet article, en face d'une démocratie qui en est friande, et qui le paierait au plus haut prix. Nous approuvons cette nouvelle et franche manière d'obtenir du souverain et de faire homologuer par la justice des récompenses ou des titres constitutionnels. Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal, et il est, dans tous les cas, d'une bonne morale de voir ceux qui ont ces goûts-là demander à l'autorité des titres de ducs, de comtes ou de marquis, au lieu de les usurper.

Il est impossible d'imaginer tout ce qui se commet de ridi-

cule, et souvent de coupable, à l'endroit des particules et des appellations nobiliaires, depuis qu'on prétend que cela ne signifie plus rien, en partant des honnêtes gens qui ne veulent, par un petit mensonge aristocratique, que forcer quelques invitations de bals et faire enfler la dot de quelques filles d'usuriers, pour arriver jusqu'aux industriels des deux sexes qui escamotent effrontément par le faux la confiance des fournisseurs et des marchands.

Pensons donc un peu au petit commerce, qui se laisse toujours prendre par le *vol au blason.*

Sans aller même jusqu'aux délits passibles du Code pénal, n'y a-t-il pas quelque chose à faire pour la probité publique, à laquelle toute usurpation porte atteinte, en avisant au règlement de cette vanité française qui, quel que soit l'extérieur des opinions régnant à la surface, raffole toujours de certaines distinctions, à ce point qu'elle les prend, coûte que coûte, à sa propre mémoire, à ses antécédents, enfin, à la conscience? N'a-t-on pas vu, dans la révolution, qui avait été faite surtout contre les nobles, les proscripteurs payer, bon gré mal gré, tribut au démon aristocratique? Plus d'un perruquier a bravé la guillotine pour se persuader et persuader aux autres qu'il était gentilhomme.

Nous avons entendu raconter à un aimable vieillard, récemment éteint, que, lors des premiers dîners qu'on osa donner après la terreur, il a reçu plusieurs invitations d'un des grands faiseurs des grandes journées, qui se terminaient ainsi: « Nous aurons un émigré, et peut-être un duc. »

Répétons-le. Il y a quelque chose à faire pour le traitement d'une maladie qui atteint les malades, et souvent les médecins, témoins plus d'un terrible médecin de la Convention. Qu'on vende les titres de noblesse, comme on vend les brevets d'inventions, qu'on n'exige des impétrants qu'un certificat de probité pour la concession du titre qu'ils voudront: les négociants retirés pourront obtenir, à un taux raisonnable et pour eux-mêmes, ce qu'ils payent trop cher à leurs gendres, c'est-à-dire la faculté de s'appeler comme eux, et souvent alors, à plus juste droit.

Les Français sont égaux devant la loi, mais ils ne le sont pas devant la société... des avoués ou des agents de change, ou

autres sociétés plus ou moins en commandite, mais surtout, et en grand nombre, ils ne le sont pas devant eux-mêmes, puisqu'ils ont recours à l'invention et au mensonge pour se donner, dans tous les partis et toutes les classes, des titres fantastiques. Ne serait-il par plus légal de leur distribuer la noblesse avec leurs cartes d'électeurs ou leurs cotes de contributions?

— La tyrannie représentative qui a interdit de prononcer même les anciens noms de poids et mesures, a produit une perturbation générale dans les habitudes du peuple, et jeté la confusion dans plusieurs branches du commerce.

C'est ainsi que la taxe des boulangers prend pour base des centimes qui n'existent pas. Qui est-ce qui voit des centimes?

Et qu'on s'en va acheter une certaine quantité de pain pour 77 centimes, ce qui veut dire qu'on donne 16 sous et qu'on vous rend 2 liards.

C'est maintenant le tour des marchands ambulants, que les sergents de ville sont chargés d'arrêter au nom de la loi et de la science, quand ils prononcent les mots *sou, livre* ou *pouce*.

Les cris de Paris sont changés; les anciennes marchandes de souliers de femme, qui criaient si bien : A 55 sous la paire, Mesdames, souliers en maroquin, souliers en peau de chèvre, ne peuvent se résigner à dire : A 2 francs 25 centimes! C'est trop long.

Les marchands de raisin ne peuvent pas venir à bout de prononcer correctement :

Chasselas de Fontainebleau à 70 centimes les 500 grammes!

Les malheureux ne crient pas, ne vendent pas. Ce sont des états perdus.

Puis, c'est la raillerie qui s'en mêle pour faire le procès de cette absurde violence exercée contre les vieux usages d'un pays.

Les loustics de magasins ne disent plus : J'ai le *pouce* démis :

Mais : J'ai les 27 *millimètres* démis, et ils remplacent la locution *au lieu de* par celle-ci :

Je suis allé à Saint-Cloud aux 4 *kilomètres* d'aller à Saint-Denis.

Pour ne pas prononcer le mot *lieue.*

Il paraît, au reste, que nos législateurs n'en resteront pas là, et qu'ils vont s'occuper d'une pénalité contre les imprudents qui se servent encore des anciens noms de province. L'un est aussi logique que l'autre.

On ne pourra plus dire : *Gascogne, Picardie, Normandie*, etc.

Et, pour rendre hommage au travail de la division de la France en départements, on sera forcé d'appeler les Provençaux des *Bouches-du-Rhônais*, les Auvergnats des *Cantalais* ou des *Cantalous*, les Picards des *Sommiers*, les gens de Senlis des *Oisais*, des *Oisifs* ou des *Oisons.*

— La place de directeur-général des tabacs, c'est-à-dire le droit de faire fumer son pays... et peut-être ses terres avec les appointements confortables qu'elle procure, ont été courus plus qu'un trône par les personnes les plus étrangères au culte de cet auguste végétal. On ne cite pas moins de six conseillers d'état, MM. Félix Réal, Rivet, Lasnier, Mottet et autres, qui ont beaucoup embarrassé M. Humann par la modestie acharnée de leurs sollicitations pour une position que celui-ci s'efforçait de leur représenter comme au-dessous d'eux. Le parti Passy voulait que cette direction fût réunie à celle de M. Legrand, pour le récompenser de sa belle campagne sur le recensement. Une autre coterie qui touche de bien près à l'opposition, voulait que l'on donnât les tabacs à M. de Rambuteau, pour rendre la préfecture de la Seine disponible en faveur d'un ancien ministre bon diable, qui a besoin de faire quelque chose pour subsister. Nous voulons bien ne pas mentionner le nom des magistrats supérieurs et des officiers-généraux qui ont demandé à échanger leur hermine ou leur épée contre la carotte

de Saint-Vincent. Le gouvernement doit s'estimer heureux que le clergé ait eu le bon goût de ne pas se mettre de la partie , et l'ait laissé ainsi, par son choix, ne se faire que des demi-mécontents parlementaires pourvus d'avance de la consolation de leurs fonctions actuelles.

M. ROYER-COLLARD.

— M. Royer-Collard, c'est plus qu'un homme d'État ordinaire, plus qu'un ministre. Il a été chef d'une opinion sociale , il a professé, pratiqué son gouvernement et sa philosophie personnels. C'est presque un fondateur de dynastie.

Mais comme la dynastie de ses idées politiques s'en est allée avec la dynastie de ses affections, M. Royer-Collard a cessé, depuis 1830 , de compter parmi les influences actives. Il a demandé en quelque sorte à ses contemporains d'être muets désormais avec un philosophe qui abdiquait, et qui, se faisant sourd à la tempête, avait par son propre silence le droit de n'être plus atteint par elle.

M. Royer-Collard, en 1792, n'était pas allé à Coblentz. Après 1830, il n'alla pas davantage à Holy-Rood et à Kirchberg.

C'est au sein des assemblées qu'il a l'habitude d'émigrer et de se tenir en solitaire : au conseil des Cinq-Cents sous la république , à la chambre des députés sous la branche cadette.

Nous ne voudrions pas troubler dans sa retraite ce Charles-Quint de la tribune et de la doctrine, et nous respecterions son désir d'échapper au souffle de la presse périodique, qui le trouve désintéressé de tout, et qu'il méprise depuis quinze ans, si une circonstance particulière ne devait rendre, dans quelques mois, à l'ancien président de la chambre des députés, nommé le même jour dans sept colléges électoraux, mais cette fois par l'inévitable et triste privilége des années, ce siége de *speaker* où l'avait élevé, en 1828, aux acclamations de la France, l'accord de ses antécédents monarchiques et de ses opinions libérales.

Douze ans, *grande vitæ spatium*, comme dit Tacite, à cette époque surtout si critique d'un homme et d'un siècle, douze ans ont suffi pour donner à M. Royer-Collard cette singulière destinée parlementaire, de mettre le même intervalle de temps pour conquérir de 1815 à 1827, par la sympathie, les suffrages de ses collègues qui le portèrent à la présidence, et pour recevoir de 1830 à 1842, de son seul extrait de baptême, cet autre droit de présider, comme doyen d'âge, une assemblée qui lui est devenue étrangère et qui ne pense plus à lui.

Il ne reste pas cinquante députés qui aient siégé avec M. Royer-Collard dans ses beaux jours. Pour l'éducation de ceux qui vont le nommer sans le vouloir, nous allons donc rappeler aux souvenirs ingrats des uns et à la simplicité du plus grand nombre, les principaux traits de cette physionomie que ceux-ci ignorent et que ceux-là ont oubliée.

Ce sera, dans la personne de M. Royer, la restauration qui présidera un moment à l'établissement de juillet, et la langue française qui servira par hasard de reproche et de leçon à l'avocasserie et aux solécismes de la révolution.

Et, d'abord, disons pourquoi cette abréviation : *M. Royer.*

C'est le premier mot de son ancienne importance.

C'est un coin de cette mystérieuse renommée : car cela fut un premier mythe de l'école doctrinaire, d'abréger les noms de ses maîtres ou de se désigner entre disciples par les prénoms à défaut d'abréviations possibles.

Pour dominer, toutes les sectes ont un double instinct :

Celui de la propagande pour leurs idées, et celui de la restriction dans leur conduite.

Elles cherchent la foule et allument l'enthousiasme pour se répandre.

Mais il leur faut de la concentration, de l'autorité, du mysticisme pour se gouverner.

Les doctrinaires entre eux ont toujours dit : M. Royer, comme ils ont dit : *Victor* pour M. de Broglie, *François* pour M. Guizot, *Théobald* pour M. Piscatory, *Prosper* pour M. Duvergier de Hauranne, *Charles* pour M. Rémusat. Choix malheureux qui ont affligé plus tard les maîtres, petits noms indignes de l'idée paternelle qui s'y rattachait.

On s'est quelquefois demandé la raison de cette mutilation

de noms dont la queue était coupée comme celle du chien d'Alcibiade.

Voici notre réponse. Elle remonte au temps même de l'origine du canapé, et provient d'un comte Beugnot apocryphe, qui prétendait : que les doctrinaires coupaient ainsi leurs noms pour se serrer de plus près, tant ils avaient horreur du nombre.

M. Royer-Collard appartient à une de ces vieilles familles de la bourgeoisie qui a souvent mieux valu que la noblesse par l'éducation et quelquefois autant par l'ancienneté. Race de clercs, de tonsurés, de lettrés, de robins, de médecins, au sein de laquelle nos rois, depuis François Ier et Henri IV, prirent toujours leurs fous, leurs aumôniers, leurs négociateurs et leurs ministres; race d'où sont sortis Amyot, L'Hôpital, Marot, Desperriers, le président Jannin, Louvois, Colbert; race qui a toujours gardé à la monarchie le culte que les gentilshommes réservent avec plus de passion à la féodalité.

M. Royer-Collard est Champenois, pour aider à faire mentir le proverbe que Racine et la Fontaine avait déjà surabondamment écorné.

Il n'est pas poëte comme eux; mais il est prosateur comme ils aimaient qu'on le fût.

L'apparente tendresse de l'un, l'apparente naïveté de l'autre, cachaient singulièrement d'ironie mordante chez celui-là, de profondeur politique chez celui-ci.

De même, le nuage métaphysique qui entoure M. Royer-Collard cache un grand fond de plaisanterie, de sarcasme et de vaudeville.

M. Royer-Collard avait achevé son droit à Paris quand éclata la révolution. Très-partisan de ses tendances dans ce qu'elles avaient de modéré, il devint bientôt l'ennemi de ses excès.

A la différence des encyclopédistes et des idéologues qui troquèrent volontiers leurs principes contre les premiers gages de profit individuel que leur donna le despotisme, nous le verrons plus tard subir bien plus qu'accepter la paix garantie aux personnes par l'Empire, n'en profitant que pour armer son esprit contre cette destruction de l'intelligence, que pour s'isoler dans la philosophie et dans les lettres.

Après avoir regardé la révolution d'assez près, après avoir été

conduit en quelque sorte par la main à ses plus grands spectacles, et préservé de ses dangers par Danton qui, dans sa sensibilité de compatriote, voulut être le sauveur, sinon le guide de M. Royer-Collard, celui-ci avait gardé de ces épreuves des souvenirs de curieux et des rancunes de penseur.

Avant de se donner à un maître puissant et glorieux qui lui apportât le repos du sabre, la bourgeoisie française avait essayé par les assemblées de revenir au gouvernement de son rêve, à la forme constitutionnelle. Le point de départ de cette tentative devait être d'amener les princes exilés à une transaction sur leurs droits, et les amis de la révolution au repentir de quelques-unes de leurs fautes.

Cette œuvre faite plus tard, en 1814, par le concours de l'Europe, fut sur le point d'être accomplie par le parti *Clichyen,* par le conseil des Cinq-Cents et des Anciens, par Pichegru, Barbé-Marbois, Siméon, Portalis, par la réaction de l'esprit de 89 contre les brutalités de 93.

A cette époque, M. Royer-Collard, membre des Cinq-Cents, et de plus correspondant de Louis XVIII, devint l'âme, la plume, la pensée du parti monarchique intérieur qui voulait que la contre-révolution se fît en France et sans l'étranger, que les Bourbons rentrassent chez nous et non chez eux, et que la révolution fût close sans que la porte fut rouverte à l'ancien régime.

M. Royer-Collard stipulait toutes ces conditions avec autorité et déjà même avec cet entêtement qui fut peut-être toute sa doctrine. Au nom de la grande autorité de Montesquieu et de la grande expérience anglaise, il donnait des semonces de maître, des coups de férule de démocrate, des pensums, à la manière des pédagogues sévères, à ses illustres correspondants : sa parole était crainte et écoutée, et ce fut lui qui rédigea cette lettre de Louis XVIII à M. Bonaparte, qui fit alors tant de bruit.

Quand les triomphes de la dictature consulaire exaspérèrent les royalistes, quand la raison de Louis XVIII fut dominée par le désespoir de la proscription, quand le parti intérieur fut servi par le parti extérieur à la manière de Georges Cadoudal, M. Royer-Collard ne fit plus de correspondance. Il rompit non pas avec les principes monarchiques, mais avec ceux qui ten-

taient de les restaurer de la sorte, et passa son temps à relire Bossuet, à méditer avec lui-même, à reprendre le fil interrompu de ses études de la philosophie de Port-Royal, parmi les sectateurs de laquelle il avait compté en tout temps quelque membre de sa famille.

M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, l'assit dans une chaire de professeur de philosophie et de doyen de la faculté des lettres, lors de cette grande institution, où l'habile serviteur d'un autre Auguste trouva moyen d'introduire les Cinna les plus compromis. Les Delille, les de Bonald, les Royer-Collard, voulurent bien se résigner à faire ainsi de la monarchie dans l'enseignement, sans prêter serment au détenteur momentané du principe monarchique.

M. Royer-Collard professa ensuite la philosophie écossaise à l'école normale, où il devint le maître des Cousin, des Jouffroy, des Damiron, premières recrues des doctrinaires.

1814 l'avait trouvé prêt aux événements nouveaux sans être compromis par les précédents. Louis XVIII son correspondant, et l'abbé Montesquieu son collaborateur, le consultèrent sur la rédaction de la Charte, lui donnèrent le titre de conseiller d'état et la direction générale de l'imprimerie et de la librairie.

A la seconde restauration, renommé député par sa fidèle Champagne, dans l'arrondissement de Vitry-le-Français, il devint grand-maître de l'Université.

A l'Université, à la Chambre, dans les conseils du roi, il dépensa les trésors de ses méditations métaphysiques et de ses rancunes constitutionnelles. Tous les ministères le caressèrent comme une jalouse et souveraine Egérie, car il était l'âme, l'inspiration, l'oracle de toute la portion du torysme français qui essayait de *libéraliser* la royauté et de *royaliser* la nation, pour employer un style qui n'est pas le sien, pour parler comme il ne parle pas.

Sous le gouvernement de la *droite*, pure et aveugle à l'arrivée de M. de Villèle, il donna sa démission, ne prit plus que sa part de député dans les affaires publiques, et se rangea patiemment dans l'opposition, jusqu'à cette victoire de 1827 qui contraignit la royauté à l'accepter pour président. Véritable et digne chef de l'opposition dans cette lutte entre les deux principes, il espérait que la démocratie ne déborderait pas, et que

la royauté se laisserait ramener dans son lit constitutionnel.

Il avait pris au mot l'opinion apparente du pays et s'en croyait maître parce qu'il était l'élu de sept colléges : il n'avait compté que sur une victoire de parlement, jamais sur une révolution.

Les esprits qui ne peuvent comprendre cette religion des principes et ces haltes obstinées dans une limite, furent étonnés à la révolution de juillet, de le voir répudiant les honneurs du triomphe, prendre le deuil et la tristesse d'un vaincu.

Quant aux praticiens de son école, voyant que tout était fini pour les principes, ils ne voulaient pas que tout fût fini pour leur ambition.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons montré que l'homme extérieur et public, il nous reste l'homme intérieur.

Il y a bien longtemps que M. Royer-Collard a voulu se donner des cheveux blancs à la manière de M. de Lafayette son contemporain, c'est-à-dire au moyen d'une perruque roussâtre qui couvre une grosse et puissante tête ronde. D'un tempérament sanguin, sobre, quoique n'ayant jamais négligé non plus de mouiller la philosophie, mais dans les limites de la sagesse, simple dans ses habitudes, sans faste, M. Royer-Collard paraît imposant plus par son âge que par la sévérité de son accueil.

Un peu sourd, il a malicieusement parfois exagéré cette légère infirmité pour ne répondre que quand il lui fait plaisir, comme fait le musicien Meyer-Beer quand on lui parle de Rossini.

Né en 1763 et touchant de très-près à la noblesse par les alliances féminines, M. Royer-Collard a, comme Cuvier, le goût des vieilles histoires, des vieux blasons et des anciennes filiations.

Dans les moments où l'esprit repose, il aime à se faire conter les mariages, les extinctions et les embranchements de familles, et porte très-loin cette curiosité biographique qui est le cachet de quelques grands esprits, à la différence de M. Thiers et autres espèces d'enfants trouvés de ce temps-ci, toujours étonnés d'entendre un nom; qui demandent toujours : Qui est-ce? qu'est-ce que c'est? Antonys parvenus et ignorants qui ne savent pas que les gens bien élevés connaissent, dans leur observation de la société, jusqu'aux transmissions des études de notaires.

Ayant mis, de très-bonne heure, de l'affectation à être de son temps, M. Royer-Collard est resté un homme d'autrefois par les mœurs, les opinions sociales, le tour d'esprit et le souvenir. Comme nous l'avons dit, il y a quinze ou vingt ans qu'il n'a lu de journeaux, bien plus par répugnance pour leur grammaire dont il souffre, que pour leur politique dont il rit.

Classique en littérature, s'il est quelquefois novateur et même obscur par les idées, il se retrouve élégant, ferme, précis, clair par l'expression.

Sa prétention est de passer par-dessus le XVIIIe siècle pour donner la main aux écrivains du XVIIe, et cela explique bien son mot de GROGNARD politique et littéraire à Victor Hugo, qui venait lui demander sa voix pour l'Académie :

« Monsieur, je ne connais pas vos ouvrages. Je ne lis plus : je relis. »

Il reçoit assez peu les candidats et leur en dit toujours d'excellentes : les nominations de M. Scribe, de M. Dupaty et de la coterie Flon-Flon, lui furent et lui sont restées bien douloureuses.

L'éloquence moderne le crispe, et c'est souvent sur ceux qui passent pour ses adeptes que sa mauvaise humeur déborde.

Un jour que M. Rémusat descendait de la tribune après une de ses harangues les plus farineuses, le vieux chef, qui avait sans doute sur le cœur cette définition personnelle attribuée à M. Rémusat : *Le doctrinaire est un être insolent... et abstrait*, se prit à dire à son voisin :

« Je ne comprends pas qu'on ait des oreilles pour entendre ce » jeune homme, quand on a des jambes pour le fuir. »

Homme d'un esprit soudain et incisif, il donne à ses traits autant de saillie que de profondeur, comme lorsqu'il dit à M. Odillon-Barrot :

« Monsieur, depuis longtemps je vous connais ; il y a quarante ans, vous vous appeliez Pétion. »

Et en parlant de quelqu'un :

Ce n'est pas un sot ; c'est le sot.

Grave, mais porté au mépris et à la négation de tous les talents, il formule son opinion avec une brutalité bouffonne, à laquelle n'échappent ni ses amis, ni ses parents, ni ses contemporains, ni surtout ses admirateurs ; journaliste, ce qu'il ne

veut pas être, par le propos, pour dire toute notre pensée, c'est un solitaire de Port-Royal, un Arnauld tournant au Diogène, par les excès de la liberté, du trait et de la saillie.

Il n'y a pas d'homme qui ait fait autant de ce qu'on appelle des *mots*, tous rapides, tous mordants, quelquefois cruels, presque jamais inutiles.

Cela ne se sait pas, et on attribue à M. de Talleyrand un répertoire de saillies dont il est innocent.

M. de Talleyrand n'a jamais donné aux affaires que son bon sens et sa clarté.

M. Royer-Collard les a souvent embarrassées par l'épigramme.

Il s'est condamné au silence, et, pour toute la politique de ce temps-ci, il n'a plus même un mépris qui s'épanche, mais seulement des *oh!* et des *ah!* D'autant plus écouté et attendu qu'il ne parle plus, il se met à la hauteur des plus grandes circonstances par une toux, un bruit de pieds, un soupir, un mouvement d'épaule.

On l'a toujours vu désintéressé pour lui-même et dédaigneux des brimborions, des honneurs, des croix et des titres, mais plein de feu et de zèle pour le service des autres.

Sa grande intimité politique s'est composée de MM. de Talleyrand, Molé, Decazes et Guizot; ces relations étaient ainsi classées :

M. Royer-Collard consentait à prendre M. de Talleyrand pour maître, M. Guizot pour collaborateur, M. Molé comme élève, et M. Decazes pour dupe.

Quant aux écrivains et aux politiques de la force de MM. de Broglie, Dubois, Thiers, Rémusat, Mignet, Duvergier, il les traite de petits Girondins de la politique et de grands Jacobins de la grammaire.

M. Royer-Collard s'était arrangé une petite retraite agreste près de Valençay, et deux des personnes que nous venons de nommer étaient les seules, à Paris, auxquelles il écrivît. Il se trouvait voisin tout à la fois de M[me] Dino, qui habitait Rochecotte, et des Chalais-Périgord qui étaient à Saint-Aignan.

L'on dit qu'une correspondance très-curieuse, une sorte d'intrigue politique, s'est établie quelque temps entre M[me] de Dino et M. Royer-Collard, qui n'ont pas perdu la tradition épistolaire dans un siècle où l'on ne sait plus que mal parler.

M. Royer-Collard a marié une de ses filles à un des chefs de notre école médicale, à M. Andral, et il a la douceur de voir revivre quelques grandes qualités de son esprit dans ses neveux, qui portent son nom.

Mais cette belle vieillesse, malgré les consolations de la famille, a été attristée, attendrie, abattue par un coup récent, le plus cruel qui pût la frapper, la perte d'un enfant à qui M. Royer-Collard avait donné et qui s'était donné la puissance d'être la conversation, la communication journalière de son âme et de son intelligence.

Pour résumer d'un mot tout ce que nous pensons de sévère et de juste sur l'homme éminent que nous venons de peindre : nous dirons que si le premier homme ne nous avait perdus par l'orgueil, le père de la doctrine aurait inventé ce péché fatal; mais que M. Royer-Collard est pour la politique comme pour les lettres, un moderne qui mérite d'être respecté comme un ancien.

— On ne saurait croire combien de variétés de spéculations profanes engendre la pratique de la religion chrétienne.

Nous avons raconté comment fit sa fortune, un homme qui se livrait au courtage des messes.

En voici un autre qui vit de conversions. Homme d'esprit, subtil, ergoteur et sans foi, il s'en va de temps en temps trouver un ecclésiastique fervent et renommé, et se présente comme un protestant qu'il n'est pas et qui veut s'éclairer sur les vérités du dogme catholique.

Le prêtre l'accueille et l'entame avec des arguments orthodoxes. L'autre se défend avec acharnement, pique au jeu sa partie, et ne se rend qu'au dernier moment, après avoir eu soin d'avouer une absence complète de capitaux, et d'énumérer ses charges de famille.

Le pauvre prêtre raconte le fait parmi ses pieuses ouailles... on fait des collectes, et le jour où le néophyte abjure son schisme, il met dans sa poche quelques centaines de francs.

Il s'est déjà converti douze fois à Paris; bientôt il va partir

pour la province et entreprendre l'abjuration sur une vaste échelle.

— Plusieurs marchands très-forts sur les roueries de l'annonce pratiquent une nouvelle variété de la réclame.

Cela consiste à faire insérer dans un journal une historiette de vol, dans laquelle il est raconté qu'un jeune filou s'étant introduit dans les vastes et brillants magasins de M. n'importe qui, chemisier, ou parfumeur, ou marchand de soieries, il a dérobé des faux cols, de la crême de Macassar, ou des foulards; l'anecdote est embellie de détails sur l'âge et la mise du filou, sur le mode de son arrestation et l'habileté du sergent de ville qui l'a pris sur le fait.

Le côté vraiment brillant de cette espèce d'annonce, c'est que les journaux ayant l'habitude de se copier, de s'emprunter, de se voler les uns les autres, de telle sorte qu'il ne se fait en réalité, à Paris, qu'un seul et même journal dans toute une semaine,

Il en résulte que l'annonce, ainsi répétée et galopant d'une feuille à une autre, ne se paie pourtant qu'une fois.

— La consommation de la viande de boucherie pendant le mois dernier, comparée à la consommation du mois de septembre 1840, présente une diminution de 626 bœufs et de 2,816 moutons.

Il est probable que la différence se retrouve en chevaux-bœufs et en dogues-moutons dont on a perfectionné le débit et l'assaisonnement.

Quant aux *vachesteack,* ils se sont augmentés de 105 vaches plus ou moins malades, plus ou moins pharaoniennes.

Plaisanterie à part, c'est abominable.

On parle beaucoup du peuple dans ce pays-ci. Les partis qui

se disent du progrès veulent lui donner des droits politiques, le créer garde national, juré, électeur, c'est-à-dire multiplier pour lui les occasions de ne pas travailler et de boire du vin à six sous. faire pour lui de tous les jours de l'année trois cent soixante-cinq lundis.

Le gouvernement donne au peuple des salles d'asile, des écoles primaires et des caisses d'épargne.

Personne ne songe à lui donner de la viande.

MM. les députés pourraient, par une simple loi, détruire cet état de choses en permettant l'entrée des bestiaux étrangers.

Ah! ils ont bien autre chose à faire. La session sera très-laborieuse. Il faudra savoir si MM. Dufaure et Passy consentiront à sauver la France; il faudra écouter M. Thiers, qui va nous en dire sur l'Allemagne, sur le Rhin, sur Espartero, sur la Russie qu'il apprend par M. Demidoff; et puis voilà M. Ledru-Rollin qui nous promet des harangues démocratiques en style *Tour de Nesle*, qui prépare des tartines où les idées radicales, mêlées aux forfanteries chevaleresques du moyen âge, se revêtent des formules du tournois : Arrière ! à moi ! dague au poing ! visière baissée ! à genoux ! laissez passer !

Car la ville du Mans, qui a perdu la spécialité des bougies depuis qu'on fait des chandelles qui portent le nom de ce célèbre luminaire, se donne la satisfaction d'envoyer à la chambre un avocat de plus ; toutes les villes de France en font à peu près autant.

Donc, il n'y a plus de place et de temps que pour les bavardages, et jamais pour les affaires.

Tous les ans on lit un peu plus de journaux et on mange un peu moins de viande.

On finira dans ce pays-ci par ne plus ouvrir la bouche que pour parler. On se nourrira par les yeux et les oreilles.

On se plaignait, sous l'empire, de l'oppression des *traîneurs de sabres*,

Et l'on supporte celle des *traîneurs de langues* et des *traîneurs de plumes*.

— M. Thiers, dit *Premier mars* à cause de son dernier ministère, mais plus justement *Troisième mars* à cause du mois et de l'actrice, et surtout à cause de Napoléon et d'Espartero, ses idoles et ses devanciers, M. Thiers est rentré à Paris sans qu'on ait su par quelle barrière, fort mécontent d'avoir voyagé pour le roi de Prusse, qui n'a voulu l'entendre qu'en qualité d'homme d'esprit, sans l'interroger comme grand capitaine.

Frapper à la porte de tous les souverains de l'Allemagne sans obtenir du plus petit landgrave la permission de jouer avec les soldats de sa principauté et le fourreau de son sabre, M. Thiers ne s'y attendait pas.

Aussi il s'est bien promis de ne pas mettre dans son histoire des *Guerres de l'empire* tous les grands et petits princes impolis qui n'ont pas voulu le mettre dans leurs confidences stratégiques.

Les archiducs d'Autriche payeront cher les préférences de M. de Metternich pour un autre journaliste français, M. Émile de Girardin, qui paraît l'avoir emporté sur son concurrent de route dans les attentions du diplomate. On ne dit pas cependant que l'heureux rival ait été promené dans les casernes de la confédération.

Quoi qu'il en soit, éclairé ou piqué par ses *dépressions* de voyage, M. Thiers nous est revenu, assure-t-on, plus en train d'écrire sur la guerre que de la faire.

Il est fort avancé dans son ouvrage historique, et à peine réinstallé sur la place Saint-Georges, au lieu d'aller visiter les fortifications, il n'a encore songé qu'à se fortifier contre la critique pour l'époque de la publication de ses livres. On parle d'une revue générale qu'il aurait passée dans sa salle à manger avant sa campagne d'hiver.... Que les partisans de la paix du monde se rassurent, ce n'a été qu'une *revue* des *Revues* des feuilles publiques, dont il a voulu s'assurer le concours et les réclames pour ses futurs besoins d'orateur et d'écrivain.

M. Buloz, cet adroit tyran des ministres, dont il est le domestique, a été l'objet de toutes les prévenances de la maison. On l'y a traité comme naguères on ne traitait pas les ambassadeurs.

M. Mignet, en sa qualité de menin, avait préalablement présenté aux dames quelques-uns des rédacteurs d'une foule de

journaux qui n'étaient ni reçus ni connus d'elles, mais en se servant d'une de ces expressions charmantes qui allaient si bien aux souvenirs des uns et aux espérances des autres, et que le pommadin éternel des affaires étrangères et de la place Saint-Georges pouvait seul trouver :

« J'ai l'honneur de vous présenter, MM. *les attachés* aux faits Paris dans les recueils *accrédités* près de nous et du public. »

— La presse, plus ou moins bien informée, attribue une remarquable brochure qui vient de paraître sous ce titre : *Lettre à M. Duvergier de Hauranne sur le traité du 15 juillet,* à M. Rossi, pair de France de la création du 19 mai, et secrétaire d'état des affaires étrangères de M. Buloz, à la *Revue des Deux-Mondes*... M. Rossi pourrait bien être l'auteur d'un écrit où la politique extérieure du 20 octobre est justifiée du point de vue de la politique du 1er mars; car M. Rossi a eu du goût pour la seconde pendant sa durée, et il n'aura point de répugnance pour la première tant qu'elle durera... Mais notre passion de tout savoir nous permet d'affirmer que l'écrit en question ne doit point être attribué à M. Rossi, ce publiciste n'ayant pu ni voulu écrire une ligne depuis dix jours, par suite d'une perte cruelle dans ses affections.., Son chien de chasse et mort.

M. Anatole Demidoff, après avoir eu maille à partir avec la société de Paris, qui lui fermait ses portes à deux battants, a voyagé en Italie, s'est marié, s'est fait de vilaines affaires avec le pape, est retourné en Russie demander pardon à l'empereur Nicolas, et revenu en France sous la sauve-garde d'une femme pleine de grâce et de distinction.

M. Demidorff est soumis, isolé, dévoré de rancune, et allié de la famille Napoléon à un point si excessif, qu'il appelle le grand homme son oncle, et marque son linge N. D.

M. Thiers, après s'être mis en état de révolte contre le bon sens, contre le pays, avoir fait cercler Paris d'une muraille en vilains moellons, et montré son petit poing aux provinces rhénanes, est allé en lunettes demander pardon au roi de Prusse et aux Rhénans de ses rodomontades...

M. Thiers a un peu sur les oreilles, il est isolé, dévoré de rancune et d'ambition et tient à la famille Napoléon par les vingt premières pages qu'il n'a pas encore écrites de l'histoire du grand homme, dont il est, sinon le neveu, au moins le continuateur.

Ces deux sommités devaient se rapprocher et s'entrevoir,

Et elles se sont entrevues.

Le fait a eu lieu sur un sol étranger et neutre, en Allemagne, avec un peu moins de cérémonial que la rencontre de Napoléon et d'Alexandre, mais avec des protestations d'amitié plus précises.

A Paris, au lieu de se traiter comme des connaissances d'eaux, M. Demidoff et M. Thiers ont rapproché leurs maisons.

En réglant aussi leurs rapports :

M. Demidoff est sur le pied d'un néophyte enthousiaste, d'un petit tartare qui fait son éducation gouvernementale sous un grand maître, sous un Napoléon devenu libéral en temps de paix ;

M. Thiers daigne de temps en temps lui lâcher des tirades à la manière du *Mémorial de Sainte-Hélène*, et s'endormir en sa présence pour lui montrer ce que c'est qu'un sommeil illustre.

Mme Demidoff a comme le rang de dame d'honneur auprès de Mme Dosne, si bien faite pour sa position d'impératrice mère.

Ce qui compose le fond des conversations de cette petite cour, c'est la récrimination et le dénigrement.

Quand les uns parlent avec aigreur des affaires publiques d'où ils sont exclus, les autres entonnent des atrocités contre le monde, qui les repousse. On boit de l'amertume au lieu d'eau sucrée, et ce n'est pas du thé qu'on prend, mais du fiel.

M. Demidoff demeure loin de M. Thiers, qui habite le quartier des Lorettes; mais on ne peut aller trop loin chercher des consolations, quand on est allé à Rome chercher des déboires, et à Saint-Pétersbourg un congé définitif.

Du reste, ces messieurs s'entendent très-bien. Ils se prennent et se traitent l'un comme un grand homme, et l'autre comme un grand seigneur :

Et Mme Dosne, sublime d'impérialisme, appelle sa dame d'honneur : *Ma petite.*

LES LORETTES DU MONDE.

Quand, au mois de janvier dernier, nous avons créé le mot : *Lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création, en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quelques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule.

Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde, lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payé tribut à la galanterie.

Un *Jean* d'Arc ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses filles, ses sœurs, avec ce qu'il a de plus pur et de plus sacré.

Ensuite, le monde vous fait des procès en adultère, vous provoque en duel, vous ferme quelques portes, mais ne consent à vous appeler homme du monde qu'autant que vous lui apportez des désordres, des ravages, des douleurs et des dangers.

Les hommes qui choisissent des actrices et des Lorettes pour compagnes de mangeaille et de cigares sont réputés perdus.

Ils sont censés pervertis et criblés de dettes.

Ceux qui dérangent des ménages et troublent la paix des familles, mais qui vont aux bals de M. Thorn, passent pour des modèles de bonnes manières et des observateurs du devoir, pour des Sully qui veillent au bon ordre de leurs finances.

Est-ce vrai? est-ce juste?

Prenons un exemple :

Un jeune homme a de véritables oncles, des oncles, riches à ménager; il ne veut pas inquiéter leur vieillesse, et s'interdit *les rats.*

Il valse à deux temps, à un temps si l'on veut, et court tous *les raouts* de l'hiver pour ennoblir son cœur par un amour *honnête* et *pas cher.*

Il aime, il est écouté.

Dès lors sa toilette prend un développement nouveau. Les gilets pleuvent, les pantalons abondent, une frisure éternelle et odorante boucle ses cheveux, un vernis éternel reflète dans ses petits souliers les capricieuses rayures de ses bas de soie; des parfums nauséabonds trempent tout son linge, des épingles monstrueuses attachent ses cravates, des chevaux de nuit ou un fiacre rongeur le déposent et l'attendent aux quatre coins de Paris;

Il plaît,

Il plaît, le malheureux!

Sa ruine est commencée.

Il faut qu'il aille partout, toujours élégant, toujours parfumé, toujours nouveau; il lui faut deux places fixes à l'Opéra et aux Italiens; on compte sur lui pour les petites attentions, les loges du Palais-Royal ou des Variétés, pour les bouquets d'hiver et les garnitures de jardinières; les prétextes et les occasions se multiplient, les concerts, les loteries, les patro-

nages, les bals de souscription dont on lui fait prendre des rames de billets; puis le jour de l'an arrive béant, vorace, terrible, avec ses porcelaines, ses filigranes, ses sachets, et tous ses monstrueux riens.

L'été, il lui faut un cheval de selle pour lui, et il faut par-dessus le marché qu'il ait l'air d'avoir par hasard un petit cheval très-doux qu'une femme pourrait monter, et qu'il le prête pendant toute la saison pour l'essayer.

Il doit de plus insinuer que son tailleur fait très-bien les amazones, et payer tous les paris de courses même quand il les gagne.

Pendant la session des voyages, il doit acheter une voiture, courir la poste, et arriver dans les villes d'eaux pour faire des surprises.

N'y a-t-il pas aussi parfois des souffrances inconnues, des maris, qu'il faut absolument guérir? des mémoires de Beaudrant, des factures d'ombrelles, des comptes de fourreurs et autres douleurs d'une femme dont la petite pension est insuffisante.

C'est le cas d'être généreux avec mystère, grand et prodigue dans l'ombre : de donner sans bruit plus qu'il n'en faudrait pour l'acquisition de six *rats* les plus gloutons.

Et dans tout cela n'entre pas en ligne de compte la perte de ce grand capital qui s'appelle le temps.

A moins d'être riche et grand seigneur, et de montrer une humeur libérale,

Ou pauvre, et de passer pour sordide,

Il est peu de positions qui permettent les amours à *bon marché.*

Les *Lorettes* du monde, sont ruineuses,

Mais elles vous appellent : *Anges de ma vie,* et donnent beaucoup de cheveux.

Elles ont de l'ortographe, mais elles en abusent.

Les autres Lorettes ont déjà tant de peine à parler, qu'elles se risquent moins à écrire.

Toutes ces considérations portent une morale,

C'est que dans notre temps il est difficile de placer son cœur et de garder son argent,

Et que pour donner une satisfaction à l'opinion publique, il faut se procurer à soi-même les inconvénients du mariage.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

